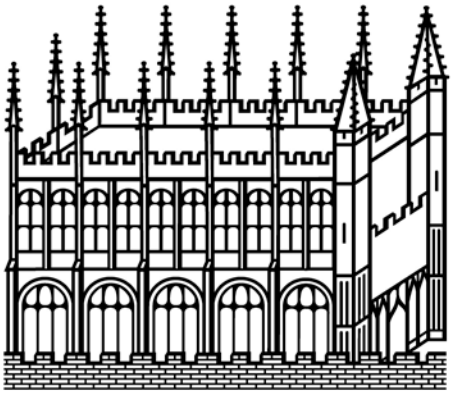


Bodleian Libraries

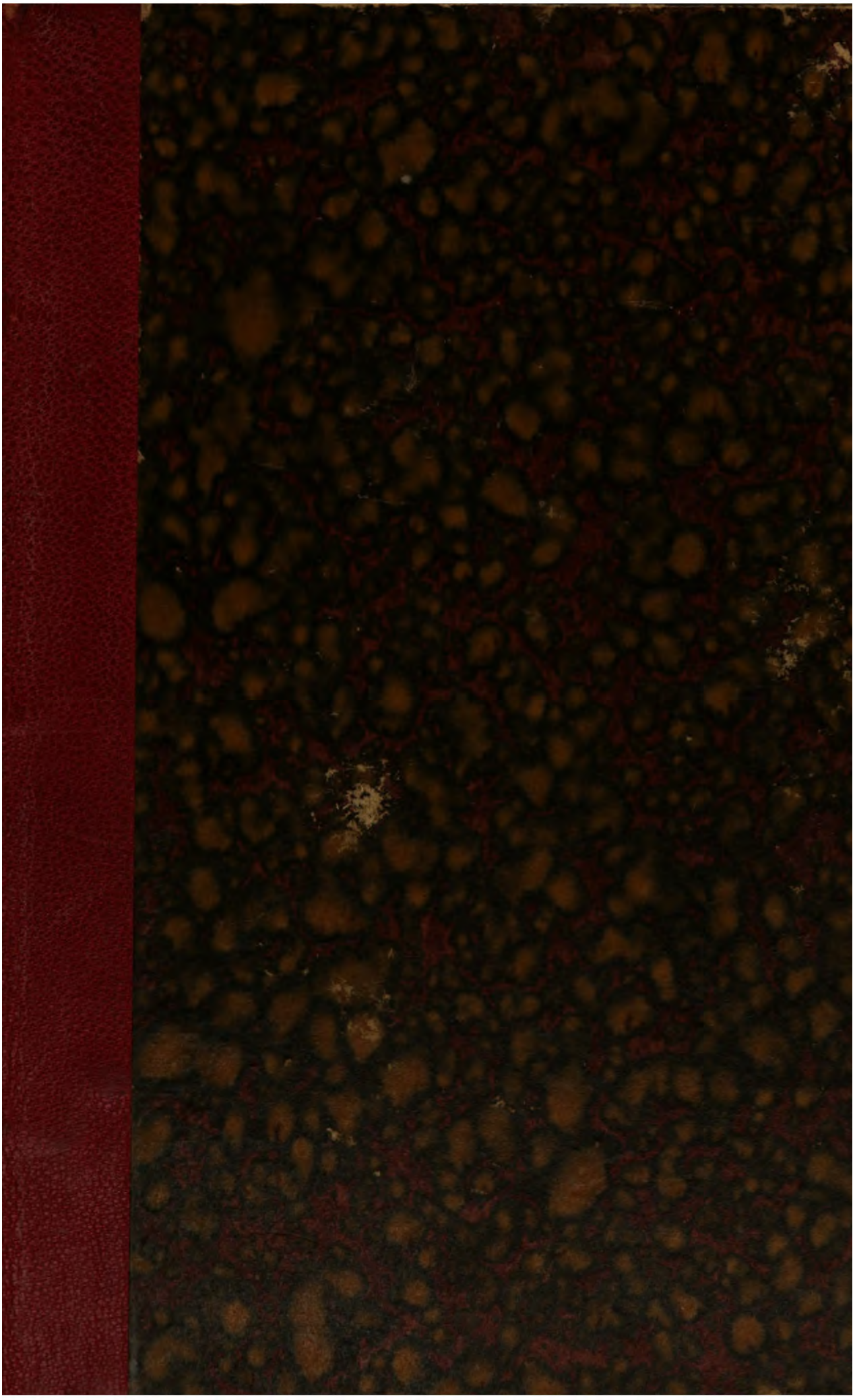
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

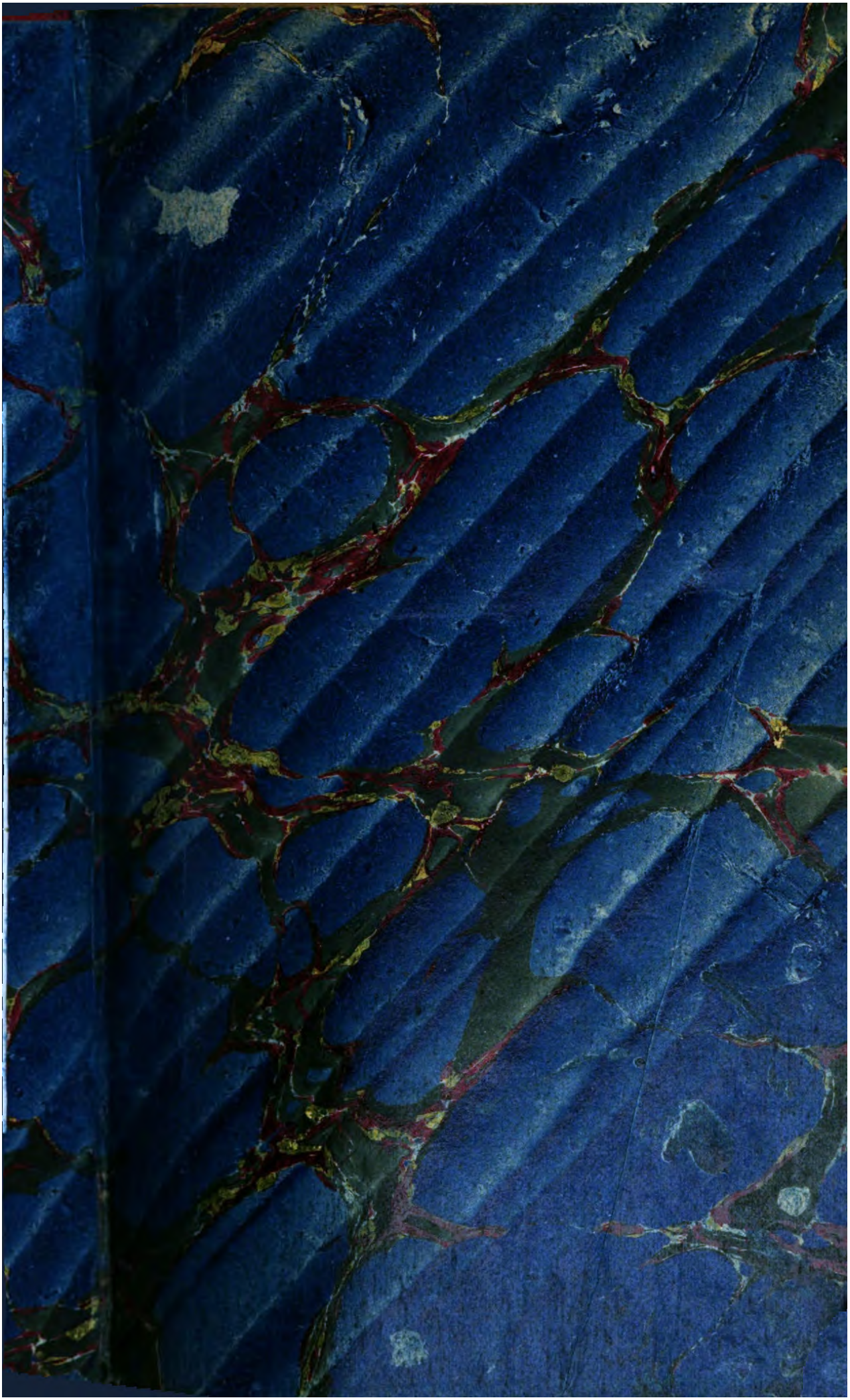
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



REP F 15 189

~~1/1 5079 A.10~~



9/71 VLS 3,25

LES

CARIATIDES

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 7 fr.

Et *dix* exemplaires numérotés sur papier de Chine.

Prix : 12 fr.

THÉODORE DE BANVILLE

— POÉSIES COMPLÈTES —

LES CARIATIDES

LES STALACTITES

LE SANG DE LA COUPE, ROSES DE NOËL

ÉDITION DÉFINITIVE

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

LES CARIATIDES

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 6 APR 1972
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS

De tous les livres que j'ai écrits, celui-ci est le seul pour lequel je n'aie pas à demander l'indulgence, car j'ai eu le bonheur de l'achever de ma seizième à ma dix-neuvième année, c'est-à-dire à cet âge divinement inconscient où nous subissons vraiment l'ivresse de la Muse, et où le poëte produit des odes comme le rosier des roses. Je crois le rendre aujourd'hui au public tel que je le lui ai donné jadis. Cependant, j'ai corrigé des fautes trop évidentes, çà et là récrit une page mal venue, et même remplacé certaines pièces entièrement démodées par d'autres composées à la même époque, car dans mes vers de ce temps-là je n'avais qu'à prendre et à choisir. Mais je pense que dans la forme comme dans l'esprit, mon premier recueil n'a pas été altéré par ces indispensables corrections, car il ne dépendait pas de moi-même de

détruire sa naïve bravoure et son invincible fleur de jeunesse.

Les strophes qui ouvrent ce volume avaient été écrites par moi sur l'exemplaire de la première édition des *Cariatides* offert à ma mère bien aimée. Je les imprime à présent pour donner un nouveau témoignage de respect et d'amour à sa chère mémoire.

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, 14 mars 1877.

LES CARIATIDES

LIVRE PREMIER

A MA MÈRE

MADAME ELISABETH ZÉLIE DE BANVILLE

O ma mère, ce sont nos mères
Dont les sourires triomphants
Bercent nos premières chimères
Dans nos premiers berceaux d'enfants.

Donc reçois, comme une promesse,
Ce livre où coulent de mes vers
Tous les espoirs de ma jeunesse,
Comme l'eau des lys entr'ouverts!

Reçois ce livre, qui peut-être
Sera muet pour l'avenir,
Mais où tu verras apparaître
Le vague et lointain souvenir

De mon enfance dépensée
Dans un rêve triste ou moqueur,
Fou, car il contient ma pensée,
Chaste, car il contient mon cœur.

Juillet 1842.

LES CARIATIDES

C'est un palais du Dieu, tout rempli de sa gloire.

Cariatides sœurs, des figures d'ivoire
Portent le monument qui monte à l'éther bleu,
Fier comme le témoin d'une immortelle histoire.

Quoique l'archer Soleil avec ses traits de feu
Morde leurs seins polis et vise à leurs prunelles,
Elles ne baissent pas les regards pour si peu.

Même le lourd amas des pierres solennelles
Sous lesquelles Atlas plierait comme un roseau,
Ne courbe pas non plus leurs têtes fraternelles.

Car elles savent bien que le mâle ciseau
Qui fouilla sur leurs fronts l'architrave et les frises
N'en chassera jamais le zéphyre et l'oiseau.

Hirondelles du ciel, sans peur d'être surprises
Vous pouvez faire un nid dans notre acanthe en fleur :
Vous n'y casserez pas votre aile, tièdes brises.

O filles de Paros, le sage ciseleur
Qui sur ces médaillons a mis les traits d'Hélène
Fuit le guerrier sanglant et le lâche oiseleur.

Bravez même l'orage avec son âpre haleine
Sans craindre le fardeau qui pèse à votre front,
Car vous ne portez pas l'injustice et la haine.

Sous vos portiques fiers, dont jamais nul affront
Ne fera tressaillir les radieuses lignes,
Les héros et les Dieux de l'amour passeront.

Les voyez-vous, les uns avec des folles vignes
Dans les cheveux, ceux-là tenant contre leur sein
La lyre qui s'accorde au chant des hommes-cygnes?

Voici l'aïeul Orphée, attirant un essaim
D'abeilles, Lyæus qui nous donna l'ivresse,
Eros le bienfaiteur et le pâle assassin.

Et derrière Aphrodite, ange à la blonde tresse,
Voici les grands vaincus dont les cœurs sont brisés
Et dont l'âme saignante est pleine de tendresse ;

Tous ceux qui sans repos se tordent embrasés
Par la cruelle soif de l'amante idéale,
Et qui s'en vont au ciel, meurtris par les baisers,

Depuis Phryné, pareille à l'aube orientale,
Depuis cette lionne en quête d'un chasseur
Qui but sa perle au fond de la coupe fatale,

Jusqu'à toi, Prométhée, auguste ravisseur!
Jusqu'à don Juan qui cherche un lys dans les tempêtes!
Jusqu'à toi, jusqu'à toi, grande Sappho, ma sœur!

J'ai voulu, pour le jour des éternelles fêtes
Réparer, fils pieux de leur gloire jaloux,
Le myrte et les lauriers qui couronnent leurs têtes.

J'ai lavé de mes mains leurs pieds poudreux. Et vous,
Plus belles que le chœur des jeunes Atlantides,
Alors qu'ils vous verront d'un œil terrible et doux,

Saluez ces martyrs, ô mes Cariatides!

Juillet 1842.

DERNIÈRE ANGOISSE

Au moment de jeter dans le flot noir des villes
Ces choses de mon cœur, gracieuses ou viles,
Que boira le gouffre sans fond,
Ce gouffre aux mille voix où s'en vont toutes choses,
Et qui couvre d'oubli les tombes et les roses,
Je me sens un trouble profond.

Dans ces rhythmes polis où mon destin m'attache
Je devrais servir mieux la Muse au front sans tache;
Au lieu de passer en riant,
Sur ces temples sculptés dont l'éclat tourbillonne
Je devrais faire luire un flambeau qui rayonne
Comme une étoile à l'Orient;

Rebâtir avec soin les histoires anciennes,
A chaque monument redemander les siennes,
Dont le souvenir a péri;
Chanter les dieux du Nord dont la splendeur étonne,
A côté de Vénus et du fils de Latone
Peindre la Fée et la Péri;

Relever toute chose avec une parole,
Le lourd pilier, l'ogive étroite qui s'envole,
Le cirque, l'église et la tour,
Le château crénelé, labyrinthe de salles,
Le temple et le palais, demeures colossales,
Dont chacune règne à son tour;

Les murs Tyrrhéniens aux majestés hautaines,
Les granits de Memphis et les marbres d'Athènes
Qu'un regard du soleil ambra,
Et des temps révolus éveillant le fantôme,
Faire briller auprès d'un temple polychrôme
Le Colisée et l'Alhambra!

J'aurais dû ranimer ces effroyables guerres
Dont les peuples mourants s'épouvantaient naguères,
Meurtris sous un rude talon,
Dire Attila suivi de sa farouche horde,
Charlemagne et César, et celui dont l'exorde
Fut le grand siége de Toulon!

Puis, après tous ces noms, sur la page choisie
Écrire d'autres noms d'art et de poésie,
Dont le bataillon espacé
Par des poëmes d'or, dont la splendeur enchaîne
L'époque antérieure à l'époque prochaine,
Illumine tout le passsé!

Dans ce grand Panthéon, des dalles jusqu'aux cintres
Graver des noms sacrés de chanteurs et de peintres,
D'artistes rêvés ardemment;
A chacun, soit qu'il cherche un poëme sous l'arbre,
Ou qu'il jette son cœur dans la note ou le marbre,
Faire une place au monument!

Dire Moïse, Homère à la voix débordante
Qui contenait en lui Tasse, Virgile et Dante;
Dire Gluck, penché vers l'Éden,
Mozart, Gœthe, Byron, Phidias et Shakspere,
Molière, devant qui toute louange expire,
Et Raphaël et Beethoven!

Montrer comment Rubens, Rembrandt et Michel-Ange
Mélangeaient la couleur et pétrissaient la fange
Pour en faire un Jésus en croix;
Et comment, quand mourait notre Art paralytique,
Apparurent, guidés par l'instinct prophétique,
Le grand Ingres et Delacroix!

Comment la Statuaire et la Musique aux voiles
Transparents, ont porté nos cœurs jusqu'aux étoiles;
Nommer David, qui fait des Dieux,
Rossini, gaieté, joie, ivresse, amour, extase,
Et Meyerbeer, titan ravi sur un Caucase
Dans l'ouragan mélodieux!

Mais surtout dire à tous que tu grandis encore,
O notre chêne ancien que le vieux gui décore,
Arbre qui te déchevelais
Sur le front des aïeux et jusqu'à leur épaule,
Car Gautier et Balzac sont encore la Gaule
De Villon et de Rabelais!

Montrer l'Antiquité largement compensée,
Et comparant de loin ces œuvres de pensée
Qu'un sublime destin lia,
Répéter après eux, dans leur langage énorme,
Ce que disent les vers de Marion Delorme
Aux chapitres de Lélia!

Pas à pas dans son vers suivre chaque poëme,
Chaque création arrachée au ciel même,
Et surtout le vers de Musset,
Fantasio divin, qui, soit qu'il se promène
Dans les rêves du ciel ou la souffrance humaine,
Devient un vers que chacun sait !

Enfin, pour un moment traînant mes Muses blanches
Sur les hideux tréteaux et les sublimes planches,
Aller demander au public
Les noms de ceux qui font sa douleur ou son rire,
Puis, avant tous ces noms, sur le feuillet inscrire
George, Dorval et Frédérick !

Ainsi, des temps passés relevant l'hyperbole,
Et, comme un pélerin, apportant mon obole
A tout ce qui luit fort et beau,
J'aurais voulu bâtir sur l'arène mouvante
Un monument hardi pour la gloire vivante,
Pour la gloire morte un tombeau !

Mais, par malheur, ma Muse est une enfant bohême
Qui sait se consoler d'avoir fait un poëme
Où tout semble aller de travers,
Pourvu qu'un beau collier pare sa gorge nue,
Et qu'une jeune fille à la lèvre ingénue
Rie ou pleure en lisant ses vers.

Juillet 1842.

LA VOIE LACTÉE

Est via sublimis cœlo manifesta sereno,
Lactea nomen habet, candore notabilis ipso.
Hac iter est superis ad magni tecta tonantis,
Regalemque domum.

OVIDE, *Métamorphoses*, livre I.

A VICTOR PERROT

Déesse, dans les cieux éblouissants, la Voie
Lactée est un chemin de triomphe et de joie,
Et ce flot de clarté qui dans le firmament
Jette parmi l'azur son blanc embrasement
Semble, dans sa splendeur en feu qui s'irradie,
Produit par un foyer unique d'incendie.
Mais quand notre regard dans l'éther empli d'yeux
Fixe cet Océan céleste, que les Dieux
Font rouler des Gémeaux brillants au Sagittaire,
Il y voit flamboyer des astres dont la terre
Admire en pâlissant la sereine splendeur,
Et dans le vaste flot sacré dont la candeur
Éclate et de la nuit blanchit les sombres voiles,
Il voit s'épanouir des millions d'étoiles.
  Telle est la Poésie : à travers le lointain
Des âges, qui s'enfuit, comme au riant matin
Devant les flèches d'or à vaincre habituées
S'enfuit le triste chœur frissonnant des Nuées,
Elle nous apparaît d'abord confusément,
Lueur, flambeau, clarté, vaste éblouissement
De porteurs de lauriers et de porteurs de lyre
A l'homme encor sauvage enseignant leur délire ;

Puis nous reconnaissons parmi des spectres vains
Les inventeurs sacrés, les beaux géants divins,
Pareils à des lions dont la fauve crinière
Embrase leurs fronts d'or que baise la lumière.
O Calliope ! muse aux chastes bras de lys,
Avant tous, dans les jours enfuis je vois ton fils
Orphée, et je salue au riant crépuscule
Ce roi héros qui fut le compagnon d'Hercule.
Je le vois sur l'Argo ; courbant leurs larges fronts,
Jason, Téphys, Idas de leurs longs avirons
Frappent les flots ; mais lui, tenant la lyre, il chante.
Tous les monstres marins sur la mer qu'il enchante
Montent, heurtant leurs flancs vermeils et se pressant
Pour suivre le vaisseau rapide en bondissant ;
Et cherchant le héros avec un doux murmure,
Le vent caressant fait flotter sa chevelure.
Puis je le vois, plus tard, soumettant à sa voix
L'âpre désert, vainqueur des antres et des bois ;
Car, ô Déesse, alors sur les monts du Rhodope
Ou sur le sombre Hémus que la nue enveloppe,
Attirés par ses chants, pins, yeuses, cyprès,
Les arbres pour venir l'écouter de plus près
Déchiraient follement en leurs fureurs divines
La terre qui tenait captives leurs racines ;
Et, sans songer à fuir leurs souffles arrogants
Restant pour l'écouter dans les noirs ouragans,
La colombe des cieux laissait tomber sa plume
Sur le flot irrité du torrent blanc d'écume ;
Les aigles oubliaient de prendre leur essor ;
La tigresse tournait une prunelle d'or
Vers ses regards voilés par ses longues paupières,
Et sa voix éveillait des âmes dans les pierres.
Temps quatre fois heureux où des vers ont changé
Une arène infertile en Éden ombragé !
« Au haut de la colline, une plaine déserte

Et sans ombre, étalait son tapis d'herbe verte.
Sitôt que le poëte issu du sang des Dieux
Y vint, et que la corde aux sons mélodieux
Résonna sous ses doigts, alors l'ombre prochaine
Accourut. Ni ton arbre, ô Chaon! ni le chêne
Ne manqua, ni le frêne et son bois meurtrier,
Ni l'érable inégal et le chaste laurier.
Puis les tendres tilleuls, l'héliade pleureuse,
Le noisetier fragile et la tremblante yeuse
Groupèrent leurs rameaux près du sapin sans nœuds
Et du hêtre, étonnés de trouver auprès d'eux
Le saule et le lotus amants des blondes rives;
Puis le myrte léger, le buis aux teintes vives
Qui bravent tous les deux le souffle des hivers,
Et le figuier poreux qui s'orne de fruits verts,
Et le mûrier portant sa récolte sanglante,
Et le prix immortel d'une victoire lente,
La palme. Vous aussi vous vîntes, enlaçant
L'ormeau, lierre aux cent mains, la vigne en l'embrassant!
Et près de vous le pin, dont la tête se mêle
Aux blancheurs de la nue, arbre aimé de Cybèle
Depuis que son écorce emprisonna la chair
Du bel Attis, et prit l'enfant qui lui fut cher;
Enfin, suivant aussi le charme qui le guide,
Le cyprès, des forêts mouvante pyramide,
Arbre aujourd'hui, jadis ami du dieu changeant
Dont la cithare est d'or et dont l'arc est d'argent. »
Et dès que sous ce dôme ombragé le poëte
Eut doré de ses chants la paisible retraite
Et que l'archet frémit, tout l'univers créé
Vint rafraîchir sa lèvre à ce torrent sacré;
Le lion, dont les yeux lancent la mort, cet hôte
De la caverne sombre et de la forêt haute,
Cessa pour un moment de répandre l'effroi;
Le tigre dépouilla ses colères de roi,

Et se laissa bercer dans un tendre vertige;
Bien plus, en ce moment, ineffable prodige!
Les stériles rochers où l'oiseau fait son nid
Quittèrent à pas lents leurs socles de granit;
La brise tut ses chants, l'aigle quitta son aire,
Le ruisseau ralentit sa démarche légère,
Et dans l'arbre amoureux les Dryades des bois
Cessèrent leurs soupirs pour la première fois.
Dans cet enivrement, les muses Aonides
Désertèrent aussi leurs demeures splendides
D'où s'élancent les voix qui chantent dans le cœur
Et leur mont verdoyant, temple où leur divin chœur
Fait comme une guirlande à la noire fontaine,
Où leur Permesse bleu se meurt dans l'Hippocrène,
Où le sombre Olmius, avec un doux fracas
Bleuit d'un long baiser leurs membres délicats;
Et les Dieux même, au ciel où la jeune Déesse
Leur verse à flots vermeils l'éternelle jeunesse,
Sur la pourpre des lits qui sont leurs vrais autels,
Cessèrent un moment leurs baisers immortels.
Chacun prêta l'oreille aux premiers chants du cygne :
Celui qui fait frémir les nuages d'un signe,
Mercure ailé, Junon si belle en son courroux,
Lyæus accoudé sur les grands lions roux,
Puis la blonde Aphrodite à la prunelle noire,
Thétis qui livre aux vents sa ceinture de moire,
Mars, Diane, Pallas aux yeux profonds et bleus,
Et Phébus rayonnant dans l'azur nébuleux.
Sous ce profond regard de la voûte étoilée
Le poëte eût senti son âme consolée,
S'il n'eût été choisi pour la grande douleur
Que les Dieux immortels égalent à la leur,
Et s'il n'eût regretté ce type insaisissable
Comme une goutte d'eau dans un désert de sable,
Ce spectre qui de loin vous montre son sein nu

Et fuit, vierge, un amant qui ne l'a pas connu.
Oh! pour que dans mes vers ton doux nom resplendisse,
Victime aux pieds légers, réponds, jeune Eurydice!
Le ciel t'envoyait-il à notre humanité
Pour montrer qu'ici-bas l'éternelle Beauté
Ne se révèle à nous que dans l'éclair d'un rêve?
Blonde et rieuse enfant, douce comme notre Ève,
N'étais-tu pas, avec ton front chaste et divin,
L'image du bonheur que nous touchons en vain,
Qui nous apparaît tel que nos vœux le choisissent,
Et qui s'évanouit quand nos mains le saisissent?
Qu'avais-tu fait aux Dieux? A quoi pensait la Mort,
Quand les bois gémissant la virent, sans remord
Sur ta lèvre surprise éteignant la parole,
Fermer ta bouche en fleur ainsi qu'une corolle?
  Eurydice! pendant que de son pas léger
Elle fuyait les cris d'un insolent berger,
Courant éperdûment dans les vertes campagnes
De la Thrace, avec les Naïades ses compagnes,
Elle tomba, mordue au pied par un serpent.
Glissant dans le gazon où la liane pend,
Le monstre au cou livide et qu'une bave arrose,
Furtif, avait rampé vers son talon de rose,
Et mis ses crocs affreux dans cette jeune chair.
Les Dryades, pleurant son front qui leur fut cher,
Crurent qu'en la perdant la terre était changée.
On entendit gémir la cime du Pangée;
Le dur géant Rhodope eut de longs désespoirs;
Des sanglots éclataient parmi ses rochers noirs,
Et le ciel vit les pleurs de la froide Orithye.
  Pour Orphée, anxieux et l'âme anéantie,
Sur son front portant l'ombre ainsi qu'un noir vautour,
De l'aube à la nuit noire il chantait son amour,
Pâle, effrayant, en proie au sinistre délire,
Et des cris douloureux s'échappaient de sa lyre.

Enfin, brûlant toujours de feux inapaisés,
Cherchant la vierge enfant ravie à ses baisers,
Il pénétra parmi les gorges du Ténare;
Il entra dans le bois où la lumière avare
Se voile et meurt, où les vains spectres par milliers
Se pressent, comme font des oiseaux familiers
Qui vont rasant la terre et dont le vol hésite.
Il apaisa le flot bouillonnant du Cocyte,
Et même il vit au fond de l'enfer souterrain
Les Dieux de l'ombre assis sur leurs trônes d'airain.
Il chantait, voix mêlée à la lyre divine;
Les Dieux voyaient l'Amour vivant dans sa poitrine;
Sans doute ils eurent peur qu'en leur morne tombeau
L'archer Désir lui-même avec son clair flambeau
Ne parût, et domptant le Styx aux vagues sombres,
Ne redonnât la vie au vain peuple des Ombres.
Muse! tu sais comment, subjugué par ses vers,
Pluton qui règne, assis près des gouffres ouverts
Et des pics trop brûlés pour que l'herbe y verdisse,
Rendit au roi chanteur la tremblante Eurydice,
Et comment, ô douleur! vaincu par son amour
Orphée, en arrivant presque aux portes du jour
Se retourna pour voir plus tôt la bien-aimée.
Elle s'évanouit en légère fumée.
La mort couvrait de nuit son visage riant,
Et, triste, elle appelait Orphée en s'enfuyant
Vers le gouffre béant et d'où sortaient des râles,
Tendant encor vers lui ses mains froides et pâles,
Et repassant déjà le fleuve au noir limon.
Pendant sept mois entiers, sur les bords du Strymon,
Orphée en pleurs, de tous évitant les approches,
Dans les antres glacés vécut parmi les roches.
Parmi les durs frimas où fleurissent les lys
De l'âpre neige, aux bords glacés du Tanaïs
Il erra, savourant le funeste délice

De sa douleur, toujours chantant son Eurydice.
Les Ménades hurlant dans leurs terribles jeux,
L'aperçurent un jour du haut d'un mont neigeux.
Les tigres à ses pieds se couchaient pleins d'ivresse,
Et les chênes, suivant sa voix enchanteresse,
Venaient vers le divin poëte en se mouvant.
L'une d'elles, sauvage et les cheveux au vent,
S'écria : « Le voilà, celui qui nous méprise ! »
Et les cris furieux se mêlaient dans la brise,
Et le son de la flûte et le bruit des tambours
Faisaient taire la lyre, et devant les Dieux sourds,
Rouges, à coups de thyrse, à coups de branches d'arbre,
Lui jetant de la terre et des rochers de marbre,
Même pour l'en frapper, dans les sillons bourbeux
Arrachant follement les cornes des grands bœufs,
Comme un farouche essaim, les Ménades hurlantes
Déchirèrent son corps avec leurs mains sanglantes,
Et leurs cris étouffaient ses plaintes et sa voix
Impuissante à charmer pour la première fois,
Car un dieu dans leurs cœurs avait mis cette fièvre,
Et l'âme du héros s'échappa de sa lèvre.
« Les oiseaux, les lions, les rochers et les bois
Te pleurèrent, Orphée ! Attirée à ta voix
Si souvent, la forêt laissa comme une veuve
L'ornement de son front pour te pleurer ; le fleuve
Crût de ses pleurs ; voilant son sein de toutes parts
Avec son deuil, la nymphe eut les cheveux épars.
Le corps gît en lambeaux ; et, prodige ! quand l'Ébre
Roule avec lui la tête et la lyre célèbre,
La lyre cherche un son plaintif, qu'en expirant
La voix plaintive dit aux plaintes du torrent. »
On dit qu'en ce moment, par un instinct de mère,
Calliope sentit une douleur amère ;
Que sa voix tressaillit dans son essor vainqueur,
Et que son sang divin reflua vers son cœur.

Saluant du regard ses légères compagnes,
Elle vole dans l'air, plane sur les campagnes,
Et pâle, ses cheveux dénoués sur son flanc,
Touche enfin, mais trop tard, au rivage de sang.
Elle ne pleura pas, la mère douloureuse !
Mais mesura des yeux le flot que le flot creuse,
Et laissant retomber ses voiles, montra nu
Le chef-d'œuvre divin de son corps inconnu.
C'en est fait, ce beau corps a roulé sous la vague,
Le fleuve soulevé pousse un murmure vague,
Fait briller son œil glauque, et, trois fois agité
De sentir sur ses flancs une divinité,
Cherche dans son transport une force nouvelle
Pour étreindre la Muse et se glisser sur elle.
Le vent siffle et gémit, et les arbres dans l'air
Font craquer sourdement leurs grands rameaux ; l'éclair
Enveloppe le ciel d'un sanglant crépuscule,
Le jour épouvanté cherche l'ombre et recule,
Et toute la Nature, émue en ce moment,
Jette de sa poitrine un long gémissement.
Les hommes, effrayés et baissant la paupière,
Brûlent un encens pur dans leurs temples de pierre,
Jusqu'à ce que le ciel, en essuyant ses pleurs,
Déroule avec Iris l'écharpe aux sept couleurs,
Et que l'onde calmée où ce rayon s'argente
Couvre son dos uni d'une moire changeante.
Alors, le regard trouble et la bouche en sanglots,
La Muse reparaît sur l'écume des flots,
Non telle qu'autrefois Cypris, la vierge blonde,
Sortit du sang divin en souriant au monde,
Mais plaintive, et serrant sur son sein gracieux
La lyre dont son fils avait charmé les cieux.
Puis elle alla s'asseoir aux sables du rivage,
Les yeux illuminés d'une terreur sauvage,
Les cheveux tout épars et mêlés de roseaux,

Et l'épaule bleuie à l'étreinte des eaux.
Là, pleine d'amertume, et, du fleuve qui roule
Levant son front hagard sur les fronts de la foule,
Elle chercha des yeux un mortel assez grand
Pour porter cette lyre échappée au torrent.
Mais nul n'osa prétendre à ce sanglant trophée
De mort et d'harmonie. Ainsi mourut Orphée,
La Lyre. Mais plus tard ce fut de son esprit
Épars dans les grands bois où l'herbe en fleur sourit,
Mais que le bûcheron frappe de sa cognée;
Ce fut de son amour, de son âme indignée
Que naquirent tous ceux dont le chant vif et clair
S'envole dans l'orage en feu comme l'éclair
Et plane comme un aigle au sein des cieux féeriques,
Les dompteurs, les oseurs, les poëtes lyriques :
Tyrtée, Alcée en pleurs dont les vers fulgurants
Ont jeté la terreur dans l'âme des tyrans,
Et dont la sombre haine invincible et crispée
Se retrouve, ô Chénier ! sur ta tête coupée ;
Pindare autour duquel volent des Dieux épars,
Qui chante dans le bruit des coursiers et des chars
Et qui s'envole au but sacré tout d'une haleine!
Et toi, grande Sappho, reine de Mitylène!
Lionne que l'Amour furieux enchaîna,
Près de la mer grondante, avec son Érinna,
Elle enseignait le rhythme et ses délicatesses
Au troupeau triomphal des jeunes poëtesses,
Et glacée et brûlante, au bruit amer des flots
Elle mêlait ses cris de rage et ses sanglots.
O toi qui nous atteins avec des flèches sûres,
De quels feux tu brûlas et de quelles blessures
Son chaste sein meurtri par le baiser du vent!
Mais comme rien ne meurt de ce qui fut vivant,
Sa colère amoureuse et de souffrance avide,
Plus tard devait dicter sa plainte au fier Ovide

Qui, choisissant l'amour, eut la meilleure part,
Et frémir dans les vers d'Horace et de Ronsard.
Mille chanteurs ont dit chez nous, obscurs Orphées,
Les chevaliers héros protégés par les Fées ;
Villon, ce bel enfant qui n'eut ni feu ni lieu,
A chanté sa ballade en riant comme un dieu,
Et Marot, comme un Faune escaladant la cime
Du mont sacré, baisa les lèvres de la Rime;
Mais seul le grand Ronsard fit vibrer sous ses doigts
La glorieuse lyre où sommeillent des voix,
Et joyeux, anima de son archet d'ivoire
Une autre Thessalie aux rives de la Loire.
Pindare, son aïeul, lui dit les grands secrets,
Et les Nymphes baisaient son front dans les forêts.
Attirant sur ses pas, au milieu des Déesses,
Un troupeau louangeur de rois et de princesses,
Il nous rendait Properce et Tibulle et ce doux
Catulle, et ses chansons apprivoisaient les loups.
Au tiède renouveau, sous la verdure tendre
Cythérée amenait son enfant pour l'entendre.
Comme un rouge Soleil entouré d'astres d'or
Il régnait, et, charmeur d'âmes, volait encor
Le Sonnet et la rime enflammée à Pétrarque ;
Et par lui, faisant fuir au loin la sombre Parque,
Comme après la vendange, à la chute du jour
Le vin de pourpre emplit un vase au pur contour,
L'âme française entra dans les mètres d'Horace
Élégants et précis. Voilà comment la race
D'Orphée, ainsi qu'un vol d'abeilles au doux miel,
Arriva jusqu'à nous des profondeurs du ciel.
Mais bien avant que sur la terre émerveillée
L'Ode aux cris éclatants ne se fût réveillée,
Un homme colossal, une lyre à la main,
Se leva pour chanter un combat surhumain.
Comment dire ton nom, ton nom, géant Homère !

Qui dominas du front cette Grèce ta mère,
Et qui, roulant tout bas, spectre pâle et hagard,
Ta lèvre sans sourire et tes yeux sans regard,
Laissas couler un jour de ta main gigantesque
Toute l'Antiquité, comme une grande fresque !
Comment dire tes Dieux dans leur beau firmament,
Et tes héros plus grands que tes grands Dieux? Comment
Mon vers enflera-t-il une assez forte haleine
Pour chanter les héros et le chantre d'Hélène ?
Qui t'instruisait, ô Roi ? Quels secrets épiés
T'apprirent ces mortels qui rampaient sous tes pieds ?
Qui t'avait révélé, vieux mendiant des routes,
Le ciel éblouissant et ses splendides voûtes ?
Qui t'a fait voir un jour, d'un œil épouvanté,
Le maître dans sa gloire et dans sa majesté ?
N'étais-tu pas le fils d'Apollon, dieu de Sminthe,
Qui dicte à ses enfants une suave plainte?
Ou, dieu toi-même, un jour, l'âme pleine de fiel,
Jupiter t'avait-il précipité du ciel,
Et ne cachais-tu pas, dans ton idolâtrie,
Un souvenir lointain de ta vieille patrie?
Nul ne le sut. Tu vins, et d'un ton compassé,
Un pied sur l'avenir, l'autre sur le passé,
Tu chantas à grands flots ces créations pures,
Mer où s'abreuveront les cent races futures !
Tu marchais, échangeant, fier de ta pauvreté,
Quelque morceau de pain pour l'immortalité,
Disant au peuple sourd à force d'insolence :
« Nation, je te voue à la nuit du silence ! »
Pour l'immense avenir enflant ta large voix,
Mendiant, t'asseyant à la table des rois,
Et comme en un manteau t'enveloppant, ô maître !
Dans les mille splendeurs de ton riche hexamètre !
Dans le vaste océan de tes superbes vers,
Tu mis les deux secrets qui tordent l'univers,

La Force et la Beauté, duo plein d'harmonie ;
Si bien que tout fut dit quand l'œuvre fut finie :
Le mot fatal brilla, l'autel fut consacré,
Le monde de l'idée étincela créé.
Pour la beauté d'abord tu nous donnas Hélène,
Forme terrible et pure en son manteau de laine,
Pour laquelle à jamais les hommes et les Dieux
Se livrent sans relâche un combat odieux,
Et, comme sur un mont les roches ébranlées,
Se tordent à longs cris dans tes grandes mêlées ;
Hélène, au sort fatal qu'elle fuyait en vain,
Que Vénus réservait pour un bonheur divin,
Et qui, dès que le blond Pâris ouvrit la bouche,
Pensa voir Lyæus, le roi libre et farouche,
Le dieu charmant, riant, jeune, en qui s'est mêlé
Le sang de Jupiter au sang de Sémélé !
Hélène qui, riant sur sa couche fatale,
Tuait dans un baiser l'Asie orientale,
En serrant sur son sein l'enfant aux blonds cheveux,
Étouffait un empire entre ses bras nerveux !
Prophétesse en courroux, triste et fière lionne,
Comment saluas-tu la mère d'Hermione,
Lorsqu'endormant Pâris sur le navire ailé,
Ses chants retentissaient dans le détroit d'Hellé !
Oh ! quand tout l'avenir de carnage et de cendre
Passa comme un flambeau sur l'âme de Cassandre ;
Lorsqu'elle vit au loin, comme un jeune lion,
Achille déchirer les princes d'Ilion,
Que, le regard fixé sur toutes ces détresses,
Elle arrrachait son voile et ses cheveux en tresses,
Quel frisson dut la prendre au haut de cette tour
Qui devait sur son front s'écrouler à son tour,
Et d'où ses yeux ont vu, dans une horrible extase,
Tout un monde vivant palpiter sur sa base !
Oui, ce furent bien là des combats palpitants

Et tels qu'en avaient eu les Dieux et les Titans,
Quand ces montres hideux, fils de la Terre énorme,
Pour élever au ciel leur phalange difforme,
Sur l'escalier fatal que leur main exhaussa
Posèrent pour degrés Pélion sur Ossa !
Quels combats et quels chocs ! Vénus et Diomède,
Phœbus, Neptune, Ulysse et Minerve à son aide ;
Hector guidé par Mars et par Bellone, Hector
Dont les chevaux ardents brisent des harnois d'or,
Et derrière eux l'Asie ardente à se répandre
De l'Axius d'argent aux rives du Méandre ;
Atride et les Ajax au carnage excités ;
La Grèce impitoyable et toutes ses cités,
Depuis Cos, où les rocs semblent de noires tombes,
Jusqu'à Thisbé, séjour aimé par les colombes !
  Oh ! parle ! redis-nous de combien de héros
Les Dieux ivres d'horreur se firent les bourreaux !
Chante encore, apparais sous le deuil qui te navre,
Muse ! excite nos pleurs, montre-nous le cadavre
D'Hector, que tu suivis en tes longs désespoirs,
Balayant la poussière avec ses cheveux noirs !
Vierge, enfle tes clairons ; c'est là que tout commence,
Et rien n'eût rappelé cette Iliade immense,
Si, las de cette mer où tout poëte but,
Le père de nos chants n'eût vers un autre but
Tourné sa poésie enivrante et pressée,
Et gardé quelque amour à sa sœur l'Odyssée,
Rêverie à plis d'or, chant limpide et vainqueur,
Dont chaque note éveille un écho dans le cœur !
  Oh ! que de passions, de choses et d'idées
Y dorment gravement, hautes de cent coudées !
Que de drames en germe étalés sous les fleurs !
Avec quel charme on suit du sourire ou des pleurs
Ce héros qui, jouet du courroux de Neptune,
Portant de tous côtés son étrange fortune,

Va parmi les flots verts, destructeur des cités,
Braver le dur cyclope et ses atrocités,
Suivre des yeux Pallas, sa divine maîtresse,
Dormir près de Circé la brune enchanteresse,
Et s'asseoir en haillons au grand festin des rois,
Ces fils de Jupiter, dont l'éclatante voix
De leur naissance altière apportait une preuve,
Et dont l'enfant lavait ses robes dans le fleuve !
Comme on prête l'oreille au chant simple et divin
Qui jaillit au repas d'une coupe de vin,
Et peint à traits vivants ces beautés extatiques
Rayonnant au sommet sur les ombres antiques,
Ou qui, nous démasquant les recoins de l'autel,
Fait éclater les Dieux de leur rire immortel,
En face du dieu Mars et de Vénus la blonde
Aux filets de l'époux enroulés comme une onde !
Iliade ! Odyssée ! ô couple ardent et fort !
Vaste dualité, fille d'un même effort !
O lyres à cent voix ! ô douces Philomèles !
Coupes aux flancs sculptés ! créations jumelles !
Quel homme eût jamais cru qu'un délire nouveau
Eût pu vous enfanter dans le même cerveau ?
Pourtant, marchant pieds nus dans la ronce et les pierres,
Il tenait dans ses mains les géantes guerrières,
Et jusqu'au but sacré, sans redouter l'affront,
Il porta sans pâlir ces filles de son front.
Mais quand ce créateur eut son œuvre finie,
Ce dieu, père des Dieux qu'adora l'Ionie,
Consumé par les feux de sa céleste ardeur,
S'affaissa sous le poids de sa propre grandeur,
Et, les regards fixés aux cieux, où sur leurs ailes
Ses vers avaient porté des Déesses nouvelles,
Colosse, s'endormit au revers du chemin,
Fier, souriant encore, et tenant à la main
Sa lyre de héros, plus noble que l'épée

D'Achille. Ainsi mourut Homère, l'Épopée.
Mais, ô Muse ! il revit pour jamais comme un dieu,
Dans un temple idéal ouvert sur l'azur bleu :
Nous le voyons, géant environné de gloire,
Dans la lumière, assis sur un trône d'ivoire.
Ses Filles à ses pieds, d'un geste souverain,
Tiennent encor la rame et le glaive d'airain.
Et là, Virgile avec sa longue chevelure,
Lucrèce, à l'œil épris de la grande Nature,
Le conteur de la guerre effrayante, Lucain
Portant dans sa poitrine un cœur républicain,
Dante, sombre et vêtu de sa robe écarlate,
Tasse, Arioste enfant qui nous berce et nous flatte,
Camoëns tout mouillé par le flot de la mer,
Milton qui se souvient du ciel et de l'enfer,
O Muse ! tous ces rois, tous ces conteurs épiques,
Nés pour chanter les chocs des glaives et des piques,
Tous ces grands inspirés qui, même privés d'yeux,
Plongent dans l'insondable éther, et voient les Dieux
Et leurs palais qui dans la lumière se dorent,
Restent silencieux près d'Homère et l'adorent ;
Car ils sont tous les fils glorieux de son sang.
Ils sont sortis aussi de son robuste flanc,
Tous ceux qui, vendangeurs aux doigts tachés de lie,
Ont suivi Melpomène, ou la brune Thalie
Dont on craint le regard charmant et meurtrier :
Eschyle au vaste front couvert du noir laurier,
Dont le Mède a connu la bravoure intrépide,
Sophocle, et le charmeur des femmes, Euripide,
Et cet Aristophane irritable, au grand cœur,
Qui sait mêler comme eux la lyre aux voix du chœur,
Ménandre, Plaute esclave, et le sage Térence,
Le vieux Corneille, honneur éternel de la France,
Et Racine qui prend les âmes, et Regnard,
Et La Fontaine encor, si sublime en son art,

Qui, dans son Iliade ingénue et subtile,
Fait du renard Thersite et du lion Achille.
Tous adorent Homère et vers lui sont venus
Par le chemin sacré qu'ont touché ses pieds nus.
S'ils n'ont pas, comme lui, des cimes escarpées
Précipité le flot des larges épopées,
C'est que l'homme enfermé dans les champs et les murs,
Toujours courbé vers l'or ou vers les épis mûrs,
Et n'ayant plus d'amour pour les collines veuves,
Se trouva trop petit pour boire à ces grands fleuves.
Alors pour nous fixer au monde où nous passions,
Vint le Drame vivant qui peint les passions,
Et sa rieuse sœur, l'ardente Comédie,
Qui jette sur nos mœurs la satire hardie.
Un masque sur le front, effroyable ou rieur,
Des hommes, poursuivant leur but intérieur,
Avec le dur scalpel vinrent déchirer l'âme
Et l'éclairer tremblante à leurs torches de flamme,
Soulevèrent du doigt l'enveloppe qui ment,
Surprirent le secret de chaque mouvement,
Et léguant devant tous leur étude profonde
A la postérité, cette voix qui féconde,
Chantèrent au soleil, harmonieux Memnons.
Mais par-dessus leurs voix et par-dessus leurs noms
Rayonnent deux grands noms dont nul ne fut le pire,
Molière l'immortel et le divin Shakspere !
Deux hommes dont chacun a plus été qu'un dieu,
Et qui sur notre monde ont laissé pour adieu
Mille créations palpitantes d'extases,
Dont le sein est vêtu de rêves et de gazes,
Et qui, sur notre ennui, du haut de leur ciel pur,
Jettent de longs regards d'incendie et d'azur.
Oh ! le divin pinceau dont s'est servi Molière !
Ce dilemme cruel enlaçant comme un lierre,
Cette tirade prompte ou bien ces mots si courts

Qui grandirent le peuple et charmèrent les cours,
Oh ! qui nous les rendra ? Quand donc, pleins de querelles,
Reverrons-nous gonfler ces charmants Sganarelles
Dont l'honneur outragé crève comme un ballon ?
Quand roucoulerez-vous, ô reines de salon !
Ces madrigaux ouvrés et ces fadaises tendres
Qu'improvisaient pour vous de précieux Clitandres ?
Quand donc des Vadius avec leurs Trissotins
Viendront-ils débiter leurs supplices latins
Aux tout petits pieds blancs de nos Muses, dont mainte
Laisse derrière soi Bélise et Philaminte !
Hélas ! chaque Henriette aujourd'hui sait le grec !
Et toi, qui regardais le monde d'un œil sec,
Alceste soucieux, Céladon misanthrope,
Qui vers ton cher soleil, comme l'héliotrope,
Tournes tes yeux ardents, reviendras-tu des bois
Pour gourmander un peu notre monde aux abois ?
Ces Jourdains lamés d'or et ces Josses orfèvres,
Comme ils nous manquent tous avec leur rire aux lèvres !
Comment nous laissent-ils, ces amis ? et comment
Nous sommes-nous passés de ce troupeau charmant ?
  Oh ! comme ils savent tous des façons bien apprises !
Comme ils mènent à bout leurs folles entreprises !
Comme tous ces maris, bouffons dont vous riez,
Sont bien aux yeux de tous triplement mariés !
Et comme ce marquis, bel ourdisseur de trames,
Qui leur vole en riant leurs filles et leurs femmes,
Est un charmant vaurien, dont un regard séduit
Comme Iris à la cour, Agnès dans son réduit !
Il s'appelle Damis, Horace ou bien Valère ;
Il est tendre et charmant jusque dans sa colère ;
Il est fait comme un roi, rose comme un enfant,
S'avance avec un air superbe et triomphant,
Et passe, d'une main la plus blanche du monde,
Son peigne dentelé dans sa perruque blonde.

Aussi les fleurs de cour, aux yeux extravagants,
Laissent-elles tomber leurs cœurs avec leurs gants
Devant ce beau vainqueur qui se baisse à grand'peine
Pour ramasser à terre une âme toute pleine !
Et c'est justice, au fait, car ses rubans sont lourds ;
L'or poursuit en tous sens son habit de velours ;
Ses canons précieux sont du plus grand volume,
Et son chapeau lissé disparaît sous la plume.
De plus, il sait jeter son or à pleines mains,
Et d'un large mépris couvre tous les humains.
Après tout, les Orgons et les pères Gérontes
Ont le tort d'être laids comme l'ogre des contes,
De garder leurs écus comme des Harpagons,
D'être vêtus de noir et de sortir des gonds,
Au lieu de chantonner ces paroles magiques
Qui prennent les Agnès comme les Angéliques.
Puis, comment laissent-ils auprès de leurs trésors,
Eux qui, Dieu sait pourquoi, sont si souvent dehors,
Ces soubrettes d'esprit aux gorges découvertes,
Dont la robe et la main à chacun sont ouvertes,
Et qui, tout en jouant aux vieux de si bons tours,
Veillent folâtrement sur le nid des Amours ?
Filles de bon conseil, retortes comme un juge,
Promptes à la réplique ainsi qu'au subterfuge,
Vous faites bien pendant à ces dignes Scapins
Dans leurs manteaux d'azur que Callot nous a peints !
Heureusement votre âme est encore assez probe
Pour démasquer Tartuffe, un allongeur de robe,
Qui cache à tout propos son cœur licencieux
Sous le manteau divin de l'église et des cieux,
Et qui, tout en parlant de l'enfer redoutable,
Pousse pieusement Elmire sur la table ;
Tartuffe, ce penseur aux lèvres de rubis
Que nous trouvons partout et sous tous les habits ;
Qui tâte des deux mains, en profond philosophe,

Le désir sous les mots, la chair avec l'étoffe,
Et dans ce monde étrange où le mal est tyran
Serait leur maître à tous, s'ils n'avaient pas don Juan !
C'est le roi, celui-là ! c'est le roi, faites place !
C'est l'immortel don Juan qui porte un cœur de glace,
Qui, tenant dans sa main le magique rameau,
Corrompt la grande dame et l'enfant du hameau,
Raille, sans essuyer le sang après sa manche,
Son père en cheveux blancs comme monsieur Dimanche,
Et qui, par les replis d'un labeur sombre et lent,
Jusqu'à l'hypocrisie a poussé le talent !
C'est don Juan qui, debout devant l'homme de pierre,
A subi ses regards sans baisser la paupière,
Et qui tenait si bien sa coupe entre ses doigts
Que son cœur et sa main n'ont tremblé qu'une fois !
O spectacle éternel ! ô fiction mouvante,
Sous qui parle et se meut l'humanité vivante !
Quand le divin Molière, une lampe à la main,
Éclaira devant tous les plis du cœur humain,
Les peuples, ignorant si le bouffon qu'on vante
Suscitait devant eux la Sagesse vivante,
Applaudissaient déjà ses grotesques portraits,
Sur les passants du jour copiés traits pour traits.
Car ils sont bien réels tous, avec leur folie !
Ces types surhumains costumés par Thalie
Ont une passion sous leur rire moqueur ;
Sous leurs habits de soie on sent frémir un cœur.
S'ils incarnent l'Amour, la Fourbe ou l'Avarice,
Ils sont hommes aussi, la terre est leur nourrice !
Leur langage profond, dont chacun a la clé,
Est un clavier sonore ; et rien n'eût égalé
Ce théâtre vivant qui frissonne et respire,
Si Dieu n'eût allumé l'autre flambeau : Shakspere !
Dans le monde réel plein d'ombre et de rayons,
Tout ce qui nous sourit, tout ce que nous voyons,

Les cieux d'azur, les mers, ces immensités pleines,
La fleur qui brode un point sur le manteau des plaines,
Les nénufars penchés et les pâles roseaux
Qui disent leur chant sombre au murmure des eaux,
Le chêne gigantesque et l'humide oseraie
Qui trace sur le sol comme une longue raie,
L'aigle énorme et l'oiseau qui chante à son réveil,
Tout revit et palpite aux baisers du soleil.
C'est de lui qu'ici-bas toute splendeur émane ;
C'est lui qui répandant la clarté diaphane,
Charme le tendre lys comme le jeune aiglon,
En secouant au loin ses cheveux d'Apollon.
De même, dans ce monde aux choses incertaines,
Où la voix du poëte est le bruit des fontaines,
Où les vers éblouis sont la brise et les fleurs,
Les rires des rayons, les diamants des pleurs,
Toute création à laquelle on aspire,
Tout rêve, toute chose, émanent de Shakspere.
Shakspere, ce penseur ! ombre ! océan ! éclair !
Abîme comme Gœthe ! âme comme Schiller !
Lyre dont chaque note a des manteaux de flamme !
Œil ouvert gravement sur la nature et l'âme !
Phare que, pour guider ses pâles matelots,
L'Art a fait rayonner sur ses alpes de flots !
Mille autres avant lui, farouches statuaires,
Ont tourmenté l'argile au fond des sanctuaires
Sans avoir entendu le mot essentiel,
Et voulaient dans leurs mains prendre le feu du ciel ;
Mille autres ont chanté, mais devant le prestige
De leur création, ils ont eu le vertige ;
Sur eux, comme une houle, a passé l'univers ;
A peine si leurs noms surnagent sur leurs vers.
Mais la grande pensée atteint avec son aile
Une aire énorme au haut d'une cime éternelle,
D'où ses mille rayons au monde épouvanté

Jettent l'intelligence et la fécondité.
Le sang qui de son cœur s'écoule comme une onde,
Comme le sang du Christ a coulé pour le monde ;
Ainsi, de ce sommet grandiose où nos yeux
Voient flamboyer son front à mi-chemin des cieux,
Shakspere sur la terre a semé des poëtes,
Ceux-ci remplis d'amour, et ceux-là de tempêtes.
Tout rêve, tout héros, vêtu de pourpre ou nu,
Dans sa vaste pensée est au fond contenu ;
Ainsi que Charlemagne il a tenu le globe,
Et pourrait emporter dans les plis de sa robe,
Avec leur pauvre lyre et leurs grands piédestaux,
Nos géants d'aujourd'hui drapés dans leurs manteaux
Oh ! s'il faisait un jour comparaître à sa barre
Les courtisans musqués de sa Muse barbare,
Comme de Henri quatre au sombre Richard trois,
Ses rois démasqueraient des fantômes de rois !
Eux seuls savent porter le sceptre et la couronne ;
Car il les portait bien, celui qui les leur donne,
Lui qui, les yeux remplis d'éclairs, et non content
De fouler sous ses pas un royaume éclatant,
S'élevait au-dessus de notre fange immonde,
Et dans un pays d'or se refaisait un monde !
Lui, créateur, à qui, sans craindre son effroi,
Dieu lui-même avait dit : « Macbecth, tu seras roi ! »
Oh ! comme en se penchant sur cet univers sombre,
Où fourmillent ses fils et ses peuples sans nombre,
L'œil se baisse aussitôt et se ferme, ébloui
D'avoir vu rayonner dans cet antre inouï
Tant d'âmes de héros et tant de cœurs de femme,
Déchirés et tordus par l'orage du drame !
Qui pourrait s'empêcher de craindre et de pâlir
Avec Cordélia, la fille du roi Lear,
Qui revient adorer ainsi qu'une Antigone
Son père en cheveux blancs sans son autre couronne,

Parfum des derniers jours, pauvre Cordélia,
Qui seule se souvient du roi qui l'oublia !
Qui, répétant tout bas les chansons d'Ophélie,
Ne retrouve des pleurs pour sa douce folie ?
Qui dans son cœur éteint n'entend sourdre un écho,
Et n'aime Juliette autant que Roméo ?
Comme ces deux enfants, ces deux âmes jumelles
Que le premier amour caresse de ses ailes,
Aspirent en un jour tout un bonheur divin,
Comme on vide d'un trait une coupe de vin !
Juliette n'a pas quatorze ans ; c'est une âme
Enfantine, où l'amour brûle comme une flamme ;
Elle vient au balcon mêler dans chaque bruit
La voix de sa jeune âme aux cent voix de la nuit,
Si belle qu'on croirait sur son front diaphane
Voir dans l'obscurité le bandeau de Diane,
Et le cœur si naïf qu'en ce calice ouvert
Chaque zéphyr qui passe au sein de l'arbre vert
Apporte des serments pleins d'une douce joie !
C'est lui ! c'est Roméo ! Sur son pourpoint de soie
La nuit pâle et jalouse a répandu ses pleurs :
Il a sur son chemin écrasé mille fleurs,
Il a par des endroits hérissés, impossibles,
Franchi facilement des murs inaccessibles ;
Il lui faudra braver, pour sortir du palais,
Les cris et les poignards de tous les Capulets !
Qu'importe à Roméo ? c'est pour voir Juliette !
Juliette sa sœur, pauvre amante inquiète
Qui dans cette heure pâle où Phœbé resplendit,
Le rappelle cent fois et n'a jamais tout dit ;
Et qui, trop pauvre alors, pour pouvoir encor rendre
Son cœur à Roméo, l'aurait voulu reprendre !
  Oh ! lorsque tes cheveux aux magiques reflets
Inondent ton beau cou, fille des Capulets !
Quand on a vu pendant cette nuit enchantée

Rayonner ton front blanc sous la lune argentée !
Et toi, qu'à ton destin le ciel abandonna,
Toi qui nous fais pleurer, pâle Desdemona,
Toi qui ne croyais pas, pauvre ange aux blanches ailes,
Qu'on pût voir parmi nous des amours infidèles,
Desdemona candide, ange qui va mourir,
Quand on a dans son cœur entendu ton soupir
Et ce que tu chantais en attendant le More :
« La pauvre âme qui pleure au pied du sycomore ! »
Quand on connaît vos sœurs, ces anges gracieux,
Évoqués une nuit de l'enfer ou des cieux,
Miranda, Cléopâtre, Imogène, Ophélie,
Ces rêves éthérés que le même amour lie !
Quelle femme ici-bas ferait vibrer encor
Le cœur gonflé de chants à vos cithares d'or ?
Mais ce qui le ravit dans une molle ivresse,
C'est ce théâtre bleu couché dans sa paresse,
D'où, comme le bon sens, la grave histoire a fui,
Et laisse le rêveur chanter son chant pour lui.
On n'y mesure pas les poisons à la pinte ;
Sans quinquets enfumés, ni ciel de toile peinte,
Mille gens plus pimpants qu'un sonnet de Ronsard,
En faisant des bons mots s'y croisent au hasard.
Là, des ruisseaux d'argent, dans des pays quelconques,
Versent leurs diamants aux marbres de leurs conques,
Des arabesques d'or se brodent sur les cieux ;
Les arbres sont d'un vert qui ferait mal aux yeux ;
Tout est très-surprenant sans causer de surprises,
Et dans tout ce soleil on est baigné de brises.
Les héros vont partout sans y porter leurs pas,
Ne sont d'aucune époque et ne demeurent pas.
Les bouffons sont hardis comme des philosophes ;
Les femmes ont au corps les plus riches étoffes,
Des robes de brocart, de saphirs et d'oiseaux,
Souples comme une vague ou comme les roseaux ;

Des mantelets aurore ou bien couleur de lune
Jettent mille reflets sur leur épaule brune,
Avec mille bijoux, plumages et colliers.
Parfois sous de riants habits de cavaliers,
Égrenant sur leurs pas des colliers d'épigrammes,
Elles courent les champs, enamourent les femmes,
Ont un beau nom de page, et vont prendre le frais
Avec leurs diamants dans de petits coffrets.
Des Céladons rimeurs, amants d'une Égérie,
En habit de satin font de la bergerie,
Sont en grand désespoir, et, couchés sur le dos,
Regardent le soleil en faisant des rondeaux.
Mais la belle a la neige au cœur, et désappointe
Le concetti final, au moyen d'une pointe.
Les amoureux, gens nés, prennent bien leurs revers,
Parlent en prose, à moins qu'ils ne disent des vers,
Et ne s'empressent pas vers leur épithalame,
Sachant qu'Hymenæus, au dénoûment du drame
Viendra tout arranger avec ses vieux flambeaux.
Mais, pour servir de fleurs ils ont des madrigaux
Et les fichent après un arbre, qui s'empresse
De les faire arriver sans faute à leur adresse.
Dans des chars blonds, formés d'une écorce de noix
Et de fils d'araignée en guise de harnois,
On voit passer au loin de gracieuses fées
Qui chantent au soleil, bizarrement coiffées.
Les Ariels ont tous deux sexes ; les lézards
Savent la pantomime et cultivent les arts.
Des gens à tête d'âne arrivent, quoi qu'on die,
Devant des seigneurs grecs jouer leur tragédie,
Où l'homme avec un chien représente Phœbé
Dans les tristes amours de Pyrame et Thisbé.
Leur tragédie est bête à soulever la bile :
Mais lion et Phœbé, tout semble tant habile,
Qu'on leur dit : « Bien lui, Lune ! » et : « Bien rugi, Lion ! »

Le père Anchise arrive avec le galion
Pour reconnaître exprès à la fin, chose due,
Sa fille Perdita, c'est-à-dire perdue.
  Au lieu d'avoir des noms anglais, turcs ou romains,
Tous ont des noms charmants pour courir les chemins :
Mercutio, Célie, Orlando, Rosalinde,
Paroles, Pandarus, Corin, Sylvio ! L'Inde
Où l'on passe un flot rose en jonque de bambous,
Où, pour charmer leurs Dieux à tête de hibous,
Des hommes fort dévots font saigner leur échine ;
L'Eldorado, Kiou-Siou, Kounashir, et la Chine
Qui sur sa porcelaine a des pays d'azur,
N'ont rien de plus riant, de plus bleu, de plus pur
Que ce rêve, où d'un doigt rosé la Fantaisie
Sous le chêne Saxon répand les fleurs d'Asie.
C'est un monde limpide où dorment en riant
Les mystères du Nord aux clartés d'Orient,
Où près des flots d'argent brillent dans les prairies
Des plantes d'émeraude aux fleurs de pierreries,
Où des bouvreuils jaseurs, pour payer leur écot,
Vocalisent, perchés sur un coquelicot !
C'est comme notre amour qui parlerait, ou comme
Un chant qui redirait ce qui chante dans l'homme ;
C'est comme un zéphyr calme, ou comme un sylphe ailé
Qui caresserait l'âme. Et rien n'eût égalé
Ce beau théâtre empli d'une âme singulière,
Si nous n'avions pas eu l'autre flambeau : Molière !
  Car leur Muse à tous deux était la même enfant,
Jetant au ridicule un regard triomphant,
Ayant la liberté d'une fille espagnole,
L'éclair dans le regard comme dans la parole,
Pourtant fière et naïve, et trouvant quelquefois
Un mot mystérieux et voilé dans sa voix,
Comme en leur soleil d'or l'Armorique ou l'Irlande
Ont des brouillards pensifs couchés sur une lande.

Elle qui, le sein nu, par les coteaux voisins,
Tordait sur ses cheveux la vigne et les raisins,
A présent soucieuse au désert où nous sommes,
Car tout son avenir était dans ces deux hommes,
Gémissait de les voir, par un effort uni,
S'user à découvrir le problème infini.
Car lorsqu'il nous pétrit avec la fange immonde,
Dieu fit lourde à nos fronts la science du monde,
Et ceux qui sur la scène ont répandu la leur,
Savent combien leur rouge a caché de pâleur.
Quand tous deux essuyaient, délaissant leur royaume,
Lui le rouge d'Argan, lui le fard du fantôme,
Dieu savait chaque jour par quel changement prompt
Une ride nouvelle illuminait leur front.
Et la Muse pleurait sur leur métamorphose,
Elle essuyait ses pleurs de sa basquine rose,
Et voulait soutenir avec sa faible main
Ces Atlas accablés d'un univers humain.
Mais enfin, las un jour de leur tâche première,
Grands astres consumés par leur propre lumière,
Ils moururent devant les peuples étonnés,
Debout comme il convient aux hommes couronnés !
Alors ce fut sur nous comme une nuit étrange,
Où nul rayon d'en haut ne dora notre fange,
Où rien ne traversa le murmure profond
Que soulève l'idée et que les choses font.
Seulement, au lointain, sur les vertes collines,
On entendait gémir dans les brises divines
Un mélange confus de sanglots et de voix.
C'était le cri plaintif des Muses d'autrefois,
Exhalé, frémissant d'une douleur amère,
Sur la lyre d'Orphée et la lyre d'Homère !
Et leur plus jeune sœur, cet ange des amours
Qui des plus pâles nuits jadis faisait des jours,
Qui du poëte aux rois étendait son empire,

Cette sœur de Molière, amante de Shakspere,
Racontait sa détresse au chœur aérien.
« Qui me consolera ? » disait-elle, mais rien
Ne répondait encore à ses paroles vaines.
Son sang libre et jaloux gonflait partout ses veines,
Mais dans la nuit profonde où sommeillait la foi,
Nul flambeau ne disait à l'homme : Lève-toi !
Et comme les débris de cette antique Égypte,
Où, dans leur pyramide ou leur obscure crypte,
Dorment les Sésostris auprès des Néchaos,
Notre art, monde autrefois, redevenait chaos.
Or, après bien longtemps, lorsque sur des idées
Mortes en germe avant qu'on les eût fécondées,
Les sons, comme des flots qui tourmentent leurs quais,
Se furent bien longtemps, dans l'ombre entre-choqués,
Le peuple vit soudain rayonner sur sa face
Un point resplendissant de lumière vivace.
Et comme on demandait quel était ce flambeau
Qui jetait sur la nuit un prestige si beau,
Les plus sages ont vu que c'était l'auréole
Au front du jeune enfant marqué pour la parole,
Comme furent jadis les hommes de Sion,
Et venu pour grandir sa génération.
Ce n'était qu'un enfant. L'airain aux Feuillantines
L'avait bercé jadis de ses voix argentines :
Dans un jardin antique ombragé comme un bois,
La Nature, qui parle avec ses mille voix,
Lui disait chaque jour le secret grandiose.
Ivre de chants d'oiseaux et de parfums de rose,
Il complétait son âme, oubliant, oublié,
Par un passé de gloire à l'avenir lié,
Méditant sans effort pour sa pensée agile
Virgile par les champs et les champs par Virgile ;
Dans son cœur inspiré, mais grave et sérieux,
Cherchant déjà le sens des bruits mystérieux,

Aux lauriers paternels, aux doux baisers de mère,
Comprenant les deux mots que lui disait Homère,
La Grandeur et l'Amour, et de mille rayons
Enveloppant déjà tout ce que nous voyons.
Si bien qu'ayant appris au miroir de son âme
A réfléchir sur nous tout bruit et toute flamme,
Il s'ouvrit les chemins de l'univers ailé
Que les chants d'autrefois nous avaient ciselé.
Or, y voyant gémir sur leur divin trophée
Les sœurs de l'Harmonie et la mère d'Orphée,
Il regarda le monde, et, sachant dans son cœur
Les secrets oubliés du lyrisme vainqueur,
S'écria, plein déjà du céleste délire :
Je serai l'Harmonie et je serai la Lyre !
Et, sans faiblir après sous ce sublime effort,
Il dit aux fronts courbés, se sentant assez fort
Pour ourdir à son tour quelque sublime trame :
Je serai l'Épopée et je serai le Drame !
Il se leva sur nous. Et l'homme triomphant
Tint si bien ce qu'au monde avait promis l'enfant,
Que le vieillard pensif dont la jeune Amérique
Se souviendra, lui dit d'une voix homérique :
« Vous êtes l'avenir et je suis le passé ! »
Et que, dernier de tous, il a tout surpassé.
Lui seul, faisant saillir dans tout problème sombre
L'ombre par le rayon et le rayon par l'ombre,
A fait briller à flots sur nos illusions
L'immuable clarté faite de trois rayons,
Trinité solennelle à nos yeux apparue,
Triple aspect du foyer, du champ et de la rue.
Le foyer ! oasis aux souvenirs anciens,
Où dans la solitude on est tout pour les siens,
Sanctuaire où l'on sent comme il est bon de vivre
La tête dans les mains et les yeux dans un livre !
Là tout est doux, charmant, simple et mystérieux :

C'est l'épouse qui suit votre rêve des yeux,
Ce sont les beaux enfants pleins d'avenir, aux lèvres
Rouges comme les fleurs des vases de vieux Sèvres ;
Et la vierge étonnée, en son cœur ingénu,
De voir son front si pur, et si blanc son bras nu ;
Puis c'est un vieil ami qui cause de Tacite,
Qui lit à cœur ouvert dans Virgile qu'il cite,
Et dont les souvenirs, d'âge en âge espacés,
Vous reportent, jeune homme, à vos plaisirs passés.
Foyer, doux manteau d'ombre! ô naïve peinture
Flamande, que chacun refera ! la nature
A-t-elle plus que toi d'harmonies et de chants ?
Qui pourrait t'égaler, sinon l'air et les champs ?
Car les champs sont aussi le grand poëme, et comme
Un livre écrit par Dieu pour l'extase de l'homme.
C'est là que chaque lèvre, allant chercher son miel,
Boit, abeille, les fleurs, et, poëte, le ciel !
C'est là qu'un doux zéphyr fait frissonner la lyre,
Et que le mot s'écrit pour ceux qui savent lire ;
Ce sont des ruisseaux d'or, de larges horizons,
Des fruits divers donnés à toutes les saisons,
Des cascades, des fleurs, de grandes voûtes d'arbres,
Des cailloux anguleux plus brillants que des marbres,
Des oiseaux garrulants qui s'envolent troublés,
De gais coquelicots qui dansent dans les blés,
Des lacs aux flots unis où, sans cesse jetée,
La lumière dessine une moire argentée,
Des cieux pleins de blasons qui paradent au loin,
Et de vagues parfums qui s'exhalent du foin !
Et sur ce beau décor, un chœur immense, un monde :
La verte demoiselle avec l'insecte immonde,
Le corbeau velouté, les bœufs aux larges reins,
Cherchant leurs Brascassats ou leurs Claudes Lorrains !
Chacun marche en sa voie. Au fond de la prairie
La génisse s'ébat dans son herbe fleurie,

Les oiseaux attentifs portent au fond du nid
La mousse dérobée aux angles du granit,
L'insecte fait son trou, la verte demoiselle
Se mire dans le flot scintillant qui ruisselle,
Et l'épi blond s'entr'ouvre en riant au soleil.
Chacun cherche son but dès le premier réveil :
La fourmi son brin d'herbe, et l'homme sa charrue.
Et comme aux champs, hélas ! chaque homme dans la rue
Doit labourer l'argile, et dans un tourbillon
Remplir encor sa tâche et creuser son sillon,
Et, sans devancer l'heure où la moisson commence,
Disputer aux oiseaux du ciel, herbe ou semence,
Les grains qui deviendront épis. Tout penseur doit
Désigner le vrai but, et le montrant du doigt,
Protéger tour à tour les peuples qu'on enchaîne,
Et le bon Roi, souvent insulté sous son chêne !
Cerveau lumineux, cœur où déborde l'amour,
Il doit, leur prodiguant sa pitié tour à tour,
Redoutable aux abus toujours prêts à nous mordre,
Conserver et grandir la liberté par l'ordre,
Pour rajeunir sans cesse et pour purifier
L'atmosphère du champ et celle du foyer.
Triple aspect du foyer, du champ et de la rue,
O trilogie énorme avec le temps accrue,
Pour dégager de toi la tranquille clarté,
Il fallait un penseur qui, de tous écarté,
Reçût, seul entre tous, de la muse d'Homère
La royauté, nectar qui fait la coupe amère !
Aussi la Muse eut-elle un regard triomphant
Lorsque, sur le berceau divin de cet enfant,
Elle vit, consolée enfin de son désastre,
La flamme de l'esprit s'allumer comme un astre !
Si bien que cet enfant, ce rêveur radieux,
Calme, indulgent et fort comme les demi-dieux,
Ce grand porte-lumière, élu dès sa naissance,

L'illumina plus tard de sa reconnaissance ;
Et sentant ce jour-là tous les peuples divers
Assez grands pour la voir avec leurs yeux ouverts,
Il la leur montra, belle, ingénue et sans voiles,
Ayant sur ses bras nus la blancheur des étoiles,
Et dans la coupe, où luit l'éclair d'un diamant,
Buvant le vin de poupre avec son jeune amant !
Le beau printemps vermeil les salue et les fête,
Et, comme un chœur sublime, autour de ce poëte
En qui revit l'orgueil des temps évanouis,
Des poëtes nouveaux se pressent éblouis.
Les voilà. Ce sont eux, les héros qui délivrent!
J'entends leurs cris d'amour et leurs voix qui m'enivrent,
Et, dans la route sûre où je suivrai leurs pas,
Je vois tous ces vainqueurs de l'ombre et du trépas.
Byron n'est plus; il dort dans la gloire suprême,
Mais adoré, superbe, et la Muse elle-même,
De son âme brisée emportant le meilleur,
Baisa le pâle front de ce don Juan railleur.
Lamartine aux beaux yeux, qui charme et qui soupire,
Près du lac frissonnant chante encor son Elvire ;
Les deux Deschamps, brisant la maille et les réseaux,
S'élançent dans l'air libre ainsi que des oiseaux;
Sainte-Beuve revoit ses maux et nous les conte ;
Vigny, doux et hautain, sous son manteau de comte
Cache pieusement notre orgueil indompté;
Musset, les yeux brûlants, pâle de volupté,
Sent dans son cœur brisé naître la poésie;
Barbier rugit ; Moreau célèbre sa Voulzie ;
En Valmore Sappho s'éveille et chante encor;
Delphine, sa rivale, en ses longs cheveux d'or
Triomphe, poétesse à la toison vermeille ;
Laprade s'est penché sur Psyché qui sommeille ;
Méry taille et sertit, merveilleux joaillier,
Les rubis indiens en un rouge collier ;

Brizeux nous a rendu les fiers accents du Celte ;
Sous ses longs cheveux noirs, beau rhapsode au corps svelte,
Théophile Gautier, qui semble un jeune dieu,
Réfléchit l'univers dans sa prunelle en feu,
Et quand Heine, d'un vers joyeux et plein de haine,
Perce les serpents vils de la Bêtise humaine,
On croit voir sur la fange et dans l'impur vallon
Pleuvoir les flèches d'or de son père Apollon.
Les horizons lointains de clarté se revêtent,
L'air vibre, et c'est ainsi que ces lyriques jettent
Aux quatre vents du ciel leurs chants nobles et purs ;
Et la Muse les mène aux prodiges futurs,
Et mûrit lentement leur œuvre qu'elle achève,
Sage, car elle sait ; jeune, car elle rêve !
Son jour se lève bleu. Sur ses bras assouplis
La pourpre flotte au loin. Les temps sont accomplis
O Déesse, âme, esprit, clarté, Muse nouvelle,
Qui renais du passé plus farouche et plus belle,
Toi qui mènes aussi tes enfants par la main,
Muse de l'avenir, montre-moi le chemin !

Janvier 1842.

LES BAISERS DE PIERRE

> La lumière des candélabres devint blafarde et verte, les yeux des femmes et les diamants s'éteignirent : le rubis radieux étincelait seul au milieu du salon obscurci, comme un soleil dans la brume.
>
> THÉOPHILE GAUTIER, *Onuphrius*.

A ARMAND DU MESNIL

Sois béni, mon très-cher ! ta gracieuse lettre
M'a trouvé justement comme j'allais me mettre

Au lit. Quand sur un vers on s'est presque endormi,
C'est un charmant réveil qu'une lettre d'ami;
Un carré de papier qui vient de tant de lieues,
Auprès du foyer rouge ou des collines bleues,
Vous dire les échos de la grande cité!
Oh! cher! en te lisant, mon cœur tout excité
S'élançait envieux vers son Paris grisâtre.
Le feu plein de rubis qui pétille dans l'âtre,
La cigarette amie et le punch vigilant
Qui fait danser au mur un farfadet sanglant,
Notre bon far-niente avec nos causeries,
Nos divagations dans les routes fleuries,
Je voyais tout cela! Près des riants Lignons
J'égarais de nouveau tous nos chers compagnons
Qui remplissent de vin les verres de Venise,
Et ces pâles enfants que mon vers divinise
Et dont la lèvre, prompte à nous incendier,
A pris sa folle pourpre aux fleurs du grenadier.
Ce que j'aime de toi, c'est que la poésie
Qui coule sous ta plume et qui me rassasie,
N'exclut aucunement ces détails parfumés
Qui reportent le cœur sur les objets aimés.
Tu rêves donc toujours! Et Victor? Il travaille.
Son destin est marqué, vois-tu. Vaille que vaille,
Il ira loin. Alfred aime toujours Jenny?
Hélas! si, pitoyable à son rêve infini,
Elle entr'ouvrait le ciel à cet enfant qui souffre,
Il nous rappellerait Décius et le gouffre.
Il est triste pourtant, pour un beau chérubin,
D'avoir vu tant de fois son Ève dans le bain,
De l'avoir aspirée à long regard de faune,
Sans pouvoir défleurir le bout de son gant jaune.
Un jour qu'il ébauchait la Magdeleine en pleurs,
Jenny parut soudain, comme un bouquet de fleurs :
Le tableau saint lui plut, à la fille profane;

Mais il était promis à quelque autre sultane,
Si bien que notre ami jeûna devant l'Éden
Qu'il se serait ouvert au seul prix d'un « amen ».
Mais la chose, à mon sens, qu'on doit trouver exquise,
C'est ce que tu me dis, cette pauvre marquise
Qui depuis ce temps-là change trois fois d'amant!
On dit Lutèce triste épouvantablement,
Et que sur cet ennui, dont s'augmente la dose,
Surnagent gracieux le Luxembourg et Doze.
Un nouveau diable est-il entré dans le beffroi?
Tu ne me parles pas politique! mais moi,
A qui tu demandais quelque rieuse histoire,
Je fouille vainement le fond de l'écritoire.
Dois-je à ton préjudice, infortuné songeur!
Abuser des récits qu'entend un voyageur?
Cela m'ennuierait fort, et ce serait folie.
Eussè-je parcouru l'Espagne ou l'Italie,
Rien de t'empêcherait en me laissant moi, nain,
De lire là-dessus Dumas, ou mieux, Janin.
Et d'ailleurs, à Bourbon, aux pelouses d'Avermes,
Dont l'Allier, fleuve d'or, arrose les dieux Termes,
A Souvigny, vieille *urbs*, où près des noirs piliers
Dorment sur leurs tombeaux d'antiques chevaliers,
A Moulins, sous les vieux tilleuls du cours Bérulle,
J'ai gardé la folie et l'amour qui me brûle.
Je suis toujours le même et tel que tu m'as vu,
De fantaisie étrange abondamment pourvu,
Joyeux, gai, chérissant la vie et son ivresse,
Mais plux jaloux toujours de ma blonde paresse.
Je continue à croire ici que les héros
Trouveraient dans les champs, à l'ombre des sureaux,
Ce qu'ils cherchent au sein des batailles rangées.
Quant aux paupières, moi, je les aime orangées.
J'aime le ciel tout bleu, j'aime épais les rideaux,
Et préfère ardemment le Bourgogne au Bordeaux.

Enfin, que le public ou non s'en scandalise,
Je distille l'amour près d'une Cidalise.
Rousse comme à Cythère, et les yeux éclatants,
Sa taille a beaucoup plu quand elle avait vingt ans.
Tu vois, je te l'ai dit, je suis toujours le même,
Toujours aussi Français, toujours aussi Bohême,
Toujours de bonne race enfin, dur comme un roc
Aux faiseurs, et moins fort que Monsieur Paul de Kock
Pour agencer tout seul le plan de quelque chose,
Du reste, chérissant l'écarlate et le rose.
Ma Muse, à moi, n'est pas une de ces beautés
Qui se drapent dans l'ombre avec leurs majestés
Comme avec un manteau romain. C'est une fille
A l'allure hardie, au regard qui pétille;
Charmeresse indolente, elle sait parfumer
Ses bras nus de verveine et de rose, et fumer
Du caporal; elle a des étreintes lascives,
Des chastetés d'enfant et des larmes furtives.
Ne t'étonne donc pas que de l'ami Prosper
Elle ne t'ait pas fait un héros duc et pair.
Si le supplice lent que son loisir te forge,
L'ennui, te saisissait par trop fort à la gorge,
Si j'abusais par trop des oublis de la loi
Envers les rimailleurs, eh bien! figure-toi
Que nous sommes encore à ces folles soirées,
Où nous pressions à flots les coupes azurées,
Où nos yeux éblouis, autour du kirsch en feu,
Dans les flots de fumée avaient un pays bleu.
On y raillait toujours quelqu'un ou quelque chose;
Nous lisions, moi des vers, parbleu! toi de la prose;
Le poëte pourtant, c'était toi. Le passé
Revient, je continue un récit commencé.
Donc, Prosper apparaît. Seize ans, avec un père
Doué, pour son bonheur, d'un charmant caractère,
Un père homme d'esprit, là, comme on n'en voit pas,

Tout plein d'un vieux respect pour les quatre repas,
Mais qui, fort dénué du revenu des princes,
Trouvait bon de laisser son épouse aux provinces.
Et puis une cousine au regard enragé
Qui sortait chez le père aux grands jours de congé.
Un démon de velours, une pensionnaire
Dont le vainqueur d'Elvire eût fait son ordinaire.
Petits pieds andalous, braise rougeâtre aux yeux,
Corps de liane, bras d'ivoire, cheveux bleus.
Tout cela s'appelait Judith. La vierge, en somme,
Eût fait par son sourire un empereur d'un homme.
Prosper ne devint pas du tout empereur, mais
Il devint en revanche amoureux, ou jamais
Homme ne désira cette pourpre enchantée
Qui sourit sur la lèvre en fleur de Galatée.
Il aimait à tel point, lui, qu'il en maigrissait.
Comment la guérison arriva, Dieu le sait.

Ce fut d'abord un soir, sous une allée ombreuse :
Judith lui confia qu'elle était malheureuse,
Que sa petite amie aimait un monsieur brun,
Et qu'elle voudrait bien aimer aussi quelqu'un.
Notez que ce jeune homme avait deux noirs complices
De sa séduction, oui, deux moustaches lisses
Comme une aile de cygne, et qu'il était rempli
De politesse ; enfin un jeune homme accompli.
Prosper lui répliqua : « Moi, je n'ai pas encore
De moustaches ; mais, vois, ma lèvre se colore,
Et j'en aurai bientôt. Si tu veux me laisser
T'aimer, sois ma chère âme, et je vais t'embrasser. »

TAYLOR INST. OXFORD

Or, Judith objecta qu'elle avait eu la fièvre,
Que les baisers laissaient des traces sur la lèvre,
Et se mit en colère avec sa douce voix,
Si bien que son cousin l'embrassa quatre fois.
Puis elle n'osa plus se fâcher, dans la crainte
D'être embrassée encor. Voyez quelle contrainte !

Les choses allaient donc au mieux. S'il n'eût fallu
Rentrer pour le souper, tu ne m'aurais pas lu
Davantage. Judith était tout écarlate,
Et Prosper enchanté rajustait sa cravate.
Le pater Anchises, qui commence à souffrir
D'une superbe faim, a crié d'accourir,
Et jure qu'au serein on attrape du rhume.
Prosper prouve *contra* que l'exercice allume
L'appétit, et qu'aux nerfs il est quelquefois bon.
Son père, là-dessus, découpe le jambon.
  Que ton parfum est doux, ô suave caresse !
O bonheur encor chaste et déjà plein d'ivresse !
Ces deux regards remplis de billets doux, ces pieds
Qui se cherchent tout bas, vainement épiés !
Oh ! comme cet amour est un sublime moule
Où toute âme d'enfant blanche et pure s'écoule !
Oh ! que tristes et longs passent les lendemains !
Comme on invente alors, pour se tenir les mains,
Quelque moyen nouveau que l'on ignorait ! Comme
Il veut dire à la fois, le nom dont on *la* nomme,
Étoile, perle, fleur, chanson, lumière ! Et puis
Tu sais, on va le soir regarder dans le puits
La fleur qui de ses mains en passant est tombée.
Je crois qu'on la prendrait d'une seule enjambée !
Comme tout devient rose et doux ! Comme on est fier
Du vieux ruban flétri qu'elle portait hier !
O démence ineffable et qui nous fait renaître !
On en serait heureux, si quelqu'un pouvait l'être.
  Pourquoi le cœur est-il si large et si profond,
Que nulle volupté n'en atteigne le fond ?
Pourquoi, noyé des feux d'une humide prunelle,
Voulons-nous embrasser la menteuse éternelle,
Et d'où vient ce désir d'être déchiqueté
Entre les doigts crochus de la Réalité ?
Prosper avait pourtant une âme de poëte ;

Mais de riches désirs bouillonnaient dans sa tête,
Et ses sens lui disaient que ce n'est pas assez
De la communion des regards embrassés.
Souvent il s'en alla dans les bruyères sombres,
La nuit, s'asseoir tout seul au milieu des décombres;
Il s'en alla gravir le pied fangeux des monts,
Où les rocs dentelés semblent de noirs démons :
La lune aux yeux d'argent frissonnait. La rosée
Pleurait de chastes pleurs sur sa bouche arrosée;
Tout semblait un joyau doux et silencieux;
La terre d'émeraude et la turquoise aux cieux,
Et le frêle rameau tendant sa verte palme;
Tout, excepté les sens de Prosper, était calme.
Au fait, comment rester tant de jours sans se voir?
Vivre un jour sur huit jours, est-ce vivre? Et le soir
Se quitter! et sentir sur une froide couche
La Solitude avec son baiser sur la bouche,
Courtisane de marbre, et qui vient vous saisir
Quand votre ami la chasse aux rires du plaisir!
Et ces rêves menteurs! Et ces nuits d'insomnie,
Quand, près du temple où dort la chère Polymnie,
On rôde, l'œil fixé sur le vieux mur éteint
Qui des rayons du monde a préservé son teint!
Un grand homme inconnu, joueur de chez Procope,
Me disait que le temps est un grand microscope :
Prosper vint tant de fois examiner le mur,
Que pour cet examen un soir le trouva mûr.
Il vit qu'au résumé la pente était fort douce,
Et les pierres d'en haut recouvertes de mousse.
Il alla donc trouver Judith, et lui fit part
De l'idée. On pouvait assiéger le rempart.
L'enfant sourit tout bas, baissa sur les étoiles
De ses pudiques yeux l'ébène de leurs voiles,
Et dit que là-dessus il fallait éclairer
La sous-maîtresse, afin que l'on fît réparer

La muraille. Tu vois qu'ils étaient loin de compte.
Prosper à ce mot-là devint rouge de honte.
Puis vinrent les serments, les larmes, les combats.
Elle écoutait si bien, et lui parlait si bas,
Qu'à peine si la brise avec ses ailes d'ange
Emporta quelques mots de ce céleste échange.
— Vous me faites mourir, Monsieur! — Venez ici!
— Non, je te hais ; va-t'en ! — Vous croyez? Grand merci!
— Et mon honneur, Monsieur! Un mur! la belle histoire!
— Je t'aime ! — Taisez-vous, démon ! — Un bras d'ivoire !
— Mais je n'y viendrai pas. — Des yeux à s'y noyer !
— Vous mentez, vous! — Je t'aime! — Oh! le beau plaidoyer!
Ici la brise encor passa silencieuse
En courbant les rameaux du saule et de l'yeuse.
— On peut, sans être vue, en un sombre peignoir...
— On ne peut pas, Monsieur ! — S'échapper du dortoir.
— Je ne t'écoute plus. — Enfant ! — Oh ! dis, toi-même,
Non, tu ne voudrais pas me perdre ainsi ! — Je t'aime.
Ces pauvres amoureux n'ont pas d'autre raison !
Celle-là, par bonheur, est toujours de saison.
Parlèrent-ils encor ? Je ne sais trop. La brise
Ne les entendit plus. Mais, sur la pierre grise,
Près du mur dont la mousse a rongé les granits,
Elle revint un soir baiser leurs fronts unis.
Quelle joie, ô mon Dieu ! les heures solennelles,
La nuit qu'ils éclairaient de leurs chaudes prunelles,
Le parfum des jasmins et des pâles rosiers,
Tout prenait à la fois leurs cœurs extasiés.
La brise soupirait entre eux deux. Leurs paroles
Ne s'échangèrent plus, et puis leurs lèvres folles
Confirmèrent tout bas les clauses de l'hymen
Que la main de chacun jurait à l'autre main.
Ce fut comme un éclair où flambent deux nuages,
Ineffable moment que les plus durs naufrages
Ne sauraient arracher du cœur ! Car, si profond

Qu'il soit, et quelque fiel qu'il élabore au fond,
Quelque orage qu'un jour la passion y fasse,
Toujours ce feu céleste en dore la surface.
Oh! comme ils oubliaient le monde, cet égout!
Et leurs plaisirs d'enfant, et leurs mères, et tout!
Comme au baptême saint des invisibles flammes
Ils brûlaient leurs passés et retrempaient leurs âmes!
Fut-ce un rare bonheur pour les sens enlacés?
Certes, mais leurs plus grands plaisirs étaient passés:
Car les plus doux transports sont dans l'inquiétude
Dont les rêves s'en vont à la béatitude,
Quand le cœur comprimé doute, et sous le surcroît
Du doute, se replie et se réveille, et croit!
Mais quand l'illusion s'incarne tout entière,
Lorsque l'ange du rêve est devenu matière,
On ne sait plus alors ce qu'on en pensera.
C'est le provincial qui vient à l'Opéra
Des clochers inconnus de sa verte campagne.
Il vient comme on viendrait au pays de Cocagne,
Si bien que ni le chant, ni le public choisi,
Ni le vol fabuleux de Carlotta Grisi,
Ni les pâles Willis avec leurs maillots roses,
Ne semblent à ses yeux de merveilleuses choses.
Il rêvait tout moins beau, mais quelque chose encor,
Et croyait au perron trouver des marches d'or.
C'est ainsi que l'espoir s'entoure de mensonges,
Et que la passion est un pays de songes
Où l'on va comme un homme enivré d'alcool.
Il semble qu'on va suivre un aigle dans son vol,
Qu'on est grand, que la joie et ses rudes atteintes
En râles convulsifs tordront les chairs éteintes,
Qu'on se relèvera tout autre; mais souvent
On se retrouve après Gros-Jean comme devant.
Aussi lorsque j'ai soif de rage et de caresse,
En un mot, que je veux choisir une maîtresse

Telle que le dieu grec les élève à son jeu,
Une femme de lit, je m'inquiète peu
Des petits pieds de reine et des yeux en amandes.
Ce qu'il me faut, à moi, ce sont les chairs flamandes
Que dessinait Rubens de son hardi pinceau.
Quant à ces doña Sol aux tailles d'arbrisseau
Dont les cheveux pleureurs vont en rameaux de saules,
C'est trop triste pour moi. Mais de larges épaules,
Des jambes d'amazone et des bras sans défaut,
Et des muscles de fer, voilà ce qu'il me faut!
Tant pis. Mais à mon sens, la Vénus Callipyge,
Comme poëme épique, est un rare prodige.
Des bandeaux moyen âge avec des yeux cernés
Font de sombres profils d'archanges consternés ;
Mais cette lèvre rouge et ce sein qui frissonne,
Ce port majestueux que la stature donne,
Ces hanches aux plis durs, ces robustes appas,
Qui vous les donnera, si vous n'en avez pas?
Il faut avoir jauni dans un cachot bien sombre,
Où de pâles serpents se caressent dans l'ombre,
Pour bien savourer l'air et la beauté des cieux.
On se blase sur tout : sur l'azur des beaux yeux,
Sur le scribe fécond, sur le pâté d'anguille,
Sur le chant que murmure une rieuse fille ;
Et toutes les beautés auxquelles nous croyons
Tombent au souffle impur des désillusions.
Le grand héros devient voleur. L'économiste
Nous paraît quelque jour un barbare alchimiste,
Le politique un sot, l'avocat un pantin,
La vierge une Isabelle agaçant Mezetin,
L'astronome savant un fou dans les étoiles,
Le divin coloriste un barbouilleur de toiles;
Les souvenirs aimés deviennent des fardeaux,
Et les pauvres honteux achètent des landaus.
L'espérance se fait un chagrin près d'éclore,

L'amour un impudent marché ; le météore
Un lampion fumeux accroupi sur un if.
Des seins fermes et lourds, au moins, c'est positif.
Quoique Prosper n'eût pas, dans cette nuit peut-être,
Trouvé tout le bonheur qu'il rêvait sous le hêtre,
Lorsque le blond Phœbus parut à l'horizon,
Il partit, mais laissant son cœur à la maison,
Si bien que l'on trouva sa démarche légère.
Puis il vécut ensuite au sein d'une atmosphère
De bagues en cheveux, de petits billets doux,
Éden de souvenirs, de fleurs, de rendez-vous,
Qui put, malgré l'effort de la fortune humaine,
Comme dans la chanson, durer une semaine.
Quoi, huit jours seulement ! C'est bien peu, diras-tu.
Être huit jours fidèle est presque une vertu :
D'abord on a le temps d'écrire plusieurs stances
Quand on s'aime huit jours. Et puis les circonstances
Viennent souvent forcer à se quitter plus tôt
Qu'on ne veut. Le malheur est un grand paletot
Qu'endosse tour à tour chaque homme, et que sans honte
Prosper doit endosser à cet endroit du conte.
Ce conte, pour toi seul, ami, je l'ai rimé ;
Mais si je l'avais fait pour qu'il fût imprimé,
Sortant pour cette fois de la nuit protectrice,
Je m'agenouillerais aux pieds de ma lectrice,
Petits pieds que je vois, chaussés d'un clair velours,
Mollement endormis sur des coussins bien lourds ;
Charmante caution pour répondre du reste.
Puis en levant les yeux, je verrais sans conteste
Un visage adorné d'un éclat non pareil,
Un front d'ivoire mat et des yeux de soleil ;
Puis un hardi corsage, et, sur un flanc qui ploie,
Des cheveux soyeux, pleins de délire et de joie,
Sombres comme le noir feuillage des forêts.
Or, je crois que voici ce que je lui dirais :

O ma dame d'amour ! mon amante inconnue !
A qui la Vérité parle ici toute nue,
Oh ! si, réalisant tous mes rêves de fou,
Vous me vouliez jeter vos bras autour du cou,
A l'heure où l'ombre molle endort les tubéreuses,
Et me donner huit nuits de vos nuits amoureuses,
(Éros devine alors ce que je tenterais !)
Ma dame, sur l'honneur, je m'en contenterais.
Enfin, comment cessa ce bonheur éphémère ?
Cela vint de Prosper. Qui l'aurait cru ? Sa mère
Mourut tout justement à cette époque-là.
Or, elle avait un frère aîné, qu'on rappela
D'exil en mil huit cent quatorze. Un gentilhomme
Très-entiché des fleurs de lys, et brave comme
Bayard, au temps jadis fort bien vu de la cour.
La digne sœur et lui se chérissaient, et pour
Se réunir encor dans la main où l'on tremble
Et ne pas se quitter, ils moururent ensemble
De vieillesse. Prosper fut contraint de partir
Pour recueillir avec des sanglots de martyr
L'héritage de l'oncle, un fort bel héritage
Qui n'aurait pas tenu de Peñafiel au Tage.
Quitte enfin des devoirs tristes et doux, que feu
Notre oncle, s'il fut riche, impose à son neveu,
Il s'entoura d'un crêpe, et prit la malle-poste,
Triste comme un « lépreux de la cité d'Aoste ».
De plus, quand il revint, son père avait quitté
Notre monde frivole et plein d'iniquité.
Que de morts à la fois ! c'est comme un mélodrame
Où les trépas fameux s'impriment à la rame,
Bel art au nom duquel d'Ennery mérita
La croix ! Prosper pleura beaucoup, mais hérita.
C'est un baume aux chagrins les plus cuisants. En somme
Il eût trouvé l'auteur de ses jours un brave homme,
Si ce pauvre vieillard à ses derniers moments,

Quoiqu'il eût toujours eu les meilleurs sentiments,
Ne se fût laissé faire une bévue exquise.
Je te le donne en cent! Il fit... Judith marquise.
Afin qu'elle eût un père avec un bel hôtel,
Lui-même il la mena toute blanche à l'autel.
Quant à son jeune époux, ce fut un diplomate
Haut, sec, raide, pompeux, monté dans sa cravate,
Droit comme un lys, couvert de croix, éblouissant,
Et portant de sinople au griffon d'or yssant
Du chef; d'ailleurs sauvage, aimant la solitude,
Et voyageant toujours; mais ayant l'habitude
Mauvaise de rentrer dans sa demeure à pas
De loup, toutes les fois qu'on ne l'attendait pas.
Pour les fleurs sans parfum, le satin et le cierge,
Judith oublia donc tous ses serments de vierge?
Son cœur fut donc un gouffre où l'on pouvait plonger
Ses rêves, sans que rien ne dût y surnager?
Peut-être. Elle ne vit dans cet épithalame
Qu'un moyen tout trouvé de jouer à la dame.
Elle eut de fins chevaux, des villas, des palais,
Du drap rouge fort cher sur des corps de valets,
Et fit merveille au bois avec ses équipages.
Les médisants ont dit qu'elle eût même des pages.
Aussi ne parlons pas de ces pensionnats
Où l'on a le secret de charmants incarnats
Pour se faire monter la pudeur au visage,
Lorsqu'un œil indiscret vous fixe le corsage.
Oh! si quelqu'un lisait sous vos regards baissés
Tous les impurs désirs dont vous vous enlacez,
Courtisanes d'esprit, filles dont le corps chaste
Survit à peine au cœur que la tête dévaste!
Tristes virginités, vertus sans lendemain,
Qui laissez vos lambeaux aux buissons du chemin!
Écoute, le hasard, ou bien les Dieux prospères
M'ont fait vivre un instant dans un de ces repaires.

J'y cherchais un écho des chants du paradis.
N'aurais-tu pas pensé comme je pensais, dis?
Eh bien, souvent, le soir, caché sous des charmilles,
J'ai surpris le secret de quelques blondes filles.
J'écoutais inquiet, presque comme un amant,
Et j'ai senti le rouge à ma face. Vraiment
Il se murmure là des discours dont l'exorde
Soulèverait le cœur aux danseuses de corde!
Puis, c'est là qu'on apprend le sourire qui mord
Et l'art si compliqué de mentir sans remord.
Ne crois pas que Judith fût donc embarrassée
Pour dire à son cousin qu'on l'avait tant forcée
Qu'elle n'avait pas pu refuser cet oison.
Prosper lui répliqua : « Vous avez bien raison,
Et ce n'est après tout qu'une affaire de forme,
Car un époux marquis reste, pourvu qu'il dorme,
Un meuble de salon à ne pas dédaigner.
Mais un ancien amour permet d'égratigner
Le papier qu'a noirci, par un affreux mystère,
Hymen, ce dieu qui porte un habit de notaire. »
Tu sais que tous les deux aimaient à discuter,
Car nous les avons vus autrefois affronter
La nuit fraîche, sous une allée ombreuse et noire,
A l'heure douce où Puck dans le ruisseau vient boire ;
Tu sais que, tous les deux, après ces beaux discours,
Nous les avons trouvés dans des spasmes bien courts
Au fond d'un vieux jardin, sur le banc, dont la mousse
Empruntait à Phœbé sa lueur pâle et douce.
Après les pourparlers dont il s'agit ici,
Nous devons comme alors les retrouver aussi,
Non pas dans un jardin, nous sommes en décembre,
Mais au fond d'un boudoir rose et parfumé d'ambre,
Avec de gros coussins vêtus de velours verts,
Comme on aime à les voir dans le cœur des hivers;
Boudoir fort isolé, n'ayant pour toute issue

Qu'une fenêtre haute assise sur la rue.
La Nymphe du foyer devient rouge, le thé
Par Judith elle-même est bientôt apprêté,
Et dans les flacons d'or le vin de Syracuse
Offre aux jeunes amants une charmante excuse
De toutes les pudeurs qu'ils pourraient oublier.
Oh! quel désir aigu les vint alors lier!
Qu'ils allaient bien mourir dans ces voluptés sombres
Que l'ange de la nuit caresse de ses ombres,
Et dont ils connaissent l'extase jusqu'au fond!
Mais voilà le mari, diplomate profond,
Qui revient tout à coup, montrant sous sa paupière
L'impassible regard du Convié de pierre.
Deux hommes sur les bras alors qu'on en veut un,
Certes, cela doit être un conflit importun;
On se souhaiterait dans un autre hémisphère.
Pas de cachette, hélas! Que résoudre? Que faire?
Encore, à l'Ambigu-Comique, ce serait
Facile, on trouverait un passage secret
Dans un mur féodal. Se tuer l'un ou l'autre
Sans pouvoir seulement dire de patenôtre,
C'est un moyen fossile et maintenant honni;
D'ailleurs cela serait imité d'Antony.
Puis, Judith n'était pas de ces femmes novices
Qui prouvent leur amour avec des sacrifices,
Et qui donnent leur vie, en faisant peu de cas.
Elle jeta la lampe avec un grand fracas,
Et se mit à rugir ce cri de rage folle
Dont seule a le secret la femme qu'on viole.
Là-dessus entra, fier comme un toréador,
Un suisse vert-lézard caparaçonné d'or,
Qui, jaloux de servir les vertus de Madame,
Pour la première fois sut dégainer sa lame.
Comme tous les chasseurs, ce fat malencontreux
Des pieds de sa maîtresse était fort amoureux;

Ce fut donc comme un tigre altéré de carnage
Qu'il arrêta Prosper, et, contre tout usage,
Le jeta sans façon par la fenêtre, avant
De regarder au moins s'il faisait trop de vent.
Madame, quand parut son noble misanthrope,
Eut tout juste le temps de tomber en syncope,
Comme une Sémélé devant son Jupiter.
Le raide commandeur demanda de l'éther.
L'événement courut le lendemain. La presse
Pour gloser sans mesure oublia sa paresse;
On en parla beaucoup dans les nobles faubourgs,
Et Judith fut malade au moins quinze grands jours.
  Descendons si tu veux dans la rue, où la neige
Étend sur le pavé son manteau de Norwége.
Quand le pauvre Prosper s'éveilla pâle, sans
Un souvenir, et vit s'attrouper les passants,
Il se trouva meurtri sur des angles de glace,
Où nous le laisserons sans le bouger de place,
C'est notre bon plaisir, encor pour quelques vers.
D'autant qu'on se fatigue à ces récits divers,
Et qu'il me faut quitter la mystique ceinture,
Car nous avons ce soir bal à la préfecture.
Déjà le Jacquemart, Quasimodo de plomb,
Vient de sonner dix coups avec beaucoup d'aplomb,
L'ancien hôtel Saincy s'entr'ouvre et s'illumine
Et mille señoras à la superbe mine
S'y rendent, en passant par le pompeux séjour
Né sous le consulat de monsieur de Champflour.
  Faut-il continuer? Je n'en ai guère envie.
Le malheureux Prosper! comme en pendant sa vie
A des lèvres de femme, il s'était bien trompé!
Notre terre promise est un roc escarpé :
Il ne le savait pas; mais avoir fait son rêve
D'un poëme d'amour qu'une autre main achève,
Être sorti vivant de son passé caduc,

Avoir fouillé son cœur pour en donner le suc,
Puis, amant d'une Églé, se voir trahir par elle,
C'est à se « rendre ermite, » ainsi que Sganarelle.
Hérodiade, svelte en ses riches habits,
Portant sur un plat d'or constellé de rubis
La tête de saint Jean-Baptiste qui ruisselle,
Nous résume très-bien l'histoire universelle ;
Et le sage est toujours celui qui, la voyant
Sous les tissus vermeils et roses d'Orient,
Admire ses yeux noirs et les fleurs de l'étoffe.
Mais, par Bacchus ! pourquoi faire le philosophe
Au bout d'un conte bleu qui nous intéressait?
Disons ce qu'il advint de Prosper. Qui le sait?
Comme un sombre plongeur qui se confie aux lames,
Il s'engouffra vivant dans une mer de femmes,
Festonna ses rideaux d'actrices et de rats,
Et devint très-couru dans les deux Opéras.
Frêles roseaux fleuris sur les pierres gothiques,
Types germains coulés dans les moules celtiques,
Bacchantes de Toscane à la parole d'or,
Pensives Lélias qui cherchaient leur Trenmor,
Elvires aux pieds fins, bijoux d'Andalousie,
Vierges à l'œil fendu sous le surmé d'Asie,
Il sut tout effeuiller en critique de goût,
Et quand il n'eut plus rien à donner, il eut tout.
Il eut, n'espère pas que je les enregistre,
Au Théâtre-Français l'amante d'un ministre,
Dont Paris en silence admirait la hauteur
Superbe. Aux environs, la femme d'un auteur
Dramatique, et Fanny, la fille aux lèvres rouges,
Dont la voix éveillait les morts, et, dans les bouges,
Éléonore, Esther, Léontine et Jenny.
Si je te disais tout, quand aurais-je fini?
Ce serait trop. D'autant que, grâce à ces astuces,
Il trouva des vertus et des princesses russes,

Qu'il serait dangereux de nommer pour raison
D'époux, et dont je veux respecter le blason.
D'ailleurs tout ce plaisir est rampant et livide ;
Avant de s'enivrer on voit la coupe vide,
Tandis que le vautour, le souvenir vainqueur,
Vous broie incessamment de ses griffes le cœur.
Oh ! quelle chose aimée alors semblerait douce ?
Est-ce l'eau, le zéphir, la lumière, la mousse,
Ou le givre odorant des amandiers fleuris ?
Prosper le blond rêveur n'avait trouvé de prix
A tous ces charmes nus de la jeune Nature
Que lorsqu'à son amie ils servaient de parure.
Tout est décoloré, discordant et fatal
A présent, tout se tait. Le ruisseau de cristal ?
Il courait sur *ses* pieds délicats. Le vieux saule ?
Il penchait ses rameaux jusqu'à *sa* blanche épaule.
La brise ? Elle apportait en passant dans *sa* voix
La chanson du vieux pâtre et l'haleine des bois.
Les fleurs ? *Ils* en avaient effeuillé les corolles
Pour y lire tout bas des espérances folles.
Les chants ? *Ils* les chantaient ensemble. Le soleil ?
Que de fois, éblouis de son éclat vermeil,
Étendus sur la mousse, abrités, seuls au monde,
Ils l'avaient vu mourir dans un baiser de l'onde !
Chaque pas, chaque souffle était un souvenir
De ce bonheur enfui pour ne plus revenir :
Mais au fait, je m'arrête à faire de l'églogue,
Tandis que mon héros emplit son catalogue.
  Puis-je suivre ses pas jusqu'au pays Latin
Et dire ce qu'il dut souffrir un beau matin
Pour demander du calme à la philosophie
Que démontre là-bas quelque brune Sophie ?
Puis-je écrire les noms d'Annette et de Clara,
Cette autre Dolorès ? Rira bien qui rira
Le dernier. La débauche à la fin vous enlace

Entre ses bras plus froids et plus durs que la glace,
Et don Juan court au gouffre entr'ouvert sous ses pas.
A propos, connais-tu, qui ne la connait pas ?
(On la chante à présent jusque dans Pampelune,)
Cette moisson de lys, blanche comme la lune,
Qu'un païen surnomma Phœbé, pour sa pâleur?
  Quelle nymphe ! souvent, par goût pour la couleur
Locale, étincelait parmi sa chevelure,
Masse de diamants d'une farouche allure,
Un croissant tout en feu, par Janisset courbé.
Prosper la posséda, cette épique Phœbé
Dont chaque nuit absorbe, au dire de la ville,
Dix hommes, vingt flacons pleins, et cinquante mille
Francs. Oui, tout cela tombe en poudre sous ses doigts
Comme un vieil oripeau décousu. Mais tu dois
En avoir entendu souvent parler : c'est elle
Qui, je ne sais pourquoi, se mit dans la cervelle
De tuer sans péril deux fats, et seulement
Pendant huit jours entiers prit chacun pour amant.
  Entre toutes, ce fut celle de ses maîtresses
Que Prosper préféra, peut-être pour les tresses
De cheveux, qui gênaient sa marche, ou les contours
De sa robe, sculptés par des ciseaux d'Amours,
Peut-être pour ses yeux ou ses faunes vieux-Sèvres,
Peut-être pour ses chats, peut-être pour ses lèvres.
Belle femme, elle était bonne fille. Il la prit
Noblement, sans façon. Puis, ils eurent l'esprit
De se quitter sitôt que le miel de la coupe
Fut au bout, estimant tous les deux qu'une troupe
De Bohêmes en sait là-dessus plus qu'un roi.
Mais s'ils se rencontraient devant le café Foy,
Ou bien s'ils étaient las de leurs plaisirs vulgaires,
Car les gens du commun ne les amusaient guères,
S'ils désiraient un soir sortir de leur milieu,
Si Prosper, au sortir des tréteaux Richelieu,

Voulait pour se guérir voir un vrai corps de reine,
Alors ils s'en allaient ensemble. L'Hippocrène
Est un mot à côté de cette femme-là :
C'est un fait positif, qu'en ses jours de gala
D'un triste portefaix elle eût fait un poëte,
Par son étreinte morne et ses poses de tête.
La source court au fleuve, et la fange à l'égout.
Tu dois le remarquer, l'esprit et le bon goût
S'unissent d'ordinaire aux formes les plus pures.
Phœbé le prouve bien. Ni l'or, ni les guipures
Ne cachent son beau cou, mais un camellia
S'embaume à ses cheveux, et, comme Cinthia,
Cette calme Romaine, hélas ! trop tard venue,
« Sa plus belle parure étant de rester nue,
Deux robes seulement forment tous ses atours,
L'une de moire blanche et l'autre de velours. »
Tout chez elle est parfait pour l'amour idolâtre.
Pas de livres, d'albums, ni de sculpture en plâtre,
Mais une Danaë peinte par Titien,
Inestimable corps qu'elle a payé du sien,
De bons divans de perse avec des cordelettes
Et de lourds oreillers, et, comme statuettes,
Deux seulement en marbre et semblant percer l'air :
Carlotta la divine, et la rieuse Ellsler ;
Du vin dans des flacons, et près des pipes d'ambre
Les verres de Bohême. Au plancher de la chambre
Pas de riches tapis d'un goût luxuriant,
Mais une fraîche natte en paille d'Orient.
C'est là que les pieds nus, dans l'ombre accoutumée,
Prosper s'environnait d'une blanche fumée,
Et, les yeux de la reine épanouis sur lui,
Comme un autre Ænéas racontait son ennui :
— « Par Hercule ! dit-il, depuis deux ans, ma chère,
Je me gorge d'or, d'amour et de bonne chère,
Et je trouve l'or vil, et les dégoûts bien prompts.

— Si tu veux, dit Phœbé, nous nous enivrerons.
— Je me suis réveillé repu sur tant de couches,
Que ces femmes me sont insipides. Leurs bouches
Me sont froides ! Du vin ! verse tout le flacon !
S'il me fallait encor passer par un balcon,
Peut-être que ces nuits me sembleraient plus drôles ;
Mais tous ces bons époux savent si bien leurs rôles,
Que l'on entre aujourd'hui par la porte. Vraiment
On a l'air d'un laquais, et non pas d'un amant.
Quoi ! l'air ne change pas ! Toujours la même gamme !
— Si tu veux, dit Phœbé, nous dormirons. — O femme !
Tu ne comprends donc pas que pour moi tout est mort,
Et qu'on est bien heureux, ma Blanche ! quand on dort.
Vois-tu, Dieu m'avait fait pour une seule chose,
Pour un amour d'enfant, une pauvre fleur close,
Et mon souffle s'envole à la fleur que j'aimais.
— Cueille-la, dit Phœbé, — Ne me parle jamais,
Femme, de cette enfant, car elle est morte. Approche
Ta joue. Oh ! non, ta lèvre est trop froide. Une roche
Dans un gouffre, vraiment, c'est mon cœur, ô Phœbé.
— Mio, répondit-elle, il faut vous faire abbé. »
A ce mot-là, Prosper fit une cigarette.
Car pareil au bon Roi chiffonnant sa Fleurette,
Il roulait un papel, dès qu'il ne trouvait rien
A dire. Et dans le fait, c'est le suprême bien.
Oh ! si dans mon réduit j'avais la douce natte
De Phœbé, ses bras blancs et sa lèvre écarlate,
Oui, cela, rien de plus, avec du tabac frais,
C'est pour le jugement que je me lèverais.
Les gens les plus heureux que notre terre porte
Sont le Turc et sa pipe accroupis sur leur porte.
Mais il faut être Turc pour prendre ce parti.
Après quelques instants, Prosper était parti
Pour suivre le torrent de ses bonnes fortunes.
Les pommes de l'Éden deviennent fort communes,

Et tous les tours d'alcôve on les a si bien lus
Que c'est tout naturel ; je n'en parlerai plus.
Il faut, pour terminer dans l'irrémédiable,
Qu'enfin Polichinelle aille aux griffes du diable,
Et qu'en baissant la toile on sente le roussi.
J'ai promis à don Juan sa foudre. La voici :
Ce fut une lorette, un être d'antithèse
Au corps pelotonné comme une chatte anglaise ;
Le visage suave et rose, mais les yeux
Cruels, et reflétant l'enfer plus que les cieux.
Sa voix était limpide et pleine d'harmonie
Comme un frémissement des lyres d'Ionie ;
Ses cheveux étaient doux, ses doigts petits et longs,
Ses pieds se meurtrissaient aux tapis des salons ;
Ajoutez un corps mince, une allure mignonne
Et des ongles rosés, vous aurez *la Madone,*
Une de ces beautés dont on baise la main
Respectueusement, au faubourg Saint-Germain.
Son nez grec, ses sourcils arqués, ses dents d'opale,
Tout était jeune, sauf cette lèvre fatale
Qu'un sourire funèbre éclairait. En tous temps,
Même sous les rayons du soleil de printemps,
Elle était enterrée au sein d'une fourrure
Toute blanche, et semblait mourir. Une torture
Étrange se peignait dans son regard. On dit
Que dans l'ombre elle avait ce triangle maudit
Que le doigt de Dieu trace au front des mauvais anges.
Était-elle arrachée à ces noires phalanges
Qui tombèrent un jour de la nue aux flancs d'or ?
Peut-être. Je ne sais. Mais on disait encor
Avoir su vaguement des vieillards que leurs pères
L'avaient vue autrefois en des temps plus prospères,
Alors qu'illuminée aux splendeurs de son nom,
La noblesse dorait les prés de Trianon,
Alors que les Iris et les belles Climènes

Jusques au madrigal se faisaient inhumaines,
Et plus tard, quand la fière et belle Talien
Marchait, tunique au vent, sans voile et sans lien.
Au fait, nous avons lu bien souvent *Le Vampire*
Du grand poëte ; eh bien, cette femme était pire
Encore, étant vampire et femme. On ne pouvait
Relever un front pur des plis de son chevet.
Or, Prosper y posa sa tête. Si l'histoire
Est fausse, je ne sais. Mais ce qui m'y fait croire,
C'est qu'en touchant Alice on sentait un frisson,
Que sa lèvre semblait froide comme un glaçon,
Et que, comme le tigre après un jour de jeûne,
Son regard aspirait ardemment le sang jeune.
Oh ! trois fois malheureux et perdu sans espoir
L'homme de cœur qui prend une femme un beau soir,
Et, laissant de côté le reste, vit en elle
Seulement, abrité du monde sous son aile !
Celle dont il s'agit savait bien son métier
De panthère lascive, et d'un bel air altier
Buvant jusqu'à la fin le sang de sa victime,
Elle se délectait de ce carnage intime.
Un jour pourtant, Prosper, qu'elle avait laissé seul,
Faute étrange ! sortit vivant de son linceul.
Il alla se poser auprès d'une fenêtre
Ouverte, et quand l'air pur eut un peu fait renaître
Sa pensée, il voulut se regarder en lui,
Et recula de peur quand le rayon eut lui.
Car il avait senti déjà que dans son âme
Tout était consumé sous cette impure flamme,
Que de son être ancien tout était déjà mort,
Tout l'espoir et le doute, et même le remord.
Alors il se rendit chez la Phœbé, l'ancienne
Maîtresse de trois rois couronnés, et la sienne,
Pour savoir si l'airain de ce corps indompté
Le ferait vivre encore à quelque volupté.

Belle conclusion et digne de l'exorde :
Sa lyre était aussi brisée à cette corde,
Si bien que la Phœbé dit, le bras étendu
Sur lui : « Poveretto, comme on me l'a rendu ! »
Là, d'un coup de sifflet, nous transportons la scène,
En dépit d'Aristote, au pays d'outre-Seine.
O mon pays Latin ! vieux pays désolé
D'où le siècle sans plume un jour s'est envolé,
Moi, le dernier de tous, je te reste, et je t'aime !
J'aime tes boulevards, verdoyant diadème,
Ton fleuve morne et sourd, et ses courants flanqués
De vieux murs de granit où s'endorment les quais ;
J'aime ta basilique en fleur, ta cathédrale,
Où sur les sombres tours, dans l'ombre sépulcrale,
Quand l'aile de la nuit nous fait un noir bandeau,
Nous voyons grimacer quelque Quasimodo.
Avant ton Panthéon, palais de gloires mortes,
J'aime ton hôpital, la maison aux deux portes :
L'une par où l'on vient, escorté de douleurs,
Jusqu'à ces lits souillés qu'on lave de ses pleurs,
Comme Jésus sa croix ; l'autre, dernier refuge
Où nous trouve la mort pour nous mener au juge.
Et souvent je pensais, en rêvant dans ce lieu
Où se mêlent les voix des mourants et de Dieu,
Que pour ceux dont le cœur sort vierge de ses langes,
Notre calvaire touche aux demeures des anges.
Assis sur une pierre, et le front dans les mains,
Je repassais en moi tous ces rêves humains,
Je cherchais à fixer de mon esprit superbe
Le problème infini de la Chair et du Verbe ;
Je voulais commenter l'impérissable Loi,
Pauvre fou que j'étais ! et disséquer la Foi :
Connaître la liqueur en en brisant le vase !
Et la Nuit m'eût trouvé dans cette même extase
Si les voix des passants ne m'eussent éveillé.

Alors, comme un songeur toujours émerveillé
Qui d'Ève aux doigts de lys retourne à Cidalise,
Et cherche le théâtre au sortir de l'église,
Je flânais lentement tout le long du chemin
Jusqu'à mon Odéon, ce colosse romain,
Ce vaste amphithéâtre aux moulures massives,
A l'air grave, où les voix sortent pleines et vives,
Où Shakspere et le grand Molière, ce martyr,
Semblent en nous voyant pousser un long soupir,
Temple où la Melpomène est vaste comme un monde,
Et jetait en un jour, vieille Muse féconde !
A ce monstre affamé qu'on nomme le Public,
Deux Talmas à la fois, Bocage et Frédérick !
Et, comme deux enfants qu'on flatte et qu'on câline,
La Muse les berçait sur sa large poitrine,
Et ne plia jamais, tant ses reins étaient forts !
Aux coups passionnés de leurs rudes efforts.
Oui, malgré les regards de la foule béante,
Elle ne put faiblir, la robuste géante,
Que sous les lourds baisers des éléphants-Harel.
J'ai toujours, pour ma part, trouvé surnaturel
De voir ces animaux jouer la tragédie.
C'est là ma bête noire, et ma foi, quoi qu'on die,
Comme dit Trissotin, j'aime mieux Beauvallet.
D'ailleurs, tout ce qui vient d'Afrique me déplaît,
Sauf ces brunes Fellahs dont la mamelle antique
Est d'un bronze charnu qui perce une tunique.
Aussi, quand par hasard ce souvenir me vint,
Je prenais mon chapeau quatorze fois sur vingt,
Et pour le Luxembourg dédaigneux et folâtre,
Mon jardin, je quittais l'Odéon, mon théâtre.
Dans tout ce qu'on me voit écrire en général,
Mais surtout dans les vers de ce conte moral,
J'abuse sans pudeur du mot suave : *J'aime.*
Ces répétitions me font un tort extrême.

Mais nous voici venus au jardin azuré,
Et c'est surtout pour lui que j'en abuserai.
Car lorsque j'eus quinze ans, que mes Chimères lasses
Secouèrent un jour la poussière des classes,
Ce fut lui qui d'abord m'enseigna mon métier,
Et je voudrais lui faire un livre tout entier.
J'aime son bassin vert aux cygnes blancs, ses marbres
Se détachant au loin sur le velours des arbres,
Ses coupes sur des bras d'Amours, riche travail,
Où les géraniums de pourpre et de corail
Brillent dans le soleil comme des rois barbares,
Et ses parterres gais, où parmi les fanfares
D'un triomphe de fleurs plus charmant et plus beau
Que l'entrée à Paris de la reine Ysabeau,
Passe un zéphyr, léger comme un souffle de femme.
O vous que j'appelais mon âme, vous, Madame,
Que je mêle toujours en mes songes flottants
A tous mes souvenirs d'aurore et de printemps,
Vous le rappelez-vous lorsque le soir flamboie,
Ce vieux jardin riant, plein d'ombre et plein de joie?
Ce fut là le berceau de nos jeunes amours.
C'est là qu'au mois de mai vous alliez tous les jours,
Une fleur à la main, vous asseoir la première
Sur la terrasse, près du vieux balcon de pierre.
Et lorsque j'arrivais aussi, par un hasard
Si bien prévu la veille, alors votre regard
Me saluait au loin d'une moue enfantine.
Moi, portant sur mon front des rougeurs d'églantine,
Je venais saluer votre mère, et souvent
Elle me retenait à ses côtés. Savant
Bachelier, délaissant les codes pour les odes,
Je savais au besoin causer parure ou modes,
Et, près d'un vieux parent arrivé du Congo,
Faire des calembours contre Victor Hugo.
Mais si pour un instant nos mères isolées

Me laissaient votre bras dans les longues allées,
Oh ! comme tous les deux, en nous serrant la main,
Nous prenions du bonheur jusques au lendemain !
Hélas ! où s'envola cette rapide ivresse ?
Maintenant, chaque été, l'ombre qui vous caresse
Est celle d'un séjour d'eaux quelconques, et moi
Je me suis fait mener, je ne sais trop pourquoi,
Au fond d'une province où des Nemrods sauvages
Dévorent, sans que rien puisse apaiser leurs rages,
Comme au temps où, quenouille en main, Berthe filait,
Des brochets monstrueux et des cochons de lait.
Or, fussé-je au Moultan, ou bien chez les Tungouses,
Au Kiatchta, pays des amantes jalouses,
Ou chez les Beloutchis, ou chez les Hottentots,
Vierges de toute presse et de tous paletots,
Mon cœur s'envolerait à ce riant ombrage
Où nous étions si fous. Pourquoi devient-on sage !
Vous savez comme l'herbe était verte ! Au bassin
Comme nous admirions en leur calme dessin
Les beaux petits Amours aux gracieuses poses,
Et comme chaque brise était pleine de roses !
Oh ! lorsqu'aux bords aimés l'ancre à la forte dent
Mordra, si je reviens entier, sans accident,
Du char jaune-serein des postillons hilares,
C'est dans ce quartier-là que dormiront mes Lares.
Ce sera pour toujours alors, jusqu'au cercueil.
Car, sinon la Fortune assise sur le seuil,
Je trouverai du moins ma chère solitude,
Si douce pour l'amour, et douce pour l'étude.
Loin du fracas bourgeois de leur nouveau Paris,
Je lirai près du feu mes poëtes chéris ;
Je tâcherai surtout, sans être aristocrate,
De choisir mes amis comme faisait Socrate,
Écoutant auprès d'eux s'enfuir l'heure et, les soirs,
Allant rendre visite à mes monuments noirs.

J'entendrai sous le vent crier leurs girouettes,
Je verrai devant moi leurs longues silhouettes
Découper leur contour dans un ciel sombre et pur
Et jeter lentement leur ombre sur le mur.
Près de ces grands hôtels au style large et vaste,
Tombeaux cyclopéens que le temps seul dévaste,
Je trouverai toujours mon banc presque détruit
Où l'on écoute en paix l'haleine de la Nuit.
Là s'enfle librement la pleine consonnance
Du bruit harmonieux que produit le silence
Et le parfum léger des folles nappes d'air.
Puis, lorsque du sein glauque où le tenait la Mer
S'élance l'Astre blond, et qu'aux jeunes nuées
Il met des corsets d'or comme aux prostituées,
La cité des vieux noms s'embrase, et son réveil
Met dans les arbres noirs des éclairs d'or vermeil.
Seulement à son front plus d'un noble édifice
A, comme un nid d'oiseaux que le lierre tapisse,
Une pauvre mansarde amante de rayons,
Qui s'ouvre de bonne heure aux mille illusions.
Là quelque étudiant, sans crainte et sans envie,
Voit couler à ses pieds le flot noir de la vie
Et jette l'avenir aux chances du destin.
Pauvres petits palais de ce pays Latin
Si dédaigneusement jeté sur une rive,
Quand on vous a quittés tout jeune, et qu'on arrive
A votre seuil, plus tard, le cœur bat vite, allez !
Or, retrouvant par là tous ses jours envolés,
Notre héros tremblait comme un soir de décembre,
Car il tournait la clef de la petite chambre
Où s'étaient écoulés ses beaux jours. Si hardi
Qu'il fût, son front devint pâle, et, tout étourdi,
Il alla s'appuyer contre un mur. Sa mémoire
Pleurait en s'éveillant, et ses rêves de gloire
Venaient, spectres hagards, passer devant ses yeux.

Il les avait quittés si jeune ! lui si vieux
Maintenant, pour jeter aux caprices d'une onde
Perfide, ses trésors, et demander au monde
Une place au festin du bonheur inconnu !
Tu sais, mon pauvre Armand, comme il est revenu.
Bien des flots ont passé sur lui. Bien des tourmentes
Ont fait craquer son verre aux dents de ses amantes ;
L'homme de pierre attend. Le vautour a rongé
Dans son cœur, jusqu'au fond. Pourtant rien n'est changé
Dans la chambre : l'étoffe illustre des vieux âges,
Les meubles vermoulus et les vieilles images
Sont là : maître Wolframb, Hamlet dans son manteau
Noir, les Amaryllis mourantes de Wateau,
Sur le bahut sculpté la grande Vénus grecque,
Et les in-folios dans la bibliothèque.
Dire ce qu'éprouva notre Prosper auprès
De tous ces chers bijoux d'enfant, je ne pourrais ;
Surtout lorsqu'il trouva, portant les folles traces
Des anciens jours vécus, ses vieilles paperasses.
Car toute sa jeunesse au riant souvenir
Était dans ces feuillets épars, et revenir
Sur le passé, c'est vivre une autre fois. La folle
Du logis s'éveillait, et sa blonde parole
Semblait douce à l'enfant comme un zéphyr de mai.
Alors, comme autrefois le héros, enfermé
Près des vierges, frémit au son rauque des armes,
Prosper, sorti plus grand d'un baptême de larmes,
Se sentit tressaillir une plume à la main.
Le poëme qu'il fit, tu le liras demain.
Tu verras si la fin mise là pour le monde
Doit varier, pour peu que Judith y réponde ;
Tu sauras si le gouffre où ce cœur est tombé
Profondément, au point d'émouvoir la Phœbé,
A laissé surnager quelques flots d'ambroisie,
Et si l'enfant est mort pour toute poésie

Comme pour tout amour. Quelques-uns ont écrit,
Gens profonds, que la forme a sauvé son esprit,
Et que, la rime aidant, la Vénus Callipyge,
A mis sa lèvre chaude à ce sang qui se fige.
D'autres disent tout bas qu'à ses mille revers
Il ajoute celui de se tromper en vers,
Que, sentant son cœur vide et faux, il se décide
A chercher lentement le plus noir suicide ;
Que lui qui fut épris du rose, il l'est du noir,
Et qu'en son invincible et profond désespoir,
O don Juan ! d'avoir mal continué ta liste,
Ce Pindare vaincu se fait vaudevilliste.

Mai 1841.

LIVRE DEUXIÈME

AMOURS D'ÉLISE

FEUILLETS DÉTACHÉS

Est-ce toy, chere Élise?
RACINE, *Esther.*

C'est là qu'elle priait. Là, sur ces froides dalles
Où je foule à mes pieds des tombes féodales.
L'église flamboyait de la pompe des soirs,
D'orgues, de chants divins, d'étoffes, d'encensoirs
Et de beaux corps de femme à genoux sur la pierre.
Mais je ne voyais qu'elle et sa blonde paupière,
Et, lorsqu'elle partit, au vide de mon cœur
Il me sembla d'abord que du milieu du chœur
Un ange de sculpture aux formes immortelles
Quittait sa stalle sombre en déployant ses ailes!

II

D'où vient-il, ce lointain frisson d'épithalame?
Quels cieux ont déroulé leurs nappes de saphir?
Quel espoir inconnu m'anime? Quel zéphyr
A jeté dans ma vie errante un nom de femme?

Quel oiseau près de moi chante sa folle gamme?
Quel éblouissement s'enfuit, pour me ravir,
Comme le corail rose ou la perle d'Ophir
Que poursuit le plongeur bercé par une lame?

En vain, de ma pensée effarouchant l'essor,
Je veux loin de vos yeux pleins d'étincelles d'or
L'entraîner, sur vos pas la rêveuse s'envole,

Et, pour que mon tourment renaisse, ardent phénix
J'emporte dans mon cœur votre chère parole,
Comme un parfum subtil dans un vase d'onyx.

III

Oui, mon cœur et ma vie!
Et je sais bien,
O chère inassouvie,
Que ce n'est rien!

Ah! si j'étais la rose
Que le soir brun
En souriant arrose
D'un doux parfum;

Si j'étais le bois sombre
Qui sur les champs
Jette au loin sa grande ombre
Et ses doux chants,

Ou l'onde triomphale
D'où le soleil
Sur son beau char d'opale
S'enfuit vermeil;

Si j'étais la pervenche
Ou les roseaux,
Ou le lac, ou la branche
Pleine d'oiseaux,

Ou l'étoile qui marche
Dans un ciel pur,
Ou le vieux pont d'une arche
Au profil dur;

Si j'étais la voix pleine,
La voix des cors,
Qui fait bondir la plaine
A ses accords,

Ou la Nymphe du saule
Au sein nerveux
Qui met sur son épaule
Ses longs cheveux;

A vous, ô charmeresse
Pleine d'attraits,
Élise, à vous, sans cesse
Je donnerais

Ma voix, ma fleur, mon ombre
Douce à chacun,
Mes chants, mes bruits sans nombre
Et mon parfum,

Et tout ce qui vous fête
Comme une sœur.
Mais je suis un poëte
Plein de douceur,

Qui ne sait que bruire
A tous les bruits,
Faire vibrer sa lyre
Au vent des nuits,

Ou, quand le jour se lève
Tout azuré,
S'envoler dans un rêve
Démesuré.

Donc, je vous ai servie,
Heureux encor
De vous donner ma vie,
Cette fleur d'or

Que tourmente et caresse
Dans un rayon
La frivole déesse
Illusion ;

Mon esprit, qui s'enivre
De vos clartés,
Et qui ne veut plus vivre
Quand vous partez ;

Et tout ce que je souffre
Si loin du jour,
Et mon âme, ce gouffre
Empli d'amour !

IV

O mon âme, ma voix pensive,
O mon trésor échevelé,
Mon myosotis de la rive,
Mon astre, mon rêve étoilé !

Mon amour, ma blanche sirène,
Calice d'argent où je bois,
O ma jeune esclave, ô ma reine,
Mon poëme à la douce voix!

Pourquoi, mon bel ange sans aile,
Folle enfant qui me caressez,
Pourquoi donc êtes-vous si belle
Avec vos longs cheveux tressés?

Oh! quand dans nos lointaines courses,
Sous l'abri des feuillages verts
Nous allons cueillir près des sources
Des pâquerettes et des vers,

Pourquoi le ciel bleu sur nos têtes
Met-il son manteau de saphir,
Et pourquoi la campagne en fêtes
Rit-elle au souffle du zéphir?

Ponrquoi dans la petite chambre,
Lorsque tout bruit lointain se fond,
L'air est-il comme imprégné d'ambre,
L'eau pure, le divan profond?

Enfant, sais-tu quelle puissance
Nous enveloppe d'un regard,
Et quels mots, de leur ciel immense,
Nous disent la Nature et l'Art?

La Nature nous dit : « Poëtes,
A vous mes ruisseaux et mes prés,
A vous mon ciel bleu sur vos têtes,
A vous mes jardins diaprés!

A vous mes suaves murmures
Et mes riches illusions,
Mes épis, mes vendanges mûres
Et mes couronnes de rayons! »

L'Art nous dit : « A vous mes richesses,
Mes symboles, mes libertés,
Mes bijoux faits pour les duchesses,
Mes cratères aux flancs sculptés!

A vous mes étoffes de soie,
A vous mon luxe armorial
Et ma lumière qui flamboie
Comme un palais impérial!

A vous mes splendides trophées,
Mes Ovides, mes Camoëns,
Mes Glucks, mes Mozarts, mes Orphées,
Mes Cimarosas, mes Rubens! »

Eh bien! oui, l'Art et la Nature
Ont dit vrai tous les deux. A nous
La source murmurante et pure
Qui me voit baiser tes genoux!

A nous les étoffes soyeuses,
A nous tout l'azur du blason,
A nous les coupes précieuses
Où l'on sent mourir la raison;

A nous les horizons sans voiles,
A nous l'éclat bruyant du jour,
A nous les nuits pleines d'étoiles,
A nous les nuits pleines d'amour!

A nous le zéphyr dans la plaine
A nous la brise sur les monts
Et tout ce dont la vie est pleine!
Nous sommes rois, nous nous aimons!

V

Le zéphyr à la douce haleine
Entr'ouvre la rose des bois,
Et sur les monts et dans la plaine
Il féconde tout à la fois.

Le lys et la rouge verveine
S'échappent fleuris de ses doigts,
Tout s'enivre à sa coupe pleine
Et chacun tressaille à sa voix.

Mais il est une frêle plante
Qui se retire et fuit, tremblante,
Le baiser qui va la meurtrir.

Or, je sais des âmes plaintives
Qui sont comme les sensitives
Et que le bonheur fait mourir.

VI

Tout vous adore, ô mon Élise,
Et quand vous allez à l'église,
Ce n'est pas sur la pierre grise
Que vous suppliez le bon Dieu.
Non, votre beau corps qui se ploie
Effleure les coussins de soie,
Et, frémissant d'amour, envoie
Son parfum de femme au saint lieu.

Votre missel a sur ses pages
Bien des gracieuses images,
Bien des ornements d'or, ouvrages
D'un grand mosaïste inconnu;
Et fier de vous faire une chaîne,
Votre chapelet noir qui traîne
Redit son madrigal d'ébène
Aux blancheurs de votre bras nu.

Comme un troupeau leste et vorace,
On voit s'élancer sur la trace
De vos chevaux de noble race
Mille amants, le cœur aux abois;
Derrière vous marche la foule,
Mugissante comme la houle,
Et dont le chuchotement roule
A travers les détours du bois.

Vous avez de tremblantes gazes,
Des diamants et des topazes
A replonger dans leurs extases
Les Aladins expatriés,
Et des cercles de blonds Clitandres
Dont le cœur brûlant sous les cendres
Vous redit en fadaises tendres
Des souffrances dont vous riez.

Vous avez de blondes servantes
Aux larges prunelles ardentes,
Aux chevelures ruisselantes
Pour essuyer vos blanches mains;
Vous portez les bonheurs en gerbe,
Et sous votre talon superbe
Mille fleurs s'éveillent dans l'herbe
Afin d'embaumer vos chemins.

Moi, je suis un jeune poëte
Dont la rêverie inquiète
N'a jamais connu d'autre fête
Que l'azur et le lys en fleur.
Je n'ai pour trésor qne ma plume
Et ce cœur broyé, qui s'allume,
Comme le fer rouge à l'enclume,
Sous le lourd marteau du malheur.

Mon âme était comme cette onde
Pleine d'amertume, qui gronde
Dans son abîme, et dont la sonde
N'a jamais pu trouver le fond ;
Comme ce flot qu'un sable aride
Absorbe de sa bouche avide,
Et qui cherche à combler le vide
D'un abîme morne et profond.

Et pourtant vous, type suprême,
Vous m'avez dit tout haut : Je t'aime!
Vous m'avez couché morne et blême
Sur un beau lit de volupté ;
Vous avez rafraîchi ma lèvre,
Encor toute chaude de fièvre,
Dans le doux vin pour qui l'orfèvre
Poétise un cachot sculpté.

Dans vos colères de tigresse,
Vous m'avez fait des nuits d'ivresse
Où le plaisir, sous la caresse,
Pleure le râle de la mort,
Où toute pudeur se profane,
Où l'ange le plus diaphane
Se fait bacchante et courtisane
Et grince des dents, et vous mord!

Puis vous m'avez dit à l'oreille
Quelque étincelante merveille
Dont la mélancolie éveille
Les fibres de l'être endormi;
Vous aviez la pudeur craintive
De la mourante sensitive
Qui renferme son cœur, plaintive
De n'être morte qu'à demi.

Et le doute railleur m'assiége
Lorsque, pris dans un divin piége,
Mon cou plus pâle que la neige
Est par vos bras blancs enlacé.
J'ai peur que le riant mensonge
Du lac d'azur où je me plonge
Ne soit l'illusion d'un songe
Qui tenaille mon front glacé.

Or, dites-moi, rêve céleste,
Pour que votre belle âme reste
En proie à mon amour funeste,
Les crimes que vous expiez?
Parlez-moi, pour que je devine
De quel feu bout votre poitrine,
Et quelle colère divine
Vous met pantelante à mes pieds?

Avez-vous aux hymnes des anges
Dérobé les notes étranges
Dont leurs radieuses phalanges
Charment l'ennui de leurs exils?
Au Vatican, sur une toile,
Avez-vous dérobé l'étoile
Qu'une sainte paupière voile
Avec un réseau de longs cils?

O vous que la lumiére adore,
De quel astre et de quelle aurore
Venez-vous, radieuse encore?
Je ne sais; en vain, ce trompeur,
L'espoir, me caresse et me blâme;
Je ne sais quel souffle en votre âme
Alluma cette mer de flamme,
Mais je me recueille, et j'ai peur.

VII

Le soleil souriait à la jeune nature,
L'hiver avait séché ses pleurs,
Et la brise entr'ouvrait de son haleine pure
L'humide corolle des fleurs.

Le saule aux rameaux verts penchait sa rêverie
Sur les flots au reflet doré,
Et l'insecte enchâssait dans la verte prairie
Son corselet tout azuré.

Or, nous étions tous deux sous les tremblantes roses
Qu'épanouissait le printemps,
Si que sans y penser nos amours sont écloses,
Comme elles, presqu'en même temps.

Le rossignol disait sa plainte enchanteresse,
Nous disions des serments jaloux;
Et tout en nous était joie, extase, tendresse...
Hélas! vous le rappelez-vous?

L'arbre pensif s'incline encor, l'insecte rôde,
L'églantier semble rajeunir,
Le vent a son parfum, l'herbe son émeraude;
Notre amour est un souvenir!

De mai à juillet 1839.

PHYLLIS

ÉGLOGUE

Phyllida amo ante alias.
VIRGILE, *Églogue* III.

DAPHNIS, DAMÈTE, PALÆMON

DAPHNIS.

Tandis que mollement étendu sous les chênes
Tu t'endors aux doux bruits des cascades prochaines,
N'as-tu pas vu s'enfuir ma rieuse Phyllis,
Souple comme le lierre et blanche comme un lys?

DAMÈTE.

Je ne sais. Il se peut que sa tunique ouverte
Ait sous ses pas légers effleuré l'herbe verte,
Mais je ne l'ai pas vue, et je n'écoute pas
Le chant d'une bergère ou le bruit de ses pas.

DAPHNIS.

Quel rêve ambitieux te poursuit, ô Damète!
Et verse ses poisons dans ton âme inquiète?
Pourquoi ne plus unir nos denx pipeaux, formés
De sept roseaux divers sous la cire enfermés?

DAMÈTE.

Parce que l'aigle altier ne rase pas la terre,
Que dans le nectar seul un dieu se désaltère,
Et que, comme Phyllis et la nymphe des bois,
Je puis chanter les Dieux sur la lyre à dix voix.

DAPHNIS.

Cet orgueil ne convient qu'aux poëtes des villes.
Pan ne dédaigne pas les Muses les plus viles,
Et, berger comme nous, aime de simples chants.

DAMÈTE.

Que m'importent les vers qu'il faut aux dieux des champs?
Il en est de plus hauts dont la troupe choisie
Sur l'Olympe neigeux s'enivre d'ambroisie.

DAPHNIS.

Pâris, l'enfant royal dont la voix décida
Entre les trois splendeurs au sommet de l'Ida,
Chantait près du troupeau qui lui donnait sa laine.

DAMÈTE.

Ambitieux déjà de la couche d'Hélène,
Et dans ses chastes nuits s'abîmant à songer,
Son cœur de roi battait sous l'habit du berger!

DAPHNIS.

Quelle reine, ô Paris! va devenir ta proie,
Et faire de nos champs une nouvelle Troie?

DAMÈTE.

Quelle nymphe, aveuglée en son amour fatal,
Ouvrira sous tes pas son palais de cristal?

DAPHNIS.

J'ai du moins le secret de leur chant doux et tendre.

DAMÈTE.

Va, rustique pasteur, tu ne peux me comprendre.
Écoute. Un jour, poussé par cette voix des Dieux
Qui conduisit jadis nos héros glorieux,
J'ai quitté nos troupeaux, nos prés, nos champs fertiles,
Pour ce souffle brûlant qui consume les villes.
J'ai vu Rome aux sept monts, la ville des Césars,
Avec ses palais d'or, avec ses bruits de chars,
Ses temples, ses tombeaux, son fleuve, ses arènes,
Et ses reines d'amour plus belles que les reines ;
Et la grande cité d'esclaves et de rois
Avec ses chants divins a fécondé ma voix !

DAPHNIS.

Malgré cette fierté dont ton âme est si vaine
Et le sang orgueilleux qui coule dans ta veine,
J'ose te provoquer à la lutte des vers
Au bruit de ce torrent et sous ces arbres verts.
Invoque, si tu veux, les neuf Sœurs du Permesse,
Consacre-leur tes chants et crois à leur promesse ;
Pour moi, j'appellerai la Nymphe au bras nerveux,
Qui près du fleuve aimé tresse ses longs cheveux,
La Naïade qui dort dans son lit de porphyre,
Et celle qui palpite au baiser de Zéphyre !

DAMÈTE.

Offres-tu quelque gage ou quelque riche don ?

DAPHNIS.

Cette coupe de hêtre où l'art d'Alcimédon
Enroula sur les bords, par un savoir insigne,
Le lierre pâlissant et l'amoureuse vigne.

DAMÈTE.

Et moi, cette houlette où son art souverain
Autour des nœuds égaux a fait courir l'airain.

DAPHNIS.

Je vois venir ici Palæmon le vieux pâtre,
Que le dieu Pan lui-même et la nymphe folâtre
Instruisirent jadis à leur métier divin,
Palæmon le bon juge et le sage devin.

DAMÈTE.

Viens. Décide entre nous. Il s'agit d'un prix digne
Des Amours de Sicile et du dieu de la vigne.
De tous ceux qu'a chéris l'harmonieux démon,
Tu restes le meilleur, ô sage Palæmon !

PALÆMON.

Tandis que mollement reposés sur cette herbe,
Le chêne étend sur nous son ombrage superbe,
Disputez les présents que vous vous destinez,
Car la Muse se plaît à ces chants alternés.
Voici que vos troupeaux, que le mien accompagne,
Déchirent au hasard, dans la verte campagne,
Les cytises fleuris et les saules amers ;
Un parfum de printemps enveloppe les airs ;
Pour écouter vos chants, les Naïades craintives
Montrent leurs blonds cheveux sur le sable des rives,
La Nymphe écarte au loin les branches des ormeaux,
Et la jeune Dryade agite ses rameaux.

DAMÈTE.

Commençons par chanter les neuf Sœurs dont la lyre
Assoupit l'Olmius dans un tendre délire,
Et Vénus Astarté, mère de tout amour !

DAPHNIS.

Phœbus le dieu pasteur, Phœbus le dieu du jour
Par son regard doré m'inspire une hymne sainte,
Et je tresse pour lui la palme et l'hyacinthe.

DAMÈTE.

Cypris, fille des flots, ton culte me lia
A ta plus belle enfant, la jeune Délia,
Dont le palais splendide est fait d'or et de marbres.

DAPHNIS.

J'ai souvent poursuivi, le soir, sous les grands arbres,
Phyllis, rieuse enfant, Phyllis aux blonds cheveux,
Qui souriait à tous et riait de mes vœux.

DAMÈTE.

Dieu qui peux du Pactole enrichir l'Hippocrène,
Donne-moi des trésors pour acheter ma reine !
Le jour à tes autels me verra le premier.

DAPHNIS.

J'ai découvert au bois le nid d'un blanc ramier
Que je garde à Phyllis, dont les pieds sont des ailes
Et dont le sein est blanc comme les tourterelles !

DAMÈTE.

Heureux qui, s'enivrant de nectar, peut sentir
Battre des seins aimés sous la pourpre de Tyr !

DAPHNIS.

Heureux qui, rappelant le poëte champêtre,
Ne verse qu'un lait pur dans sa coupe de hêtre !

DAMÈTE.

Quand je vis Délia pour la première fois,
Elle avait sur le Tibre un cortége de rois,
On délaissait pour elle Aglaé de Phalère,
Et ses rameurs portaient la pourpre consulaire !

DAPHNIS.

Quand j'aperçus Phyllis, elle cueillait ces fleurs
Que la Nuit, en fuyant, arrose de ses pleurs ;
C'était près du ruisseau, sous l'ombrage des saules.
Ses cheveux déroulés inondaient ses épaules.

DAMÈTE.

Écho suivait de loin les lyres à dix voix.

DAPHNIS.

La brise et les oiseaux se parlaient dans les bois.

DAMÈTE.

Hélas ! comment trouver le bonheur que j'espère ?
J'ai vendu l'héritage et le champ de mon père,
J'ai possédé trois jours la jeune Délia,
Qui trois jours m'endormit près d'elle, et m'oublia.

DAPHNIS.

Phyllis sera bientôt mon épouse chérie,
Reine dans ma chaumière, et nymphe en ma prairie,
De son sourire d'or éclairant mon verger,
Et redira tout bas les chants de son berger.

DAMÈTE.

Et moi, je pense encore à l'esclave romaine
Qui m'a bercé trois jours sur sa couche inhumaine.

DAPHNIS.

Phyllis se sent émue à mes tendres accords
Et des frissons divins enveloppent son corps.

DAMÈTE.

Mais Délia, qui montre un ciel dans ses prunelles,
Est comme les Vénus aux blancheurs éternelles.

DAPHNIS.

Mon poëme commence et mon rêve est fini.
Soyez bénis, ô Dieux ! car les Dieux ont béni
Celui qui, loin du faste et des riches portiques,
Ne parle de bonheur qu'à ses Dieux domestiques.

DAMÈTE.

Heureux l'audacieux qui dans un songe vain,
Comme Ixion, caresse un fantôme divin !

PALÆMON.

Fermez l'arène, enfants. Déjà sur ses longs voiles
La Nuit brode en courant sa ceinture d'étoiles,
Les flammes du soleil meurent, et sans effort
Sous le baiser du soir la Nature s'endort.
La Nature pâmée est plus jeune et plus belle
Que la Vénus de marbre et la nymphe d'Apelle :
A toi donc, ô Daphnis ! la victoire et le prix
Du combat que tous deux vous avez entrepris.
Car si belle que soit une Anadyomène
Sortie en marbre blanc des mains de Cléomène,
Mieux vaut la chaste enfant dont l'œil sourit au jour,
Dont le sein est de chair, et palpite d'amour !

Juillet 1842.

SONGE D'HIVER

A sad tale's best for winter;
I have one of spirits and goblins.

SHAKSPEARE, *Winter's tale*. Act. II, scène I.

I

Dans nos longs soirs d'hiver, où, chez le bon Armand,
Dans notre far-niente adorable et charmant
On oubliait le monde aride,
Vous demandiez pourquoi sur mon front fatigué,
Au milieu des éclats du rire le plus gai
Grimaçait toujours une ride.

Et moi, j'étais plus triste encor
Lorsque, comme en un fleuve d'or,
Je remontais dans ma mémoire,
Et que d'un regard triomphant
Je revoyais mes jours d'enfant
Couler d'émeraude et de moire,
Puis engouffrer leurs tristes flots
Au fond d'une mer sombre et noire
Avec des bruits et des sanglots.

Et je me rappelais cette époque oubliée
Où l'âme d'une femme, à mon âme liée,
L'avait brisée avec si peu,
Et cette nuit d'angoisse, effarée et vivante,
Où sur ma couche, avec des sanglots d'épouvante,
Je pleurais en suppliant Dieu!

« Oh! disais-je alors, quoi! la bouche
Qui vous caresse et qui vous touche
Avec un délire inouï,
La main frémissante qui presse
Les vôtres, les soupirs, l'ivresse,
Les yeux éteints qui disent Oui,
Tout cela, ce n'est qu'un mensonge,
Ce n'est qu'un songe évanoui
Qui passe comme un autre songe!

Quoi! lorsque je mourrai dans un délire fou,
Peut-être qu'un autre homme embrassera son cou
Malgré ses refus hypocrites,
Et quand, se souvenant, mon âme gémira,
Dans un spasme semblable elle lui redira
Les choses qu'elle m'avait dites! »

Et sous cet ardent souvenir
Du temps qui ne peut revenir
Et dont un seul instant vous sèvre,
Je me débattais dans la nuit
Comme sous un spectre qu'on fuit
Dans les visions de la fièvre ;
Puis je m'endormis, terrassé,
Le sein nu, l'écume à la lèvre,
Les yeux brûlants, le front glacé.

Quand je rouvris les yeux, ô visions étranges !
Je vis auprès de moi deux femmes ou deux anges
Avec de splendides habits,
Toutes deux étalant des beautés plus qu'humaines
Et laissant ondoyer leurs tuniques romaines
Sur des cothurnes de rubis.

L'une, aux cheveux roulés en onde,
Étalait haut sa tête blonde
Sur les lignes d'un cou nerveux ;
Ardente comme un vent d'orage,
Quand son front commandait l'hommage,
Sa lèvre commandait les vœux ;
L'autre, plus blanche que l'opale,
Sous le manteau de ses cheveux
Voilait une beauté fatale.

Et comme j'admirais en moi ces traits si beaux,
Comme dans leurs linceuls les marbres des tombeaux
Qu'on aime et devant qui l'on tremble,
Toutes deux, entr'ouvrant leurs lèvres à la fois,
Déployèrent dans l'ombre une splendide voix
Et tout bas me dirent ensemble :

« Quoi! parce qu'à ton premier jour
Un désenchantement d'amour
A secoué sur toi son ombre,
Tu te laisses ensevelir
Dans cet ennui qui fait pâlir
Ton front sous une douleur sombre!
Viens avec moi, viens avec nous!
Nous avons des plaisirs sans nombre
Que nous mettrons à tes genoux!

— Oh! s'il en est ainsi, si vous m'aimez, leur dis-je,
Si vous pouvez encor pour moi faire un prodige,
Rappelez l'amour oublieux! »
Mais voici que la femme à blonde chevelure
M'entoura de ses bras, et, belle de luxure,
Mit ses yeux brûlants dans mes yeux.

II

« Viens à moi, dit-elle,
Oh! viens sur mon aile,
Dans un pays d'or
Qu'un nectar arrose,
Où tout est fleur rose,
Joie, amour éclose,
Plaisir ou trésor!

Mes sujets par troupes
Dans le fond des coupes
Aspirent l'oubli!
Là jamais de nue,
D'amour contenue,
De foi méconnue
Ou de front pâli!

Jamais dans la salle
Belle et colossale
De lustres éteints,
Car dans nos demeures,
Tandis que tu pleures,
Les jours et les heures
Sont tout aux festins!

Une longue danse
Entoure en cadence
L'éternel repas.
La danseuse penche
Doucement sa hanche,
Et sa robe blanche
S'ouvre à chaque pas!

Les foules ravies
Aux tables servies
Des plus riches mets,
Parmi la paresse
Où l'amour les presse,
Goûtent une ivresse
Qui ne meurt jamais!

Un harem frivole
Dont le chant s'envole
Jusqu'au ciel riant,
Pour sa grande orgie
Hurlante et rougie
A la Géorgie
Et tout l'Orient!

Quitte pour la fête
Ta couche défaite,

Ton livre connu,
Et viens dans la plaine
Où sous ton haleine
Chaque Madeleine
Mettra son sein nu!

Oh! si l'espérance
Malgré ta souffrance
Te sourit encor,
Va! laisse pour elle
L'amour infidèle,
Et viens sur mon aile
Dans un pays d'or! »

III

Et je restais muet. Alors la femme pâle,
Avec un long sanglot douloureux comme un râle,
Frissonna tristement dans un horrible émoi,
Prit ma main dans la sienne et cria : « C'est à moi! »

IV

« Oh! ne l'écoute pas, viens à moi, me dit-elle,
Pour t'emporter ce soir j'ai veillé bien des jours;
Vois, mon cœur ne bat plus, ma joue en pleurs ruisselle,
Mes cheveux déroulés m'inondent; je suis celle
Dont les bras s'ouvrent pour toujours!

Mon amour éternel est chaste, calme et tendre;
Loin du monde aux longs bruits tristes comme un tocsin,
Dans mon beau lit de marbre, où tu pourras t'étendre,
Tu dormiras longtemps sans jamais rien entendre,
La tête appuyée à mon sein.

De légères Willis aux tuniques flottantes
Feront en se jouant notre lit tous les soirs ;
Malgré nos lourds rideaux sur nos chairs palpitantes,
Souvent nous sentirons s'envoler vers nos tentes
Un parfum lointain d'encensoirs.

Nous entendrons, parmi nos plaisirs sans mélanges,
Des chants mystérieux et plus doux qne le miel,
Si bien qu'on ne sait pas, tant ces voix sont étranges,
Si ce sont des voix d'homme ou bien des lyres d'anges,
Des chants de la terre ou du ciel.

De même, quelquefois, au-dessus de nos têtes,
Nous entendrons aussi frémir des vents glacés,
Des zéphirs ondoyants ou d'ardentes tempêtes
Portant des mots de haine ou des chansons de fêtes,
Et nous nous dirons, enlacés :

Qu'importent maintenant à notre âme cachée
Ces flots tumultueux qui changent si souvent?
Le bonheur, c'est la nuit, la feuille desséchée,
La Paresse aux pieds nus, nonchalamment couchée
Loin des bruits du monde vivant.

Qu'importent maintenant, lorsque tout dégénère,
Ces hommes de là-bas à cent choses liés,
Qui, ravivant en eux la plaie originaire,
Pour atteindre dans l'ombre un but imaginaire
Heurtent leurs pas multipliés?

Les uns, jeunes enfants dont la cohorte arrive
Au banquet somptueux qui caresse leur faim,
Sous les lustres dorés et la lumière vive
Disent des chœurs joyeux, dont plus d'un gai convive
Ne pourra pas chanter la fin.

Les autres, gens élus que la foule environne,
Redisent un poëme adorable ou fatal,
Mais ces fous, qu'un matin la Jeunesse couronne,
Tombent, ivres encor, du balcon de Vérone,
Sur le grabat d'un hôpital.

Et puis c'est une vierge à la candeur étrange
Dont les Nuits ont rêvé l'amour délicieux,
Mais dont le Ciel avare a voulu faire un ange.
Ce sont mille splendeurs éteintes dans la fange
En rêvant la clarté des cieux!

Luths brisés, chants éteints, glaives qui se provoquent,
Tourbillons palpitants, inquiets, alarmés,
Chœurs aux voiles d'azur que les haines suffoquent;
Ce sont des yeux, des voix, des mains qui s'entre-choquent
Comme des bataillons armés!

Tandis que nous aurons une nuit éternelle
Que jusqu'au bout des temps rien ne pourra briser!
Oh! viens! mes bras sont nus, ma paupière étincelle,
Mon cœur s'ouvre à jamais, et pourtant je suis celle
Qui ne donne qu'un seul baiser! »

V

Et cette femme pâle, et cette femme blonde,
Chacune autour de moi s'enroulant comme une onde,
Me redisaient : « A qui ton amour hasardeux? »
Mais une voix cria : « Vous mentez toutes deux! »

VI

Et près de moi je vis luire
L'inimitable sourire
D'une vierge au front charmant,
Qui portait, nymphe thébaine,
Une lyre au flanc d'ébène,
Et dont, je ne sais comment,
Le regard et la voix fière
Avaient un rayonnement
De parfum et de lumière.

« Belle nymphe aux cheveux d'or!
Il vous faut, dit-elle, encor
Un convive à votre joie!
Mais vous ne m'attendiez pas
Pour vous conduire ses pas!
Le Seigneur permet qu'il voie,
Et qu'à l'instant solennel
L'éternel palais flamboie
Dans son mystère éternel! »

VII

Et tout fut transformé, tout. De ma sombre alcôve
Le cadre s'agrandit dans une lueur fauve.

Et ce fut un palais, vaste, immense, confus,
Une ample colonnade aux innombrables fûts.

Dans ce monde peuplé d'un monde de sculptures
Grinçaient les oripeaux de mille architectures.

Sous de vastes forêts de gothiques piliers
Disparaissaient au loin d'étranges escaliers.

C'étaient de lourds portails, des trèfles, des ogives,
Des rosaces sans fin peintes de couleurs vives,

Et, par endroits, jetés dans ce palais sans nom,
Des portiques païens, frères du Parthénon.

C'étaient des blocs géants, des degrés, des dentelles,
Des Chimères ouvrant leurs gigantesques ailes,

Des anges, de vieux sphinx, des moines, des héros,
Et des dieux verts avec des têtes de taureaux,

Qui tous, serrant la tête et baissant la paupière,
Chantaient confusément la symphonie en pierre.

Et moi pendant ce temps je flottais, alité,
Entre la rêverie et la réalité.

Et je voyais toujours. Au milieu de la salle,
Une table brillait, splendide et colossale.

Chaque plat ciselé contenait un trésor
Détaillé par l'éclat de cent torchères d'or.

Le festin fabuleux aux recherches attiques
S'illuminait de neige et d'iris prismatiques,

Et, comme la lumière, un doux parfum éclos
Semblait briller de même et rayonner à flots.

Chaque climat lointain, de l'Irlande à l'Asie,
Avait donné son luxe ou bien sa fantaisie :

Qui ses surtouts d'argent, qui son oiseau vermeil,
Qui ses fruits veloutés au baiser du soleil.

Et le nectar divin, philtre par qui l'on aime,
Faisait étinceler les verres de Bohême.

Aux uns le doux Aï, roulant dans ses glaçons
Tout l'or de la lumière et ses vivants frissons.

Aux autres, tourmenté comme dans une cuve,
Le breuvage divin que dore le Vésuve.

Pour les flacons d'argent façonné, l'hypocras
Et les flots pleins d'éclairs de l'immortel Schiraz.

Et je voyais s'emplir et se vider les coupes
Qu'ornaient des monstres d'or et des Grâces en groupes.

Mais ces trésors ardents, ces luxes enviés
Tous n'étaient rien encore auprès des conviés.

Car ils étaient plus grands à voir pour des yeux d'homme
Qu'un sénat solennel des empereurs de Rome,

Ou que ces saints élus dont la phalange va
Vers le zénith du ciel, en criant : Jéhova!

Autour de cette table où les splendeurs sans nombre
N'avaient plus rien laissé pour la tristesse ou l'ombre,

Froids, divins, et leurs fronts couronnés de lotus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

VIII

O don Juans, bien longtemps, artistes de la vie,
Affamés d'idéal, vous aviez tous cherché
L'amante au cœur divin, sans cesse poursuivie.

Et toujours son front pur, dans la brume caché,
S'était enfui devant l'éclair de vos prunelles,
Comme un rapide oiseau s'envole, effarouché.

Reines montrant l'orgueil des pourpres éternelles,
Courtisanes de marbre aux regards embrasés,
Servantes de seize ans riant sous les tonnelles,

Vous aviez tour à tour meurtri de vos baisers
Tout ce qui porte un nom de princesse ou de femme,
Sans que vos longs tourments en fussent apaisés.

Bourreaux charmants et doux, héros d'un sombre drame,
Au-dessus de vos fronts des spectres convulsifs
Avaient gémi toujours avec le vent qui brame ;

Cependant, effleurant avec vos doigts pensifs
Les lys délicieux que le zéphyr adore,
Et serrant sans repos entre vos bras lascifs

Mille vierges enfants que la beauté décore
Et qui cachent l'extase en leurs seins palpitants,
Toujours vous aviez dit : Ce n'est pas elle encore !

Et vous, pâles Vénus ! longtemps, oh ! bien longtemps,
Même pour des mortels, sur vos lits de Déesses
Vous aviez dénoué vos beaux cheveux flottants

Et, comme un flot, versé leurs superbes ivresses,
Mais sans jamais, hélas ! pouvoir trouver celui
Dont votre ardente soif implorait les caresses.

Et toujours emportant votre sauvage ennui,
O victimes du dieu qui de nos maux se joue,
A travers les chemins longtemps vous aviez fui,

Tremblantes sous le fouet horrible que secoue
Le vieux titan Désir, tyran de l'univers,
Et dont le vent cruel souffletait votre joue !

Mais, ô don Juans, et vous, blanches filles des mers,
Sous les feux merveilleux du lustre qui flamboie,
Après tant de travaux et de regrets amers,

Vous savouriez enfin le repos et la joie.

IX

A ce festin, plus froids que le flot du Cydnus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

D'abord tous les don Juans des pièces espagnoles
Avec leurs airs de rois et leurs amours frivoles.

Et puis tous ces don Juans sans nulle profondeur
Qui tuaient pour la forme un petit commandeur.

Et puis, après ceux-là, le don Juan de Molière
Avec sa théorie atroce et singulière.

Le don Juan de Mozart et celui de Byron,
Tous deux songeant encore à leur Décaméron ;

Et celui qui trouva chez notre Henri Blaze
L'amour qui sauve après la volupté qui blase.

Et ce don Juan, pareil au poëte persan,
Que Musset déguisa sous le surnom d'Hassan.

Et, plus lourd qu'un archer du temps de Louis onze,
Celui qui descendit d'un piédestal de bronze.

A ce festin royal, couronnés de lotus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus :

La Vénus Aphrodite ou l'Anadyomène,
Caressant les cheveux d'un triton qui la mène ;

Vénus Urania, Vénus Acidalie
Qui met toujours au fond des amours quelque lie ;

Cypris, Vénus Praxis, et Vénus Coliade
Dont la danse amoureuse est toute une Iliade ;

Puis Vénus Barbata, puis Vénus Argynnis,
Qui tient dans une main les flèches de son fils ;

Vénus Victrix sans bras, Astarté, ce prodige,
Et Vénus Mélanide, et Vénus Callipyge ;

Et celles-là dont Cypre a connu les douceurs,
Et les Vénus avec des carquois de chasseurs ;

Et Vénus Pandémie et Vénus de Cythère,
Qui court comme Camille et sans toucher la terre ;

Celle de Titien, allongeant sur son lit
Son corps d'ambre, et ses bras que le temps embellit ;

Et celles qu'autrefois sur la toile assouplie
Voyaient danser en chœur les peintres d'Italie.

Là, plus blancs que les fronts neigeux de l'Imaüs,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

Celle qui présidait était la femme blonde
Qui d'abord à mon lit parlait d'amour profonde.

Et les gens de la fête, émus à son aspect,
Semblaient la regarder avec un grand respect.

Par terre, dans un coin, dormait la femme pâle,
Avec une attitude insoucieuse et mâle.

Dans ses longs doigts aussi dormait un chapelet,
Qui pendait dans sa main, blanche comme du lait.

Pour servir au festin, de très-belles servantes
Environnaient la table, alertes et savantes :

C'était d'abord la sœur des grands astres, Phœbé,
Dont le regard d'argent sur la terre est tombé ;

Puis Hélène de Sparte, insaisissable proie
De tes enfants, Hellas, assemblés devant Troie ;

Et Rachel, et Judith la femme aux bras nacrés,
Qui reçut la parole et les glaives sacrés ;

Et celle d'Orient, la jeune Cléopâtre,
Dont la lèvre de flamme éblouissait le pâtre ;

Et la Rosalinda, qui chante sa chanson
De rossignol sauvage, en habit de garçon ;

Et toutes les beautés que les yeux de poëtes
Vêtirent de rayons pour les plus belles fêtes.

Tous ces convives fous avaient la joie au cœur
Et chantaient. Or, voici ce qu'ils chantaient en chœur :

X

« Je bois à toi, jeune Reine !
Endormeuse souveraine,
Oublieuse des soucis !
C'est pour mieux bercer ma joie
Que ton caprice déploie
Les lits de pourpre et de soie,
Charmeresse aux noirs sourcils !

Ta toison folle et hardie
Brille comme l'incendie.
Hôtesse du flot amer,
Ta gorge aiguë étincelle
Sous un rayon qui ruisselle ;
Tu gardes sous ton aisselle
L'âcre parfum de la mer.

Ta chevelure est vivante.
Tes yeux frappent d'épouvante
Le lion et le vautour :
Sur ton beau ventre d'ivoire
S'éparpille une ombre noire,
Et tu marches dans ta gloire,
Superbe comme une tour.

O Déesse protectrice !
Heureux, ô sage nourrice,
L'athlète aux muscles ardents
Qui tout couvert de blessures,
D'écume et de meurtrissures,
Appelle encore les morsures
De ta lèvre et de tes dents !

Toi seule, ô bonne Déesse,
As l'incurable tristesse
De l'étoile et de la fleur
Sous l'or touffu qui te baigne ;
Et ton désespoir m'enseigne
Sur ton flanc glacé qui saigne
L'extase de la douleur.

Honte au cœur timide ! Il trouve
Sous ta figure, la louve
Qu'il nomme Réalité.
Mais à celui qui t'adore
Ta main, où tout flot se dore,
Verse, ô fille de Pandore,
Un vin d'immortalité ! »

XI

Et l'orgie aux pieds nus grinçait. Par intervalles
Les don Juans se levaient et marchaient sur les dalles.

Ils allaient tour à tour baiser les seins neigeux
De toutes les Vénus, en leurs terribles jeux.

Et lorsqu'ils arrivaient près de la femme blonde,
Elle les serrait tous sur sa gorge profonde.

Mais eux, sans être émus par ces rudes efforts,
Ils retournaient s'asseoir plus graves et plus forts.

Et je vis des enfants avec la face blême
Se glisser dans la salle et faire aussi de même.

Mais quand la courtisane aux blonds cheveux ambrés
Les serrait sur sa gorge avec ses bras marbrés,

Ils tombaient ; aussitôt la dormeuse fatale
S'éveillait pour les mordre avec ses dents d'opale.

XII

Chose horrible ! Ils n'étaient d'abord que quelques-uns
Noyant leur âme vierge à ces âcres parfums ;
Mais bientôt une foule
Au festin monstrueux vint sans pressentiment,
Et je les vis tomber, privés de sentiment,
Comme un mur qui s'écroule.

Ils allaient ! ils allaient ! mornes, comme ayant faim,
Sans entrevoir le but, sans regarder la fin,
Comme pris de vertige ;
Et chacun, l'œil éteint et le front dans les cieux,
Tombait, en murmurant des mots harmonieux,
Comme un lys sur sa tige.

Et l'ivresse augmenta. Par degrés, éperdus
Tous chancelaient. A voir tous leurs corps étendus
Près du marbre des portes,
On eût dit, aux glaçons, à la blancheur de lys
De ces rêveurs couchés, une Nécropolis
Pleine de choses mortes.

Alors, plus j'en voyais tomber autour de moi,
Hasard étrange ! et plus dans un divin émoi
Je me sentais revivre.
Enfin, glacé d'attente et chaud de leurs baisers,
Je sentis tressaillir mes membres embrasés
Et je voulus les suivre.

Mais la vierge à la lyre eut un air abattu
Et me prit par la main en disant : « Connais-tu
Ces deux beautés de neige ? »
Moi je voulus partir et je répondis : « Non !
— L'une est la Volupté, dit-elle, c'est son nom.
— Et l'autre ? demandai-je.

— Cette fille si pâle, aux baisers si nerveux,
Qui se laisse oublier et dort dans ses cheveux ?
C'est la Mort qu'on la nomme. »
Et malgré ces deux noms effrayants, j'allai pour
Baiser aussi les seins des Vénus, fou d'amour,
N'ayant plus rien d'un homme.

Mais au premier baiser je ne sais quelle peur
Me vint, et je fléchis, livide de stupeur,
Comme en paralysie.
A mon réveil, autour du lustre qui pâlit,
Les visions fuyaient. Seule auprès de mon lit
Restait la Poésie.

C'est l'enfant à la lyre, aux célestes amours,
Que depuis j'ai suivie, et que je suis toujours
Dans son chemin aride.
Voilà pourquoi, souvent sur mon front fatigué,
On voit, dans les éclats du rire le plus gai,
Grimacer une ride.

Décembre 1842.

CLYMÈNE

... καλλίσφυρον Ωκεανίνην
Ἠγάγετο Κλυμένην...
HÉSIODE, *Théogonie.*

L'Aurore enveloppait d'une lumière rose
Le vallon gracieux que la Pénée arrose,
Et les arbres épars, et la brise et les flots
Se redisaient au loin d'harmonieux sanglots.
Près du fleuve pleurait, parmi les hautes herbes,
Une Nymphe étendue. A ses regards superbes,
A ses bras vigoureux et vers le ciel ouverts,
A ses grands cheveux blonds marbrés de reflets verts,
On eût pu reconnaître une fille honorée
De Doris aux beaux yeux et du sage Nérée.
Ses cheveux déroulés voilaient ses seins épars,
Et ses pleurs sur son corps tombaient de toutes parts.
« O trop bel Iolas ! insensé, disait-elle,
Pourquoi dédaignes-tu l'amour d'une immortelle,
Et pourquoi nuit et jour, sans écouter ma voix,
Vas-tu, chasseur cruel, ensanglanter les bois ?
Enfant ! je ne suis pas une de ces sirènes
Dont les chants radieux parmi les nuits sereines
Égarent le pilote au milieu des roseaux.
Hélas ! j'ai bien souvent, sur l'azur de ces eaux,
Avec mes jeunes sœurs, Nymphes aux belles joues,
Folâtré près de toi dans l'onde où tu te joues,
Et pour ton fleuve bleu quitté nos océans !
Bien souvent, pour te voir, j'ai sur les monts géants
Porté le long carquois des jeunes chasseresses,
Et, livrant aux zéphyrs tous mes cheveux en tresses,
Comme font les enfants de l'antique Ilion,
Jeté sur mon épaule une peau de lion.

Bien souvent, nue, en chœur j'ai conduit sous ces arbres
Les Nymphes du vallon aux poitrines de marbres ;
Mais sous les flots d'azur, aux grands bois, dans les champs,
Jamais tu n'es venu pour écouter mes chants.
Inflexible Iolas ! comme mes sœurs des plaines
J'avais pour toi des lys dans mes corbeilles pleines ;
Mais tu les refusais, et la seule Phyllis
Peut jeter devant toi ses chansons et ses lys.
Quand je t'ai tout offert, tu gardais tout pour elle.
Et peut-être, pourtant, ne suis-je pas moins belle !
Souvent dans nos palais j'ai vu le flot, moins prompt,
Frémir joyeusement de réfléchir mon front ;
Sur mon sein éclatant mon cou veiné s'incline,
Un sang pur a pourpré ma lèvre coralline,
Le ciel rit dans mes yeux, et de divins amants
M'appelaient autrefois Clymène aux pieds charmants.
Enfant ! viens avec moi. Mes sœurs les Néréides
T'ouvriront sur mes pas leurs demeures splendides,
Et, près des cygnes blancs, dans leurs ébats joyeux,
Folâtreront en chœur pour réjouir tes yeux.
Là, comme les grands Dieux, dans nos chastes délires
Nous savons marier nos voix aux voix des lyres,
Ou verser le nectar dans les vases sacrés ;
Et l'onde, en se jouant près de nos bras nacrés,
Croit caresser encore une Anadyomène.
Oh ! désarme pour moi ta roideur inhumaine ;
Viens ! si tu ne veux pas que sous ces arbrisseaux
Mes yeux remplis de pleurs se changent en ruisseaux,
Ou qu'au sein de ces flots, comme une autre Aréthuse,
Je meure, en murmurant une plainte confuse.
Mais, hélas ! l'écho seul répond à mes accords ;
Le soleil rougissant a desséché mon corps
Depuis que je t'attends de tes lointaines courses,
Et mes yeux étoilés pleurent comme deux sources. »
Ainsi Clymène, offerte au courroux de Vénus,

Disait sa plainte amère; et les sœurs de Cycnus
Pleuraient des larmes d'ambre, et les gouffres du fleuve
Pleuraient, et la fleur vierge, et la colombe veuve,
Et la jeune Dryade en tordant ses rameaux,
Pleuraient et gémissaient avec d'étranges mots.
Et lorsque vint la nuit ramener sa grande ombre,
Où scintille Phœbé, sœur des astres sans nombre,
Au sein des flots troublés et grossis de ses pleurs,
La Nymphe disparut en arrachant des fleurs.

Juillet 1842.

LA NUIT DE PRINTEMPS

If we shadows have offended,
Think but this, (and all is mended)
That you have but slumber'd here,
While these visions did appear;
And this weak and idle theme,
No more yiedling but a dream,
Gentles, do not reprehend;
If you pardon, we will mend.

SHAKSPERE, *Midsummer-night's dream*, acte V, scène II.

C'était la veille de Mai,
Un soir souriant de fête,
Et tout semblait embaumé
D'une tendresse parfaite.

De son lit à baldaquin,
Le Soleil sur son beau globe
Avait l'air d'un Arlequin
Étalant sa garde-robe,

Et sa sœur au front changeant,
Mademoiselle la Lune
Avec ses grands yeux d'argent
Regardait la Terre brune,

Et du ciel, où, comme un roi,
Chaque astre vit de ses rentes,
Contemplait avec effroi
Le lac aux eaux transparentes;

Comme, avec son air trompeur,
Colombine, qu'on attrape,
A la fin du drame a peur
De tomber dans une trappe.

Tous les jeunes Séraphins,
A cheval sur mille nues,
Agaçaient de regards fins
Leurs Comètes toutes nues.

Sur son trône, le bon Dieu,
Devant qui le lys foisonne,
Comme un seigneur de haut lieu
Que sa grandeur emprisonne,

A ces intrigues d'enfants
N'ayant pas daigné descendre,
Les laissait, tout triomphants,
Le tromper comme un Cassandre.

Or, en même temps qu'aux cieux
C'était comme un grand remue-
Ménage délicieux,
Sur la pauvre terre émue.

Des Sylphes, des Chérubins,
S'occupaient de mille choses,
Et sous leurs fronts de bambins
Roulaient de gros yeux moroses.

« Quel embarras, disaient-ils
Dans leurs langages superbes ;
A ces fleurs pas de pistils,
Pas de bluets dans ces herbes!

Dans ce ciel pas de saphirs,
Pas de feuilles à ces arbres!
Où sont nos frères Zéphyrs
Pour embaumer l'eau des marbres?

Hélas! comment ferons-nous?
Nous méritons qu'on nous tance ;
Le bon Dieu sur nos genoux
Va nous mettre en pénitence!

Car hier au bal dansant,
Où, sorti pour ses affaires,
Il mariait en passant
Deux Soleils avec leurs Sphères,

Nous avons de notre main
Promis sur le divin cierge
Son mois de mai pour demain
A notre dame la Vierge!

Hélas! jamais tout n'ira
Comme à la saison dernière,
Bien sûr on nous punira
De l'école buissonnière. »

Pour ce Mai qu'on nous promet
Ils versent des pleurs de rage,
Et vite chacun se met
A commencer son ouvrage.

Penchés sur les arbrisseaux,
Les uns, au milieu des prées,
Avec de petits pinceaux
Peignent les fleurs diaprées,

Et, de face ou de profil,
Après les branches ouvertes
Attachent avec un fil
De petites feuilles vertes.

Les autres au papillon
Mettent l'azur de ses ailes,
Qu'ils prennent sur un rayon
Peint des couleurs les plus belles

Des Ariels dans les cieux,
Assis près de leurs amantes,
Tiennent de grands miroirs bleus
Au-dessus des eaux dormantes.

Sur la vague aux cheveux verts
Les Ondins peignent la moire,
Et lui serinent des vers
Appris dans un vieux grimoire.

Les Sylphes blonds, dans son vol
Arrêtent l'oiseau qui chante,
Et lui disent : « Rossignol,
Apprends ta chanson touchante ;

Car il faut que pour demain
On ait la chanson nouvelle. »
Et, le cahier d'une main,
De l'autre ils lui tiennent l'aile.

Puis ceux-là, tenant à deux
Des fleurs et des flacons d'ambre,
Vont d'un regard hasardeux
Voir mainte petite chambre,

Où mainte enfant, lys pâli,
Écoute, endormie et nue,
Chanter un doux bengali
Dans son âme d'ingénue.

Ils étendent en essaim
Mille roses sur sa lèvre,
Un peu de neige à son sein,
Dans son cœur un peu de fièvre.

Aucun ne sera puni,
La Vierge sera contente :
Voilà le printemps fini!
Et le bon Dieu, sous sa tente,

Sourit des pauvres mortels,
Qui, riant à leurs compagnes,
Porteront sur ses autels
Les prémices des campagnes.

Et Sylphes, et Chérubins,
Ce joli torrent sans digue,
Vont se délasser aux bains
Du bruit et de la fatigue.

« Dieu soit béni, disent-ils,
Nous avons fini la chose!
Aux fleurs voici les pistils,
Le parfum, le satin rose;

Au papillon bleu son vol,
Aux bois rajeunis leur ombre,
Son doux chant au rossignol,
A la vague son chant sombre!

Voici leur saphir aux cieux,
A l'enfant son sein qui tente,
A l'herbe ses bluets bleus,
La Vierge sera contente! »

Mais ce n'est pas tout encor,
Car ils me disent : « Poëte!
Tiens voilà des rimes d'or,
C'est là ta part de la fête.

Tu nous feras de doux chants
Que nous apprendrons aux roses,
Pour les dire lorsqu'aux champs
Elles s'éveillent mi-closes. »

Et certes mon rêve ailé
Eût fait une hymne bien belle
Si ce qu'ils m'ont révélé
Fût resté dans ma cervelle.

Car ils m'ont dit, Dieu le sait,
Des rimes si bien éprises!
Mais le Zéphir qui passait
En passant me les a prises!

Avril 1842.

CEUX QUI MEURENT
ET CEUX QUI COMBATTENT

ÉPISODES ET FRAGMENTS

> Que faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent? Sans doute, c'est triste de voir un poëte de vingt ans qui s'en va, une lyre qui se brise, un avenir qui s'évanouit; mais n'est-ce pas quelque chose aussi que le repos?
>
> VICTOR HUGO, *Littérature et Philosophie mêlées.*

I

LA LYRE MORTE

Ce que je veux rimer, c'est un conte en sixains.
Surtout n'y cherchez pas la trace d'une intrigue.
L'air est sans fioriture et le fond sans dessins.
D'abord j'ai de tout temps exécré la fatigue,
Puis je n'ai jamais eu que des goûts fort succincts
Pour l'intérêt nerveux que le vulgaire brigue.

La Chimère est debout : marche, Bellérophon !
Quel est donc mon sujet? Je l'avais dans la tête.
Ah ! voici. Le héros, Madame, est un poëte,
C'est-à-dire ce monstre oublié par Buffon
Dans la liste des ours, dont on fait un bouffon
Pour égayer son hôte à la fin d'une fête.

C'était un pauvre hère. Il s'appelait Henri.
Il n'était pas marquis, ni gendarme, ni comte.
C'était un de ces nains au regard aguerri
Dont l'orgueil est coulé dans un moule de fonte,
Gueux de peu de valeur qui rimaillent sans honte,
Et que vous laissez là pour le chat favori.

Et vous faites fort bien. Mais nous, c'est autre chose :
Une larme du cœur est pour nous un trésor.
Souvent nous pensons plus au parfum d'une rose,
Au zéphyr de la nuit où passe un chant de cor,
Qu'à l'oreiller de pierre où notre front repose.
Tout ce que nous touchons a des paillettes d'or.

Donc en vous suppliant d'excuser ma manie,
Je reprends mon langage. Au fait, il m'en coûtait.
L'huissier a bien le droit d'écrire son protêt
Dans un hideux patois que l'univers renie :
Je puis jeter le masque, et mon héros était
Ce que nous appelons un homme de génie.

Il vivait seul chez lui comme un vieux hobereau,
N'ayant jamais voulu de femme pour maîtresse.
Mais il avait sa Muse et sa folle paresse,
Et près de sa fenêtre un bouquet de sureau :
Pour employer son temps, il mettait son ivresse
A noircir du papier devant un vieux bureau.

Une telle existence est pour tous un mystère
Que je veux expliquer, et que je devrais taire.
Quand on est ainsi fait, on vit tout autrement
Que ne vit le prochain sur cette pauvre terre :
La douleur est pour l'âme un fécond aliment,
Et l'âme est un foyer qui s'endort rarement.

Le poëte est tordu comme était la Sibylle.
Lorsqu'un livre sincère est jusqu'à moitié fait,
On sent qu'on a besoin d'air et qu'on étouffait.
On va se promener en courant par la ville,
Et l'inspiration brise le front débile.
Le beau sur la poitrine a le poids d'un forfait.

On sent que comme l'aigle on domine la foule,
Qu'on est le vrai lien de la terre et du ciel,
Qu'on retient seul du doigt la croyance qui croule
Et qu'on mourra pourtant comme les deux Abel,
Car on a comme eux deux un sang divin qui coule
Pour teindre le gibet et pour laver l'autel.

Puis, on ne comprend pas qu'une hymne aussi parfaite
Ait mûri jusqu'au bout dans ce cadavre humain.
On se demande alors qui vous a fait prophète
Et qui vous conduisait dans cet ardent chemin,
Vous, travailleur obscur, à qui les grands, du faîte,
Jetteraient une obole, en passant, dans la main!

Henri s'entortillait dans cette étrange trame,
Sur le bitume gris, près du Diorama,
Lorsque vint à passer une fort belle femme,
Dont l'attrait merveilleux le prit et le charma,
Comme s'il eût pu voir Hélène de Pergame.
Il regarda longtemps cette femme, et l'aima.

Elle avait, cher lecteur, une fort belle gorge,
Un cachemire noir souple comme un collier,
Brodé d'argent et d'or dans un goût singulier,
Des doigts fins et longs, tels que l'Amour grec en forge,
Et de plus, le profil superbe et régulier
Comme l'avait jadis mademoiselle George.

Son front païen eût mis Corinthe en désarroi;
Ses cheveux étaient longs « comme un manteau de roi, »
Son nez beaucoup plus grec qu'on ne se l'imagine;
Ses pieds savaient conter toute son origine,
Enfin, cette autre Isis des bas-reliefs d'Égine
Avait la lèvre rouge à donner de l'effroi.

Je ne veux pas conter une bonne fortune.
Ces histoires d'amour font un énorme bruit ;
En somme cependant, quand on en connaît une,
On peut savoir à quoi le reste se réduit.
Je ne dirai donc pas comment la belle brune
Prit Henri pour amant un jour, non, une nuit.

Henri vers le bonheur s'avança les mains pleines,
Il courut à l'amour comme au cirque un martyr.
Venant comme quelqu'un qui ne doit pas partir,
Il y jeta d'un coup ses bonheurs et ses haines,
Comme aux marbres du bain les bacchantes romaines
Leurs essences d'Émèse et leurs parfums de Tyr.

Dans la Vénus de chair qu'il avait asservie
Il trouva sa parure et son rhythme et sa vie,
Et s'en enveloppa comme d'un vêtement.
Toute félicité nous est trop tôt ravie !
Il s'aperçut un soir, oh rien ! tout bonnement
Que son rhythme et sa vie avait un autre amant.

Comme il ne singeait pas l'Othello de banlieue,
Il ne tua personne. Hélas ! à pas comptés
Il sortit sans courroux, fit une bonne lieue,
Rentra, puis, allumant sa cigarette bleue,
La maîtresse qu'on a sans infidélités,
Se dit, je sais encor ce qu'il dit : écoutez !

« Puisque la seule enfant qui pouvait sur la terre
Étreindre ma pensée et toutes ses splendeurs
A refusé sa lèvre au fruit qui désaltère
Et comme un vieux haillon rejeté mes grandeurs,
J'achèverai tout seul ma course solitaire,
Et nul ne connaîtra mes sourdes profondeurs.

Passez autour de moi, femmes riches et belles!
Je pourrais d'un seul mot conserver ces appas
Qui jauniront demain sous vos blanches dentelles ;
Mais ce mot infini qui vous rend immortelles
Est mon secret à moi que je ne dirai pas,
Et la droite du Temps effacera vos pas !

O lutteurs gangrenés ! mourantes populaces !
Je sais sous quel fardeau se courbent vos audaces,
Et ma parole d'or allégerait vos pas.
Je pourrais ramener le bonheur sur vos places
Et sécher la sueur qui mouille vos repas ;
Mais ce mot qui guérit, je ne le dirai pas !

Je veux voir le vieux monde élaborer le crime
Sous le marteau pesant de la Fatalité,
Et, seul, aller debout sur l'éternelle cime,
Avare de ma force et de ma liberté,
Comme ma Muse va dans sa superbe rime,
Comme allaient mes héros dans l'immortalité ! »

Hélas! comment finir le tableau que j'ébauche ?
Ce qui fut fait ensuite entre sa Muse et lui,
Nul ne le sut jamais et nul rayon n'a lui.
Le serpent le rongeait sous la mamelle gauche.
Ont-ils fait de l'amour ou bien de la débauche ?
Je ne le savais pas, je le sais aujourd'hui.

Un jour la pâle Mort vint frapper à sa porte ;
Il la fit rafraîchir, rajusta son bonnet,
Et la complimenta si bien, qu'il fit en sorte
De pouvoir achever sa pipe et son sonnet.
Puis il offrit sa main pour lui servir d'escorte ;
Ce fut fini. Voilà tout ce qu'on en connaît.

Or, ce pauvre Henri, dont la mémoire est vide,
Fut le dernier chanteur à qui l'Aganippide
Montrait sa chair de neige et sa fauve toison,
Et nous sommes restés pour fermer la maison.
Aussi, quand vous raillez notre horde stupide,
Vous autres gens d'esprit, vous avez bien raison !

II

LA MORT DU POËTE

Le Poëte sentant son âme ouvrir ses ailes
Pour s'envoler enfin,
Souriait gravement à ses deux sœurs jumelles,
La Douleur et la Faim.

Des souvenirs confus et des heures fanées
Où l'espoir avait lui,
Comme des compagnons de ses jeunes années
Se groupaient devant lui.

Il revoyait le temps où, dans la fange immonde,
Il cherchait sur ses pas
La Gloire, cette fleur qu'il rêvait en ce monde,
Et qu'on n'y cueille pas !

Et le moment fatal où tous ceux de la terre,
De la plaine et des monts,
Avaient dit : Tu n'es pas, ô rêveur solitaire,
De ceux que nous aimons !

Parfois un souvenir des heures amoureuses,
Illuminait ses traits,
Comme passent le soir des pourpres vaporeuses
Entre les noirs cyprès.

Il retrouvait la chère et fugitive image,
Et de son œil hagard
Il croyait l'entrevoir à travers le nuage
Qui voilait son regard.

« Oh ! non, se disait-il, tu mens, pâle Agonie !
Un fantôme trompeur
Me charmait ; la Misère est là, tout me renie :
La Misère fait peur ! »

L'ingrat ne savait pas que, malgré son blasphème,
Son rêve s'achevait,
Et que la jeune fille était, vivant poëme,
Assise à son chevet.

Sur le front du mourant elle posa sa tête,
Pour y dormir un peu
Avant que l'Ange prit cette âme de poëte
Pour la mener à Dieu.

Or, c'était une chose étrange et sérieuse
Que d'unir sans remord
Aux lèvres d'un mourant cette lèvre rieuse,
Cette vie à la mort !

Je ne sais quel espoir passa sur ce délire
Dans l'ombre enseveli,
Mais voilà ce que dit l'âme vierge à la lyre,
La lèvre au front pâli :

« Pourquoi douter ainsi de l'avenir immense
Et rester abattu ?
Où l'homme voit finir son pouvoir, Dieu commence ;
Il nous aime, vois-tu !

Il conserve à ta vie ardemment dépensée
Le ciel de bien des jours,
Pour ouvrir au soleil la fleur de ta pensée
Et nos jeunes amours.

— Oh ! dit-il, mots divins ! Amour et Poésie !
Ineffable trésor !
Je vous ai savourés comme un flot d'ambroisie
Dans une coupe d'or !

Comme j'aimais alors les bois et les prairies,
Le ciel, tableau changeant,
Les oiseaux veloutés, les fleurs de pierreries,
Les rivières d'argent !

Mon rêve était partout. Je disais : Je t'adore !
A l'aubépine en fleurs ;
Au feuillage : Sens-moi tressaillir. A l'Aurore
Humide : Vois mes pleurs !

Je remplissais d'espoir mon âme fécondée
Et mes désirs sans frein,
Comme un sculpteur emplit avec sa large idée
Les marbres et l'airain !

J'aimais la Liberté, cette déesse antique
Dont les flancs sont blessés,
Et qui chantait jadis un radieux cantique
Sur ses fils trépassés ;

Cette mère dont l'âme à tous nos vœux se mêle ;
Qui, les deux bras ouverts,
Étreint les nations, et, comme une Cybèle,
Allaite l'univers !

Je saluais déjà l'aurore de la gloire.
Mais, ô deuil ! ô terreur !
A présent une nuit silencieuse et noire
M'enveloppe d'horreur.

Car, lorsque brille au loin dans un horizon sombre
Un éclat vif et beau,
Tous ceux qui sur nos fronts ne règnent que par l'ombre
Éteignent le flambeau.

Toute clarté leur jette, innocente ou hardie,
Un désespoir amer ;
En effet, l'étincelle est tout un incendie,
La source est une mer !

Aussi lorsqu'ils ont vu nos astres sur leur route
Avoir mille rayons,
Ils ont appesanti l'épais brouillard du doute
Sur ce que nous croyons.

Lorsque nous leur disions nos chants, des chants sublimes
Qu'ils ne comprenaient pas,
Ils les examinaient, ces éplucheurs de rimes,
Avec leur froid compas !

Lorsque nous demandions les verges diaphanes
Dont le maître étoila
Notre ciel obscurci, de viles courtisanes
Répondaient : Nous voilà !

Mais j'en ai trouvé deux plus froides que les autres
Dans leur satiété,
Deux, l'Envie et la Faim, les plus dignes apôtres
De la société !

Si bien que j'ai creusé mon sillon dans ce monde
Égoïste et mauvais,
Lorsque l'autre patrie était seule féconde :
Mais celle-là, j'y vais !

— Non, dit-elle, vivons, ô mon idolâtrie !
Seigneur, rends-lui sa foi.
Ou si vraiment son âme irritée et meurtrie
A déjà soif de toi,

Si tu veux délivrer cette blanche colombe,
Seigneur, si tu le veux !
Fais-moi mourir aussi. Pour linceul dans sa tombe
Il aura mes cheveux. »

Or, Dieu prêta l'oreille à ces voix de la terre.
Des deux enfants liés
Il ne resta plus rien, qu'un tombeau solitaire
Et des chants oubliés.

III

LES DEUX FRÈRES

Patientez encor pour une autre folie.
Les temps sont si mauvais, que pour son pauvre amant
Ma Muse n'a gardé que sa mélancolie.
Donc naguères vivaient, sous l'azur d'Italie,
Deux frères de Toscane au langage charmant,
Qui n'avaient qu'eux au monde et s'aimaient saintement.

Deux lutteurs aguerris, formidables athlètes
Jetés dans le champ clos de la société,
Deux nobles parias, en un mot deux poëtes,
Fouillant dans la nature avec avidité.
Mêlant tout, leurs douleurs stériles et leurs fêtes,
Ils se cachaient ainsi, l'un sous l'autre abrité.

Oui, frères en effet! J'ai dit qu'ils étaient frères :
Je ne sais s'ils avaient sucé le même lait
Ou s'ils s'étaient pendus aux gorges de deux mères,
Mais ils craignaient de même et la honte et le laid.
Tous deux comme un bonheur s'étaient pris au collet,
Pour s'être rencontrés le soir aux réverbères.

Ils s'appelaient César et Stenio. Ce point
Éclairci, leurs passés faut-il que je les dise?
Le plus âgé des deux c'était César. La bise
Avait connu longtemps les trous de son pourpoint,
Comme la pauvreté son lit. De Cidalise,
Ayant aimé trop tôt, je pense, il n'en eut point.

Au fait, son existence avait été bizarre,
Car il était né bon dans un siècle de fer.
Rêveur dépaysé dont la folle guitare
Arrêtait le passant pour lui dire un vieil air,
Le monde le courba sous sa rigueur avare,
Et le fit, de son ciel, rouler dans un enfer.

Tout enfant, il aima sa mère, une danseuse
De Parme, qui louait à tout prix son coton.
Or, un jour, au sortir d'une nuit amoureuse
Avec un Nelleri, seigneur d'assez haut ton,
Comme il trouvait l'enfant d'une mine joyeuse,
Elle le lui vendit pour cent ducats, dit-on.

Ce seigneur l'aima fort trois jours. Mais sa maîtresse,
Femme blonde aux yeux noirs, qui le tenait en laisse,
S'amouracha bientôt d'un horrible épagneul.
Si bien qu'en un collége hostile à sa paresse,
Par un beau soir d'été, César se trouva seul
Comme un chevalier mort dans son rude linceul.

Dans ces groupes d'enfants, compagnons de servage,
Qui l'entouraient, cherchant son âme dans ses yeux,
César ne se dit rien, sinon que sous les cieux
Rien ne vaudrait pour lui sa liberté sauvage,
Sa course vagabonde aux sables du rivage
Et les enivrements de son cœur soucieux.

Quoiqu'il fût ennemi de toute amitié fausse,
Un d'entre eux, fin matois qu'on nommait Annibal,
Lui fit croire un instant à ces rêves qu'exauce
L'être à qui le soleil fait un manteau royal.
Donc, voilà son ami qui le baisse et le hausse
Comme un polichinelle au bout d'un fil d'archal.

Plus tard il pend sa vie aux lèvres d'une femme
Vénitienne, horrible et charmant amalgame
De feux voluptueux dans un cœur endormi ;
Et lorsqu'enfin Thisbé l'appelait : son Pyrame,
Il trouve un soir la belle ivre, et nue à demi,
Qui rêve son remords au bras de son ami.

C'est ainsi qu'il était, malheureux et tranquille,
Songeant aux vrais plaisirs si rares et si courts,
Le front pâli déjà par la débauche vile,
Et le cœur encor plein de ses jeunes amours,
Quand, près de la taverne où s'écoulaient ses jours,
Il vint à rencontrer Sténio par la ville.

Papillon de la rose et frère de l'oiseau,
C'était un doux jeune homme enivré d'ambroisie,
Amoureux du repos et de la fantaisie,
Laissant courir sa barque aux effluves de l'eau,
Et dans les bras nerveux de sa Muse choisie
Couché nonchalamment, comme dans un berceau.

La vaste Poésie est faite avec deux choses :
Une Ame, champ brûlé que fécondent les pleurs,
Puis une Lyre d'or, écho de ces douleurs,
Dont la corde se plie à ses métamorphoses,
Et vibre sous la peine et sous les amours roses,
Comme sous le baiser du vent un arbre en fleurs.

Oh ! lorsqu'on prend un livre et que l'on daigne lire
Une riche pensée écrite en nobles vers,
On ne sait pas combien la page et le revers
Ont pu coûter souvent de farouche délire
Et combien le gazon a de gouffres ouverts !
C'est César qui fut l'Ame, et Sténio la Lyre.

C'était un assemblage étrange, et que je veux
Vous peindre : l'un riant d'un sourire nerveux
Et sentant chaque jour le désespoir avide
Graver sur son front large une nouvelle ride,
Et l'autre, frais et rose avec de blonds cheveux,
Et foudroyant le mal de son doute candide.

Eh bien, l'un si joyeux et l'autre si souffrant,
Ils avaient confondu leurs deux âmes jumelles :
La souffrance brisée avec ses sombres ailes
Emportait le bonheur pour le faire plus grand,
Noyant sa douce voix dans les plaintes mortelles,
« Comme un flot de cristal dans un sombre torrent. »

C'est ainsi que César dans ses longues veillées
Disait à Sténio ses désillusions,
Ses premiers jours de foi, diaprés de rayons,
Ses espoirs, et comment sans relâche éveillées,
Des haines, par la nuit et l'enfer conseillées,
Souillent de leur venin tout ce que nous croyons.

Après avoir conté sa jeunesse si franche
Pleine d'enthousiasme et de rêves touchants,
Amoureuse des bois, de la nuit et des champs,
Et de l'oiseau craintif qui chante sur la branche,
Il lui parlait de l'homme, et disait ce qui tranche
Les fils de soie et d'or de l'amour et des chants.

Il lui disait comment, après des nuits de joie
Où l'amour étoilé semble un firmament bleu,
On s'éloigne à pas lents de la couche de soie,
Emportant dans son cœur la jalousie en feu,
Et comment à genoux, quand ce spectre flamboie,
On frappe sa poitrine, en criant : O mon Dieu!

Mais Sténio, pressant son âme parfumée
Et blanche jusqu'au fond comme une jeune fleur,
Enveloppait César de la foi de son cœur.
Il disait, entouré d'une blanche fumée,
Et caressant toujours sa cigarette aimée :
« Si c'est un rêve, ami, je veux rêver bonheur.

Je veux croire à l'amour, à la nature, à l'ange,
Au doux baiser fidèle, au serrement de main,
Au rhythme harmonieux, au nectar sans mélange,
Aux amantes qui font la moitié du chemin,
Et penser jusqu'au bout que leur blonde phalange,
En nous quittant le soir, espère un lendemain.

Je croirai que le monde est une grande auberge
Où l'hospitalité sans défiance héberge
Comme le grand seigneur, le passant hasardeux,
Et leur prête son lit sans se soucier d'eux. »
César, calme et pensif, répondait : « O cœur vierge! »
Et, la main dans la main, ils souriaient tous deux.

Mais lorsqu'ils se quittaient, c'était comme une trêve
Où chacun dans son cœur changeant de souvenir,
Y sentait circuler une nouvelle sève
Et comme un feu divin la force revenir.
Car ils rêvaient tous deux, sans s'avouer leur rêve,
Sténio de douleur, et César d'avenir!

Et quand César voulait attendre sur sa route
Le coursier de Lénore et le saisir aux crins,
Il se disait en lui, comme l'homme qui doute :
« Qui soustraira mon frère aux dangers que j'ai craints?
Je lui dois ma douleur, et je la lui dois toute,
Et j'en garde pour lui les splendides écrins. »

Mais lorsque Sténio fut complet, que la gloire
L'eut porté rayonnant à son temple d'ivoire,
César pensa tout bas : « O mort que je rêvais !
Puisque j'ai pour toujours assuré sa mémoire
Et qu'il sait à présent tout ce que je savais,
Je n'ai plus rien à dire au monde et je m'en vais !

J'étais le piédestal de sa blanche statue :
Les peuples aujourd'hui la lèvent de leurs fronts.
Puisque la seule foi que ma pensée ait eue
Marche dans son triomphe, à l'abri des affronts,
Je serai tombé seul sous le coup qui me tue,
Et le repos m'attend dans la tombe : mourons !

Oui, mourons aujourd'hui. Car si ma douleur cesse,
Je laisse l'agonie à celle que j'aimais.
Au milieu des plaisirs, du bruit, de la paresse,
Des chants harmonieux qui ne mourront jamais,
Les chants de Sténio vont lui dire sans cesse :
Regarde, ô Dalila ! la tombe où tu le mets ! »

Par malheur, Sténio ne savait pas maudire.
Il perdit, le poëte à la coupe de miel !
Ces vers remplis de pleurs et de rage et de fiel.
« Je cherche en vain, dit-il, mon magique délire,
Car César était l'Ame, et moi j'étais la Lyre,
Et l'âme de ma lyre est remontée au ciel ! »

IV

UNE NUIT BLANCHE

La ville, mer immense, avec ses bruits sans nombre,
A sur les flots du jour replié ses flots d'ombre,

Et la Nuit, secouant son front plein de parfums,
Inonde le ciel pur de ses longs cheveux bruns.
Moi, pensif, accoudé sur la table, j'écoute
Cette haleine du soir que je recueille toute.
Plus rien! ma lampe seule, en mon réduit obscur
De son pâle reflet inondant le vieux mur,
Dit tout bas qu'au milieu du sommeil de la terre
Travaille une pensée étrange et solitaire.
Et cependant ma tête est lourde, et je ne sens
Nul écho dans mon âme à mes pâles accents,
Et mes doigts engourdis laissent tomber ma plume.
C'est le sommeil qui vient. Non, mon regard s'allume,
Mon front est tout brûlant, ma main a frissonné.
Quel est ce bruit lointain? Ah! l'horloge a sonné!
Et la page est encor vierge. Mon corps débile
Se débat sous le feu d'une fièvre stérile.
J'attends en vain l'idée et l'inspiration.
Comme tu me mentais, splendide vision
Qui venais me bercer d'une espérance vaine!
Être impuissant! n'avoir que du sang dans la veine!
Avoir voulu d'un mot définir l'univers,
Et ne pouvoir trouver l'arrangement d'un vers!
Me suis-je donc mépris? Dans mon cœur qui ruisselle
Dieu n'avait-il pas mis la sublime étincelle?
Oh! si, je me souviens. En mes désirs sans frein,
Enfant, j'ai vu de près les colosses d'airain;
Je cherchais dans la forme ardemment fécondée
Le moule harmonieux de toute large idée;
J'allais aux géants grecs demander tour à tour
Quelle grâce polie ou quel rude contour
Fait vivre pour les yeux la synthèse éternelle.
L'esprit épouvanté, je me perdais en elle,
Tâchant de distinguer dans quels vastes accords
Se fondent les splendeurs des âmes et des corps,
Et méditant déjà comment notre génie

Impose une enveloppe à la chose infinie.
Hélas! amants d'un soir, en vain nous enlaçons
La morne Galatée et ses divins glaçons.
Pourquoi m'as-tu quitté, Muse blanche? O ma lyre!
Quel ouragan t'a pris ton suave délire?
Quelle foudre a brisé votre prisme éclatant,
O mes illusions de jeunesse? Pourtant
J'aime encor les longs bruits, le ciel bleu, le vieil arbre,
Les lointains discordants, et ma strophe de marbre
Sait encor rajeunir la grande Antiquité.
O Muse que j'aimais, pourquoi m'as-tu quitté?
Pourquoi ne plus venir sur ma table connue
Avec tes bras nerveux t'accouder chaste et nue?
Jetons les yeux sur nous, vieillards anticipés,
Cœurs souillés au berceau, parleurs inoccupés!
Ce qui nous perdra tous, ce qui corrode l'âme,
Ce qui dans nos cœurs même éteint l'ardente flamme,
C'est notre lâche orgueil, spectre qui devant nous
Illumine les fronts de la foule à genoux;
Le poison qui décime en un jour nos phalanges,
C'est ce désir de gloire et de vaines louanges
Qui fait bouillir le sang vers le cœur refoulé.
Oh! nous avons l'orgueil superbement enflé,
Nous autres! travailleurs qui voulons le salaire
Avant l'œuvre, et montrons une sainte colère
Pour saisir les lauriers avant la lutte! Enfants
Qui, le cigare en main, nous rêvons triomphants,
Vierges encor du glaive et du champ de bataille!
Nains au front dédaigneux qui haussons notre taille
Sur les calculs étroits de notre ambition,
Qui, blasés sans avoir connu la passion,
Croyons sentir en nous cette verve stridente
Que l'enfer avait mis dans la plume du Dante,
Ou le doute fatal qui réveillait Byron,
Comme un cheval fouetté par le vent du clairon!

Devant nous ont passé quelques sombres génies
Qui vous jetaient aux vents, farouches harmonies
Dont nous psalmodions une note au hasard!
Tout fiers d'avoir produit un pastiche bâtard,
D'avoir éparpillé quelques syllabes fortes,
Fous, ivres, éperdus, nous assiégeons les portes
Des Panthéons bâtis pour la postérité!
C'est un aveuglement risible en vérité!
Quand nous aurons longtemps sur les livres antiques
Interrogé le sens des choses prophétiques,
Lu sur les marbres saints d'Égine et de Paros
Le sort des Dieux, jouet mystérieux d'Éros;
Dans le livre du monde, à la page où nous sommes,
Quand nous épellerons le noir secret des hommes;
Quand nous aurons usé sans relâche nos fronts
Sous l'étude, et non pas sous de justes affronts,
O lutteurs, nous pourrons de notre voix profonde
Dire au monde : C'est nous, et remuer le monde.
Jusque-là, repliés, aux Zoïles méchants
Voilant avec amour l'ébauche de nos chants,
Étreignons la nature, et mesurons sans crainte
Ce bas-relief géant dont nous prenons l'empreinte!

V

LA VIE ET LA MORT

J'ai vu ces songeurs, ces poëtes,
Ces frères de l'aigle irrité,
Tous montrant sur leurs nobles têtes
Le signe de la Vérité.

Et près d'eux, comme deux statues
Qui naquirent d'un même effort,
Se tenaient, de blancheur vêtues,
Deux vierges, la Vie et la Mort.

J'ai vu le mendiant Homère,
Le grand Eschyle au cœur sans fiel,
Chauve, et dans sa vieillesse amère
Insulté par le vent du ciel ;

J'ai vu le lyrique Pindare,
L'élève divin de Myrtis
Dont un roi prenait la cithare,
Comme le chevreau broute un lys ;

J'ai vu mon père Aristophane
Blessé par des mots odieux,
Et devant le peuple profane
Défendant Eschyle et ses Dieux ;

J'ai vu buvant la sombre lie
De ses calices triomphants,
Sophocle, accusé de folie
Et maltraité par ses enfants ;

J'ai vu portant l'affreux stigmate,
Ovide fugitif, buvant
Le lait d'une jument sarmate
Au désert glacé par le vent ;

J'ai vu Dante en exil, et Tasse
Abandonné par sa raison,
Collant sa face morne et lasse
Aux noirs barreaux de sa prison.

Pareil au lion qui soupire
Sous le vil fouet de ses gardiens,
Hélas ! j'ai vu le dieu Shakspere
Aux gages des comédiens ;

J'ai vu Cervantes, pauvre esclave,
Au bagne exhalant ses sanglots,
Et Camoëns sanglant et hâve
Luttant dans l'écume des flots ;

J'ai vu, tant le destin se joue
En des caprices insensés,
Corneille marchant dans la boue
Avec ses souliers rapiécés,

Et Racine, cet idolâtre,
Tombant les regards éblouis
Par le tonnerre de théâtre
Que lançaient les yeux de Louis,

Et Chénier, dont le trait rapide
Atteignait sa victime au flanc,
Versant sur l'échafaud stupide
La belle pourpre de son sang.

Brillant de la splendeur première,
Tous ces grands exilés des cieux,
Tous ces hommes porte-lumière
Avaient des astres dans leurs yeux.

Lorsqu'elle frappait notre oreille
Avec le bruit du flot amer,
Leur voix immense était pareille
A la tumultueuse mer,

Et leur rire plein d'étincelles
Semblait lancer dans l'aquilon
Des flèches pareilles à celles
De l'archer Phébus Apollon.

Pourtant sans foyer et sans joie,
Sous les cieux incléments et froids
Ils traînaient leur misère, proie
De la foule, ou jouet des rois.

Et dans ses colères, la Vie,
Brisant ce qui leur était cher,
D'une dent folle, inassouvie,
Mordait cruellement leur chair.

Les mettant dans la troupe vile
Des mendiants que nous raillons,
Elle les poussait dans la ville
Affublés de sombres haillons ;

Sur eux acharnée en sa rage,
Et voulant les réduire enfin,
Elle leur prodiguait l'outrage,
La pauvreté, l'exil, la faim,

Et les pourchassait, misérables
Qui n'espèrent plus de rachats,
Ayant tous leurs fronts vénérables
Souillés de ses impurs crachats !

Mais enfin la compagne sûre
Venait ; la radieuse Mort
Lavait tendrement la blessure
De leurs seins exempts de remord.

Ainsi que les mères farouches
Qui sont prodigues du baiser,
Elle les baisait sur leurs bouches
Doucement, pour les apaiser.

Sous leurs pas, ainsi qu'une Omphale,
Elle étendait au grand soleil
La rouge pourpre triomphale
Pour leur faire un tapis vermeil,

Et sur leurs fronts brillants de gloire
Devant le peuple meurtrier,
Avec ses belles mains d'ivoire
Elle attachait le noir laurier.

VI

NOSTALGIE

Oh ! lorsque incessamment tant de caprices noirs
S'impriment à la rame,
Et que notre Thalie accouche tous les soirs
D'un nouveau mélodrame ;

Que les analyseurs sur leurs gros feuilletons
Jettent leur sel attique,
Et, tout en disséquant, chantent sur tous les tons
Les devoirs du critique ;

Que dans un bouge affreux des orateurs blafards
Dissertent sur les nègres,
Que l'actrice en haillons étale tous ses fards
Sur ses ossements maigres ;

Qu'au bout d'un pont très-lourd trois cents provinciaux,
Tout altérés de lucre,
Discutent gravement en des termes si hauts
Sur l'avenir du sucre ;

Que de piètres Phébus au regard indigo
Flattent leur Muse vile,
Encensent d'Ennery, jugent Victor Hugo,
Et font du vaudeville ;

Lorsque de vieux rimeurs fatiguent l'aquilon
De strophes chevillées,
Que sans nulle vergogne on expose au Salon
Des femmes habillées ;

Que chez nos miss Lilas, entre deux verres d'eau,
Un grand renom se forge,
Que nos beautés du jour, reines par Cupido,
N'ont pas même de gorge ;

Qu'entre des arbres peints, à ce vieil Opéra
Dont on dit tant de choses,
Les fruits du cotonnier qu'un lord Anglais paiera
Dansent en maillots roses ;

Que ne puis-je, ô Paris, vieille ville aux abois,
Te fuir d'un pas agile,
Et me mêler là-bas, sous l'ombrage des bois,
Aux bergers de Virgile !

Voir les chevreaux lascifs errer près d'un ravin
Ou parcourir la plaine,
Et, comme Mnasylus, rencontrer, pris de vin,
Le bon homme Silène ;

Près des saules courbés poursuivre Amaryllis
Au jeune sein d'albâtre,
Voir les nymphes emplir leurs corbeilles de lys
Pour Alexis le pâtre ;

Dans les gazons fleuris, au murmure de l'eau,
Dépenser mes journées
A dire quelques chants aux filles d'Apollo
En strophes alternées ;

Pleurer Daphnis ravi par un cruel destin,
Et, fuyant nos martyres,
Mieux qu'Alphesibœus en dansant au festin
Imiter les Satyres !

Février 1842.

LA RENAISSANCE

Ameine avecques toy la Cyprienne sainte...
RONSARD, Églogue II.

On a dit qu'une vierge à la parure d'or
Sur l'épaule des flots vint de Chypre à Cythère,
Et que ses pieds polis, en caressant la terre,
A chacun de ses pas laissèrent un trésor.

L'oiseau vermeil, qui chante en prenant son essor,
Remplit d'enchantements la forêt solitaire,
Et les ruisseaux glacés où l'on se désaltère,
Redirent aux oiseaux des chants plus doux encor.

La fleur s'ouvrit plus pure aux baisers de la brise,
Et sous les myrtes verts, la vierge plus éprise
Releva dans ses bras son amant à genoux.

De même quand plus tard, autre Anadyomène,
La Renaissance vint, et rayonna sur nous,
Toute chose fleurit au fond de l'âme humaine.

Juin 1842.

Trois femmes à la tête blonde
Pour une mission féconde
Ont rayonné sur notre monde :

Ève, la Joie et la Beauté ;
Maria, la Virginité ;
Madeleine, la Charité.

Toutes trois, dans la même extase,
Sur nos pieds tout souillés de vase
Jettent les parfums de leur vase.

Juin 1842.

LA DÉESSE

Quand au matin ma deesse s'habille
D'un riche or crespe ombrageant ses talons...
RONSARD, *Amours*, Premier livre.

Quand les trois déités à la charmante voix
Aux pieds du blond Pâris mirent leur jalousie,
Pallas dit à l'enfant : « Si ton cœur m'a choisie,
Je te réserverai de terribles exploits. »

Junon leva la tête, et lui dit : « Sous tes lois
Je mettrai, si tu veux, les trônes de l'Asie,
Et tu dérouleras ta riche fantaisie
Sur les fronts inclinés des peuples et des rois. »

Mais celle devant qui pâlissent les étoiles
Inexorablement détacha ses longs voiles
Et montra les splendeurs sereines de son corps.

Et toi lèvre éloquente, ô raison précieuse,
O Beauté, vision faite de purs accords,
Tu le persuadas, grande silencieuse!

Juin 1842.

Sachons adorer! Sachons lire!
La Coupe, le Sein et la Lyre
Nous donnent le triple délire.

Symbole dont le fier dessin
Fut jadis moulé sur le Sein,
La Coupe inspire un grand dessein.

La Lyre, voix de l'Ionie,
Que le vulgaire admire et nie,
Contient la céleste harmonie.

Juin 1842.

IDOLATRIE

Les sociétés polies, mais idolâtres, de Rome et d'Athènes ignoraient la céleste dignité de la femme, révélée plus tard aux hommes par le Dieu qui voulut naître d'une fille d'Ève.

VICTOR HUGO, *Littérature et Philosophie mêlées.*

Mètre divin, mètre de bonne race,
Que nous rapporte un poëte nouveau,
Toi qui jadis combattais pour Horace,
Rhythme de Sappho!

Fais-moi fléchir la belle nymphe éprise
Que je désire avec un doux émoi,
Quoique son cœur pour Diane méprise
Et Vénus et moi!

Car, chaque nuit, les Grâces, sœurs fidèles,
Réglant leur pas dans un céleste accord,
Baisent son sein lorsque, blanche comme elles,
Lydia s'endort.

Si demi-nue avec les chasseresses
Elle poursuit l'ombre sous vos roseaux,
Oh! faites-lui vos plus folles caresses,
Naïades des eaux!

Inspire-moi, toi qui portes la lyre,
Toi dont le char devance l'aquilon,
Des chants que brûle un amoureux délire,
Phœbus Apollon!

Et toi, Cypris, veux-tu la prendre au piége?
Je t'offre alors avec un myrte vert
Des tourtereaux plus blancs que n'est la neige
Ou le lys ouvert!

Juin 1842.

Même en deuil pour cent trahisons,
A vos soleils nous embrasons
Nos cœurs meurtris, jeunes saisons!

O premières roses trémières!
O premières amours! Premières
Aurores, aux riches lumières!

Malgré l'hiver et les autans,
En soi l'on rappelle en tout temps
Vos étés aux cheveux flottants!

Juin 1842.

AMOUR ANGÉLIQUE

> Oh! l'amour! dit-elle, — et sa voix tremblait et son œil rayonnait, — c'est être deux et n'être qu'un. Un homme et une femme qui se fondent en un ange, c'est le ciel.
>
> VICTOR HUGO, *Notre-Dame de Paris*, liv. II, chap. VII.

L'ange aimé qu'ici-bas je révère et je prie
Est une enfant voilée avec ses longs cheveux,
A qui le ciel, pour qu'elle nous sourie,
A donné le regard de la vierge Marie.

Ame que l'azur expatrie
Pour qu'elle recueille nos vœux,
Jeune âme limpide et fleurie
Comme les fleurs de la prairie
Aux calices roses ou bleus!

Comme l'autre Éloa, c'est la sœur des archanges,
Qui, pour nous faire vivre aux mystiques amours,
A quitté les blondes phalanges
Et souille ses pieds blancs à parcourir nos fanges.

Aussi nos ferveurs sont étranges :
Ce sont des rêves sans détours,
Ce sont des plaisirs sans mélanges,
Des extases et des échanges
Qui dureront plus que les jours!

C'est un chemin frayé plein d'une douce joie,
Un vase de parfums, une coupe de miel,
Un météore qui flamboie
Comme un beau chérubin dans sa robe de soie.

Il ne craint pas que Dieu le voie :
C'est un amour pur et sans fiel
Où toute notre âme se noie
Et dont l'aile ne se déploie
Que pour s'élancer vers le ciel!

Juin 1842.

LOYS

Elle cueille des marguerites
et les effeuille pour s'assurer de
l'amour de Loys.

THÉOPHILE GAUTIER, *Giselle*,
acte I, scène IV.

Mon Loys, j'ai, sous vos prunelles,
Oublié, dans mon cœur troublé,
Mon époux qui s'en est allé
Pour combattre les infidèles.
Quand nous le croirons loin encor,
Il sera là, Dieu nous pardonne !
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

J'ai lu dans un ancien poëme
Qu'une autre Yolande autrefois
Près de son page Hector de Foix
Oublia son époux de même.
Elle gardait comme un trésor
Ces extases que l'amour donne. —
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

Or, Yolande était duchesse,
Mille vassaux étaient son bien,
Et son bel ami n'avait rien
Que ses cheveux blonds pour richesse.
Pour cet enfant aux cheveux d'or
La dame eût vendu sa couronne. —
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

Ces amants qu'un doux rêve assemble,
Ont souvent passé plus d'un jour
A se dire des chants d'amour,
Ou bien à regarder ensemble
Les oiseaux prendre leur essor
Vers l'azur qui tremble et frissonne. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Ou bien ils passaient leurs journées
A revoir d'auréoles ceints
Les bonnes Vierges et les saints
Dans les Bibles enluminées.
L'Amour dit son confiteor
Sans écouter l'heure qui sonne. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Un soir que dans un long délire
Leurs lèvres roses s'assemblaient
Et que leurs doux baisers semblaient
Les frémissements d'une lyre,
On entendit au corridor
Les pas de l'époux en personne. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Sais-tu quel sort on nous destine?
Le malheureux page exilé,
Plein d'un regret inconsolé,
Alla mourir en Palestine.
Toujours pleurant son cher Hector,
La dame au couvent mourut nonne. —
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Février 1841

Bien souvent je revois sous mes paupières closes,
La nuit, mon vieux Moulins bâti de briques roses,
Ses cours tout embaumés par la fleur du tilleul,
L'Allier avec son pont bâti par mon aïeul,
Les fontaines, les champs, les bois, les chères tombes,
Le ciel de mon enfance où volent des colombes,
Les larges tapis d'herbe où l'on m'a promené
Tout petit, la maison riante où je suis né
Et les chemins touffus, creusés comme des gorges,
Qui mènent si gaiement vers ma belle Font-Georges,
A qui mes souvenirs les plus doux sont liés.
  Et son sorbier, son haut salon de peupliers,
Sa source au flot si froid par la mousse embellie
Où je m'en allais boire avec ma sœur Zélie,
Je les revois ; je vois les bons vieux vignerons
Et les abeilles d'or qui volaient sur nos fronts,
Le verger plein d'oiseaux, de chansons, de murmures,
Les pêchers de la vigne avec leurs pêches mûres,
Et j'entends près de nous monter sur le coteau
Les joyeux aboiements de mon chien Calisto !

Septembre 1841.

LEÏLA

Tu as loué Leïla en rimes qui, par leur enchaînement, donnent l'idée d'une étoffe rayée d'Yémen.

TRADUCTION D'UN POÈME ARABE, *Notes des* Orientales.

Il semble qu'aux sultans Dieu même
Pour femmes donne ses houris.
Mais, pour moi, la vierge qui m aime,
La vierge dont je suis épris, —

Les sultanes troublent le monde
Pour accomplir un de leurs vœux, —
La vierge qui m'aime est plus blonde
Que les sables sous les flots bleus.

Le duvet où leur front sommeille
Au poids de l'or s'amoncela. —
La fleur qui s'ouvre est moins vermeille
Que les lèvres de Leïla.

Elles ont la ceinture étroite,
Les perles d'or et le turban. —
Sa taille flexible est plus droite
Que les cèdres du mont Liban !

Elles ont le hamac qui penche
Et les berce en son doux essor. —
L'étoile au front des cieux est blanche,
Mais sa joue est plus blanche encor.

Elles ont la fête nocturne
Aux lueurs des flambeaux tremblants. —
Ses bras comme des anses d'urne
S'arrondissent polis et blancs.

Elles ont de beaux bains de marbre,
Où sourit le ciel étoilé. —
Elle dormait au pied d'un arbre
Et j'ai vu son sein dévoilé.

Chaque esclave au tyran veut plaire
Comme chaque fleur au soleil. —
Elle n'a pas eu de colère
Lorsque j'ai troublé son sommeil.

Dans leurs palais d'or, prisons closes,
Leurs chants endorment leurs ennuis. —
Elle m'a dit tout bas des choses
Que je rêve tout haut les nuits !

Sa Hautesse les a d'un signe,
Il est le seul et le premier. —
Ses bras étaient comme la vigne
Qui s'enlace aux bras du palmier !

Quand un seul maître a cent maîtresses,
Un jour n'a pas de lendemain. —
Elle m'inondait de ses tresses
Pleines d'un parfum de jasmin !

Ce sont cent autels pour un prêtre,
Ou pour un seul char cent essieux. —
Nous avons cru voir apparaître
La neuvième sphère des cieux !

Quelquefois les sultanes lèvent
Un coin de leur voile en passant. —
Nous avions l'extase que rêvent
Les élus du Dieu tout-puissant !

Mais ce crime est la perte sûre
Des amants, toujours épiés. —
Laissez-moi baiser sa chaussure
Et mettre mon front sous ses pieds !

Février 1841.

VÉNUS COUCHÉE

D'un plus hault vol, d'aile mieux emplumée
Ne la pouuoit rauir ce petit Dieu ;
Et ne pouuoit encor' en plus hault lieu,
Ny en plus seur sa flamme estre allumée.

IOACHIM DV BELLAY, *Inscriptions.*

L'été brille ; Phœbus perce de mille traits,
En haine de sa sœur, les vierges des forêts,
Et dans leurs flancs brûlés de flammes vengeresses
Il allume le sang des jeunes chasseresses.
Dans les sillons rougis par les feux de l'été,
Entouré d'un essaim, le bœuf ensanglanté
Marche les pieds brûlants sous de folles morsures.
Tout succombe : au lointain les Nymphes sans ceintures
Avec leurs grands cheveux par le soleil flétris
Épongent leurs bras nus dans les fleuves taris,
Et, fuyant deux à deux le sable des rivages,
Vont cacher leurs ardeurs dans les antres sauvages.
Dans le fond des forêts, sous un ciel morne et bleu,
Vénus, les yeux mourants et les lèvres en feu,
S'est couchée au milieu des grandes touffes d'herbe
Ainsi qu'une panthère indolente et superbe.
Dénouant son cothurne et son manteau vermeil,
Elle laisse agacer par les traits du soleil

Les beaux reins d'un enfant qui dort sur sa poitrine,
Et tandis que frémit sa lèvre purpurine,
Un ruisseau murmurant sur un lit de graviers,
Amoureux de Cypris, vient lui baiser les pieds.
Sur son beau sein de neige Éros maître du monde
Repose, et les anneaux de sa crinière blonde
Brillent, et cependant qu'un doux zéphyr ami
Caresse la guerrière et son fils endormi,
Près d'eux gisent parmi l'herbe verte et la menthe
Les traits souillés de sang et la torche fumante.

Février 1841.

Pourquoi, courtisane,
Vendre ton amour,
La fleur diaphane,

La fleur diaphane
Que fleurit le jour
Et que la main fane,

La rose d'amour ?

— Pourquoi, blond poëte,
Ouvrir au passant
Ta douleur muette,

Ta douleur muette,
Lys éblouissant
Que la foule jette

Et brise en passant ?

— Ton cœur qui se pâme
Brûle pour chacun :
Tu souilles la flamme !

— Tu souilles la flamme !
Tout a son parfum :
La caresse et l'âme,

Dans tout, dans chacun !

— Mon hymne rapporte
Comme un souvenir
La croyance morte.

— La croyance morte
Ne peut revenir
Par la même porte,

Comme un souvenir ;

Mais quand l'amour cesse,
On vient l'allumer
A ma folle ivresse.

— Oh va ! nulle ivresse
Ne peut ranimer
L'amour en détresse,

Ni le rallumer !

Février 1841.

LE STIGMATE

Et in fronte ejus nomen scriptum : Mysterium...

Apocalypsis, caput XVII.

Une nuit qu'il pleuvait, un poëte profane
M'entraîna follement chez une courtisane
Aux épaules de lys, dont les jeunes rimeurs
Couronnaient à l'envi leur corbeille aux primeurs.
Or, je me promettais une femme superbe
Souriant au soleil comme les blés en herbe,
Avec mille désirs allumés dans ces yeux
Qui reflètent le ciel comme les bluets bleus.
Je rêvais une joue aux roses enflammées,
Des seins très à l'étroit dans des robes lamées,
Des mules de velours à des pieds plus polis
Que les marbres anciens par Dypœne amollis,
Dans une bouche folle aux perles inconnues
La Muse d'autrefois chantant des choses nues,
Des Boucher fleurissants épanouis au mur,
Et des vases chinois pleins de pays d'azur.
Hélas ! qui se connaît aux affaires humaines ?
On se trompe aux Agnès tout comme aux Célimènes :
Toute prédiction est un rêve qui ment !
Ainsi jugez un peu de mon étonnement
Lorsque la Nérissa de la femme aux épaules
Vint, avec un air chaste et des cheveux en saules,
Annoncer nos deux noms, et que je vis enfin
L'endroit mystérieux dont j'avais eu si faim.
C'était un oratoire à peine éclairé, grave
Et mystique, rempli d'une fraîcheur suave,
Et l'œil dans ce réduit calme et silencieux
Par la fenêtre ouverte apercevait les cieux.

Le mur était tendu de cette moire brune
Où vient aux pâles nuits jouer le clair de lune,
Et pour tout ornement on y voyait en l'air
La Melancholia du maître Albert Dürer,
Cet Ange dont le front, sous ses cheveux en ondes,
Porte dans le regard tant de douleurs profondes.
Sur un meuble gothique aux flancs noirs et sculptés
Parlant des voix du ciel et non des voluptés,
Souriait tristement une Bible entr'ouverte
Sur une tranche d'or ouvrant sa robe verte.
Pour la femme, elle était assise, en peignoir brun,
Sur un pauvre escabeau. Ses cheveux sans parfum
Retombaient en pleurant sur sa robe sévère.
Son regard était pur comme une primevère
Humide de rosée. Un long chapelet gris
Roulait sinistrement dans ses doigts amaigris,
Et son front inspiré, dans une clarté sombre
Rayonnait à l'entour, plein de lumière et d'ombre !
Mais bientôt je vis luire, en m'approchant plus près
Dans ce divin tableau, sombre comme un cyprès,
Dont mon premier regard n'avait fait qu'une ébauche,
Aux lèvres de l'enfant le doigt de la débauche,
Sur les feuillets du livre une tache de vin.
Et je me dis alors dans mon cœur : « C'est en vain
Que par les flots de miel on déguise l'absinthe,
Et l'orgie aux pieds nus par une chose sainte.
Car Dieu, qui ne veut pas de tare à son trésor
Et qui pèse à la fois dans sa balance d'or
Le prince et la fourmi, le brin d'herbe et le trône,
Met la tache éternelle au front de Babylone ! »

Février 1841.

PROSOPOPÉE D'UNE VÉNUS

Si quelque Vénus toute nue
Gémit, pauvre marbre désert,
C'est lui dans la verte avenue
Qui la caresse et qui la sert.

VICTOR HUGO, *Les Voix intérieures.*

Hélas ! sous ce ciel froid et sous ces voûtes d'arbre,
J'ai le cœur tout glacé dans ma robe de marbre,
Et par mes yeux, troués d'ulcères inconnus,
La pluie en gémissant pleure sur mes bras nus.
Entre mes pieds, jadis plus blancs que des étoiles,
La jalouse Arachné tisse ses fines toiles,
Et tu n'es plus, Scyllis, pour que sous ton ciseau
Je me relève un jour souple comme un roseau !
En ces temps où la fleur se cache sous les herbes,
Nul ne sait le secret de nos formes superbes ;
Nul ne sait revêtir quelque rêve éclatant
De contours gracieux, et dans son cœur n'entend
L'harmonie imposante et la sainte musique
Que chantent les accords de la beauté physique !
Hélas ! qui me rendra ces jours pleins de clarté
Où l'on ne m'appelait que Vénus Astarté,
Où, seule, ma pensée habitait sous la pierre,
Mais où mon corps vivait dans la nature entière,
Où Glycère et Lydie, où Clymène et Phyllis
Portaient mes noms écrits sur leurs gorges de lys ;
Où, pour l'artiste élu qui pare et qui contemple,
Chaque âge avait un nom, chaque harmonie un temple ?
Oh ! trois et quatre fois malheur au siècle d'or
Où l'artiste éperdu foule aux pieds son trésor !
Car il ignore, hélas ! par quel grave mystère
Je venais pour instruire et féconder la terre,

Et pour épanouir dans mon type indompté
Le secret de l'extase et de la volupté !
Car à chaque morceau qui se brise et qui tombe
De mon vieux piédestal, la divine colombe
Que depuis trois mille ans je retiens dans ma main
Fait un nouvel effort pour s'ouvrir un chemin ;
Et, délaissant un jour l'enveloppe brisée,
Nous nous envolerons vers la voûte irisée,
Emportant toutes deux loin de ce monde vain,
Moi la beauté plastique, elle l'amour divin !

Février 1841.

L'AURÉOLE

> Par le ciel, cette enfant est belle ; de ma vie je n'ai rien vu de pareil...
>
> GŒTHE, *Faust*.

C'était la fin d'un bal ; nous étions presque à l'heure
Où sous la volupté l'archet frissonne et pleure,
Où sous les gants flétris les doigts serrent les doigts,
Où les fleurs et les pas, les rayons et les voix
Et la gaze envolée en un tourbillon frêle
Jettent au cœur troublé leur parfum qui se mêle ;
A l'heure où l'on croit voir en ces enivrements
Des maîtresses d'un jour caresser leurs amants,
Et les fresques sourire, et l'extase physique
Courir dans l'air, mêlée à des flots de musique !
Tantôt c'était la joie, et le quadrille ardent
Dont le chant tourbillonne et s'élance en grondant,
Qui tantôt rit et chante en strophes inégales,

Puis s'arrête et bondit en éclats de cymbales,
Et penche sur les fronts plus d'un front endormi
Que des mots bégayés font rougir à demi!
Puis la valse, qui met sur votre cœur, pensive
Comme un myosotis incliné sur la rive,
Une vierge aux yeux bleus, et dont l'accent vainqueur
La met si près de nous qu'on sent battre son cœur,
Et que, dans cette fièvre ardente et souveraine,
L'enfant, sans rien comprendre au charme qui l'entraîne,
Parmi le chœur rapide, a l'air, en se penchant,
D'un ange fasciné par le démon du chant!
Oh! comme ce soir-là les femmes étaient belles!
Les unes, au front grec sous des cheveux rebelles,
Levant avec fierté leurs bras polis et blancs;
D'autres, les yeux voilés, comme des lys tremblants
Qui par un soir d'été pleurent sous la rafale,
Baissant leur cou soyeux veiné de tons d'opale;
Toutes ivres d'amour, et pour l'œil enchanté,
Surpassant l'hyperbole et l'idéalité!
Et je noyais mes yeux dans ces cheveux en tresses,
Et je jetais mon âme à ces enchanteresses
Si sveltes qu'on eût dit ces essaims de Willis
Qui sortent en dansant des corolles de lys!
Mais tout changea bientôt et je n'en vis plus qu'une :
De même, quand Phœbé sur le char de la lune
Apparaît dans les cieux de saphir et d'azur,
Tout se voile et s'efface, et son front seul est pur.
Celle que j'entrevis en oubliant les autres,
Madame, avait des yeux brillants comme les vôtres,
Des cheveux d'or, des mains qui n'avaient rien d'humain,
Et des pieds à tenir dans le creux de la main.
Ajoutez un cou mat de cette blancheur rare
Qui fait paraître jaune un marbre de Carrare,
Et deux bras qui prouvaient, ineffable collier,
Que Lysippe à Samos ne fut qu'un écolier!

Je cherchai donc en moi quelle rouerie exquise
Subjuguerait d'un coup cette blonde marquise,
Plus rapide en sa course avec son front riant
Que n'était Lazzara, Camille d'Orient !
Mais quand je m'approchai, je vis sa tête ceinte
D'un tel rayonnement de pudeur grave et sainte,
Il était si divin, le rhythme de ses pas,
Que, don Juan dérouté, je n'osai même pas
Comme le docteur Faust, en me penchant vers elle,
Lui dire à demi-voix : « Ma belle demoiselle ! »

Février 1841.

LES IMPRÉCATIONS D'UNE CARIATIDE

Que la cariatide, en sa lente révolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte
Et dise : C'est assez !
VICTOR HUGO, *Les Voix intérieures.*

C'est le réveil, le déchaînement et la vengeance des cariatides.
VICTOR HUGO, *Le Rhin*, lettre XXIV.

Puisse le Dieu vivant dessécher la paupière
A qui m'a mise là vivante sous la pierre,
Et, comme un enfant porte un manteau de velours,
M'a forcée à porter ces édifices lourds,
Ces vieux murs en haillons, ces maisons condamnées,
Dont le gouffre est si plein de choses et d'années
Que je me sentirais moins de crispations
A tenir sur mon dos les Tyrs et les Sions
Que laissa choir le monde aux deux bras atlastiques,

Ou bien à soulever les vagues élastiques
Qui dorment à demi dans les noirs Océans
Comme dans son désert le troupeau des géants!
Si bien que mieux vaudrait sous la blonde phalange
Tomber, comme Jacob dans sa lutte avec l'ange,
Ou soutenir du front avec les yeux ouverts
Goethe, dont la pensée était un univers!
Oh! si le feu divin qui brûla les Sodomes,
Fait palpiter un jour ces pierres et ces dômes,
Ces clochetons à dents, ces larges escaliers
Que dans l'ombre une main gigantesque a liés,
Ces monolithes noirs qui n'ont fait qu'une rampe,
Ces monstres vomissants dont la cohorte rampe
De la fondation jusqu'à l'entablement,
Ces granits attachés impérissablement;
Si ce monde sur eux se déchire et s'écroule
Sous le souffle embrasé de ce simoun que roule
L'ouragan furieux des révolutions
Sur les peuples trop pleins de leurs pollutions;
Si, dégageant alors son bras et sa mamelle
Du vieux mur qui gémit et qui souffre comme elle,
La statue à son tour peut jeter sur leur dos
Une expiation et choisir les fardeaux,
Je mettrai ce jour-là sur l'épaule des hommes,
Au lieu des monuments, tombeaux sous qui nous sommes,
Au lieu des clochetons et des granits quittés,
Le poids intérieur de leurs iniquités!

Février 1841.

LIVRE TROISIÈME

ERATO

Nature, où sont tes Dieux? O prophétique aïeule,
O chair mystérieuse où tout est contenu,
Qui pendant si longtemps as vécu de toi seule
Et qui sembles mourir, parle, qu'est devenu
Cet âge de vertu que chaque jour efface,
Où le sourire humain rayonnait sur ta face?
Où s'est enfui le chœur de tes Olympiens ?
O Nature à présent désespérée et vide,
Jadis l'affreux désert des Éthiopiens
Sous le midi sauvage ou sous la nuit livide
Fut moins appesanti, moins formidable, et moins
Fait pour ce désespoir qui n'a pas de témoins,
Que tu ne m'apparais à présent tout entière,
Depuis que tu n'as plus ce chœur mélodieux
De tes fils immortels, orgueil de la Matière.
Aïeule au flanc meurtri, Nature, où sont tes Dieux?
Jadis, avant, hélas! que l'Ignorance impie
T'eût dédaigneusement sous ses pieds accroupie,
Nature, comme nous tu vivais, tu vivais!
Avec leurs rocs géants, leurs granits et leurs marbres,
Les monts furent alors les immenses chevets
Où tu dormais la nuit dans ta ceinture d'arbres.
Les constellations étaient des yeux vivants,
Une haleine passait dans le souffle des vents ;
Leur aile frissonnante aux sauvages allures
Qui brise dans les bois les grands feuillages roux,
En pliant les rameaux courbait des chevelures,

Et dans la mer, ces flots palpitants de courroux
Ainsi que des lions, qui sous l'ardente lame
Bondissent dans l'azur, étaient des seins de femme.
Mais que dis-je, ô Dieux forts, Dieux éclatants, Dieux beaux,
Triomphateurs ornés de dépouilles sanglantes,
Porteurs d'arcs, de tridents, de thyrses, de flambeaux,
De lyres, de tambours, d'armes étincelantes,
Voyageurs accourus du ciel et de l'enfer,
Qui parmi les buissons de Sicile et de Corse
Avec vos cheveux blonds toujours vierges du fer
Parliez dans le nuage et viviez dans l'écorce,
Dieux exterminateurs des serpents et des loups,
Non, vous n'êtes pas morts! En vain l'homme jaloux
Dit que l'Érèbe a clos vos radieuses bouches :
Moi qui vous aime encor, je sais que votre voix
Parle, et, loin du vulgaire hébété, je vous vois!
Je vous vois, ô Bacchus, Diane aux yeux farouches,
Vénus, et toi surtout dont le nom triomphant
Écrasera toujours leur espoir chimérique,
O Muse! qui naguère et tout petit enfant
M'as choisi pour les vers et pour le chant lyrique!
Nourrice de guerriers, louangeuse Érato!
Déjà le blanc cheval aux yeux pleins d'étincelles,
Impatient du libre azur, ouvre ses ailes
Et de ses pieds légers bondit sur le coteau.
Saisis sa chevelure, et dans l'herbe fleurie
Que le coursier t'emporte au gré de sa furie!
Puis quand tu reviendras, Muse, nous chanterons.
Va voir les durs combats, les grands chocs, les mêlées,
Les crinières de pourpre au vent échevelées,
Les blessures brisant les bras, trouant les fronts,
Et, comme un vin joyeux sort des vendanges mûres,
Le rouge flot du sang coulant sur les armures,
Et l'épée autour d'elle agitant ses éclairs,
Et les soldats avec une âme vengeresse

S'élançant, emportés par le chef aux yeux clairs.
Va, mais, que ni les rois, ni le peuple, ô Déesse,
Ne puissent te convaincre et changer ton dessein,
Car seule gouvernant les chants où tu les nommes,
Plus forte que la vie et le destin des hommes,
L'immuable Justice habite dans ton sein.
Puis tu délaceras ta cuirasse guerrière.
Alors, bravant l'orage effroyable et ses jeux,
Marche, tes noirs cheveux au vent, dans la clairière,
Va dans les antres sourds, gravis les rocs neigeux,
Près des gouffres ouverts et sur les pics sublimes,
Qui fument au soleil, de glace hérissés,
Respire, et plonge-toi dans les fleuves glacés.
Muse, il est bon pour toi de vivre sur les cimes,
De sentir sur ton sein la caresse des airs,
De franchir l'âpre horreur des torrents sans rivages,
Et, quand les vents affreux pleurent dans les déserts,
De livrer ta poitrine à leurs bouches sauvages.
Le flot aigu, le mont qu'endort l'éternité,
La forêt qui grandit selon les saintes règles,
La neige sans souillure et les chemins des aigles
Conviennent, ô Déesse, à ta virginité.
Car rien ne doit ternir ta pureté première
Et souiller par un lourd baiser matériel
Ta belle chair, pétrie avec de la lumière.
Ton véritable amant, chaste fille du ciel,
Est celui qui, malgré ta voix qui le rassure
Et ton regard penché sur lui, n'oserait pas
D'une lèvre timide effleurer ta chaussure
Et baiser seulement la trace de tes pas.
Oui, c'est moi qui te sers et c'est moi qui t'adore.
Viens ! ceux qu'on a crus morts, nous les retrouverons !
Les guerriers, les archers, les rois, les forgerons,
Les reines de l'azur aux fronts baignés d'aurore!
Viens, nous retrouverons le fils des rois Titans

Assis, la foudre en main, dans les cieux éclatants;
Celle qui de son front jaillit, Déesse armée,
Comme jaillit l'éclair de la nue enflammée,
Et celui qui se plaît aux combats, dans les cris
D'horreur, et portant l'arc avec sa fierté mâle
Cette amante des bois, la chasseresse pâle
Qui court dans les sentiers par la neige fleuris
Et montre ses bras nus tachés du sang des lices ;
Celui qui dans les noirs marais vils et rampants
Exterminant les nœuds d'hydres et de serpents,
De ses traits lourds d'airain les tue avec délices ;
Puis, celui qui régit les Déesses des flots;
Celui-là qu'on déchire en ses douleurs divines,
Qui meurt pour nous et pour apaiser nos sanglots,
Dieu fort, renaît vivant et chaud dans nos poitrines;
Celle qui s'élançant quand l'âpre hiver s'enfuit,
Ressuscite du noir enfer et de la nuit,
Et celle-là surtout, vierge délicieuse,
Qui fait grandir, aimer, naître, sourdre, germer,
Fleurir tout ce qui vit, et vient tout embaumer
Et fait frémir d'amour les chênes et l'yeuse,
Et fait partout courir le grand souffle indompté
De l'ardente caresse et de la volupté.
Près de nous brilleront le sceptre que décore
Une fleur, le trident et, plus terrible encore,
La ceinture qui tient les désirs en éveil ;
L'épée au dur tranchant, belle et de sang vermeille,
Dont la lame d'airain pour la forme est pareille
A la feuille de sauge, et qui luit au soleil;
L'arc, le thyrse léger, la torche qui flambloie ;
Et la grande Nature avec ses milliers d'yeux
Nous verra, stupéfaite en sa tranquille joie,
Voyageurs éblouis, lui ramener ses Dieux !

Février 1841.

A VÉNUS DE MILO

O Vénus de Milo, guerrière au flanc nerveux,
Vous dont le front correct sous vos divins cheveux
Songe, et dont une flamme embrase la paupière,
Rêve aux plis arrêtés, grand poëme de pierre,
Débordement de vie avec art compensé,
Vous qui depuis mille ans avez toujours pensé,
J'adore votre bouche où le courroux flamboie
Et vos seins frémissants d'une tranquille joie.
Et vous savez si bien ces amours éperdus
Que si vous retrouviez un jour vos bras perdus
Et qu'à vos pieds brisés tombât votre tunique,
Nos froideurs pâmeraient dans un combat unique,
Et vous m'étaleriez votre ventre indompté,
Pour y dormir un soir comme un amant sculpté!

1er mars 1842.

A VICTOR HUGO

— 1842 —

Sur ton front brun comme la nuit,
Maître, aucun fil d'argent ne luit,
Et ta tête, qu'un Dieu protége,
N'a pas de neige.

Pourtant, dans ton labeur sacré,
Tu te vois déjà vénéré,
O génie immense et tranquille,
Comme un Eschyle.

A ta lèvre qui boit le miel
Des fleurs, et la clarté du ciel,
La Gloire, innocente comme elle,
Tend sa mamelle.

Des rois te tiennent l'étrier,
Et l'ombre noire du laurier,
Que rien ne ternit et n'efface,
Est sur ta face.

Près de toi, sous son blanc manteau,
Veille la chanteuse Érato,
Qui fait parler la grande lyre
Dans son délire ;

Vers Oreste, son louveteau,
Fuyant sous le sombre couteau,
La Tragédie aux yeux de spectre
Conduit Électre,

Et se mirant dans tes yeux clairs
Avec sa foudre et ses éclairs,
La mystérieuse Épopée
Tient son épée.

Ces Muses se penchent vers toi
En te disant : Tu seras roi,
Et leurs yeux baignent de lumière
Ta tête altière.

Cependant tu souris au jour!
Le souffle embrasé de l'amour
Caresse encor de sa brûlure
Ta chevelure ;

Ta lèvre, faite pour oser,
N'a pas épuisé le baiser
Délicieux de la jeunesse,
Cette Faunesse,

Et ta joue heureuse, où nul pli
N'a creusé de sillon pâli,
Peut encore à la Piéride
S'offrir sans ride.

Tel celui qu'on divinisa,
Lyœus, partait de Nysa,
Enfant encor, jeune et superbe,
La joue imberbe,

Pour dompter l'Inde au ciel de feu,
Qui respire le lotus bleu
Et qui prend les poses subtiles
De ses reptiles ;

L'Inde au sein fauve et radieux
Qui nourrit un peuple de Dieux
Parmi ses fleurs où l'écarlate
Partout éclate !

Mais toi, Maître aux vœux absolus,
Tu poursuis une amante plus
Charmante qu'elle, une martyre
Qui nous attire ;

C'est la vierge à l'œil irrité,
L'inéluctable Vérité
Qui montre sa blancheur d'étoile
Nue et sans voile.

Elle est dans une tour d'airain,
Cherchant en vain le ciel serein;
Mille eunuques jaloux la gardent
Et la regardent.

Pour aller jusqu'à sa prison
Qu'on voit au bout de l'horizon,
Il faut franchir des monts, des cimes
Et des abîmes;

Puis, pour gravir jusqu'à son cœur,
Il faudra terrasser, vainqueur,
Des hydres, des géants colosses,
De noirs molosses;

Mais elle tend ses blanches mains
Vers toi, qui viens par ses chemins
Et dont l'armure d'or flamboie
Ivre de joie;

Et toi, Désir âpre et vivant,
Tu ne peux t'arrêter avant
D'avoir sur sa lèvre farouche
Posé ta bouche!

Janvier 1842.

A MA MÈRE

MADAME ÉLISABETH ZÉLIE DE BANVILLE

Mère, si peu qu'il soit, l'audacieux rêveur
Qui poursuit sa chimère,
Toute sa poésie, ô céleste faveur!
Appartient à sa mère.

L'artiste, le héros amoureux des dangers
Et des luttes fécondes,
Et ceux qui, se fiant aux navires légers,
S'en vont chercher des mondes,

L'apôtre qui parfois peut comme un séraphin
Épeler dans la nue,
Le savant qui dévoile Isis, et peut enfin
L'entrevoir demi-nue,

Tous ces hommes sacrés, élus mystérieux
Que l'univers écoute,
Dans les siècles anciens ont de divins aïeux
Qui leur tracent la route.

Mais nous qui pour donner l'impérissable amour
Aux âmes étouffées,
Devons être ingénus comme à leur premier jour
Les antiques Orphées,

Nous qui, sans nous lasser, dans nos cœurs même ouvrant
Comme une source vive,
Devons désaltérer le faible et l'ignorant
Pleins d'une foi naïve,

Nous qui devons garder sur nos fronts éclatants,
Comme de sûrs dictames,
Le sourire immortel et fleuri du printemps
Et la douceur des femmes,

N'est-ce pas, n'est-ce pas, dis-le, toi qui me vois
Rire aux peines amères,
Que le souffle attendri qui passe dans nos voix
Est celui de nos mères?

Petits, leurs mains calmaient nos plus vives douleurs,
Patientes et sûres :
Elles nous ont donné des mains comme les leurs
Pour toucher aux blessures.

Notre mère enchantait notre calme sommeil,
Et comme elle, sans trève,
Quand la foule s'endort dans un espoir vermeil,
Nous enchantons son rêve.

Notre mère berçait d'un refrain triomphant
Notre âme alors si belle,
Et nous, c'est pour bercer l'homme toujours enfant
Que nous chantons comme elle.

Tout poëte, ébloui par le but solennel
Pour lequel il conspire,
Est un homme qui porte un amour maternel
A tout ce qui respire.

Et ce martyr, qui porte une blessure au flanc
Et qui n'a pas de haines,
Doit cette extase immense à celle dont le sang
Ruisselle dans ses veines.

O toi dont les baisers, sublime et pur lien!
A défaut de génie
M'ont donné le désir ineffable du bien,
Ma mère, sois bénie.

Et, puisque celle enfin qui l'a reçu des cieux
Et qui n'est jamais lasse,
Sait encore se faire un joyau précieux
D'un pauvre enfant sans grâce,

Va, tu peux te parer de l'objet de tes soins
Au gré de ton envie,
Car ce peu que je vaux est bien à toi du moins,
O moitié de ma vie!

Février 1842.

CONSEIL

Eh bien! mêle ta vie à la verte forêt!
Escalade la roche aux nobles altitudes.
Respire, et libre enfin des vieilles servitudes,
Fuis les regrets amers que ton cœur savourait.

Dès l'heure éblouissante où le matin paraît,
Marche au hasard ; gravis les sentiers les plus rudes.
Va devant toi, baisé par l'air des solitudes,
Comme une biche en pleurs qu'on effaroucherait.

Cueille la fleur agreste au bord du précipice.
Regarde l'antre affreux que le lierre tapisse
Et le vol des oiseaux dans les chênes touffus.

Marche et prête l'oreille en tes sauvages courses ;
Car tout le bois frémit, plein de rhythmes confus,
Et la Muse aux beaux yeux chante dans l'eau des sources.

Juillet 1842.

LE PRESSOIR

A AUGUSTE VITU

Sans doute elles vivaient, ces grappes mutilées
Qu'une aveugle machine a sans pitié foulées!
Ne souffraient-elles pas lorsque le dur pressoir
A déchiré leur chair du matin jusqu'au soir,
Et lorsque de leur sein, meurtri de flétrissures,
Leur pauvre âme a coulé par ces mille blessures?
Les ceps luxuriants et le raisin vermeil
Des coteaux, ces beaux fruits que baisait le soleil,
Sur le sol à présent gisent, cadavre infâme
D'où se sont retirés le sourire et la flamme!
Mais, ô vigne, qu'importe! à la clarté des cieux
Nous nous enivrerons de ton sang précieux!
Que le cœur du poëte et la grappe qu'on souille
Ne soient plus qu'une triste et honteuse dépouille,
Qu'importe, si pour tous, au bruit d'un chant divin,
Ruisselle éblouissant le flot sacré du vin!

Mars 1842.

A AUGUSTE SUPERSAC

Auguste, mon très-bon, qui toujours as fléchi
Pour les yeux en amande,
Sais-tu qu'hier matin j'ai beaucoup réfléchi
Et que je me demande

Pourquoi décidément ce monde où nous rions
A tant de choses sombres,
Et pourquoi Dieu n'a mis que de faibles rayons
Dans un océan d'ombres?

Pourquoi les champs, les prés, les montagnes, les cieux,
Les forêts, les prairies,
Ne sont pas tout soleil, comme ces vases bleus
Pleins de chinoiseries?

Pourquoi près de l'éloge, ô mon alter ego!
Rampe la diatribe,
Près du Musset, du Sand et du Victor Hugo
Le Bourgeois et le Scribe?

Pourquoi la belle femme incessamment voudra
Être le lot d'un pleutre,
Et pourquoi nous allons étonner Sumatra
Par nos chapeaux de feutre?

Pourquoi de la cithare et du haut brodequin
Le trépas se combine,
Et pourquoi c'est toujours ce vieux fat d'Arlequin
Que choisit Colombine?

Pourquoi nous achetons avec un vrai transport
Tant de meubles rocaille,
Et pourquoi dans le lit, lorsque l'Amour s'endort,
La Satiété bâille?

Pourquoi tout ce qui brille est, excepté l'argent,
Un bagage inutile?
Pourquoi rampe toujours au fond du lac changeant
Quelque hideux reptile?

Quand on aurait pu faire un monde jeune et beau
Plein de choses sans voiles,
Où tout serait zéphyr, où tout serait flambeau,
Où tout serait étoiles?

Où sur des fleuves d'or et sur l'azur sans fin
Des eaux mélancoliques,
On aurait à son gré l'épaule d'un dauphin
Pour voitures publiques?

Où, comme telle Agnès avec un seul jupon
Notre terre étant plate,
On verrait d'ici luire au pays du Japon
Une fleur écarlate!

Comme on retrancherait le chemin du tombeau,
Ce chemin où nous sommes,
Et qu'en ce pays-là chacun serait très-beau,
Les femmes et les hommes,

L'enfant Amour saurait à l'âme de chacun
Souffler ses folles gammes,
Et viendrait caresser d'un céleste parfum
Les hommes et les femmes.

Au lieu de nos brigands dont le flaneur risqua
De subir les principes,
Les routes n'auraient plus que des fleurs d'angsoka
Et de larges tulipes.

On y verrait courir sous leurs diamants lourds,
Et pleines de folie,
En souliers de satin, en robes de velours,
Rosalinde et Célie.

Nous serions leurs amants et leurs amphitryons,
Et pour nos équipages,
Nous autres Orlandos, nous les habillerions
En casaques de pages.

Alors elles iraient, en pourpoint mi-parti,
Chercher des coupes pleines
De ce nectar divin, le Lacryma-Christi,
Qui coulerait aux plaines.

Et comme elles seraient notre ange, notre amour
Et notre page rose,
Elles nous serviraient de compagnons le jour,
Et la nuit d'autre chose.

Ou bien elles auraient des arcs et des carquois
En chasseurs d'alouettes,
Nous diraient des chansons, rouleraient de leurs doigts
Nos molles cigarettes,

Avec la soie et l'or feraient pour les amants
De merveilleuses trames,
Déchireraient en bloc nos vers et nos romans
Et brûleraient nos drames.

J'oubliais de te dire, à ce qu'il me paraît,
Une chose importante!
Comme ici-bas, chacun où bon lui semblerait,
Pourrait planter sa tente,

Et libre d'être gueux et de tenir son rang
Sous la tiède atmosphère,
Sans écrire de prose et sans verser de sang
Y vivre à ne rien faire.

Tous les gens que la Mort a mis sur les genoux
Et couverts de son aile
Pourraient ressusciter pour goûter avec nous
Cette vie éternelle.

Alors, observateurs, refaisant un travail
D'époques espacées,
Nous pourrions ce jour-là choisir dans le sérail
Des nations passées;

Faire avec Cléopâtre, ange, femme et bourreau,
Un gueuleton insigne,
Et, comme Léander, aller chercher Héro
En nageant comme un cygne;

Courtiser Messaline, infante aux sens troublés,
Très-belle, quoi qu'on fasse,
Ou Camille, aux bras nus, qui courait sur les blés
Sans courber leur surface;

Avoir Ève, Judith, Phèdre, Hélène, Thisbé,
Suzanne, ce prodige,
Marion, cette fange où l'or pur est tombé,
Et Vénus Callipyge!

Il me semble que tout serait rare et profond
Dans cette fête énorme,
Et qu'on y trouverait son compte pour le fond
Autant que pour la forme.

Pourquoi partout le mal vient-il donc à son tour?
Près du berceau la tombe,
Le bourbier près du flot de cristal, le vautour
Auprès de la colombe?

Pourquoi l'abîme creux sous le gazon des champs,
Dont nos âmes sont aises?
Pourquoi sous les beaux yeux et les limpides chants
Tant de choses mauvaises?

C'est peut-être que Dieu, qui met le diamant
Dans une pierre close
Et le serpent dans l'herbe, a placé son aimant
Au fond de chaque chose.

Et, comme dans tout rêve adorable ou fatal,
Dans tout ce qui respire,
C'est toujours sous le bien que se cache le mal,
Et le beau sous le pire;

Où l'un trouve à plaisir des monstres effrayés
Et des replis sans nombre,
L'autre voit des gazons et des chemins frayés,
Pleins d'harmonie et d'ombre.

Ainsi, quand des méchants contre le feu vainqueur
La colère s'édente,
Nous autres, nous savons au fond de notre cœur
Garder la lampe ardente.

Qu'ils voient dans l'avenir et couvent dans leur sein
Le malheur et l'envie,
Le calcul soucieux de quelque noir dessein
Qui leur use la vie!

Mais nous, insoucieux du mal et du tombeau,
Ayons les yeux sans cesse
Sur ce que Dieu jeta de suave et de beau
Parmi notre paresse!

Les chansons des oiseaux chez nous expatriés,
Les transparentes gazes,
Les tulipes en or, les champs coloriés,
Les caprices des vases,

Les lyres, les chansons, les horizons de feu,
Le zéphyr qui se pâme!
Pourquoi chercher ailleurs l'azur du pays bleu?
Nous l'avons dans notre âme.

Avril 1842.

LES CAPRICES

EN DIXAINS A LA MANIÈRE DE CLÉMENT MAROT

I

CONGÉ

Ça, qu'on me laisse, Amour, petit maraud.
Va ! donne-moi la paix ; je veux écrire,
A la façon de mon aïeul Marot,
Qui dans son temps n'eut jamais de quoi frire,
Quelques Dizains pour pleurer et pour rire.
Donc, loin de moi le vulgaire odieux !
Et d'un vaillant effort, s'il plaît aux Dieux,
J'en veux polir, dans mes rimes hardies,
Autant qu'Homère, esprit mélodieux,
En son poème a fait de rhapsodies.

II

LE VALLON

Ne cherchez pas ici l'herbe et les fleurs,
L'insecte ailé qui se perd dans la nue
Ou le babil des oiseaux querelleurs ;
Mais frémissant d'une horreur inconnue

Jusqu'en ses os, la Terre est toute nue.
Rien. C'est le deuil, le silence, la mort,
Et sur le sol, par un constant effort,
Les ouragans ont jeté leur ravage ;
Mais sous le vent avide qui le mord,
Dans ce vallon grandit le Lys sauvage.

III

FÊTE GALANTE

Voilà Silvandre et Lycas et Myrtil,
Car c'est ce soir fête chez Cydalise.
Partout dans l'air court un parfum subtil ;
Dans le grand parc où tout s'idéalise
Avec la rose Aminthe rivalise.
Philis, Églé, que suivent leurs amants,
Cherchent l'ombrage et les abris charmants ;
Dans le soleil qui s'irrite et qui joue,
Luttant d'orgueil avec les diamants,
Sur leur chemin le Paon blanc fait la roue.

IV

L'ÉTANG

Dans la clairière ouverte, un vent d'orage
Passait ; le tremble au doux feuillage blanc
De sa morsure avait subi l'outrage ;
Dans le miroir sinistre de l'étang
Se reflétait une lueur de sang ;

Le sombre ciel d'airain qui brûle et pèse
Couvrait de nuit le chêne et le mélèze ;
L'embrasement et la pourpre des soirs
Parmi cette ombre allumaient leur fournaise,
Et j'entendis chanter les Cygnes noirs.

V

LES BERGERS

Amaryllis rit au pâtre Daphnis,
Tout en courant pour rassembler ses chèvres ;
Voici le vieux Damon avec son fils,
Néère ayant une pomme à ses lèvres,
Et l'air est plein de murmure et de fièvres.
Le zéphir passe, heureux d'éparpiller
Les noirs cheveux ; lasse de sommeiller.
Phyllis accourt vers le chant qui l'attire
Et sous le hêtre on entend gazouiller,
Comme un oiseau, la flûte de Tityre.

TAYLOR INST. OXFORD

VI

PIERROT

Le bon Pierrot, que la foule contemple,
Ayant fini les noces d'Arlequin,
Suit en songeant le boulevard du Temple
Une fillette au souple casaquin
En vain l'agace avec son œil coquin ;
Et cependant mystérieuse et lisse
Faisant de lui sa plus chère délice,
La blanche Lune aux cornes de taureau

Jette un regard de son œil en coulisse
A son ami Jean Gaspard Deburau.

VII

SÉRÉNADE

Las! Colombine a fermé le volet,
Et vainement le chasseur tend ses toiles,
Car la fillette au doux esprit follet,
De ses rideaux laissant tomber les voiles,
S'est dérobée, ainsi que les étoiles.
Bien qu'elle cache à l'amant indigent
Son casaquin pareil au ciel changeant,
C'est pour charmer cette beauté barbare
Que remuant comme du vif-argent,
Arlequin chante et gratte sa guitare.

VIII

LA COMÉDIE

Yeux noirs, yeux bleus, cheveux bruns, cheveux d'or,
Beaux chérubins joufflus comme des pommes,
Bouches de rose, amour, espoir, trésor,
Troupeau charmé, fillettes, petits hommes,
Anges et fleurs qu'en souriant tu nommes,
Orgueil humain justement ébloui,
Tous ces petits à l'œil épanoui,
Sur leurs fronts purs ayant l'aube éternelle,
Battent des mains au vieux drame inouï
Du Commissaire et de Polichinelle.

IX

BAL MASQUÉ

Blancs, jaunes, bleus, roses, comme la foudre,
Les Débardeurs, farouches escadrons
De leurs cheveux faisant voler la poudre,
Passent, nombreux comme des moucherons,
Sous l'ouragan des cors et des clairons.
L'affreux galop furieux se prolonge,
D'un élan fou dans la clarté se plonge,
Chœur effrené qui jamais ne se rompt,
Et, dans un coin pensif, Gavarni songe
Que tout ce peuple est sorti de son front.

X

PARADE

La Saltimbanque aux yeux pleins de douceur
Frappe et meurtrit les cymbales sonores.
Son front, semé de taches de rousseur,
Est plus brûlé que les rivages mores
Et rouge encor du baiser des aurores.
Charmante, elle a des bijoux de laiton;
Son maillot rose est tissé de coton ;
Elle a brodé sur sa jupe une guivre;
Ses cheveux, noirs comme le Phlégéton,
Sont enfermés dans un cercle de cuivre.

XI

ENFIN MALHERBE VINT...

C'était l'orgie au Parnasse, la Muse
Qui par raison se plaît à courir vers
Tout ce qui brille et tout ce qui l'amuse,
Éparpillait les rubis dans ses vers.
Elle mettait son laurier de travers.
Les bons rhythmeurs, pris d'une frénésie,
Comme des Dieux gaspillaient l'ambroisie ;
Si bien qu'enfin, pour mettre le hola
Malherbe vint, et que la Poésie,
En le voyant arriver, s'en alla.

XII

HEINE

Comme Phébos, après l'avoir branché,
Heine toujours portait la peau sanglante
D'un Marsyas qu'il avait écorché.
Pour un amant de la rime galante
Cette manière est un peu violente.
O noirs pavots ! horrible floraison !
Mais le Satyre à la comparaison
Ne peut gagner, s'il entreprend la lutte,
Et les porteurs de lyre ont eu raison
En écorchant le vain joueur de flûte.

XIII

LES PARIAS

Oh ! je voudrais sur leur front innocent
Baiser tous ceux qu'on raille et qu'on opprime !
Dieux ! apporter le malheur en naissant !
Toi qui sais tout, mystérieuse Rime,
Dis-moi pourquoi la tendresse est un crime.
La Terre noire, où nul ne passe en vain,
Nous donne tout, les fleurs, le blé, le vin ;
Mais qu'elle fut une amère nourrice,
L'inépuisable aïeule au flanc divin,
Pour l'Ane triste et pour le doux Jocrisse !

XIV

TRUMEAU

Dans un panneau de la chambre à coucher,
Je me rappelle encore une Diane
Nue et songeant, caprice de Boucher.
Un flot d'Amours chasseurs en caravane
Court à ses pieds dans la nuit diaphane ;
Dans ses cheveux étincelle un croissant,
Et, sur le bord d'un ruisseau caressant,
On voit briller dans la nuit enchantée,
Sous un rayon de lune éblouissant,
Sa cuisse blanche et de rose fouettée.

XV

LES ROSES

Lorsque le ciel de saphir est en feu,
Lorsque l'Été de son haleine touche
La folle Nymphe amoureuse, et par jeu
Met un charbon rougissant sur sa bouche ;
Quand sa chaleur dédaigneuse et farouche
Fait tressaillir le myrte et le cyprès,
On sent brûler sous ses magiques traits
Les fronts blémis et les lèvres décloses
Et le riant feuillage des forêts,
Et vous aussi, cœurs enflammés des Roses !

XVI

IMPÉRIA

Aux longs baisers offrant sa joue imberbe,
Sous les lambris du palais Doria,
Un tout jeune homme en fleur, pâle et superbe,
Est aux genoux charmants d'Impéria,
Tenant ses mains qu'Amour coloria.
Dans les langueurs d'une molle paresse,
Il sait ravir la grande enchanteresse ;
La profondeur vague de l'Océan
Roule en ses yeux où rit une caresse,
Et cet enfant adoré, c'est don Juan.

XVII

LE LILAS

O floraison divine du Lilas,
Je te bénis, pour si peu que tu dures!
Nos pauvres cœurs de souffrir étaient las :
Enfin l'oubli guérit nos peines dures.
Enivrez-nous, fleurs horizons, verdures!
Le clair réveil du matin gracieux
Charme l'azur irradié des cieux ;
Mai fleurissant cache les blanches tombes,
Tout éclairé de feux délicieux,
Et l'air frémit, blanc des vols de colombes.

XVIII

HAMLET

Oh! tu pouvais porter la noble armure
Et blond héros, faucher au grand soleil
Tes ennemis, comme une moisson mûre,
Et resplendir, aux Dieux même pareil,
Dans la poussière et dans le sang vermeil.
Et cependant, enfant sevré de gloire,
Tu sens courir dans la nuit dérisoire,
Sur ton front pâle, aussi blanc que du lait,
Le vent qui fait voler ta plume noire
Et te caresse, Hamlet, ô jeune Hamlet!

XIX

LA FORÊT

Enfuyons-nous, mes amis! se peut-il
Qu'à ces bourgeois le destin nous condamne ?
Allons revoir, dans le rêve subtil
Où son amant se fait gratter le crâne,
Titania baisant la tête d'âne.
Partons, avec nos appâts d'oiseleurs !
Là sont les doux sommeils ensorceleurs;
Allons au bois riant où Puck s'attarde,
Voir Fleur des Pois et sur son lit de fleurs
Bottom, avec monsieur Grain de Moutarde.

XX

CHÉRUBIN

O Chérubin ! jeunesse, extase, amour,
Toi qu'en jouant Rosine déshabille,
Tu t'éveillais et tu riais au jour,
Et tu suivais, bel ange aux airs de fille,
Affriolé par sa noire mantille,
Fanchette ou bien madame Figaro.
Tu t'enivrais de l'odeur du sureau,
Puis, tu posais ton front blanc sur les marbres,
Et tu venais comme un petit chevreau,
Mordre les fleurs et l'écorce des arbres !

XXI

AVEU

Tes folles dents sont cruelles, dit-on,
Mais je te crois mieux qu'un docteur en chaire.
Égorge-moi d'ailleurs, je suis mouton,
Je suis gibier; chasseresse ou bouchère
Comme on voudra, ta guenille m'est chère.
A manier les ciseaux, Dalila,
Tu fus experte, et le sang ruissela
Pour tes beaux yeux sous les murs de Pergame,
Je le sais bien; mais quand tu n'es pas là,
Comme on s'ennuie, ô femme! femme! femme!

XXII

PALINODIE

Oui, j'ai menti comme tous mes collègues!
Pour faire voir ma bravoure à crédit,
Je t'ai crié : Va! fuis! tire tes grègues!
Je t'ai chassé, pauvre petit bandit:
Mais bah! mettons que je n'avais rien dit.
Prends, si tu veux, la poudre d'escampette,
Lève le camp sans tambour ni trompette,
Je saurai bien te suivre, si tu fuis :
Car, en effet, comme dit le Poëte,
Méchant Amour, de ta suite, j'en suis!

XXIII

LE DIVAN

Dans le boudoir où pareils à des strophes,
Sont mariés les superbes accords
Des lourds tapis et des sombres étoffes,
L'obscurité de ces profonds décors
Brille et s'allume au flamboiement des ors.
Jeanne est couchée au milieu des fleurs rares;
Et cependant que ses joyaux barbares
Dans cette nuit jettent des feux sanglants,
Sur les coussins ornés de fleurs bizarres
Une clarté vient baiser ses pieds blancs.

XXIV

SAGESSE

Sur ce divan couvert d'amples fourrures,
Comme un guerrier vainqueur des Sarrasins
Je me repose, en fermant les serrures,
Puisque j'ai fait mes vingt-quatre dizains.
Muse au beau front couronné de raisins,
O Thalia, narguons les élégies!
Oui, je veux fuir, (ce sont là mes orgies,)
Tous les bourgeois, pendant un jour entier;
J'allumerai des feux et des bougies,
Et je lirai le livre de Gautier.

Juillet 1842.

A MADAME CAROLINE ANGEBERT

Chanter, mais dans le soir sonore
Et pour ses amis seulement,
Fuir le bruit qui nous déshonore
Et le vil applaudissement ;

Brûler, mais conserver sa flamme
Pour le seul but essentiel,
Ne vouloir rien être qu'une âme
Qui chaque jour s'emplit de ciel ;

Avec une pensée insigne
Qui vous berce dans ses éclairs,
Rester blanche comme le cygne
Sur les flots transparents et clairs ;

Ne rien chercher que la lumière,
S'envoler toujours loin du mal
Sur les ailes de la Prière,
Vers le glorieux idéal ;

Sentir l'Ode au grand vol qui passe
En ouvrant ses ailes sans bruit,
Mais ne lui parler qu'à voix basse
Dans le silence et dans la nuit ;

Rappeler sa pensée errante
Dans les pourpres de l'horizon ;
Être cette fleur odorante
Qui se cache dans le gazon ;

Telle est votre gloire secrète,
Esprit de flammes étoilé,
Dont l'inspiration discrète
Fait tressaillir un luth voilé !

Ah ! que la grande poëtesse
Sappho, parmi les noirs déserts,
Maudissant la bonne Déesse,
Jette sa plainte dans les airs !

Que la douloureuse Valmore,
En arrachant l'herbe et les fleurs,
Montre à l'insoucieuse aurore
Ses beaux yeux brûlés par les pleurs !

Mais celle qui pourrait comme elles
Suivre le grand aigle irrité,
Et qui, domptant ses maux rebelles
Se résigne à l'obscurité,

Celle-là, guérie en ses veines,
Sent le calme victorieux
Triompher des angoisses vaines ;
Et ces êtres mystérieux

Dont l'invincible souffle enchante
Ce qui vit et ce qui fleurit,
Disent entre eux lorsqu'elle chante :
« Écoutons-la, c'est un esprit. »

Avril 1842.

AUX AMIS DE PAUL

Seigneur ! que fais-tu donc des voix et des yeux d'ombre
Et des pleurs à genoux !
Hélas ! c'était hier ! à peine une nuit sombre
Vient de passer sur nous.

Hier, nous étions tous réunis, jeunes hommes
Aux rêves palpitants,
Tous faisant rayonner sur la route où nous sommes
La foi de nos vingt ans ;

Tous, gais bohémiens aux sourires frivoles,
Aimant au jour le jour,
Et n'ayant entre nous que de douces paroles
D'espérance ou d'amour.

Et cependant, au lieu d'échanger sans mystère
Mille riants propos,
Nous avions tous le front incliné vers la terre
Dans un morne repos.

C'est que la terre, hélas ! cet asile et ce havre
De plaines et de monts,
Venait, hier encor, d'engloutir un cadavre
De ceux que nous aimons ;

C'est qu'il faut ici-bas que l'heureuse promesse
N'ait pas de lendemain,
Et qu'il dort maintenant, l'ami plein de jeunesse
Qui nous serrait la main !

Il dort comme autrefois, mais c'est sous une pierre
Qne fouleront nos pas,
Mais son cœur ne bat plus, et sa jeune paupière
Ne se rouvrira pas !

Et quand les fleurs de Mai fleuriront sous la glace
Pour une autre saison,
Sur la terre foulée et sur la même place
Renaîtra le gazon.

Alors tout sera dit. Parmi les rameaux d'arbre
Et les touffes de fleurs
Les regards du passant verront à peine un marbre
Taché de quelques pleurs.

Alors, sans y penser davantage, la foule
Aux regards effrayés
Suivra docilement le ruisseau qui s'écoule
Dans les chemins frayés.

Mais nous qui savons tous combien son cher sourire
Fut charmant et vainqueur,
Et qui dans son regard avons toujours vu luire
Un reflet de son cœur,

Soit que la joie à flots verse dans nos poitrines
Ses trésors épanchés,
Ou que la Douleur sombre et les tristes ruines
Courbent nos fronts penchés,

Nous dirons à la Mort : Pourquoi donc sous ton aile
As-tu mis le meilleur
De ceux qui nous prenaient une part fraternelle
De joie et de douleur ?

Lui qui sentait jadis de chauds baisers de flamme
Sur son front jeune et beau,
N'a pour le caresser à présent, corps sans âme,
Que le ver du tombeau.

Oh ! n'éprouve-t-il pas dans un terrible songe
Mille frissons nerveux,
Quand l'insecte, tordu dans son orbite, ronge
Son crâne sans cheveux !

En pensant à sa vie, à l'aurore si brève
Qui sur son front a lui,
Nous baisserons la tête, et comme dans un rêve
Nous pleurerons sur lui.

Car il était de ceux pour qui la vie est douce
Et sur qui cette mer
Qu'un ouragan sur nous incessamment repousse,
N'a rien laissé d'amer.

Eh bien ! en regardant ceux qui vivent ou meurent,
Ces destins répartis,
Dieu sait ceux qu'il faut plaindre, ou bien ceux qui demeurent
Ou ceux qui sont partis !

Car tandis qu'ici-bas des mains impérieuses
Bâillonnent tous nos chants,
Et qu'il nous faut lutter contre les voix rieuses
Et les hommes méchants ;

Quand nous cueillons la fleur ou l'amante profane
Avec un doux serment,
Et lorsque sur nos cœurs la fleur rose se fane
Et que la lèvre ment ;

Quand versant les trésors dont notre âme est si pleine,
L'œil troublé, le sein nu,
Nous marchons, à travers une sinistre plaine,
Vers un but inconnu,

Lui que nous regardons dans notre rêverie
D'un œil épouvanté,
Goûte éternellement, sans que rien le varie,
Le repos si vanté.

Les bruits que font ici les hommes et les choses
Battus par leurs destins,
Ne parviennent là-bas qu'à travers mille roses,
Comme des chants lointains.

Et l'Ame immaculée, auguste sœur des vierges,
Être immatériel,
Vole, blanche, à travers les draps noirs et les cierges,
Vers les palais du ciel!

Car ils avaient raison, ces sages aux longs jeûnes
Qui sous un ciel de feu
Disaient : Tout est néant, et ceux qui meurent jeunes
Sont les aimés de Dieu !

Mai 1842.

SIESTE

La sombre forêt, où la roche
Est pleine d'éblouissements
Et qui tressaille à mon approche,
Murmure avec des bruits charmants.

Les fauvettes font leur prière ;
La terre noire après ses deuils
Refleurit, et dans la clairière
Je vois passer les doux chevreuils.

Voici la caverne des Fées
D'où fuyant vers le bleu des cieux,
Montent des chansons étouffées
Sous ces rosiers délicieux.

Je veux dormir là toute une heure
Et goûter un calme sommeil,
Bercé par le ruisseau qui pleure
Et caressé par l'air vermeil.

Et tandis que dans ma pensée
Je verrai, ne songeant à rien,
Une riche étoffe tissée
Par quelque Rêve aérien,

Peut-être que sous la ramure
Une blanche Fée en plein jour
Viendra baiser ma chevelure
Et ma bouche folle d'amour.

Avril 1842.

SOUS BOIS

A travers le bois fauve et radieux,
Récitant des vers sans qu'on les en prie,
Vont, couverts de pourpre et d'orfévrerie,
Les Comédiens, rois et demi-dieux.

Hérode brandit son glaive odieux ;
Montrant son sein nu sous la broderie,
Cléopâtre brille en jupe fleurie
Comme resplendit un paon couvert d'yeux.

Puis, tout flamboyants sous les chrysolithes,
Les bruns Adonis et les Hippolytes
Montrent leurs arcs d'or et leurs peaux de loups.

Pierrot s'est chargé de la dame-jeanne.
Puis après eux tous, d'un air triste et doux
Viennent en rêvant le Poëte et l'Ane.

26 janvier 1842.

O jeune Florentine à la prunelle noire,
Beauté dont je voudrais éterniser la gloire,
Vous sur qui notre maître eût jeté plus de lys
Que sur sa Galatée ou son Amaryllis,
Vous qui d'un blond sourire éclairez toutes choses
Et dont les pieds polis sont pleins de reflets roses,
Hier vous étiez belle, en quittant votre bain,
A tenter les pinceaux du bel ange d'Urbin.
O colombe des soirs ! moi qui vous trouve telle
Que j'ai souvent brûlé de vous rendre immortelle,
Si j'étais Raphaël ou Dante Alighieri
Je mettrais l'auréole à votre front chéri,
Et ces blonds chérubins que leur main seule donne
Deviendraient votre cour, ô vivante madone !
Si Virgile, ô diva ! m'instruisait à ses jeux,
Je vous emporterais sur l'Olympe neigeux

Afin d'y voir danser, aux rayons de la lune,
Près de la Vénus blonde une autre Vénus brune.
Vous fouleriez ces monts que le ciel étoilé
Regarde, et sur le blanc tapis inviolé
Qui brille et fleurit, pur de toute flétrissure,
Les Grâces baiseraient votre belle chaussure !

Mai 1842.

EN HABIT ZINZOLIN

Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes...

MOLIÈRE, *Les Femmes sçavantes*, acte V, scène I.

I

RONDEAU, A ÉGLÉ

Entre les plis de votre robe close
L'œil entrevoit le contour d'un sein rose,
Des bras hardis, un beau corps potelé
Et par l'Amour pour ses jeux modelé,
Mais dont, hélas! un avare dispose.

Un vieux sceptique à la bile morose
Médit de vous et blasphème, et suppose
Qu'à la nature un peu d'art s'est mêlé
Entre les plis.

Moi, qu'éblouit votre fraîcheur éclose,
Je ne crois pas à la métamorphose.
Non, tout est vrai ; mon cœur ensorcelé
N'en doute pas, blanche et rieuse Églé,
Quand mon regard, comme un oiseau, se pose
Entre les plis.

II

TRIOLET, A PHILIS

Si j'étais le Zéphyr ailé,
J'irais mourir sur votre bouche.
Ces voiles, j'en aurais la clé
Si j'étais le Zéphyr ailé.
Près des seins pour qui je brûlai
Je me glisserais dans la couche.
Si j'étais le Zéphyr ailé,
J'irais mourir sur votre bouche.

III

RONDEAU, A ISMÈNE

Si je pouvais vous peindre, ô jeune Ismène!
Le mal si doux qui me brûle et m'enchaîne,
Si j'exprimais en magiques accents
Le feu caché qu'en mes veines je sens,
Vous gémiriez, cruelle, de ma peine.

Par ce tableau, l'aventure est certaine,
Je changerais en amour votre haine,
Votre froideur en désirs bien pressants,
Si je pouvais.

Échevelée alors, ma blonde reine,
Vos bras de lys me feraient une chaîne,
Et les baisers des baisers renaissants
M'enivreraient de leurs charmes puissants;
Vous veilleriez avec moi la nuit pleine,
Si je pouvais.

IV

TRIOLET, A AMARANTE

Je mourrai de mon désespoir
Si vous n'y trouvez un remède.
Exilé de votre boudoir,
Je mourrai de mon désespoir.
Pour votre toilette du soir
Heureuse la main qui vous aide!
Je mourrai de mon désespoir
Si vous n'y trouvez un remède.

V

RONDEAU REDOUBLÉ, A SYLVIE

Je veux vous peindre, ô douce enchanteresse,
Dans un fauteuil ouvrant ses bras dorés,
Comme Diane, en jeune chasseresse,
L'arc à la main et les cheveux poudrés.

Sur un sourire aux rayons éthérés
Passe souvent un voile de tristesse,
Et c'est pourquoi, lorsque vous sourirez,
Je veux vous peindre, ô douce enchanteresse!

J'encadrerai votre aimable paresse
Dans ce boudoir aux replis adorés,
Où quelquefois le zéphyr vous caresse
Dans un fauteuil ouvrant ses bras dorés.

Dans ce tableau, Madame, vous aurez
Le lévrier qui folâtre et se dresse,
Et le carquois plein de traits acérés,
Comme Diane en jeune chasseresse.

Mais n'allez pas, comme fit la Déesse,
Suivre pieds nus par les bois et les prés
Un berger grec, et pâlir de tendresse,
L'arc à la main et les cheveux poudrés.

Heureusement le cadre d'or qui blesse
Vous retiendra dans ses bâtons carrés,
Et sauvera votre antique noblesse
D'enlèvements trop inconsidérés.
Je veux vous peindre.

VI

MADRIGAL, A CLYMÈNE

Quoi donc! vous voir et vous aimer
Est un crime à vos yeux, Clymène,
Et rien ne saurait désarmer
Cette rigueur plus qu'inhumaine!

Puisque la mort de tout regret
Et de tout souci nous délivre,
J'accepte de bon cœur l'arrêt
Qui m'ordonne de ne plus vivre.

VII

RONDEAU REDOUBLÉ, A IRIS

Quand vous venez, ô jeune beauté blonde,
D'un seul regard allumer mille feux,
On pense voir Cypris, fille de l'Onde,
Épanouir et les Ris et les Jeux.

Chacun, épris d'un désir langoureux,
Met à vos pieds une amour sans seconde,
Et devant lui voit s'entr'ouvrir les cieux
Quand vous venez, ô jeune beauté blonde!

S'il ne faut pas que votre chant réponde
Un mot d'amour à nos chants amoureux,
Pourquoi, Déesse, en passant sur le monde
D'un seul regard allumer mille feux?

Laissez au vent flotter ces doux cheveux
Et découvrez cette gorge si ronde,
Si jusqu'au bout vous voulez qu'en ces lieux
On pense voir Cypris, fille de l'Onde.

Car chacun boit à sa coupe féconde
Lorsqu'elle vient à l'Olympe neigeux,
Sur les lits d'or que le plaisir inonde
Épanouir et les Ris et les Jeux.

Donc, allégez ma souffrance profonde.
C'est trop subir un destin rigoureux ;
Craignez, Iris, que mon cœur ne se fonde
A ces rayons qui partent de vos yeux
Quand vous venez !

VIII

MADRIGAL, A GLYCÈRE

Oui, vous m'offrez votre amitié,
Pour tous les maux que je vous conte,
Mais quoi ! c'est trop peu de moitié,
Glycère, et je n'ai pas mon compte.
Je soupire, et vous en retour
Vous me payez d'une chimère.
Pourquoi si mal traiter l'Amour ?
Ah ! vous êtes mauvaise mère !

Juin 1842.

A UNE MUSE FOLLE

Allons, insoucieuse, ô ma folle compagne,
Voici que l'hiver sombre attriste la campagne,
Rentrons fouler tous deux les splendides coussins ;
C'est le moment de voir le feu briller dans l'âtre ;
La bise vient ; j'ai peur de son baiser bleuâtre
Pour la peau blanche de tes seins.

Allons chercher tous deux la caresse frileuse
Sur notre lit couvert d'une étoffe moelleuse ;
Enroule ma pensée à tes muscles nerveux ;
Ma chère âme ! trésor de la race d'Hélène,
Verse autour de mon corps l'ambre de ton haleine
Et le manteau de tes cheveux.

Que me fait cette glace aux brillantes arêtes,
Cette neige éternelle utile à maints poëtes
Et ce vieil ouragan au blasphème hagard ?
Moi, j'aurai l'ouragan dans l'onde où tu te joues,
La glace dans ton cœur, la neige sur tes joues,
Et l'arc-en-ciel dans ton regard.

Il faudrait n'avoir pas de bonnes chambres closes,
Pour chercher en janvier des strophes et des roses.
Les vers en ce temps-là sont de méchants fardeaux.
Si nous ne trouvons plus les roses que tu sèmes,
Au lieu d'user nos voix à chanter des poëmes,
Nous en ferons sous les rideaux.

Tandis que la Naïade interrompt son murmure
Et que ses tristes flots lui prêtent pour armure
Leurs glaçons transparents faits de cristal ouvré,
Échevelés tous deux sur la couche défaite,
Nous puiserons les vins, pleurs du soleil en fête,
Dans un grand cratère doré.

A nous les arbres morts luttant avec la flamme,
Les tapis variés qui réjouissent l'âme,
Et les divans, profonds à nous anéantir !
Nous nous préserverons de toute rude atteinte
Sous des voiles épais de pourpre trois fois teinte
Que signerait l'ancienne Tyr.

A nous les lambris d'or illuminant les salles,
A nous les contes bleus des nuits orientales,
Caprices pailletés que l'on brode en fumant,
Et le loisir sans fin des molles cigarettes,
Que le feu caressant pare de collerettes
Faites d'un rouge diamant!

Ainsi, fille du ciel, suspendons notre lyre;
L'heure passe; oublions que nous avons su lire!
Que le vieux goût romain préside à nos repas!
Apprenons à nous deux comme il est bon de vivre,
Faisons nos plus doux chants et notre plus beau livre,
Le livre que l'on n'écrit pas.

Tressaille mollement sous la main qui te flatte.
Quand le tendre lilas, le vert et l'écarlate,
L'azur délicieux, l'ivoire aux fiers dédains,
Le jaune fleur de soufre aimé de Véronèse
Et le rose du feu qui rougit la fournaise
Éclateront sur les jardins,

Nous irons découvrir aussi notre Amérique!
L'Eldorado rêvé, le pays chimérique
Où l'Ondine aux yeux bleus sort du lac en songeant,
Où pour Titania la perle noire abonde,
Où près d'Hérodiade avec la fée Habonde
Chasse Diane au front d'argent!

Mais pour l'heure qu'il est, sur nos vitres gothiques
La glace s'est pâmée en baisers fantastiques;
Tu soupires des mots qui ne sont pas des chants,
Et tes beaux seins polis, plus blancs que deux étoiles,
Ont l'air, à la façon dont ils tordent leurs voiles,
De vouloir s'en aller aux champs.

Donc, fais la révérence au lecteur qui savoure
Peut-être avec plaisir, mais non pas sans bravoure,
Tes délires de Muse et mes rêves de fou,
Et, tout en te courbant dans un adieu suprême,
Jette-lui, si tu veux, pour ton meilleur poëme,
Tes bras de femme autour du cou!

Janvier 1842.

LES STALACTITES

A MON PÈRE

M. CLAUDE-THÉODORE DE BANVILLE

LIEUTENANT DE VAISSEAU EN RETRAITE

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Je dois tout à l'affection sans bornes avec laquelle vous avez protégé, défendu, soutenu mon enfance, modelé et éclairé ma jeune âme; et si j'ai jamais souhaité quelques modestes succès, c'est pour pouvoir vous donner un témoignage de ma reconnaissance.

LES STALACTITES *ont été conçues avec maturité, exécutées avec une certaine gravité de manière, et, par là, me semblent en quelque sorte dignes de vous être offertes.*

Agréez l'assurance de mon profond respect et de ma tendresse filiale.

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, le 25 février 1846.

PRÉFACE

— 1846 —

Un immense appétit de bonheur et d'espérance est au fond des âmes. Reconquérir la joie perdue. remonter d'un pas intrépide l'escalier d'azur qui mène aux cieux, telle est l'aspiration incessante de l'homme moderne, qui ne se sent plus ni condamné ni esclave, et qui de jour en jour comprend davantage la nécessité de croire à sa propre vertu et à l'incommensurable amour de Dieu pour les créatures.

Si donc l'auteur de ce livre a chanté encore une fois, sous les divins noms que la Grèce leur a trouvés, la Beauté, la Force et l'Amour, c'est qu'il appartient éternellement à la poésie lyrique de devancer comme une aurore la philosophie humaine.

L'auteur espère que les lecteurs des *Cariatides* remarqueront avec plaisir dans *Les Stalactites*, non point un changement, mais une certaine modification de manière, qui, pour être légère, n'en est pas moins importante ; les personnes dont l'esprit

noblement curieux s'attache parfois aux lentes transformations et aux progrès d'un écrivain sauront sans doute gré à l'auteur des *Cariatides* d'avoir, dans son style primitivement taillé à angles trop droits et trop polis, apporté cette fois une certaine mollesse qui en adoucit la rude correction, une espèce d'étourderie qui tâche à faire oublier qu'un poëte, quelque poëte qu'il soit, contient toujours un pédant.

En effet, il ne serait pas plus sensé d'exclure le demi-jour de la poésie, qu'il ne serait raisonnable de le souhaiter absent de la nature ; et il est nécessaire, pour laisser certains objets poétiques dans le crépuscule qui les enveloppe et dans l'atmosphère qui les baigne, de recourir aux artifices de la négligence. C'est le métier qui enseigne à mépriser le métier ; ce sont les règles de l'art qui apprennent à sortir des règles.

C'est surtout quand il s'agit d'appliquer des vers à de la musique qu'on sent vivement cette bizarre et délicate nécessité, et surtout encore lorsqu'il faut exprimer en poésie un certain ordre de sensations et de sentiments qu'on pourrait appeler musicaux.

Les quelques chansons et imitations de rondes populaires que contient ce volume seront, pour le lecteur, comme pour l'auteur lui-même, une préparation, un acheminement vers un nouveau livre qui aura pour titre : *Chansons sur des airs connus.*

L'auteur profite de cette occasion pour remercier toutes les personnes qui lui ont adressé de nombreuses marques de sympathie et quelquefois même d'admiration, trop vives sans doute, mais aussi sincères qu'il l'est lui-même en les considérant comme exagérées.

Paris, le 25 février 1846.

LES STALACTITES

DÉCOR

Dans les grottes sans fin brillent les Stalactites.

Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites,
Tout un jardin s'accroche au rocher spongieux,
Lys de glace, roseaux, lianes, clématites.

Des thyrses pâlissants, bouquets prestigieux,
Naissent, et leur éclat mystique divinise
Des villes de féerie au vol prodigieux.

Voici les Alhambras où Grenade éternise
Son trèfle pur; voici les palais aux plafonds
En feu, d'où pendent clairs les lustres de Venise.

Transparents et pensifs, de grands sphynx, des griffons
Projettent des regards longs et mélancoliques
Sur des Dieux monstrueux aux costumes bouffons.

Dans un tendre cristal aux reflets métalliques
Montent, ressuscitant le rhythme essentiel,
Les clochetons à jour des sveltes basiliques,

Et sous l'arbre sanglant et providentiel
De la croix, sont éclos, enamourés des mythes,
Les vitraux où revit tout le peuple du ciel.

Stalactites tombant des voûtes, stalagmites
Montant du sol, partout les orgueilleux glaçons
Argentent de splendeurs l'horizon sans limites.

Babels de diamants où courent des frissons,
Colonnes à des Dieux inconnus dédiées,
Souterrains éblouis, miraculeux buissons,

Tout frémit : cent lueurs baignent, irradiées,
Les coupoles qui sont pareilles à des cieux.
Pourtant c'est le destin, voûtes incendiées!

Le voyageur, ravi dans ce lieu précieux,
Et sachant qu'une Nymphe auguste est son hôtesse,
Parfois sur vos trésors lève un œil soucieux.

Quel trouble appesanti sur leur délicatesse
Pare de la langueur mourante du sommeil
Ces merveilles du rêve, et d'où vient leur tristesse?

Hélas! l'ardent soleil de Dieu, le vrai soleil
Ne les éclaire pas de son regard propice
Et fait voler plus haut ses flèches d'or vermeil.

Sous un mont que jamais le lierre ne tapisse,
Vit cet enchantement qui tremble au son du cor,
Gardé par la caverne et par le précipice.

Mais (chère nymphe, ô Muse inassouvie encor,
Que devance le chœur ailé des Métaphores,)
Pour installer ce rare et flamboyant décor

Sous ces blancs chapiteaux et ces arceaux sonores
Où les métaux ont mis leur charme et leurs poisons,
Il a fallu les pleurs des Soirs et des Aurores.

Car, toi pour qui le roc orna ces floraisons
De rose, de safran et d'azur constellées,
Tu le sais, Poésie, ange de nos raisons,

Ces caprices divins sont des larmes gelées!

Décembre 1846.

CARMEN

Dicere carmen.
HORACE.

Camille, en dénouant sur votre col de lait
Les ors de vos cheveux plus beaux que ceux d'Hélène,
Égrenez tour à tour, ainsi qu'un chapelet,
Ces guirlandes de fleurs sur ces tapis de laine.

Tandis que la bouilloire, éveillée à demi,
Ronfle tout bas auprès du tison qui s'embrase,
Et que le feu charmant, tout à l'heure endormi,
Mélange l'améthyste avec la chrysoprase;

Tandis qu'en murmurant, ces vins, célestes pleurs,
Tombent à flots pressés des cruches ruisselantes,
Et que ces chandeliers, semblables à des fleurs,
Mettent des rayons d'or dans les coupes sanglantes;

Que les Dieux de vieux Saxe et les Nymphes d'airain
Semblent, en inclinant leur tête qui se penche,
Parmi les plâtres grecs au visage serein,
Se sourire de loin dans la lumière blanche;

Les bras et les pieds nus, laissez votre beau corps
Dont le peignoir trahit la courbe aérienne,
Sur ce lit de damas étaler ses accords,
Ainsi qu'un dieu foulant la pourpre tyrienne.

Que votre bouche en fleur se mette à l'unisson
Du vin tiède et fumant, de la flamme azurée
Et de l'eau qui s'épuise à chanter sa chanson,
Et dites-nous des vers d'une voix mesurée.

Car il faut assouplir nos rhythmes étrangers
Aux cothurnes étroits de la Grèce natale,
Pour attacher aux pas de l'Ode aux pieds légers
Le nombre harmonieux d'une lyre idéale.

Il faut à l'hexamètre, ainsi qu'aux purs arceaux
Des églises du Nord et des palais arabes,
Le calme, pour pouvoir dérouler les anneaux
Saints et mystérieux de ses douze syllabes!

Janvier 1844.

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours des bassins, les Naïades en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille au son du cor; nous n'irons plus au bois,
Où des enfants joueurs riait la folle troupe
Parmi les lys d'argent aux pleurs du ciel trempés,
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Novembre 1845.

LA MUSE

La muse est un oiseau, disait un maître ancien.
AUGUSTE VACQUERIE.

Près du ruisseau, sous la feuillée,
Menons la muse émerveillée
Chanter avec le doux roseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Gardons que quelque damoiseau
N'apprenne ses chansons nouvelles
Pour aller les redire aux belles.

L'oiseleur aux plus fortes ailes
Tend mille piéges infidèles.
Gardons-la bien de son réseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Empêchons qu'un fatal ciseau
Ne la poursuive et ne s'engage
Jusqu'aux plumes de son corsage.

Mère, veillez bien sur la cage
Où la Muse rêve au bocage.
Veillez en tournant le fuseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Avril 1844.

Oh! quand la Mort, que rien ne saurait apaiser,
Nous prendra tous les deux dans un dernier baiser
Et jettera sur nous le manteau de ses ailes,
Puissions-nous reposer sous deux pierres jumelles!
Puissent les fleurs de rose aux parfums embaumés
Sortir de nos deux corps qui se sont tant aimés,
Et nos âmes fleurir ensemble, et sur nos tombes
Se becqueter longtemps d'amoureuses colombes!

Avril 1845.

CHANSON A BOIRE

Allons en vendanges,
Les raisins sont bons!
Chanson.

De ce vieux vin que je révère
Cherchez un flacon dans ce coin.
Çà, qu'on le débouche avec soin,
Et qu'on emplisse mon grand verre.

Chantons Io Pæan!

Le Léthé des soucis moroses
Sous son beau cristal est enclos,
Et dans son cœur je veux à flots
Boire du soleil et des roses.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

Jusqu'en la moindre gouttelette,
La fraîche haleine de ce vin
Exhale un parfum plus divin
Qu'une touffe de violette,

Chantons Io Pæan!

Et, dessus la lèvre endormie
Des pâles et tristes songeurs,
Met de plus ardentes rougeurs
Que n'en a le sein de ma mie.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

A mes yeux, en nappes fleuries
Dansantes sous le ciel en feu,
L'air se teint de rose et de bleu
Comme au théâtre des féeries;

Chantons Io Pæan!

Je vois un cortége fantasque,
Suivi de cors et de hautbois,
Tourbillonner, et joindre aux voix
La flûte et les tambours de basque!

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

C'est Galatée ou Vénus même
Qui, dans l'éclat du flot profond,
Se joue et me sourit au fond
De mon grand verre de Bohême.

Chantons Io Pæan!

Cette autre Cypris, plus galante,
Naît du nectar si bien chanté,
Et laisse voir sa nudité
Sous une pourpre étincelante.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

Plus d'amante froide ou traîtresse,
Plus de poëtes envieux!
Dans ce grand verre de vin vieux
Pleure une immortelle maîtresse,

Chantons Io Pæan!

Et, comme un ballet magnifique,
Je vois, dans le flacon vermeil,
Couleur de lune et de soleil,
Des rhythmes danser en musique!

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

Septembre 1844.

Viens. Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
Sur les bords de la source aux moires assouplies,
Les nénufars dorés penchent des fleurs pâlies,
Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,

Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

Avril 1845.

LA CHANSON DE MA MIE

Or, voyez qui je suis, ma mie.
ALFRED DE MUSSET.

L'eau dans les grands lacs bleus
Endormie,
Est le miroir des cieux :
Mais j'aime mieux les yeux
De ma mie.

Pour que l'ombre parfois
Nous sourie,
Un oiseau chante au bois :
Mais j'aime mieux la voix
De ma mie.

La rosée, à la fleur
Défleurie
Rend sa vive couleur :
Mais j'aime mieux un pleur
De ma mie.

Le temps vient tout briser,
On l'oublie :
Moi, pour le mépriser,
Je ne veux qu'un baiser
De ma mie.

La rose sur le lin
Meurt flétrie;
J'aime mieux pour coussin
Les lèvres et le sein
De ma mie.

On change tour à tour
De folie :
Moi, jusqu'au dernier jour,
Je m'en tiens à l'amour
De ma mie.

Mars 1845.

LES TOURTERELLES

Et voy ces deux colombelles,
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour, du bec et des ailes.
RONSARD.

Cependant qu'étrangère à la nature en fête,
Elle rêvait sans but sur sa couche défaite,
Le soleil frissonnait sur l'or et les damas ;
Le doux air de l'été, qui chasse les frimas,
Chargé de la couleur et du parfum des roses,
Entrait, et redonnait la vie à mille choses.
Le vin était de pourpre, et les cristaux de feu.
Alors, comme, en jouant, deux cygnes d'un lac bleu,
Comme deux lys jumeaux que leur beauté protége,
D'un vol silencieux, deux colombes de neige
Franchirent l'azur vaste et vinrent se poser
Sur la fenêtre ouverte, et dans un long baiser
Se becqueter sans fin en remuant les ailes.

Elle, les yeux fixés sur ces deux tourterelles,
(Tandis que de la mousse et des feuillages verts
S'exhalaient alentour mille parfums amers,)
Laissait, l'âme enivrée à la brise fleurie,
Dans le bleu de l'amour errer sa rêverie.
Dis-moi, que faisais-tu loin d'elle, ô bel enfant!
Tandis que sur son col et sur son dos charmant
Couraient à l'abandon ses tresses envolées,
Que faisais-tu, perdu sous les longues saulées,
Et que te disaient donc, ô timide rêveur!
Les brises de l'été si pleines de saveur?

Avril 1845.

RONDE SENTIMENTALE

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse!
Ronde.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Tout brûlant d'amour, le Ciel dit à l'Onde :
Je ne puis descendre et baiser tes flots,
Ni dans tes beaux yeux, par le soir déclos,
Voir se refléter ton âme profonde.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

La Rose s'entr'ouvre et dit à l'Étoile :
Que n'ai-je, ô ma fleur ! des ailes d'oiseau,
Puisque la madone, avec son fuseau,
File un blanc nuage, et t'en fait un voile !

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

L'Étoile scintille et dit à la Rose :
Je ne puis voler comme un papillon,
Mais je puis, cher astre ! au bout d'un rayon
Boire tous tes pleurs, sans que l'on en cause.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.

Frémissante encor, l'Onde sous la flamme
Apaise ses flots et dit à l'Azur :
Le meilleur de toi dans mon lit obscur
Sommeille à demi sur mon sein qui pâme.

Sur les gazons verts, le soir nous dansons
Au clair de la lune, au bruit des chansons

Mars 1845.

LA FEMME AUX ROSES

Divini opus Alcimedontis.
VIRGILE.

Nue, et ses beaux cheveux laissant en vagues blondes
Courir à ses talons des nappes vagabondes,

Elle dormait, sereine. Aux plis du matelas
Un sommeil embaumé fermait ses grands yeux las,
Et ses bras vigoureux, pliés comme des ailes,
Reposaient mollement sur des flots de dentelles.
  Or, la capricieuse avait, d'un doigt coquet,
Sur elle et sur le lit parsemé son bouquet,
Et, — fond éblouissant pour ces splendeurs écloses ! —
Son corps souple et superbe était jonché de roses.
Et ses lèvres de flamme, et les fleurs de son sein,
Sur ces coteaux neigeux qu'elle montre à dessein,
Semblaient, aux yeux séduits par de douces chimères,
Les boutons rougissants de ces fleurs éphémères.

Mars 1845.

LA CHANSON DU VIN

Un soir l'âme du vin chantait dans les bouteilles.
CHARLES BAUDELAIRE.

Parmi les gazons
Tout en floraisons
  Dessous les treilles,
J'écoute sans fin
La chanson du Vin
  Dans les bouteilles.

L'Ode à l'Idéal
Au fond du cristal
  Coule embaumée.
La strophe bruit,
Et, limpide, suit
  Sa sœur charmée.

Les nectars vermeils
Chantent les soleils
De la jeunesse,
Et tous les retours
Qui font nos amours
Pleins de tristesse ;

Et le dieu cornu,
Le beau guerrier nu,
Dans les mêlées,
Qui guide en rêvant
Des femmes au vent
Échevelées ;

Le dieu des pressoirs
Qui, sous les pins noirs
Du mont Ménale,
Fait, pendant la nuit,
Courir à grand bruit
La bacchanale !

Et le tambourin
Des vierges sans frein
Dans leurs querelles,
Qui, loin des regards,
Dans les bois épars
S'aiment entre elles ;

Et le chœur dansant
Qui, rouge, et versant
Dans son délire
Le sang et le vin,
Brise le devin
Avec sa lyre !

Le Nectar nous dit :
« O vous qu'engourdit
La Poésie,
Plus de vains sanglots !
Buvez à mes flots
La fantaisie.

Ne réservez plus
Vos vœux superflus
Et vos tendresses
Pour les impudeurs
Et pour les froideurs
De vos maîtresses.

Nos claires prisons
Montrent aux raisons
Évanouies
L'âme des couleurs,
Du rhythme et des fleurs
Épanouies !

Nos secrets plaisirs,
Nés dans les loisirs,
Ont à s'accroître,
Pour les sens domptés
Plus de voluptés
Que ceux du cloître.

Mais fuis, jeune élu,
Le bois chevelu,
Le flot rapide
Et l'antre secret
Où te rencontrait
L'Aganippide !

Le thyrse est levé.
Dans le lieu trouvé
  Pour les mystères,
Hurlent de fureur
Les vierges en chœur
  Et les panthères.

Privé de tombeaux,
L'impie en lambeaux
  Meurt comme Orphée.
Dans l'onde à la fois
Sa lyre et sa voix
  Pleure étouffée,

Tandis qu'au lointain
Bondit, le matin,
  Toute rougie,
En vociférant
Sur l'indifférent,
  La sainte Orgie ! »

Septembre 1844.

A CHARLES BAUDELAIRE

A eux la faute, pourquoi tant d'orgueil ?
STENDHAL.

O poëte, il le faut, honorons la Matière;
Mais ne l'honorons point d'une amitié grossière,
Et gardons d'offenser, pour des plaisirs trop courts,
L'Amour, qui se souvient, et se venge toujours.

Notre âme est trop souvent comme cette Bacchante
Que, dans une attitude aimable et provoquante,
Le Satyre caresse et retient dans ses bras,
Rouge de ses désirs et de son embarras,
La tête renversée et les lèvres mi-closes, —
Et que l'enfant Amour châtie avec des roses.

Mars 1845.

Chère, voici le mois de mai,
Le mois du printemps parfumé
Qui, sous les branches,
Fait vibrer des sons inconnus,
Et couvre les seins demi-nus
De robes blanches.

Voici la saison des doux nids,
Le temps où les cieux rajeunis
Sont tout en flamme,
Où déjà, tout le long du jour,
Le doux rossignol de l'amour
Chante dans l'âme.

Ah ! de quels suaves rayons
Se dorent nos illusions
Les plus chéries,
Et combien de charmants espoirs
Nous jettent dans l'ombre des soirs
Leurs rêveries !

Parmi nos rêves à tous deux,
Beaux projets souvent hasardeux
Qui sont les mêmes,
Songes pleins d'amour et de foi
Que tu dois avoir comme moi,
Puisque tu m'aimes ;

Il en est un seul plus aimé.
Tel meurt un zéphyr embaumé
Sur votre bouche,
Telle, par une ardente nuit,
De quelque Séraphin, sans bruit,
L'aile vous touche.

Camille, as-tu rêvé parfois
Qu'à l'heure où s'éveillent les bois
Et l'alouette,
Où Roméo, vingt fois baisé,
Enjambe le balcon brisé
De Juliette,

Nous partons tous les deux, tout seuls?
Hors Paris, dans les grands tilleuls
Le vent se joue ;
L'air sent les lilas et le thym,
La fraîche brise du matin
Baise ta joue.

Après avoir passé tout près
De vastes ombrages, plus frais
Qu'une glacière
Et tout pleins de charmants abords,
Nous allons nous asseoir aux bords
De la rivière.

L'eau frémit, le poisson changeant
Émaille la vague d'argent
D'écailles blondes ;
Le saule, arbre des tristes vœux,
Pleure, et baigne ses longs cheveux
Parmi les ondes.

Tout est calme et silencieux.
Étoiles que la terre aux cieux
A dérobées,
On voit briller d'un éclat pur
Les corsages d'or et d'azur
Des scarabées.

Nos yeux s'enivrent, assouplis,
A voir l'eau dérouler les plis
De sa ceinture.
Je baise en pleurant tes genoux,
Nous sommes bien seuls, rien que nous
Et la nature !

Tout alors, les flots enchanteurs,
L'arbre ému, les oiseaux chanteurs
Et les feuillées,
Et les voix aux accords touchants
Que le silence dans les champs
Tient éveillées.

La brise aux parfums caressants,
Les horizons éblouissants
De fantaisie,
Les serments dans nos cœurs écrits,
Tout nous demande à grands cris
La Poésie.

Nous sommes heureux sans froideur.
Plus de bouderie ou d'humeur
Triste ou chagrine ;
Tu poses d'un air triomphant
Ta petite tête d'enfant
Sur ma poitrine ;

Tu m'écoutes, et je te lis,
Quoique ta bouche aux coins pâlis
S'ouvre et soupire,
Quelques stances d'Alighieri,
Ronsard, le poëte chéri,
Ou bien Shakspere.

Mais je jette le livre ouvert,
Tandis que ton regard se perd
Parmi les mousses,
Et je préfère, en vrai jaloux,
A nos poëtes les plus doux
Tes lèvres douces !

Tiens, voici qu'un couple charmant,
Comme nous jeune et bien aimant,
Vient et regarde.
Que de bonheur rien qu'à leur pas !
Ils passent et ne nous voient pas :
Que Dieu les garde !

Ce sont des frères, mon cher cœur,
Que, comme nous, l'amour vainqueur
Fit l'un pour l'autre.
Ah ! qu'ils soient heureux à leur tour !
Embrassons-nous pour leur amour
Et pour le nôtre !

Chère, quel ineffable émoi,
Sur ce rivage où près de moi
Tu te recueilles,
De mêler d'amoureux sanglots
Aux douces plaintes que les flots
Disent aux feuilles!

Dis, quel bonheur d'être enlacés
Par des bras forts, jamais lassés!
Avec quels charmes,
Après tous nos mortels exils,
La lèvre boit au bout des cils
De fraîches larmes!

Avril 1844.

LE DÉMÊLOIR

> Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'Aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la Lune et éclatante comme le Soleil, et qui est terrible comme une armée rangée en bataille?
>
> *Cantique des cantiques.*

Je sais qu'elle est pareille aux Anges de lumière.
Elle a des rayons d'astre éclos sous sa paupière,
Et je vois aux candeurs de son pied calme et pur
Qu'il a marché longtemps sur les tapis d'azur.
Sa bouche harmonieuse et de charme inondée
Semble, à son doux parfum de roses de Judée,
Avoir vidé la coupe aux noces de Cana,
Et chanté dans les cieux le Salve Regina.

Mais ces tempes de marbre et ce sourcil farouche,
La superbe fierté du front et de la bouche,
Ces rougeurs, ce duvet pleins de défis mordants,
L'insolente fraîcheur de ces tons discordants,
Ces ongles lumineux et ces dents de tigresse
A des instants furtifs trahissent la Déesse.
Quand, pareille aux Vénus que je chante en mes vers,
Sous un grand démêloir d'écaille aux reflets verts
Elle fait ruisseler, en sortant de l'alcôve,
Cette ample chevelure à l'or sanglant et fauve,
Quand ses mains de statue achèvent d'y verser
Le flot d'huile épandu, le soleil fait glisser
Sur ces âpres trésors, qu'à loisir elle baigne,
Un rayon rose au bout de chaque dent du peigne.

Février 1844.

A LA FONT-GEORGES

Voici les lieux charmans où mon âme ravie
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
BOILEAU.

O champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or!

O ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol!

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
  Les pleurs du toit!

O source claire et froide,
Qu'ombrageait le tronc roide
D'un noyer vigoureux
  A moitié creux!

Sources! fraîches fontaines!
Qui, douces à mes peines,
Frémissiez autrefois
  Rien qu'à ma voix!

Bassin où les laveuses
Chantaient insoucieuses
En battant sur leur banc
  Le linge blanc!

O sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
Avaient laissé tout nu
  Le front chenu!

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
  A tous les vents!

O vignes purpurines,
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
  Ployaient gonflés;

Où, l'automne venue,
La Vendange mi-nue
A l'entour du pressoir
Dansait le soir !

O buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant!

Murmurante oseraie,
Où le ramier s'effraie,
Saule au feuillage bleu,
Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !
Moissonneuses surprises
A mi-jambe dans l'eau
Du clair ruisseau !

Antres, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
Souvent cherchés !

Ruisseaux ! forêts ! silence !
O mes amours d'enfance !
Mon âme, sans témoins,
Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose
Et ces sombres massifs
D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable,
Où j'eus l'heur ineffable,
Pour la première fois,
D'ouïr sa voix !

Où rêveuse, l'amie
Doucement obéie,
S'appuyant à mon bras,
Parlait tout bas;

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
D'un doigt distrait,

A l'heure où sous leurs voiles
Les tremblantes étoiles
Brodent le ciel changeant
De fleurs d'argent.

Octobre 1844.

LA FONTAINE DE JOUVENCE

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
VIRGILE.

Il est une fontaine heureuse, dont l'eau tombe
Dans un bassin plus blanc qu'une aile de colombe;
Cette eau limpide, avec de clairs rayonnements,
Sur les dauphins de marbre éclate en diamants.

Elle rend aux vieillards la jeunesse et la force.
Mille jeunes Cypris, fières de leur beau torse,
Sur l'azur de ses flots qui ne sont point amers
Lèvent un pied plus blanc que la perle des mers.

Celles qui n'aimaient plus les tourterelles blanches,
Et ne tressaillaient pas dans le mois des pervenches,
Ceux que laissaient glacés la Lyre et le bon vin,
Sortent joyeux et beaux de ce Léthé divin ;

Non beaux comme autrefois d'une beauté sévère,
Mais semblables aux Dieux qui boivent à plein verre
Le feu que le Titan pour nous a dérobé,
Et qui puisent le vin dans la coupe d'Hébé.

La Naïade aux yeux bleus, qui pleure goutte à goutte,
Noie au fond de leurs cœurs la tristesse et le doute,
Et, tournant leur esprit vers les biens éternels,
Leur montre l'Idéal dans les plaisirs charnels.

Voyez-les, souriants, fiers de leur belle taille,
Dans ces riches habits de fête et de bataille
Qui relèvent la mine, et qu'aux siècles anciens
Peignaient avec amour les grands Vénitiens.

Les couples sont épars : de jeunes femmes rousses
Dont les yeux rallumés sont pleins de clartés douces,
Avec leurs amoureux assis sur le gazon
Effeuillent les bouquets de leur jeune saison.

L'une parle à mi-voix, et, comme en un méandre,
Erre par les sentiers de la carte du Tendre ;
Celle-là, fière enfin de vivre et de se voir,
Tantôt joue, et ternit l'acier de son miroir.

Tandis qu'à ses genoux son compagnon étale
Jeune et fort comme un dieu, la grâce orientale,
Une verse du vin dans le verre incrusté
D'un jeune cavalier debout à son côté.

Plus loin, deux rajeunis, sur la mousse des plaines,
Mêlent dans un baiser les fleurs de leurs haleines ;
Et, seins nus, une vierge en fleur, sans embarras,
Tord ses cheveux luisants qui pleurent sur ses bras.

Dans l'humide vapeur de sa métamorphose,
Blanche encor à demi comme une jeune rose,
Une autre naît au monde, et ses beaux yeux voilés
Argentent l'eau d'azur de rayons étoilés.

Dans les vagues lointains l'une l'autre s'enchantent,
Agitant leurs tambours dont les clochettes chantent,
De galantes beautés, honneur de ces pourpris,
Qui teignent l'air limpide à leur rose souris.

Et tous ces nouveau-nés de qui l'âme ravie
Connaît le prix des biens qui font aimer la vie,
Sans trouble et sans froideur cèdent à leurs désirs,
Et vident lentement la coupe des plaisirs.

O doux cygnes chanteurs, vous que la Poésie
Retrempe incessamment dans son onde choisie,
Amis, soyons pareils à ces beaux jeunes gens :
Créons autour de nous des cieux intelligents.

Cherchons au fond du vin les sciences rebelles,
Et l'amour idéal sur les lèvres des belles,
Et dans leurs bras, qu'anime une calme fierté,
Rêvons la Jouissance et l'Immortalité.

Mai 1844.

CHANSON D'AMOUR

Si je l'dis à l'alouette,
L'alouette le dira.
La violett' se double, double,
La violett' se doublera.
Ronde.

Qui veut avant le point du jour,
Vers le bien-aimé de mon âme,
Parce que je languis d'amour,
Porter le secret de ma flamme?

O mon cœur, à quel cœur discret
Peux-tu te confier encore ? —
Si l'alouette a mon secret,
Elle ira le dire à l'Aurore.

Le désir de son javelot
A percé mon cœur qui se brise. —
Si je dis mon secret au flot,
Le flot l'ira dire à la brise.

Un frisson glisse sur mon col,
Et glace ma lèvre déclose. —
Si je le dis au rossignol,
Il ira le dire à la rose.

Qui donc saura le supplier
De finir mes peines mortelles? —
Si je le dis au blanc ramier,
Il l'ira dire aux tourterelles.

Je me ploie ainsi qu'un roseau
Et ma beauté penche flétrie. —
Si je le dis au bleu ruisseau,
Il l'ira dire à la prairie.

Vous qui voyez mon désespoir,
Flots, ailes, brises des montagnes! —
Si je le dis à mon miroir,
Il l'ira dire à mes compagnes.

Parce que je languis d'amour,
Vous qui voyez que je me pâme, —
Allez, allez de ce séjour
Vers le bien-aimé de mon âme!

Juillet 1844.

TAYLOR INST. OXFORD

Camille, quand la Nuit t'endort sous ses grands voiles ;
Quand un rêve céleste emplit tes yeux d'étoiles ;
Quand tes regards, lassés des fatigues du jour,
Se reposent partout sur des routes fleuries
Dans le pays charmant des molles rêveries,
Camille, que vois-tu dans tes songes d'amour ?

Nous vois-tu, revenant par les noires allées,
Tous deux, donner des pleurs aux choses envolées
Que l'oubli dédaigneux couvre de flots dormants,
Ou dans le vieux manoir, au fond des parcs superbes,
Pousser de l'éperon parmi les hautes herbes
Les pas précipités de nos chevaux fumants?

Dans les moires de l'eau dont l'azur étincelle,
Nous vois-tu laissant fuir une frêle nacelle
Sur le lac amoureux et frémissant d'accords,
Où sur le flot bordé par des coteaux de vignes,
Glisse aux vagues lointains la blancheur des beaux cygnes
Aux accents mariés des harpes et des cors?

Moi, je vois rayonner tes yeux dans la nuit sombre,
Et je songe à ce jour où je sentis dans l'ombre,
Pour la première fois, de ton col renversé
S'échappant à longs flots en boucles ruisselantes,
Tes cheveux déroulés emplir mes mains tremblantes,
Et ta lèvre de feu baiser mon front glacé

Août 1844.

CHANSON DE BATEAU

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours
Chanson.

Le canal endort ses flots,
Ses échos,
Et le zéphyr nous verse
Des parfums purs et doux.
Le flot nous berce,
Endormons-nous !

Les voix emplissent les airs
De concerts,
Et le vent les disperse
Avec nos baisers fous.
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

En vain ton époux caduc,
Comte ou duc,
Se jette à la traverse
De nos gais rendez-vous.
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

Ah! que les cieux étoilés
Soient voilés,
Tandis que je renverse
Ton front sur mes genoux!
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

Qu'importe si, dans la nuit
Qui s'enfuit,
L'orage bouleverse
Les éléments jaloux!
Le flot nous berce,
Endormons-nous!

Juillet 1844.

POUR MADEMOISELLE ***

22. Car la fille d'Hérodiade y étant entrée et ayant dansé devant le roi, elle lui plut tellement, et à ceux qui étaient à table avec lui, qu'il lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai.

23. Et il ajouta avec serment : Oui, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume.

24. Elle, étant sortie, dit à sa mère : Que demanderai-je ? Sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste.

Évangile selon saint Marc.

Amours des bas-reliefs, ô Nymphes et Bacchantes,
Qui, sur l'Ida nocturne, au bruit d'un tambourin,
Les fronts échevelés en tresses provocantes,
Dansiez en agitant vos crotales d'airain !

Vous, plus belles déjà que ces filles du Pinde,
Bayadères d'ébène aux bras purs et nerveux,
Qui bondissez sans bruit sur les tapis de l'Inde,
Avec des sequins d'or passés dans vos cheveux !

Elssler ! Taglioni ! Carlotta ! sœurs divines
Aux corselets de guêpe, aux regards de houri,
Qui fouliez, en quittant le gazon des collines,
Le splendide outremer des ciels de Cicéri !

O reines du ballet, toutes les trois si belles !
Qu'un Homère ébloui fera nymphes un jour,
Ce n'est plus vous la Danse, allons, coupez vos ailes !
Éteignez vos regards, ce n'est plus vous l'Amour !

Février 1845.

A UNE PETITE CHANTEUSE DES RUES

Mon père est oiseau,
Ma mère est oiselle,
Je passe l'eau sans nacelle,
Je passe l'eau sans bateau.
VICTOR HUGO.

Enfant au hasard vêtu,
D'où viens-tu
Avec ta chanson bizarre ?
D'où viennent à l'unisson
Ta chanson,
Ta chanson et ta guitare ?

Tu livres au doigt vermeil
Du soleil,
Qui les dore et les caresse,
Tes longs cheveux emmêlés,
Crespelés
Comme ceux d'une Déesse.

D'où vient ce front soucieux,
Ces grands yeux,
Ces chairs dont la transparence
Fait voir parmi les couleurs
De cent fleurs
Des tons dignes de Lawrence ?

Viens-tu du pays serein
Où le Rhin
Baise les coteaux de vignes,
Dont le feuillage mouvant
Tremble au vent,
E[4] serpente en longues lignes ?

Viens-tu du pays riant
D'Orient,
De Sorrente aux blondes grèves,
Ou de Venise au ciel bleu
Tout en feu,
Ou du blond pays des rêves ?

Avec son hardi carmin,
Quelle main
A pourpré pour les féeries
Tes lèvres, ces fruits brûlants,
Plus sanglants
Que des grenades fleuries ?

Est-ce bien toi, cet enfant
Triomphant,
Dont le père, ouvrant son aile,
Au fond d'un nid de roseau
Fut oiseau,
Dont la mère fut oiselle ?

Belle fille aux cheveux d'or,
Est-ce encor
Toi, qui, rieuse et fantasque,
Faisais voltiger en l'air
Un éclair
Avec ton tambour de basque ?

Toi, la Bohême à l'œil noir
Qui, le soir,
D'une dorure fanée
Serrais ton ample chignon, —
Et Mignon
Est-elle ta sœur aînée ?

Ou plutôt, courant au bois,
Et sans voix
Pour un brin d'herbe qui bouge,
Interdite à chaque pas,
N'es-tu pas
Le petit Chaperon-Rouge,

Qui fit même des jaloux
Chez les loups,
Et qui, portant sa galette
Chez la bonne mère grand,
En entrant
Faisait choir la bobinette ?

Mais non, aux divins attraits
De tes traits
Et de ta voix, je devine
L'enfant comblé des faveurs
Des rêveurs,
La folâtre Colombine.

Mais où sont tes beaux souliers,
Tes colliers
Qui font rêver les fillettes ?
Où sont le bel or changeant
Et l'argent
De tes jupes à paillettes?

Et le souple casaquin
D'Arlequin ?
Et Cassandre et sa fortune ?
Où Pierrot, l'homme subtil,
Cache-t-il
Sa face de clair de lune ?

Mars 1845.

IDYLLE

Et quum vidisti puero donata, dolebas.
VIRGILE.

NÉÈRE, MYRRHA.

NÉÈRE.

Le soir est tiède et pur, le vent pleure. O Myrrha,
Notre jeune Iollas, qui souvent t'admira,
Va venir près de nous, sous l'arbre qui soupire,
Dénouer nos cheveux et caresser la lyre.

MYRRHA.

Néère, c'est pour toi qu'il éveille, en songeant,
La douce lyre, auprès de ce ruisseau d'argent.
Comme toi, dans mes yeux, ô Néère ! que n'ai-je
Ce trait qui brûle un cœur endormi sous la neige !

NÉÈRE.

Sa main silencieuse aime tes cheveux bruns,
D'où ses doigts pour longtemps s'en vont pleins de parfums.

MYRRHA.

Les tiens, jouet charmant de la brise qui vole,
Sont lisses et dorés comme un flot du Pactole.

NÉÈRE.

Tes pieds charment la lèvre, et montrent au hasard
Leurs ongles transparents arrondis avec art.

MYRRHA.

Ta gorge est comme un marbre, et la lumière arrose
Sur ses fermes contours deux frais boutons de rose.

NÉÈRE.

Que n'es-tu beau comme elle, ô bel enfant ? Hélas !
J'irais en suppliante adorer Iollas !

MYRRHA.

Iollas ! pour un jour sois semblable à Néère,
Et je n'aurai pour toi nulle froideur amère.

NÉÈRE.

La bouche des Zéphyrs aux souffles embaumés
S'enivre en s'égarant sous tes bras parfumés.

MYRRHA.

Quelle autre ivresse attend les deux lèvres choisies
Qui, goûtant de ton cou les blanches ambroisies
Et buvant à longs traits les flammes que j'y sens,
Y feront circuler des frissons rougissants !

NÉÈRE.

Vois comme l'onde est calme, et comme la Naïade,
Dont la molle fraîcheur invite et persuade,
Semble tourner vers nous l'azur de ses yeux bleus.

MYRRHA.

Dans ses bras palpitants descendons toutes deux.
Confions notre tête à son bruit qui fascine,
Et notre épaule blonde à sa douce poitrine.

NÉÈRE.

Goûtons auparavant ce doux vin. Pour nos jeux
La grappe y mit la force et l'emplit de ses feux.

MYRRHA.

Oui, mais la coupe d'or est froide à qui la touche.
Quel or vaut, ô ma sœur, les roses de ta bouche !

NÉÈRE.

Tenons-nous par la main. Ah ! ce flot est glacé !
Entoure bien mon cou de ton bras enlacé.

MYRRHA.

Comme l'eau, sœur du ciel, qui flottait indécise,
Me presse avec amour ! Je suis toute surprise.

NÉÈRE.

Chacune bien serrée avec deux bras tremblants,
O Myrrha ! nous voguons comme deux cygnes blancs,
Et, sur nos fronts jumeaux aux poses familières
Se mêlent toutes deux nos guirlandes de lierres.

MYRRHA.

Le flot rassérené, qui court sans se lasser,
M'enivre, et je ne sais, me sentant caresser
Voluptueusement dans cette paix profonde,
Si c'est ta chair polie, ou le zéphyr, ou l'onde !

NÉÈRE.

Iollas va venir de ses doigts enjoués
Tresser en folâtrant nos cheveux dénoués.

Mai 1843.

Toute cette nuit nous avons
Relu le vieil ami Shakspere
Aux beaux endroits que nous savons,
Et voici que la nuit expire.

Nous avons longtemps veillé, mais
Nous lisions le poëte unique,
Et la sombre nuit n'eut jamais
Plus d'étoiles à sa tunique.

Phœbé, qu'en riant nous troublons.
Va s'enfuir, et le jour va naître,
Et ma voisine aux cheveux blonds
Viendra se mettre à sa fenêtre.

Ah ! lorsque vous allez venir,
Ma voisine, en jupe de toile,
Nous ne suivrons du souvenir
Aucun beau vers, aucune étoile.

Vous apparaîtrez comme un lys,
Avec votre guimpe croisée,
Au milieu des volubilis
Qui couronnent votre croisée ;

Et nous, nous analyserons,
Sans redouter qu'elle nous mente,
Sous son rideau de liserons
Votre tête simple et charmante.

Avril 1843.

L'ARBRE DE JUDÉE

> Mais ne serait-ce pas plutôt un jeune rameau du délicieux arbuste consacré à l'Amour, lorsque, consumé par Siva dans un accès de colère, il vint à renaître mille fois plus charmant encore, grâce à la céleste ambroisie dont l'arrosèrent les dieux?
>
> CALIDASA.

Lorsque Mai rougissant rassérène les cœurs
Et que sourit à tous la terre fécondée,
Quand sur les verts gazons Chloris mène des chœurs,
Il fleurit dans le parc un arbre de Judée.

C'est un arbre tout rose, et sans feuilles d'abord,
Un tout harmonieux que rien autre n'égale.
Ses longs rameaux, groupés dans un parfait accord,
Ont l'air de supporter des roses du Bengale.

Quand la feuille leur met son beau satin ouvert,
Ils sont plus doux encore aux regards de l'artiste ;
La pourpre s'adoucit près du feuillage vert,
Et la tendre émeraude encadre l'améthyste.

Puisque c'est à présent que mon arbre fleurit,
Je veux, couché sur l'herbe, oubliant toutes choses,
Dans ses vivants écrins égarer mon esprit,
Et pendant un moment faire des songes roses.

Voyez comme l'azur est calme et reposé,
Comme on se sent heureux sans en savoir les causes,
Comme l'herbe frémit sur le sol arrosé,
Comme le ciel couchant est riche en fleurs écloses!

Sous ces bosquets charmants, épanouis pour eux,
Pleins d'ombrages secrets et de faibles murmures,
Voyez ces beaux enfants, ces couples amoureux
Qui vont en écartant les épaisses ramures.

C'est toi, belle Rosine! Hélas! le vert rideau
Nous dérobe tes pieds, les plus charmants du monde.
C'est toi, folle Rosette avec ton Orlando!
Pauvre morte amoureuse, est-ce toi, Rosemonde?

Quel est ce bruit de cor qui passe dans les bois?
C'est la chasse qui vient: salut, blanches marquises!
Mettez les cœurs en flamme et le cerf aux abois,
Vos paniers de satin ont des façons exquises.

Près de ce rocher blanc, taillé comme un autel,
L'eau, comme un lévrier, folâtre et puis se dresse.
Pardieu! c'est la marquise, avec son air cruel,
Qui se baigne là-bas en nymphe chasseresse.

Il manque un Actéon, ce sera le mari:
Il a tout ce qu'il faut, et pourrait en revendre.
Abbé! votre musique est un charivari!
Vous soupirez, Églé! Que vous a fait Silvandre?

C'est ainsi que je rêve aux temps des Pompadours.
Et lorsqu'un bruit aigu, comme un cri de cigale,
Fait envoler le rêve, il me reste toujours
Mon arbre de Judée aux roses du Bengale.

Mai 1844.

ÉLÉGIE

Gallus et Hesperiis, et Gallus notus Eoïs,
Et sua cum Gallo nota Lycoris erit.

OVIDE.

Tombez dans mon cœur, souvenirs confus,
Du haut des branches touffues !

Oh ! parlez-moi d'elle, antres et rochers,
Retraites à tous cachées !

Parlez, parlez d'elle, ô sentiers fleuris !
Bois, ruisseaux, vertes prairies !

O charmes amers ! dans ce frais décor
Elle m'apparaît encore.

C'est elle, ô mon cœur ! sur ces gazons verts,
Au milieu des primevères !

Je vois s'envoler ses fins cheveux d'or
Au zéphyr qui les adore,

Et notre amandier couvre son beau cou
Des blanches fleurs qu'il secoue !

Sur mon bras frémit son bras ingénu,
Et frissonne sa main nue.

Le feuillage est noir, le ciel étoilé,
Viens, suivons la noire allée !

La belle-de-nuit s'ouvre toute en feu,
La voûte du ciel est bleue.

Écoutez, ma mie, au coin du vieux mur,
Le rossignol qui murmure.

Chante ta chanson, ô doux rossignol !
Ta chanson qui nous console,

Et que pour toi seul, à côté du lys,
La rose ouvre son calice !

Des yeux tant aimés tombe un divin pleur
Sur ma tempe qu'il effleure.

O larme d'amour, trésor sans pareil !
Dites-moi si je sommeille ?

Qui t'envoie, hélas ! charmant souvenir,
Briser mon cœur qui soupire ?

Hélas ! je suis seul dans ces bois épars
Où résonnaient les guitares.

Une illusion, songe évanoui,
Charmait mon âme éblouie.

Je fatigue seul le flot de cristal,
L'herbe où la fleur d'or s'étale,

L'antre et la fontaine où croît le glaïeul,
Et ma voix fatigue seule

La forêt tremblante et l'azur du lac
De ma plainte élégiaque !

Août 1844.

LA SYMPHONIE DE LA NEIGE

Chaque année, au printemps, elles reviennent chargées de neige ;
Dans la cour de la salle qu'embellissent les fleurs du Haïtang, elles rivalisent de blancheur avec la lune ;
Douze jalousies ornées de perles les enveloppent en se relevant ;
Un couple d'hirondelles blanches vole en haut et en bas.

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES, roman chinois.

I

La neige qui s'amasse et tombe dans la neige,
Du ciel, à gros flacons, sur la terre descend,
Et, comme pour les pas d'un triomphal cortége,
Son moelleux tapis rayonne éblouissant.

D'autres regretteront, devant cette richesse,
Les pourpris que l'Aurore arrose de ses pleurs,
Le gazon aplani pour des pieds de duchesse,
Et le rose printemps des oiseaux et des fleurs ;

Et de ne plus revoir, au soleil d'or qui baise
Les grands coquelicots, orgueil mouvant des blés,
Les gammes de Rubens et de Paul Véronèse
Tourbillonner en chœur devant leurs yeux troublés.

Mais moi, j'aime à songer devant cette harmonie,
Et toutes les blancheurs des rêves anciens
Mettent d'accord leurs voix pour une symphonie,
Et leur rhythme plaintif me prend dans ses liens.

II

C'est dans le mol oubli d'un ciel douteux et pâle
Qui donne à toute chose un prestige charmant,
Et qui passe en douceur le duvet et l'opale,
Que le drame du jour s'agite vaguement.

Leurs six ailes au vent, pareilles à des voiles,
Les Anges sont épars dans les chemins du ciel ;
Les nuages rêveurs font la cour aux étoiles,
Et tout l'éther frémit d'un amour sensuel.

Les lacs sont habités par la troupe des cygnes,
Qui semblent frissonner sous nos soleils pâlis,
Et l'ombre du feuillage a les marbres insignes
Dont un grêle rayon baise les pieds polis.

III

Ces filles de la Grèce aux allures profanes
Écartent en riant les cheveux du bouleau ;
Et, cherchant le repos dans les flots diaphanes,
L'escalier des palais plonge son pied dans l'eau.

Sur la vague s'agite une légère écume,
Comme celle où, parmi les dauphins entraînés,
Pleine, ainsi que les flots, de charme et d'amertume,
Aphrodite jaillit des flots rassérénés.

(Dans la conque de nacre, avec ses pieds timides,
Vierge elle caressait les Grâces et les Jeux,
Et les purs diamants et les perles humides
Ruisselaient de sa bouche et de ses blonds cheveux.)

Voici les bois sacrés à la Mélancolie
Où, mêlant à la brise un murmure confus,
L'oranger, le laurier, le myrte d'Idalie
Accueille mille oiseaux dans ses dômes touffus.

C'est là que le pommier fleurit, et que la rose,
Fière de son bouton suave, encor tout blanc,
Déjà pâmée, attend que l'Aurore l'arrose
Et que l'enfant au dard la teigne de son sang.

IV

En cavalcade, au long des terrasses de brique,
Des dames, dont Zéphyr baise le front mutin,
Avec des cavaliers au sourire lubrique,
Passent dans leurs habits d'hermine et de satin.

Les pages, les muguets langoureux et bravaches,
Et les belles de cour, aux cheveux crespelés,
Font briller dans la nuit, sous d'insolents panaches,
Les fronts de leurs chevaux d'une flamme étoilés.

La nappe encore vierge est mise pour l'orgie,
Et les flacons d'argent brillent sur le dressoir,
Tandis qu'à la fenêtre, avec sa main rougie,
Elvire désolée agite son mouchoir.

Et dans l'ombre, un fuyard, qu'une autre ombre accompagne,
Les cheveux hérissés par le vent qui les suit,
Rejoint ses compagnons dans l'immense campagne,
Au galop d'un coursier sombre comme la Nuit.

V

Blanche, dans un massif, dort parmi les dentelles
Dont le bouquet foisonne autour de ses beaux seins ;
Elle rêve, et son corps, semblable aux tourterelles,
Creuse en nid embaumé le duvet des coussins.

Auprès d'elle, à mi-voix, deux colombes mystiques,
Au milieu des ardeurs du tiède renouveau,
Se murmurent, ainsi que des lyres antiques,
Des vers d'Anacréon, d'Orphée et de Sappho.

VI

Ainsi la Rêverie en mon âme s'épanche,
Et, le front caressé par ses folles fraîcheurs,
J'entends s'épanouir en moi (divine Blanche !)
L'accord mélodieux de toutes les blancheurs.

Mais ces pâles amours de fleurs et de sculptures,
Dont je mène en chantant le chœur étiolé,
Sont encore à mes yeux moins blanches et moins pures
Que votre âme sereine, ô Lys inviolé !

Janvier 1844.

Dans le vieux cimetière, où cette chaude pluie
Sur l'aubépine en fleurs
A versé, dans un flot que le soleil essuie,
Des parfums et des pleurs ;

Au coucher du soleil, dans le vieux cimetière
Où, sur chaque tombeau,
Des bouquets de rayons empourprent l'humble pierre,
Entrons, il y fait beau!

Le ciel, bariolé par la métamorphose
De son limpide azur,
Borde joyeusement d'écume grise et rose
Son grand lac d'un bleu pur.

Puisqu'ils vivent encor dans ces riants calices
De soleil amoureux,
Les morts qui sont couchés dans ce lieu de délices,
Ils doivent être heureux!

Leur âme nous parfume, et la grande Nature,
Si pleine de raison,
A fait avec leurs corps tombés en pourriture
Sa belle floraison.

Oui, c'est d'eux que nous vient cette ombre douce et triste;
Et ce sont eux encor
Ces bouquets de corail, ces thyrses d'améthyste,
Ces riches grappes d'or!

Ce sont eux ces rosiers aux mille roses blanches
Et ces amaryllis,
Et ce bluet céleste et ces tendres pervenches,
Et ce sont eux ces lys!

De même la Nature, avec mélancolie,
Jusqu'au matin vermeil
Laisse la vaine cendre en nous ensevelie
Pourrir loin du soleil;

Haine, douleur, néant de la gloire et du crime,
Illusion d'un jour ;
Et, baignant de rayons tout ce fumier sublime,
Elle en fait de l'amour !

Mai 1845.

L'ÉTANG MÂLO

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante, où va l'âme immortelle ?

BYRON.

Il est un triste lac à l'eau tranquille et noire
Dont jamais le soleil ne vient broder la moire,
Et dont tous les oiseaux évitent les abords.
Un chêne vigoureux a grandi sur ses bords,
Et, courbé par le Temps jusqu'aux ondes, étale
Sur la cime des flots sa masse horizontale.
L'orgue des verts roseaux se tait malgré le vent ;
Le nymphæa, l'iris, le nénufar mouvant,
Le bleu myosotis et la pervenche sombre
Penchent étiolés, ou meurent sous cette ombre.
Ainsi, quand sur le cœur, dans sa jeune saison,
Amour ! tu fais tomber ta large frondaison
Et tes rameaux géants dont le fardeau l'accable,
Tout s'étiole et meurt sous ton ombre implacable.

Août 1844.

SONNET SUR UNE DAME BLONDE

... velut inter ignes
Luna minores.

HORACE.

Sur la colline,
Quand la splendeur
Du ciel en fleur
Au soir décline,

L'air illumine
Ce front rêveur
D'une lueur
Triste et divine.

Dans un bleu ciel,
O Gabriel!
Tel tu rayonnes;

Telles encor
Sont les madones
Dans les fonds d'or.

Août 1844.

LE TRIOMPHE DE BACCHOS

A SON RETOUR DES INDES

> ... sa face estoit comme d'un jeune enfant, pour enseignement que tous bons beuveurs jamais n'envieillissent, rouge comme un cherubin, sans aucun poil de barbe au menton : en teste portoit cornes aiguës : au-dessus d'icelles une belle couronne faite de pampres et de raisin, avec une mitre rouge cramoisine, et estoit chaussé de brodequins dorez.
>
> En sa compagnie n'estoit un seul homme, toute sa garde et toutes ses forces estoient des Bassarides, Evantes, Euhyades, Edonides, Trieterides, Ogygies, Mimalones, Ménades, Thyades et Bacchides, femmes forcenées, furieuses, enragées, ceintes de dragons et serpents vifs en lieu de ceintures : les cheveux, voletans en l'air avecques fronteaux de vignes...
>
> RABELAIS.

Le chant de l'Orgie avec des cris au loin proclame
Le beau Lysios, le Dieu vermeil comme une flamme,
Qui, le thyrse en main, passe rêveur et triomphant,
A demi couché sur le dos nu d'un éléphant.

Le tigre indien, le lynx, les panthères tachées,
Suivent devant lui, par des guirlandes attachées,
Les chèvres des monts, que, réjouis par de doux vins,
Mènent en dansant les Satyres et les Sylvains.

Après eux Silène, embrassant d'une lèvre avide
Le museau vermeil d'une grande urne déjà vide,
Use sans pitié les flancs de son âne en retard,
Trop lent à servir la valeur du divin vieillard.

Sous leurs peaux de cerfs les Évantes et les Thyades,
Le chœur furieux des Bacchides et les Ménades,
En arrondissant l'arc vigoureux de leurs beaux reins,
Sautent aux accords des flûtes et des tambourins.

La reine du chœur, déesse à la rouge paupière,
Heurte, en agitant ses grands cheveux mêlés de lierre
Sur ses seins meurtris par le vent de ces lieux déserts,
Ses crotales d'or dont le chant déchire les airs.

En l'honneur du dieu retentissent les dithyrambes;
Le chœur en démence entre-choque ses mille jambes,
Et, quittant la terre avec le rhythme forcené,
Comme un tourbillon vole sur un mode effréné.

Seule, Aganappé, la belle Nymphe aux pieds de chèvre,
Humide du vin qui coule le long de sa lèvre,
Pâle de désirs, et pleine de l'amour du Dieu,
S'arrête tremblante, et tourne vers lui son œil bleu.

O Cypris! le chœur la renverse dans la poussière,
Son corps palpitant roule dans la fange grossière;
Les vierges des bois marchent dans son sang et ses pleurs,
Et foulent aux pieds son sein qui ressemble à des fleurs.

Sa bouche frémit de désespoir et de tendresse;
Fière d'expirer au milieu de sa double ivresse,
Dans son sang plus pur que le vin versé sur l'autel
Elle meurt, les yeux fixés sur l'amant immortel.

Le Dieu triomphant n'a pas vu, dans la sainte fièvre,
Mourir à ses pieds la belle Nymphe aux pieds de chèvre,
Ni couler son sang, ni le vin, qui s'échappe à flots
De l'urne d'airain, bouillonner avec des sanglots.

Il rêve à Câma, l'Amour aux cinq flèches fleuries,
Qui, lorsque soupire au milieu des roses prairies
Le doux Vasanta, parmi les bosquets de santal,
Envoie aux cinq sens les flèches du carquois fatal.

Il vous voit errer le long des bords sacrés du Gange,
Et plonger dans l'or qui roule son azur étrange
Votre sein plus blanc que les neiges de l'Imaos,
Vierges de Nysa, qui vous couronnez de lotos!

Et, suivant le rit, brisant leurs mouvantes colonnes,
La mâle Bacchide et les hurlantes Mimalones
Sautent avec rage autour du bois, et font encor
Dans les airs lassés retentir les crotales d'or!

Juin 1845.

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER

> Je me promenais dans un jardin délicieux : sous l'épais gazon on voyait des violettes et des roses dont le doux parfum embaumait l'air. Un son doux et harmonieux se faisait entendre, et une tendre clarté éclairait le paysage. Les fleurs semblaient tressaillir de bonheur et exhaler de doux soupirs. Tout à coup je crus m'apercevoir que j'étais moi-même le chant que j'entendais, et que je mourais.
>
> HOFFMANN.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

La sereine Mélancolie
Vient éclore au fond de mon cœur,
Et j'entends l'âme de ma mie
Tressaillir dans le bois rêveur.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Dans les ombres de la feuillée,
Quand tout bas je soupire seul,
Tu reviens, pauvre âme éveillée,
Toute blanche dans ton linceul.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Je revois à notre fontaine
Tes regards bleus comme les cieux;
Cette rose, c'est ton haleine,
Et ces étoiles sont tes yeux.

Nuit d'étoiles,
Sous tes voiles,
Sous ta brise et tes parfums,
Triste lyre
Qui soupire,
Je rêve aux amours défunts.

Juin 1845.

L'AME DE LA LYRE

Fille des hommes, je suis une parcelle de l'esprit de Dieu. Cette Lyre est mon corps.

GEORGE SAND.

Quand le premier sculpteur eut achevé la Lyre
Et caché dans son sein les chants harmonieux ;
Ouvrier sans défaut, lorsqu'il eut fait sourire
Parmi ses ornements les figures des Dieux,
Et qu'il eut couronné l'instrument de martyre
Avec le vert rameau d'un laurier radieux ;

L'indomptable Titan, à son désir fidèle,
Qui, tout brûlant encor, vers la voûte éternelle
Une seconde fois tentait de s'envoler,
Fit, pareil au vautour qui devait l'immoler,
Tomber sur le chef-d'œuvre une blanche étincelle
Du feu resplendissant qu'il venait de voler.

C'est l'âme de la Lyre ; à notre âme invisible
Elle se plaint souvent loin du monde réel,
Souvent, dans une étreinte amoureuse et terrible,
L'éclaire et la consume à son œil immortel ;
Et, captive à jamais dans le rhythme inflexible,
Elle aspire sans cesse à remonter au ciel.

Elle meurt du désir qui toujours la dévore
Dans la froide prison des mètres et des vers,
Et tâche, l'œil perdu parmi les cieux ouverts,
D'entendre encor la voix de cet archet sonore
Qui, si loin du désert où ses chants vont éclore,
Mène dans l'infini le chœur de l'univers.

Juin 1845.

A MON PÈRE

O mon père, soldat obscur, âme angélique!
Juste qui vois le mal d'un œil mélancolique,
Sois béni! je te dois ma haine et mon mépris
Pour tous les vils trésors dont le monde est épris.
Oh! tandis que je vais fouillant l'ombre éternelle,
Si la Muse une fois me touchait de son aile!
Si ses mains avaient pris plaisir à marier
Sur mon front orgueilleux la rose et le laurier
Par lesquels le poëte est souvent plus qu'un homme,
Comme je tomberais à tes genoux! et comme
Je ne serais jaloux de personne et de rien,
Si tu disais : « Mon fils, je suis content, c'est bien. »
Car ce cœur fier que rien de bas ne peut séduire,
O père, est bien à toi, qui toujours as fait luire
Devant moi, comme un triple et merveilleux flambeau,
L'ardeur du bien, l'espoir du vrai, l'amour du beau!

Février 1846.

A OLYMPIO

C'est peu qu'avec son lait une mère amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne.
RACINE.

O poëte! courbé sur mon œuvre lyrique,
Ambitieux du ciel,
Je veux savoir par moi la hauteur chimérique
Où peut monter Babel.

Je ferai fourmiller dans mes architectures,
Tenace en mon dessein,
Le chœur éblouissant des milles créatures
Qui vivent dans mon sein.

Je veux voir de mes yeux l'Olympe dont la neige
Blanchit le front chenu,
Et les Grâces que suit Éros, riant cortége,
Folâtrer le sein nu!

Comme dans les combats du superbe Encelade,
Ardent comme un lion,
Si ce n'est point assez d'Ossa pour l'escalade,
J'y mettrai Pélion.

J'irai jusques au ciel, dans les voûtes profondes,
Dérober pour mes vers
Le rhythme qu'en dansant chantent en chœur les mondes
Qui forment l'univers.

Je boirai le nectar de la force première,
Et dans la main du dieu,
Impassible titan, chercheur de la lumière,
J'irai voler le feu.

Alors, vous que j'ai faits et d'une fange vile
Et de ce qui m'est cher,
Vous vivrez de ma vie, ô colosses d'argile,
Et vous vous ferez chair!

Vous vivrez, ô mes fils! et comme d'un jeune arbre
On secouerait les fleurs,
Moi je ferai couler avec mon doigt de marbre
Votre sang et vos pleurs.

Comme une floraison par le printemps hâtée,
Par l'effort de mon bras
Tu sortiras du bloc, ô jeune Galatée!
Et tu me souriras!

Moi-même dans tes yeux j'allumerai l'étoile
D'or et de diamant,
Et, père enorgueilli, je te tiendrai sans voile
Sous mes lèvres d'amant!

Car je me sens élu pour ton amour étrange
Qui me cherche et me fuit.
J'ai le cœur de Jacob, et je puis avec l'Ange
Lutter toute une nuit.

La Muse me sait fort, et m'est souvent prodigue
De ses âpres baisers,
Qui font que l'impuissant décroise de fatigue
Ses bras martyrisés.

Toi qu'elle aime, ô poëte, à qui la voix de l'Ode
Dès le berceau parlait!
Toi que, petit enfant, la fille d'Hésiode
A nourri de son lait!

Victorieux lutteur, qui tiens en main la palme,
Qui, déjà radieux,
Le front ceint de laurier, trônes dans le bleu calme
Pareil aux demi-dieux!

Si je te parle ainsi de la Déesse, ô maître!
C'est que dans ce moment,
A la face du ciel, toi seul et moi peut-être
L'aimons sincèrement.

Mai 1845.

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ;
Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Héraklès vainqueur du monstre de Némée,
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ;
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,
Ni de riant Bacchos attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;
Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys.
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante,
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthe
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,
Les bras pendant le long de leurs tuniques droites
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

Février 1846.

LE SANG DE LA COUPE

PRÉFACE

— 1874 —

Ce recueil n'a pas été, à l'origine, publié isolément; il a paru pour la première fois, faisant suite aux *Cariatides,* aux *Stalactites* et aux *Odelettes*, dans le volume intitulé : *Poésies complètes de Théodore de Banville*, 1841-1854. *Poulet-Malassis et de Broise, éditeurs, Paris*, 1857. Le succès de la *Bibliothèque Charpentier* avait mis à la mode ces réimpressions des œuvres complètes d'un écrivain en un seul volume compact, et je dus, comme tout le monde, obéir à cette mode universellement adoptée. Mais la nécessité d'entasser et de faire tenir tant de poëmes en quatre cents pages força alors mes éditeurs à supprimer les préfaces, les épigraphes et les dates même des poëmes. C'est pourquoi je donne ici aujourd'hui pour la première fois les quelques explications qui devaient accompagner les ouvrages réunis sous ce titre : *Le Sang de la Coupe.*

Comme on le verra par leurs dates scrupuleusement rétablies dans cette édition définitive, plusieurs d'entre eux appartiennent à la même époque de ma jeunesse que mon second recueil (*Les Stalactites*, *Paris*, *Michel Lévy*, 1846). Mais divisant dès

lors en deux parts des œuvres dont l'intention était très-diverse, j'avais donné aux *Stalactites* les odes, tout ce qui était la pure effusion lyrique, tandis que je gardais surtout pour *Le Sang de la Coupe* les tentatives que j'avais faites pour trouver la chose tant cherchée, c'est-à-dire une forme moderne du *poëme* proprement dit. Le plus important de mes essais en ce genre fut la *Malédiction de Cypris*. En l'imaginant, je fus très-préoccupé, comme je l'ai toujours été d'ailleurs, de la nécessité qui existe pour le poëte, comme pour l'homme, d'appartenir à la fois au présent, par le fait même de son existence; au passé, d'où vient directement sa vie morale, par la tradition et le souvenir; et à l'avenir, par ses aspirations et par ses intuitions. L'idée réaliste qui consiste à vouloir que les hommes et les œuvres jaillissent spontanément et de rien, m'a toujours paru fausse à tous les points de vue; car nous portons en nous, que nous le voulions ou non, toute la destinée écoulée et toute la destinée future de la race à laquelle nous appartenons, et nous avons à la fois dans nos veines le sang de nos pères et le sang de nos fils.

Or j'étais, dès mon entrée dans la vie, pénétré de cette vérité que les Hellènes sont nos véritables aïeux spirituels, et que nous avons hérité d'eux le culte de la beauté et de l'héroïsme. Si les savants mythographes modernes (entre autres Louis Ménard) l'ont prouvé scientifiquement, et nous ont

démontré que notre religion de pardon et d'amour s'accorde avec les religions helléniques, autant qu'elle est hostile à l'idée judaïque d'un dieu implacable, l'instinct des Racine, des La Fontaine, de tous les grands poëtes du XVIIe siècle, leur avait fait deviner inconsciemment, mais très-nettement, cette parenté spirituelle de la France, chevalier et poëte, avec le pays sacré des Eschyle et des Pindare. Cette parenté existe, elle est l'âme même de notre poésie; aussi ai-je cru pouvoir introduire dans un poëme parisien Cypris, la force expansive de la vie et du renouvellement des êtres, sans cesser d'être très-français et très-moderne. Il m'a semblé qu'elle avait le droit d'intervenir pour reprocher à la terre des héros et des amants de mentir à sa gloire et à son génie. Si donc il y a quelque audace dans cette conception, c'est du moins une audace voulue et que je crois légitime.

Obstinément attaché, pendant toute ma carrière d'ouvrier et d'artiste, à restituer les anciennes formes poétiques et à tenter d'en créer de nouvelles, (ce qui est tout un,) et très-intimement persuadé que le théâtre ne trouvera chez nous sa forme définitive que lorsque nous aurons su, comme les anciens, associer le chant et l'ode au dialogue dramatique, j'avais souvent pensé qu'on devait pouvoir, dans le drame, obtenir de très-grands effets au moyen de l'emploi de rhythmes qui seraient variés, reliés et enchaînés selon la diversité des si-

tuations et des personnages, et j'avais, dès 1846, écrit *Le Jugement de Pâris*, pour donner un échantillon de cet art que j'entrevoyais. Peut-être y avait-il là une idée féconde. Une seule fois il m'a été permis de l'essayer au théâtre, (Odéon, 26 décembre 1852,) dans une comédie satirique, mêlée d'odes récitées, que j'avais écrite en collaboration avec Philoxène Boyer sous ce titre: *Le Feuilleton d'Aristophane*. Pour pousser plus loin ces essais, il aurait fallu avoir un théâtre à soi ; j'ai dû me borner à indiquer une route, qu'un autre poëte trouvera; car dans le théâtre actuel, qui n'a que la parole et non le chant, l'homme est représenté dans sa vie terrestre et matérielle, mais non avec ses aspirations idéales et divines, sans lesquelles il ne serait pas l'homme. Lacune évidente, et dont le pressentiment inspirait déjà les stances du *Cid* et de *Polyeucte*, les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, et les intermèdes chantés et dansés des comédies de Molière.

Enfin, contrairement au système qui a prévalu après moi, j'avais employé aussi pour glorifier les anniversaires des génies, non la forme dramatique, en ce cas puérile et ayant le défaut de rapetisser et de tourner aux masques de carnaval les personnages surnaturels qu'elle met en scène, mais l'ode encore, dialoguée ou non, et j'avais eu le bonheur d'être encouragé dans ce genre de tentatives par des artistes illustres. C'est à la prière de Mademoi-

selle Rachel que fut composée pour un anniversaire de Corneille l'ode intitulée: *La Muse héroïque*, et le succès de la grande tragédienne montra bien en cette occasion comment la poésie pure serait comprise et accueillie par le public, si la Comédie osait se souvenir que, née déesse, elle a chanté avant de parler, et que les chardons et le houx ne sont pas du tout plus réels que les roses.

Je vois bien que l'évènement ne semble pas avoir donné raison aux aspirations de ma jeunesse, mais il faut toujours savoir à qui restera le dernier mot. Quand la postérité, rejetant le fatras des volumes inutiles, aura demandé à *La Comédie Humaine* le secret des agitations et du paroxysme de vie qui tourmentent une société torturée par la prochaine éclosion d'un idéal nouveau, c'est dans les poëmes de Théophile Gautier qu'elle trouvera l'orgueil de sa résignation superbe, comme elle trouvera dans *Les Fleurs du Mal* la quintessence de sa spiritualité raffinée et douloureuse. Et quand le Théâtre, noyé dans une mer de violence, de réalisme et de platitude, sentira par-dessus sa tête des flots et des flots encore, il étendra sa main vers le seul rameau qui pendra vers lui et qui sera la Poésie, et il se retiendra, pour ne pas mourir, à cette branche toujours verte.

Paris, mars 1874.

LE SANG DE LA COUPE

L'INVINCIBLE

Ris sous la griffe des vautours,
Cœur meurtri, que leur bec entame!
Vas-tu te plaindre d'une femme?
Non! je veux boire à ses amours!
Je boirai le vin et la lie,
O Furie aux cheveux flottants!
Pour mieux pouvoir en même temps
Trouver la haine et la folie.

Dans mon verre entouré de fleurs
S'il tombe une larme brûlante,
Rassurez ma main chancelante,
Et faites-moi boire mes pleurs.
Assez de plaintes sérieuses
Quand le bourgogne a ruisselé,
Sang vermeil du raisin foulé
Par des Bacchantes furieuses.

Pour former la chaude liqueur,
Elles n'ont pas, dans leurs victoires,
Déchiré mieux les grappes noires
Qu'elle n'a déchiré mon cœur.

Amis, vous qui buvez en foule
Le poison de l'amour jaloux,
Mon cœur se brise; enivrez-vous,
Puisque la poésie en coule!

C'est dans ce calice profond
Que l'infidèle aimait à boire :
Puisqu'au fond reste sa mémoire,
Noble vin, cache-m'en le fond!
J'y jetterai les rêveries
Et l'amour que j'avais jadis,
Comme autrefois ses mains de lys
Y jetaient des roses fleuries !

Et vous, mes yeux, que pour miroir
Prenait cette ingrate maîtresse,
Extasiez-vous dans l'ivresse
Pour lui cacher mon désespoir.
Ces lèvres, qu'elle a tant baisées,
Me trahiraient par leur pâleur ;
Je vais leur rendre leur couleur
Dans le sang des grappes brisées.

Je noierai dans ce flot divin
Le feu vivant qui me dévore.
Mais non ! Elle apparaît encore
Sous les douces pourpres du vin !
Oui, voilà sa grâce inhumaine !
Et cette coupe est une mer
D'où naît, comme du flot amer,
L'invincible Anadyomène.

Novembre 1849.

MALÉDICTION DE CYPRIS

C'était le vendredi, jour de Cypris la blonde,
Un soir de juin ; bercés par les flots attendris,
Les iris pâlissants croissaient au bord de l'onde ;
Et, dans le Luxembourg, ce paradis du monde,
Les marbres de l'Attique, amoureux de Paris,
Voyaient l'air et les cieux et la terre fleuris.

Leurs crinières au vent, sur les quais pacifiques
Les régiments passaient, cuirasses et musiques ;
Et, dans le ciel en feu, doré comme un fruit mûr,
Au-dessus des palais ceints de casques d'azur,
Des cavaliers, vêtus d'armures magnifiques,
Sur leurs chevaux ailés volaient dans le bleu pur.

Les filles de Coustou rêvaient parmi les roses ;
Les Satyres lascifs souriaient à l'entour ;
Sur les thyrses neigeux des marronniers moroses
Les oiseaux gazouillaient aux derniers feux du jour,
Et leur chant semblait dire aux âmes longtemps closes
De chanter dans les fleurs la chanson de l'amour.

Mais soudain, au milieu du ciel plein d'allégresse,
Rapide, et tout brillant de la nacre des mers,
Un char d'or, attelé de blancs oiseaux, caresse
L'azur vaste, et rayonne, éblouissant les airs.
Une femme, ou plutôt une jeune Déesse
En descend, et son pied foule nos gazons verts.

C'est Cypris. L'or divin rit dans sa chevelure.
Elle tient son grand arc ; dans sa prunelle obscure
S'ouvrent les profondeurs d'un ciel oriental ;
Sur son sein va fleurir le rosier idéal,
Et sur son dos, au lieu de sa belle ceinture,
Brillent les traits aigus dans le carquois fatal.

Dès que Cypris ouvrit sa bouche, urne choisie,
Et de ses dents de lys fit briller la blancheur
Sur sa lèvre divine où court la fantaisie,
L'air, empli de parfums, de charme et de fraîcheur,
Se teignit à l'entour d'une rose lueur,
Et la brise du soir s'imprégna d'ambroisie.

Les étoiles d'argent, moins blanches que sa chair,
Semaient de diamants sa chevelure rousse
Et faisaient resplendir son sourcil calme et fier :
Les roses l'écoutaient, assises dans la mousse.
Elle dit, d'une voix impérieuse et douce
Comme celle des flots qui chantent dans la mer :

« Toi que j'aime au-dessus des Cyclades humides
Et de Paphos riante où, sous mon pied nacré,
Naissent à chaque pas les boutons d'or splendides,
L'églantine sanglante et le myrte sacré,
O Paris, ciel d'amour, toi que j'ai préféré
A mon écrin chéri de vertes Atlantides !

O ville dont j'ai fait mon temple et mon autel !
J'ai voulu que vers moi, tandis que tu t'affames
De leurs yeux étoilés, plus tendres que le ciel,
Sur ma limpide mer que sillonnent des rames,
Le parfum de l'amour idéal et charnel
Montât incessamment des grands cœurs de tes femmes !

J'ai baigné dans ton air mon corps passionné ;
Et secouant sur toi, parmi les blonds zéphyres,
Ma ceinture d'azur et d'or, je t'ai donné
Pour t'enivrer du vin des pleurs et des sourires,
Un harem éternel de cent mille hétaïres
Plus belles que Laïs, Aspasie et Phryné.

Je t'ai donné Mailly, Gabrielle, Fontanges,
Diane, à qui ma sœur prête son divin nom,
Et Margot qui fut reine, et cette sœur des anges
La Vallière aux yeux bleus, que pleura Maintenon,
Et Marion la folle, et la sage Ninon
Qui s'enivra cent ans d'amour et de louanges ;

George, qui tout un soir a soudain rajeuni
Un parterre de rois qu'on vit tressaillir d'aise ;
La reine Caroline et Pauline Borghèse,
Ces déesses qu'aimaient dans un siècle fini
Les héros disparus, et la Celiani
Que Prudhon fait sourire au soleil qui la baise.

Je t'ai donné Saint-Ange habile à mes doux jeux,
Blanche Colbert pareille à Niobé, Lignolle,
Ozy, les deux Arsène, et Doche ton idole,
Letellier blonde et blanche aux cheveux radieux,
Et cette Cléonice insoucieuse et folle
Dont le châle est pareil à la pourpre des Dieux.

Et pour cacher parmi les Nymphes familières
Les baisers, la défaite et les charmants refus,
J'ai fait fleurir pour toi mille jardins confus
Qu'Hésiode eût chantés, qu'a chéris Deshoulières,
Cythères et Paphos pleins d'œillets et de lierres,
De rivières d'argent et d'ombrages touffus !

Montmorency, joyeux de ses cerises roses,
Bagatelle, où rêvant sous un royal abri,
La peinture d'amour comme un lys a fleuri,
Enghien, dont le lac pur sourit aux cieux moroses,
Maurecourt, Saint-Germain, Fraisfontaine, Fleury,
Grosbois, et Fontenay que fleurissent les roses !

Enfin je t'ai donné, pour embellir ta cour
Et pour rendre les cœurs dociles à mes fêtes,
Tous ces voluptueux dont les âmes sont faites
Pour réfléchir la grâce et le divin contour,
Les peintres, les sculpteurs, et surtout les poëtes,
Célestes messagers amoureux de l'amour !

Je t'ai donné Ronsard et le tendre Racine
Qui savaient tous les deux la langue des amants,
La Fontaine et Musset, deux poëtes charmants
Dont la Muse s'abreuve à la même colline ;
Coysevox et Coustou, dont le caprice incline
Des marbres blancs et purs comme des diamants ;

Ingres, qui travailla pour les races futures,
Prudhon qui m'a touchée avec sa noble main ;
Pradier et Gavarni, qui rêvent en chemin
Un paradis confus de belles créatures ;
Et le divin Balzac, cet homme surhumain
Qui sait tous les secrets de mes triples ceintures !

Et maintenant, orgueil de ces coteaux penchants,
O Thébaïde ! ô ville interdite aux profanes !
Paris ! j'ai traversé les villes et les champs,
Et je viens voir, du haut de ces monts où tu planes,
Comme tu fais l'amour à ces belles sultanes,
Dans ces jardins, parmi ces marbres et ces chants !

Car l'amour est cette onde où tout le corps se plonge
Et dont la lèvre en feu baise en riant les bords ;
C'est ce vase d'eau pure et cette fraîche éponge
Qui lave à ses baisers les souillures du corps ;
Hors de l'amour tout n'est que folie et mensonge,
Car tout est dans l'amour et rien n'est en dehors.

C'est le seul vrai devoir et la seule science ;
Et les hardis plongeurs dont le regard profond
Comme une vaste mer fouille la conscience,
N'ont rien trouvé de plus en allant jusqu'au fond.
Heureux celui qui voit avec insouciance
Les idoles sans yeux que les hommes lui font!

Aux parfums des jasmins et de la tubéreuse,
Dans les jardins aimés du soleil radieux,
Il s'enivre à loisir d'accords mélodieux ;
Nul souci ne s'attache à sa vieillesse heureuse,
Et dans les bras charmants d'une vierge amoureuse
Cet homme fortuné devient pareil aux Dieux.

Mais celui dont les dents ont fui ma coupe amère
Et qui n'a pas dormi sur un sein libre et fier,
Quand sur lui tomberont les neiges de l'hiver
Celui-là pleurera sur sa vaine chimère,
Et, comme les guerriers aux cuirasses de fer,
Il maudira trois fois son aïeule et sa mère !

En vain, son front couvert d'augustes cheveux blancs
Brillera, glorieux de savoir et d'années ;
Des fleuves couleront de ses yeux ruisselants
Et feront deux ruisseaux de ses tempes fanées,
Car le désir mordra ses lèvres décharnées
Et séchera les os de ses genoux tremblants !

Enfin, lassé d'étreindre, en ses nuits énervantes,
La science inféconde et la pâle amitié,
Celui-là sentira son cœur crucifié,
Et, brûlé de mes feux parmi ses épouvantes,
Il traînera son front sous les pieds des servantes
Et baisera leur robe en leur criant: Pitié!

Mais elles en courant s'enfuiront dans les saules,
Et riront du vieillard au prochain cabaret
Avec ce beau jeune homme aux puissantes épaules
Qui, dans l'allée en fleur, sous l'ombrage secret,
Marche en blouse et pieds nus comme un enfant des Gaules,
Et dont les noirs cheveux semblent une forêt. »

Ainsi parla Cypris. Oubliant leurs querelles,
Les oiseaux se taisaient; dans les roses pourpris
Les lys ouvraient plus grands leurs calices épris.
Mais elle, fendant l'air comme ses tourterelles,
Elle vola, pliant ses bras comme des ailes,
Au sommet du palais, et regarda Paris.

C'était bien cette ville aux urnes débordées
Qui donne à l'univers ses flammes et ses flots,
Et qui, belle comme Ève et Ninon de Lenclos,
Élève sur le front des villes fécondées
Sa lèvre que rougit le vin et les sanglots
Et son front chevelu d'où tombent les idées.

Sur les coteaux, avec des rires convulsifs,
Comme un beau corps la Ville immense se déroule.
Elle tient à la main son large verre où coule
Un vin plein de folie et de désirs lascifs,
Et s'admire géante, et regarde la foule
Avec ses yeux de gaz flamboyants et pensifs.

Ses grappes de maisons semblent, dans la nuit noire,
Des troupeaux dispersés sur un grand territoire
Que la Guerre a foulé de son pied souverain ;
Et, penchant leurs grands fronts sur le fleuve serein,
Ainsi que des béliers se lèvent avec gloire
Ses mille monuments de granit et d'airain.

Voici ses boulevards où Londres et l'Asie
Viennent au même club chercher la fantaisie ;
Voici ses cabarets, ses tapis baignés d'or,
Ses fiers salons, son bal qui passe au chant du cor,
Et son drame, où le peuple, empli de poésie,
Ivre sous Frédérick haletant, crie : Encor !

Voici ses régiments superbes et terribles,
Ses clairons, ses tambours, ses jeunes officiers,
Les hussards blancs et bleus, les sapeurs invincibles,
Les dragons revêtus d'indomptables aciers,
Les grenadiers géants, les spahis, les lanciers,
Et les carabiniers aux crinières horribles.

O ville, enfin voici tes salles d'opéras
Où l'or, les diamants et le satin ruissellent ;
Là, chaque femme est reine, et les moindres excellent
Par la neige du front et la blancheur des bras ;
Tels, dans un salon clair, sur les fonds de damas
Les camellias blancs parmi l'or étincellent.

Là sous le maillot rose ou l'habit travesti,
Fuoco, Cerrito, Carlotta nous enchantent ;
Dorus et Damoreau, ces harpes, se lamentent,
Et, faisant flamboyer notre cœur amorti,
Lui disent quels oiseaux et quelles flûtes chantent
Dans l'âme de Mozart et de Donizetti.

Ville qu'un souffle émeut et qu'un zéphir apaise!
Amazone qui prends la guerre pour un jeu
Et qui, penchée au bord du fleuve qui te baise,
Chaque jour dans son onde émiettes quelque dieu!
L'univers voit sans cesse, ainsi qu'une fournaise,
Ton crâne en fusion fumer sous le ciel bleu.

Épris de tes soldats que la foudre enveloppe,
Parmi leurs champs couverts de morts et de blessés,
Les peuples sur tes pas accouraient empressés
Et flattaient de la main ton cheval qui galope,
Lorsque tu conduisais par les villes d'Europe
Tes héros de vingt ans aux longs cheveux tressés.

Ainsi qu'un beau génie en un monde féerique,
Tu brises d'un seul doigt les liens corporels
Quand tu lances un jour, au bruit d'un chant lyrique,
Sur ces chemins, plus longs qu'un fleuve d'Amérique,
Que sillonne d'azur le fer brillant des rails,
Tes grands coursiers de flamme aux pieds surnaturels!

Nourrice de lutteurs, ville douce et traîtresse,
Tu portes sur ton front des lys de diamant
Et des lauriers rougis dans le combat fumant;
Dénouant sur ton sein l'or de sa lourde tresse,
La fière Poésie est toujours ta maîtresse
Et l'Art baise ta lèvre ainsi qu'un jeune amant!

Ton phare est un soleil, et tes jeunes Achilles
Ont réveillé le monde au bruit de leur tambour;
Mais, ô Paris! cité ruisselante! séjour
De la grâce amoureuse et des lèvres dociles,
Toi, pour l'amour choisie entre toutes les villes,
O ville de Cypris, qu'as-tu fait de l'Amour?

Telle du haut du ciel une aigle au bec vorace
De mille oiseaux épars dans son vol suit la trace
Et porte le carnage au milieu de leurs jeux ;
Telle, les yeux noyés dans les horizons bleus,
L'héroïque Cypris d'un seul regard embrasse
Le front de la cité ceinte de mille feux.

Près du lit où la mort roidit la courtisane,
Celle qui trafiqua de son sang et sa chair,
Sa mère, ô honte ! étale une douleur profane
Pour exploiter encor ces lys en proie au ver,
Et vendre vingt louis la dernière cuiller
Qui servit à l'enfant pour prendre sa tisane.

Ici l'ambitieux, les deux pieds sur l'autel,
Étend ses maigres bras pour étreindre la terre.
Livide, comme Ajax il insulte le ciel,
Et, cachant dans son cœur sa fièvre solitaire,
Il voit en souriant son épouse adultère,
Et, le front dans ses mains, il rêve de Cromwell.

Là, serrant les ducats entre leurs mains fatales,
Gobseck et Gigonnet, au fond des tristes salles
Dont un vieux rideau vert éteint le jour changeant,
Brossent avec la main leur habit indigent,
Et dans l'ombre indécise allument les opales
Aux rayons de leurs yeux couleur d'or et d'argent.

« La richesse, voilà la vraie amante blonde,
Disent-ils. Ses cheveux sont couleur du soleil,
Sa bouche est de corail et non de chair immonde,
Ses yeux sont de lapis, son sein d'argent vermeil,
Et, lumineux trésor, de la nuque à l'orteil
Tout son corps est sorti des mines de Golconde.

Nous pouvons avec l'or, nouveaux Pygmalions,
Faire vivre le marbre au gré de nos caprices,
Atteindre les vautours et dompter les lions,
Et prendre les enfants au sein de leurs nourrices,
Et les reines du monde et les impératrices
Déchausseraient le soir nos pieds, si nous voulions. »

Sur les monts chevelus où gravissent les chèvres,
Près d'un adolescent beau comme Gabriel,
La pâle prophétesse, en proie à mille fièvres,
Jette son ode impie aux quatre vents du ciel,
Et, sorti de son cœur où déborde le fiel,
Son iambe lui brûle et lui sèche les lèvres.

La moderne Sappho, qu'agite un grand dessein,
Trempe ses longs cheveux dans sa coupe d'absinthe.
Cette sœur du Titan rêve un autre larcin,
Et, tressaillant trois fois comme une femme enceinte,
Blasphème le plaisir et la volupté sainte
Que l'orgueil parricide a tués dans son sein.

Le poëte, ruffian de la Muse divine
Qu'il adorait hier dans le temple idéal,
La prostitue au lit de quelque baladine;
Et, portant au nasard son sarcasme banal,
Chaud encor des baisers de cette Messaline,
L'insulte pour deux sous au bas d'un grand journal.

« Que m'importent, dit-il, vos lèvres et vos couches,
O vierges de quinze ans, au sourire enchanté?
La maîtresse qu'il faut à ma virilité
C'est la déesse aux yeux caressants et farouches
Qui me loue et me baise avec ses mille bouches,
L'ange des carrefours, la Popularité!

C'est elle dont le souffle, ainsi qu'un phare allume
Une lueur au front qu'enveloppait la brume,
Elle qui, les deux bras tendus à l'univers,
Arrête les passants pour leur chanter mes vers,
Et qui saura pétrir avec l'airain qui fume
Mon buste couronné de lauriers toujours verts. »

En habit de gala, les courtisanes vaines
Sur le front de l'Amour posent leurs pieds lassés.
Plus pâles que la neige au sommet des Cévennes,
Ces folles, dont le vent baise les seins glacés,
Pour réchauffer la pourpre éteinte dans leurs veines
Boivent l'or et le sang des jeunes insensés.

Elles songent parfois, quand refleurit la mousse,
Aux humides baisers de leurs jeunes amours,
Aux blanches nuits de juin qu'abrégeaient cent discours,
Et même, quand la brise en feu souffle plus douce,
A ces enfants qui, morts pour elles pleins de jours,
Dorment dans une terre inculte où l'herbe pousse.

« Mais, ô mon cœur! pourquoi se souvenir des morts?
Disent-elles. Mon sein gonfle d'orgueil la soie.
Le peigne aux mille dents tremble en baisant les ors
De mes cheveux touffus dont le flot se déploie,
Et la naïade en pleurs frémit toujours de joie
En touchant au matin les blancheurs de mon corps.

Mes amants, beaux toujours quoique l'Amour s'enfuie,
Ce sont tous ces joyaux que mon haleine essuie,
Ces mille diamants en lys épanouis,
Ces colliers de sequins, ces ducats, ces louis
Si beaux qu'en les voyant on dirait une pluie
De soleils amoureux de mes yeux éblouis. »

Les jeunes hommes, fiers de voir blanchir leurs têtes,
Sont enivrés d'orgueil, comme autrefois de vin.
Amour, ce n'est plus toi, flambeau clair et divin,
Qui baignes de tes feux les roses de leurs fêtes.
« Qu'importe, disent-ils, ce mot que les poëtes
Ont fait comme leurs vers harmonieux et vain?

Non, le bonheur n'est point sur la couche enfantine
De votre jeune épouse échevelée au vent,
Qui, nouant de ses bras le beau collier mouvant,
Vous enivre aux parfums de sa jeune poitrine,
Et songe dans son cœur aux amours du couvent
En vous disant : Je t'aime! avec sa voix divine.

Le bonheur, ce n'est pas d'errer sous les bosquets
Où s'égarent, bras nus, ces filles triviales
Dont les robes de soie et les hardis bouquets
Resplendissent les soirs sous les lustres des salles,
Et passent des salons aux cabarets des halles,
Et des bras des Césars dans les bras des laquais!

C'est d'avoir sur le dos de la mer qu'elle scinde,
Une flotte qui porte, avec ses galions,
L'ivoire de Java, les marbres blancs du Pinde,
Les perles de Ceylan, grosses de millions,
Le duvet de l'eider et les tissus de l'Inde,
Les dépouilles des Dieux et celles des lions!

Le bonheur, c'est d'aller pour la chose commune
Haranguer un sénat en mots impétueux,
De dominer sans peur les cris tumultueux,
Et de bien voir, si haut que monte sa fortune,
Plissant à votre voix son front majestueux,
Le ministre pâlir au pied de la tribune!

C'est de faire frémir sous le soleil des rois
Ces plaques, ces cordons, ces écharpes à frange,
Étoiles et colliers d'une splendeur étrange,
Crachats de pierrerie éblouissants et froids,
Ces riches arcs-en-ciel, ces rubans et ces croix
Couleur d'azur, de pourpre et de flamme et d'orange !

Surtout, c'est de sentir vivre en bas une foule,
Travailleurs dont le sang et dont la sueur coule,
Artistes, artisans, chantres aux saints trépieds,
Généraux sur Ajax et Marceau copiés,
Tout cela n'étant plus qu'une chose qu'on foule,
Un piédestal immense où l'on pose ses pieds ! »

Ainsi, les yeux hagards et l'écume à la bouche,
Ils insultent l'Amour dans leurs cœurs pleins de fiel.
Et les vierges, levant leurs yeux bleus vers le ciel,
Disent : « Pourquoi livrer à quelque époux farouche
Nos cheveux qu'en jouant l'aile d'un zéphyr touche,
Et nos lèvres en fleur, plus douces que le miel ? »

O ville ! nulle part dans tes architectures,
Sous tes lambris dorés, dans les entassements
De tes toits monstrueux et de tes monuments,
Nulle part tu ne vois, le cœur et les mains pures,
S'unir dans des baisers et des embrassements
Un couple jeune et fort aux belles chevelures.

Seule, les yeux éteints, sous la vive clarté,
Des flambeaux, des surtouts et des lustres sévères,
Tandis que ses amants au regard enchanté
Cachent sous mille fleurs des tristesses amères,
La Débauche sourit et boit dans tous les verres,
Et dit en grimaçant : Je suis la Volupté !

Et la cité superbe, insatiable, immonde,
Aux balcons des palais, aux lucarnes des toits,
Hommes, vieillards, enfants, vierges à tête blonde,
Foulant aux pieds ses Dieux, ses lauriers et ses lois,
Avec ses millions de bouches et de voix
Crie et chante son hymne à l'Or, maître du monde!

Voilà ce qu'entendit la Déesse au front d'or.
Et d'horreur, sur son front et sa tête sacrée
Sa chevelure épaisse, ondoyante et dorée,
Tressaillit et laissa ruisseler son trésor.
Cypris trembla de rage, et frissonnante encor,
Elle mit sur son arc une flèche acérée.

Alors sur ses beaux seins par ses ongles meurtris
Tombent à flots ses pleurs ainsi qu'une rivière;
Ses voiles au hasard fouettent les vents surpris ;
Parmi ses blanches dents que baise la lumière
S'échappent furieux les sanglots et les cris;
Le dédain fait pâlir sa bouche rose et fière.

Ses yeux que le courroux et la honte embrasaient
Et son corps rougissant présageaient cent désastres ;
Ses pieds, où les oiseaux naguère se posaient,
Du palais magnifique ébranlaient les pilastres,
Et dans les noirs jardins du ciel, ses mains brisaient
Sur leurs tiges d'azur les calices des astres.

Ses cheveux flamboyaient d'or, de pourpre et de feu,
Et, dénoués, pareils aux panaches horribles
Que hérisse l'effroi sur le casque d'un dieu,
Ensanglantaient les airs, comètes invisibles.
La Déesse, le dos frémissant dans l'air bleu,
Exhala son courroux dans ces strophes terribles :

« O ville qui meurtris mon cœur et vends ma chair!
Si ma main sait verser le fiel plein d'amertume,
Si mon regard flétrit, si mon venin consume,
Si je naquis avec les filles de l'enfer
Sous l'éclair effrayé, dans le sang et l'écume
Et du corps d'un grand dieu mutilé par le fer!

Écroule-toi! Soyez maudites, ô murailles!
Par le sein de la femme, où l'enfant allaité
Boit l'oubli de la Mort dans un vivant Léthé!
Meurs! Par ses flancs féconds vainqueurs des funérailles,
Par tout ce qui tressaille au fond de mes entrailles,
Par mon corps palpitant sous les feux de l'été!

Meurs! puisque tu t'endors ivre de la Matière,
Sans songer seulement au courroux de Cypris,
Ainsi qu'un animal couché sur sa litière,
Stupide, et l'œil blessé par la blancheur des lys!
Puisque tu fais horreur à la nature entière
Et qu'il ne reste rien dans l'âme de tes fils!

Puisque le canon seul résonne à tes oreilles!
Puisque devant les fouets irrités et cinglants,
Plus stupide en effet à l'heure où tu t'éveilles
Que les premiers humains qui ramassaient des glands,
Tu ne sais accomplir de plus rares merveilles
Que de pousser des cris sur des pavés sanglants!

Puisqu'au pied des gibets où ta haine me cloue,
Ta prunelle hébétée, insensible aux couleurs
Des astres et des cieux, de la mer et des fleurs,
Adore la Fortune assise sur sa roue,
Et que l'or et l'argent, deux espèces de boue,
Sont devenus tes Dieux, comme ceux des voleurs!

Puisque, bravant les lois qu'ils ont instituées,
Et flairant le sang jeune, ainsi que des vautours,
Tes libertins, remplis de vices et de jours,
S'en vont, âmes sans frein, du beau destituées,
Près des enfants qu'au mal ils ont prostituées,
Souiller leurs cheveux blancs le long des carrefours!

Puisque tu mets ta gloire à flétrir ce qui m'aime!
Puisque, les oripeaux et l'argent excepté,
Tout tombe autour de toi sous ton propre anathème,
Et que trop délicat pour un peuple dompté,
L'amour de l'élégance et de la volupté
Est éteint dans le cœur des courtisanes même!

Puisque ma voix en vain t'a voulu secourir!
Puisqu'au lieu de me suivre en sa verte campagne,
Ton peuple à ses côtés aime mieux voir pourrir
L'Avarice, démon hideux qui l'accompagne,
Vil forçat de la chair, meurs cloué dans ton bagne!
Meurs, infâme! ou plutôt c'est moi qui veux mourir!

Je m'en irai bien loin des modernes Gomorrhes
Rejoindre les grands Dieux dans la paix du trépas.
Libre et quittant ce corps divin qui sur ses pas
Te laissait l'ambroisie, et que tu déshonores,
Mon âme roulera dans les astres sonores
Parmi les cieux vivants auxquels tu ne crois pas!

J'irai, par l'immuable et consolant mystère,
Fondre mon être avec le tout essentiel!
Un rocher sortira des flots où fut Cythère,
Brûlé par un vent morne et pestilentiel,
Et les biens qui par moi ruisselaient sur la terre
S'envoleront avec mon souffle dans le ciel!

La foi, le dévouement, l'honneur et son délire,
Tous ces fiers nourrissons bercés entre mes bras,
La pitié, la vertu, l'héroïsme, le rire,
Le regard de l'épée et le chant de la lyre
Avec moi seront morts, mais tu triompheras!
Et, puisque c'est l'or seul que tu veux, tu l'auras!

L'or vierge! l'or vainqueur! Au gré de ta folie,
Tu l'auras! l'or demain, toujours, partout, encor!
Les placers du Mexique et ceux de l'Australie
Viendront gonfler ta bourse et grossir ton trésor,
Et l'or sera ton pain, ton nectar et ta lie!
Bois donc, voilà de l'or! mange, voilà de l'or!

Emplis ton coffre, et vends tout ce qui se monnoie!
La tombe et le berceau, le palais et la tour!
Trafique du soleil! du repos! de l'amour!
Déchire tout cadavre et flaire toute proie!
Vends les baisers craintifs où j'avais mis la joie!
Vends l'eau de la fontaine et la clarté du jour!

Émiette les forêts, fais de l'or! Si ton globe
Jusqu'au fond de ses os sent courir un frisson,
Comme un jeune idiot qui tremble dans sa robe,
Que t'importe! Son cœur peut devenir glaçon;
N'auras-tu pas ton or, cette sainte moisson
Que tu ranges trop bien pour qu'on te la dérobe?

Vends les bois où dormaient Viviane et Merlin!
L'aigle des monts n'est fait que pour ta gibecière,
La neige vierge est là pour fournir ta glacière,
Le torrent qui bondit sur le roc sybillin
Et vole, diamant, neige, écume et poussière,
N'est plus bon qu'à fouetter l'aile de ton moulin!

Pour trouver les rubis en guirlandes pareilles
A celles des raisins que la pluie a mouillés
Et dont la grappe ardente est la gloire des treilles,
Que les caveaux profonds soient avec soin fouillés!
Fends le sépulcre et touche aux cadavres souillés
Pour prendre leurs anneaux et leurs pendants d'oreilles!

N'épargne rien! demande à la création
Le pain de ta fureur et de ta passion!
Triomphe! empêche-là de rester la plus forte!
Et si tu t'aperçois, pour ta punition,
Que sous tes pieds la terre agonisante est morte
Et que même ton ciel est vide, que t'importe!

Si ton peuple, parmi lequel tant de héros
M'ont fait voir la beauté virile et sans mélange,
Montre, effrayant le jour, des mufles de taureaux
Et des yeux d'éléphant, comme les Dieux du Gange;
Si tes poëtes, las de fléchir des bourreaux,
Traînent le laurier vert dans le vin et la fange;

Si les marbres sacrés ravis au Parthénon
Dans leur blancheur pareille à mon berceau d'écume,
Flétris par le marteau, blessés par le canon,
Tombent à des marchands courbés sur une enclume,
Dans une île barbare, au milieu de la brume,
Que t'importe! éblouis! remplis tout de ton nom!

Montre le dur métal dont tu fais des récoltes!
Mets-le sur tes frontons et sur tes archivoltes!
Fais-en l'âme et le sang des machines de fer
Qui par leurs dents de fonte et leur souffle d'enfer
Dompteront la nature et vaincront ses révoltes,
Et dont les noirs sanglots étoufferont l'éclair.

Par ces gueules de flamme à ta voix apparues,
Tu régneras. Commande, elles domineront
Le tonnerre et l'orage, acharnés sur ton front.
Tu peux les laisser faire, et le long de tes rues
Briser le même jour tes faux et tes charrues !
Elles laboureront ! elles moissonneront !

Ton heure vient ; tu peux demain réduire en poudre
La lyre et le ciseau ; les cœurs martyrisés
Ne te consolent plus ; à quoi bon les absoudre ?
De quoi te serviraient les hymnes embrasés,
Paris ? Qu'as-tu besoin de l'oubli des baisers,
Puisque tu n'as plus peur du ciel et de la foudre !

Mais quand le vaste Ennui, vieux comme l'univers,
Étendra devant toi son grand désert de sable,
Jaloux, mystérieux, muet, infranchissable,
Pelé, nu, sans un brin d'herbe ou de gazons verts,
Regrettant l'harmonie et la douceur des vers,
Tu te rappelleras ton crime haïssable.

Triste comme un cheval déchiré par le mors,
Et pressentant déjà tes propres funérailles,
Tu diras : « Où sont-ils, ces hommes sans remords
Dont la voix créatrice élevait des murailles ? »
Sortie avec terreur du fond de tes entrailles,
Une voix répondra : Les poëtes sont morts !

Alors vers le néant courbant ton front servile
Sous les fiers souvenirs de tes bonheurs si courts,
Tu te rappelleras ces temps où dans ta ville
L'Amour, partout suivi de Grâces et d'Amours,
Entraînait sur ses pas la belle fleur des cours,
Et s'appelait Condé, Chevreuse et Longueville !

Tu te rappelleras ces ombrages, témoins
Frais et délicieux des voluptés charmantes
Où Lauzun et Biron adoraient leurs amantes ;
Et tu diras : « Furie exempte de tous soins,
Qui ne fuis même pas les ruines fumantes,
O Désolation, tu me restes du moins !

Énervantes langueurs de mes heures fiévreuses,
Puisque rien désormais ne vous peut endormir,
Pour noyer dans le flot des plaintes douloureuses
L'anéantissement dont je me sens frémir,
Je puis pleurer, je puis souffrir, je puis gémir
Et savourer du moins ces voluptés affreuses. »

Mais la voix répondra : « Tes chênes chevelus
Sous lesquels résonnaient ta prière et tes armes,
Sont tombés ; tout est mort, les temps sont révolus !
Le Désespoir aussi te refuse ses charmes.
Tu ne souffriras plus ! tu ne pleureras plus !
Car tu n'as plus de sang et tu n'as plus de larmes. »

En fuyant vers l'azur à tes yeux interdit,
Ainsi te parlera ta conscience intime.
Et maintenant, bouffon que l'Érèbe applaudit,
Pitoyable assassin de l'aigle au vol sublime,
Toi qui fais de l'Amour ta première victime,
Monstre libidineux gorgé d'or, sois maudit ! »

Ainsi parlait Cypris avec le vent qui brame,
Quand ses cheveux épars mordaient le ciel en feu.
Elle hurlait, pareille au loup que l'ombre affame,
Ses imprécations déchiraient l'éther bleu,
Et toi, tu gémissais à ces cris de la femme,
O Nature éternelle, ô corps sacré de Dieu !

Oui, tu tressaillis toute! Une vapeur de soufre
Voltigea sur les murs déjetés et croulants.
Comme s'agite en rêve un malade qui souffre,
Les vieux arbres craquaient, de sueurs ruisselants.
La rivière aux flots noirs s'agita dans son gouffre
Et voulut par ses cris répondre aux chiens hurlants.

Mais la Déesse enfin prit son vol. Les morsures
Du soleil dévoraient déjà le fier dessin
Des constellations. Ses flèches d'or plus sûres
Déchiquetaient les blancs nuages. L'assassin
Poussait son char sur eux, et rougissait le sein
De l'Aurore vermeille au sang de leurs blessures.

Mai 1847.

LES SOUFFRANCES DE L'ARTISTE

Artiste foudroyé sans cesse, ô dompteur d'âmes,
Sagittaire à l'arc d'or, captif mélodieux,
Qui portes dans tes mains ton bagage de flammes
Et tes soleils volés autour du front des Dieux!

Laisse toute espérance, éternelle victime,
Et ne querelle plus ton désespoir amer,
Puisque tu t'es chargé de remplir un abîme
Où tu verses en vain toute l'eau de la mer!

Va, tu peux y jeter les océans, poëte,
Sans étouffer ses cris et son rire moqueur.
La curiosité de la foule inquiète,
Voilà le nom du gouffre où tu vides ton cœur!

Un mot domine seul ce murmure sauvage,
Mais ce mot, c'est le clou d'or et de diamant
Et l'anneau qui te rive à ton dur esclavage,
Ainsi que Prométhée à son rocher fumant.

Ce mot terrible, c'est : « Après? » Toutes tes veilles,
Donne-les, et, plus fier qu'un archange impuni,
Pose sur Pélion des Ossas de merveilles!
Fais l'impossible, et trouve un corps à l'infini!

Gonfle de passion les figures d'argile!
Crée, anime, bâtis! Jusque sous les cyprès
Dont l'ombre endormira ta dépouille fragile,
L'inexorable voix viendra crier : « Après? »

Tu peux, par ton regard effrayant les désastres,
Dans l'espace que Dieu pour les siens fit exprès,
Enchaîner comme lui des mondes et des astres :
« Après? » dira le peuple insatiable, « après? »

Tu peux faire fleurir tout le jardin des œuvres,
Et, bravant leur air sombre et pestilentiel,
Dessécher les marais où sifflent les couleuvres,
« Après? » dira toujours le peuple. — Après? O ciel!

Après? Mais j'ai vaincu la forme et la lumière!
Mes yeux ont bu l'azur, et j'ai dans mon compas
Tenu la voûte immense! O foule coutumière,
« Après? après? » dis-tu; ne te souviens-tu pas?

Dans les noires forêts, sur les monts de la Thrace,
Par les pleurs de ma lyre enchantant leur courroux,
J'ai fait bondir d'amour et courir sur ma trace
Le tigre et la panthère et les grands lions roux.

Et les gazons touffus étoilés de pervenches,
Les feuillages pendants, les profondeurs des bois,
Les antres, les rochers et les cascades blanches
Au tomber de la nuit s'enivraient de ma voix !

O foule ! j'ai bravé l'horreur des flots funèbres
Sur la fragile barque, et, divin ouvrier,
J'ai navigué vers l'ombre et les pâles ténèbres,
En tenant dans mes mains un rameau de laurier !

Dans les cercles de flamme où frémissent leurs ailes,
Les âmes gémissaient d'avoir perdu l'amour,
Et, saisi de pitié pour leurs douleurs mortelles,
J'ai pleuré de tristesse en remontant au jour !

Peuple, jai combattu la guerrière à l'œil louche,
Et pour briser les dents de celle qui te mord,
Couvert de la toison d'une bête farouche,
J'ai lutté sur le sable avec la froide Mort.

Et lorsqu'enfin meurtrie, haletante et lassée,
Elle a demandé grâce en secouant ses fers,
J'ai repris dans ses bras la douce fiancée
Qu'elle emportait déjà vers la nuit des enfers.

Pour rendre l'ennemie encor plus odieuse,
C'est moi qui, de la lyre épandant les sanglots,
Ai fait sortir charmante et blonde et radieuse,
L'immortelle Beauté de l'écume des flots.

C'est moi qui, pour complaire à la terre charmée,
Ai conquis tout un monde avec un fruit vermeil ;
Des femmes au sein nu composaient mon armée,
Et j'ai porté la vigne au pays du soleil.

O foule! né chétif dans le troupeau des hommes
Pour brouter la verdure et ramasser des glands,
Moi, qui ne vous semblais pas plus que nous ne sommes,
J'ai détaché les Dieux de leurs gibets sanglants!

Dans une eau de cristal j'ai lavé leurs blessures.
Ils marchent maintenant libres sous le ciel bleu,
Portant la pourpre et l'or sur leurs belles chaussures,
Et le front couronné par les rayons du feu! »

Tel le poëte parle au passant toujours ivre,
Lorsque de son supplice on hâte les apprêts.
Il lui dit : « Vois ce sein ouvert qui t'a fait vivre! »
Mais le passant lui crie encore : « Après? » — Après!

Écoute cependant, spectateur à l'œil vide!
Toi pour qui c'est trop peu, dans ton dédain jaloux,
De toucher sur ses pieds et sur son flanc livide
Le trou qu'a fait la lance et les traces des clous!

Lorsque le pélican ouvre sa chair vivante
Pour nourrir ses petits, et qu'ils mordent son flanc,
Avec une douceur dont l'homme s'épouvante
Il regarde leurs becs tout rouges de son sang.

Écoute! il tombe, heureux de voir tous ceux qu'il aime
Bien vivants par sa mort et bien rassasiés;
Mais que penserait-il à cette heure suprême
En fermant vers le ciel ses yeux extasiés;

Quelle angoisse tordrait cette pure victime
Si, lorsqu'elle agonise et qu'elle expire enfin,
Tout gonflés et repus de son cœur magnanime,
Ses petits lui disaient : « Nous avons encor faim! »

Février 1849.

LOUANGES D'AURÉLIE

Toi qui rêvas parmi les lys,
Avec le sylphe et les willis
Pour coryphées,
Et la rosée en diamants,
Un théâtre pour les amants
Et pour les fées!

Je sais, poëte du roi Lear,
Une femme qui fait pâlir
Toutes les flammes
Dont ta noble main couronna
Juliette et Desdémona,
Ces blanches âmes!

Elle avait au front moins de fleurs,
Celle que, d'amour et de pleurs
Tout arrosée,
La lune rêveuse, en songeant,
Couronnait de rayons d'argent
Et de rosée.

Elle avait moins de doux regards
Celle qui, les cheveux épars
Sur son épaule,
Blanche comme un camellia,
A sa servante Émilia
Chantait le Saule!

Il est moins agréable au ciel,
Cet ange qu'un chant immortel
Toujours caresse,
Cet inestimable joyau
Sur lequel pleure Olympio
Dans sa tristesse !

Et toi, mon maître, ô fier Ronsard,
Enthousiaste du doux art,
Amant d'Hélène,
Qui jadis nous émerveillais
Sur les roses et les œillets
De son haleine !

Celle que je chante en ces vers
T'eût donné, sous tes lauriers verts,
Plus de délire
Qu'il n'en fallut pour mettre au jour
Les cent filles de ton amour
Et de ta lyre.

Car cette maîtresse aux beaux yeux
Dans un poëme harmonieux
N'est pas éclose,
Ni dans ton marbre, ô Phidias,
Ni dans les grands yeux de Diaz
Ivres de rose !

C'est une femme aux yeux plus doux,
Vivante et qui peut, comme nous,
Dire : « Je t'aime, »
Mais qui sur son front sidéral
Porte le rhythme et l'idéal
Comme un poëme.

Ce n'est pas un rêve charmant
Qu'il faudra pleurer en fermant
Quelque cher livre,
Et cet ange aux ongles d'onyx,
Plus beau que Laure et Béatrix,
On le sent vivre !

On entend, parmi le satin,
Battre son cœur sous son beau sein
Dans sa poitrine,
Les rossignols, pleins de doux chants,
Peuvent écouter dans les champs
Sa voix divine,

Et quand elle s'arrête au bois
Pour écouter sourdre les voix
De la nature,
A travers les arbres du parc,
Les Naïades admirent l'arc
De sa ceinture !

Le soir, à cette heure de feu
Où se pâme sous le ciel bleu
La tubéreuse,
La Nuit humide de parfums
Se mire dans ses grands yeux bruns,
Tout amoureuse ;

Et les extases du soleil
Emplissent les airs d'or vermeil
Et d'harmonies,
Quand les beaux châles d'Orient
Murmurent sur son cou riant
Leurs symphonies !

Car c'est pour orner ses beaux reins
Que le pays des Dieux sereins
Aux mains fleuries
Semble dans un tisssu changeant
Tramer avec l'or et l'argent
Les pierreries!

O beau songe! sonnet vivant!
Calice entr'ouvert que le vent
Jamais ne fane!
Sa main blanche comme le lait
Passe à travers le bracelet
D'une sultane!

Je vois sous les pâles duvets
Ses veines couleur des bleuets
Et des pervenches,
Ses ongles dignes de Scyllis,
Ses bras aussi blancs que les lys,
Ses mains plus blanches!

Et mon âme pleine et sans fond,
D'où parfois à mon œil profond
Monte une larme,
Partout attirée à la fois,
Demeure tremblante et sans voix
Sous tout ce charme!

Tels nous sentons, irrésolus,
De vivants désirs, qui n'ont plus
Rien de physique,
Couler en nous comme des flots
Avec le rhythme et les sanglots
De la musique.

Mai 1846.

LA TOISON D'OR

I

Je vois au grand soleil tes cheveux insolents
Rayonner et frémir, dignes d'un chant lyrique.
Jaunes comme l'arc d'or de la nymphe homérique,
Ils courent sur ton sein par de hardis élans.

Et l'ivoire qui mord leurs anneaux ruisselants,
Avant de contenir cette extase féerique
Arrêterait plutôt les fleuves d'Amérique
Où la neige des monts pleure depuis mille ans.

Pour caresser tes lys que la lumière adore,
Et tes blancheurs d'étoile et tes rougeurs d'aurore,
Ils tombent sur tes reins en flots impétueux.

Pareille aux plis épars de la pourpre qui saigne,
Pour venir embrasser ton corps voluptueux
Leur onde se dérobe aux baisers de ton peigne.

II

Tel brille un vin de flamme à travers sa prison,
Tels rayonnent, vainqueurs des nuages moroses,
Dans les cieux empourprés à ces métamorphoses,
Les jardins du soleil en pleine floraison;

Telle, cette ondoyante et soyeuse toison
S'étale fièrement sur des bosquets de roses,
Et, pour cacher l'Amour en leurs apothéoses,
Les topazes et l'or y brillent à foison.

S'il eût peint avant moi cette riche crinière,
Rubens, illuminant de clartés l'atmosphère,
En eût fait à l'entour un splendide foyer,

Comme jadis, afin d'éterniser ta gloire,
Les sculpteurs de l'Attique eussent fait flamboyer
L'or pur sur les blancheurs tranquilles de l'ivoire.

III

Déroule tes cheveux, divins comme ta voix!
Leurs cheveux étaient blonds, quand les filles de l'Onde,
Les Grâces sans ceinture et les Nymphes des bois
Dansaient en s'embrassant dans la forêt profonde.

Mais ces bandeaux, pareils aux ornements des rois,
Chaque jour à présent disparaissent du monde,
Et sans doute, ô ma sœur, pour la dernière fois
J'ai sur ton front charmant baisé la beauté blonde.

Lorsqu'Orphée, envieux de ce rare trésor,
Partit pour enlever l'antique toison d'or,
Pour la chanter ensuite il emporta sa lyre.

J'ai comme le héros accompli mon dessein,
O Nymphe, et maintenant, vaincu par mon délire,
Je célèbre cet or, parure de ton sein.

IV

Ainsi tu revivras telle que nous t'aimâmes
Avec tes grands cheveux qui baisent ton orteil,
Et les astres qui sont les demeures des âmes,
Diront ce diadème à leurs rayons pareil.

Pour te donner le nimbe ardent que tu réclames,
J'ai volé dans l'azur les feux du ciel vermeil,
Et, pour dorer ton front de lumière et de flammes,
J'ai pris dans mes deux mains les couchers du soleil.

Car, messager céleste aux yeux remplis d'étoiles,
Je n'ai pas fait fleurir mon rêve sur les toiles,
Ni dans l'airain sacré, ni sur les marbres blancs.

Mais, plus heureux, je tiens cette lyre de l'Ode
Qui brave mille hivers, et cache dans ses flancs
Le grand art de Sappho, d'Orphée et d'Hésiode.

Octobre 1849.

AMAZONE NUE

Amazone aux reins forts, solide centauresse,
Tu tiens par les cheveux, sans mors et sans lien,
Ton cheval de Titan, monstre thessalien ;
Ta cuisse avec fureur le dompte et le caresse.

On voit voler au vent sa crinière et ta tresse.
Le superbe coursier t'obéit comme un chien,
Et rien n'arrêterait dans son calme païen
Ton corps, bâti de rocs comme une forteresse.

Franchissant d'un seul bond les antres effrayés,
Vous frappez du sabot dans les bois non frayés,
Les pâtres chevelus et les troupeaux qui bêlent.

Toi, Nymphe, sans tunique, et ton cheval sans mors,
Vos flancs restent collés et vos croupes se mêlent,
Solide centauresse, amazone aux reins forts!

Octobre 1847.

LA THESSALIE

A AUGUSTE PRÉAULT

O Thessalie, il est dans tes monts pittoresques
De noirs vallons, jonchés de laves et de rocs,
Que l'éclair et la foudre en ses terribles chocs
A peints de pourpre et d'or, comme de grandes fresques.

Là, tordue et brisée en cent poses grotesques
Et laissant la tempête éparpiller ses blocs,
La Terre, que jamais ne déchire les socs,
Succomba sous l'effort des Titans gigantesques.

Un granit, que jamais l'ouragan n'a ployé,
Étale seul ses flancs et son front foudroyé
Et mesure les cieux de son œil de colosse.

O statuaire ! ainsi l'artiste à l'œil de feu,
Les pieds sur le volcan et sur sa gueule atroce,
D'un regard assuré plonge dans le ciel bleu.

Octobre 1847.

LA LYRE

Les Dieux, pour lui laisser le vin, buvaient du fiel.
L'aigle à ses pieds veillait, ayant quitté son aire;
Le lion devant lui se couchait, débonnaire,
L'abeille était joyeuse et lui donnait son miel.

Il avait sur son front le signe essentiel,
Et de rouge vêtu, comme un tortionnaire,
Dans sa droite féroce il portait le tonnerre,
Étant celui qui fait la clarté dans le ciel.

Pourtant, sans être ému de sa terrible approche,
Moi, je chantais mon ode et j'emplissais la roche,
La caverne et le bois de cris mélodieux.

Enfin je m'avançai, pris du sacré délire,
Vers celui qui soumet les tigres et les Dieux,
Et je lui dis : Amour, obéis ; j'ai la Lyre !

Octobre 1847.

LES AFFRES DE L'AMOUR

Parfois dans votre esprit, où cent rêves diffus
Peuplent de visions la pensée alourdie,
Comme dans la nuit noire un éclair d'incendie
Vous voyez l'idéal à travers ses refus.

Comme une aurore en feu perce les bois touffus,
Vous entendrez bientôt dans votre âme agrandie
Sortir une superbe et pure mélodie
De ce murmure vague et de ces bruits confus.

Evadés frémissants du ciel qui nous réclame,
Ne nous étonnons pas de tout ce que notre âme
A de tressaillements pour enfanter l'amour.

Il est un arbre épars dont la fleur solitaire
Met cent ans à fleurir et ne dure qu'un jour :
Elle éclate en s'ouvrant comme un coup de tonnerre.

Octobre 1847.

LA NUIT

A cette heure où les cœurs, d'amour rassasiés,
Flottent dans le sommeil comme de blanches voiles,
Entends-tu sur les bords de ce lac plein d'étoiles
Chanter les rossignols aux suaves gosiers?

Sans doute, soulevant les flots extasiés
De tes cheveux touffus et de tes derniers voiles,
Les coussins attiédis, les draps aux fines toiles
Baisent ton sein, fleuri comme un bois de rosiers?

Vois-tu, du fond de l'ombre où pleurent tes pensées,
Fuir les fantômes blancs des pâles délaissées,
Moins pâles de la mort que de leur désespoir?

Ou, peut-être, énervée, amoureuse et farouche,
Pieds nus sur le tapis, tu cours à ton miroir
Et des ruisseaux de pleurs coulent jusqu'à ta bouche.

Octobre 1847.

LA PROPHÉTIE DE CALCHAS

Comme les Danaens assemblés devant Troie
Buvaient à ses trésors de festin en festin,
Et, les regards fixés sur cette riche proie,
Vivaient joyeusement dans l'espoir du butin;

Tous les guerriers, couchés sur le sable par troupes,
Tenaient de gais propos, ou puisant tour à tour
Dans le large cratère et remplissant les coupes,
Entonnaient en riant quelque chanson d'amour.

Les uns, près de la mer pleine de doux murmures,
Livraient leurs yeux songeurs aux caresses des flots,
Et d'autres, au soleil, fourbissaient les armures,
Les casques sans panache et les lourds javelots.

« Bientôt, s'écriaient-ils, entends-nous, ville infâme !
Tes héros tomberont sous le glaive mortel,
Et le rouge incendie, avec ses dents de flamme
Mordra tes blanches tours qui montent jusqu'au ciel.

Nous fondrons sur tes murs comme le vent d'orage,
Enivrés au galop des coursiers triomphants,
Et rien n'arrêtera notre jalouse rage,
Ni les femmes en pleurs, ni les jeunes enfants.

La ville de Priam et toute la Phrygie
Sera comme un palais ceint de rideaux vermeils,
Où, pour nous éclairer comme une aube rougie,
Les frontons enflammés serviront de soleils.

Nous tuerons tes grands bœufs pareils à des colosses,
Et tes moutons de neige et tes boucs aux beaux fronts,
Et nous laisserons prendre aux animaux féroces
Le reste des festins que nous dédaignerons.

Les riches vêtements aux laines mariées,
Où la main d'une femme habile à ces travaux
A fait fleurir partout des couleurs variées,
Nous les étalerons sous les pieds des chevaux.

Ta pourpre couvrira l'airain de nos cuirasses,
Et dans tes coupes d'or nous boirons tes doux vins.
Nos bouffons, prodiguant l'insulte et les menaces,
Forceront à chanter les poëtes divins.

Les filles de tes rois et tes jeunes prêtresses,
Se courbant sous le fouet, comme les blancs taureaux,
Les cheveux sur leurs seins échevelés en tresses,
Laveront nos bras nus teints du sang des héros.

Ces vierges sans souillure, à tout amour rebelles,
S'endormiront le soir dans nos bras, les seins nus ;
Les princes et les chefs garderont les plus belles,
Et le reste sera pour les premiers venus.

Alors tu pleureras ton aveugle démence.
Tes rochers et tes mers pousseront des sanglots;
La Désolation, ainsi qu'une aile immense,
Planera dans la nuit sur tes champs et tes flots.

Tes rois, réfugiés dans les cavernes closes,
Aux sangliers affreux disputeront des glands,
Et les fleuves d'azur, bordés de lauriers-roses,
Rouleront tes débris avec leurs flots sanglants !

Buvant à la fontaine et dormant sous les branches,
Et réservés peut-être à de plus durs exils,
Tes chefs, dont l'or ceignait les chevelures blanches,
Fuiront dans les forêts, couverts de haillons vils !

Et si parfois encor se souvenant du trône
Dans un pays lointain sans palais et sans lois,
Pour obtenir de lui quelque chétive aumône,
Ils disent au passant : Jadis nous étions rois ;

Les enfants aux pieds nus, courant sur le passage
De ces hommes pareils aux spectres des tombeaux,
Leur jetteront alors de la boue au visage
Et viendront déchirer leurs habits par lambeaux.

Tes Dieux même, parmi les champs que tu contemples,
Pleureront, l'œil perdu dans les grands horizons,
Et nous fondrons l'argent des autels et des temples
Pour orner, au retour, le seuil de nos maisons. »

Ainsi les Achéens aux flottantes crinières
Ayant des monstres d'or sur leurs larges écus,
Exhalaient sans merci les injures dernières,
Et, d'avance, insultaient aux larmes des vaincus.

Mais cependant Calchas, qui lit dans les pensées,
Leur rappelait ainsi, vieillard chargé d'hivers,
La vénération des Muses délaissées
Et le respect des dieux, maîtres de l'univers :

« Achéens, disait-il, votre vengeance ailée
Renverse d'un seul coup les bataillons épars,
Et des Dieux, accourus dans la noire mêlée,
Combattent avec vous sur le devant des chars.

Tels les bruyants troupeaux des jeunes centauresses
Font bouillonner d'horreur les flots des lacs fumants,
Vous traînez après vous les Fureurs vengeresses
Et le cortége affreux des Epouvantements.

Tels, quand l'ardent soleil les couvre de brûlures,
Courbés sur les prés verts, les faucheurs en haillons
Avec l'airain poli tranchent leurs chevelures,
Vos glaives éblouis fauchent les bataillons.

Grâce à votre valeur dans les enfers vantée,
Ce sont partout des morts broyés par des essieux.
La prunelle du jour contemple, épouvantée,
Tout ce sang répandu qui hurle vers les cieux ;

Et de vos ennemis exterminant le reste,
Nourrice de l'Hadès, effroi des nations,
Quand vous êtes passés, la Famine ou la Peste
Vomit derrière vous des imprécations.

Donc, engraissez les champs d'hécatombes humaines!
Soyez comme les loups au milieu d'un bercail!
Que le sang coule à flots dans les gorges des plaines,
Et que vos noirs chevaux en aient jusqu'au poitrail!

Entrez dans Ilios au bruit de la tempête,
Par une nuit d'orage où, pour guider vos rangs,
Les rochers des grands monts rouleront sur sa tête,
Et débordez sur elle avec les noirs torrents!

Qu'on croie entendre aux cieux les astres se dissoudre
En écoutant monter vos clameurs dans les airs!
Que vos cris furieux fassent taire la foudre,
Et que votre incendie éteigne les éclairs!

Sur ces riches palais, ces maisons et ces porches
Où plane un air brûlant et pestilentiel,
Ainsi que des démons qui font voler des torches
Secouez dans vos mains les colères du ciel!

Soyez comme les loups qui dévorent leur proie!
Déchirez en hurlant ce peuple châtié!
Chargez de durs liens les princesses de Troie,
Et faites des rois même un objet de pitié!

Que rien d'humain ne reste au fond de vos entrailles,
Pas même le respect des morts et des tombeaux!
Que vos seins, réjouis par mille funérailles,
Soient comme un champ de mort où volent des corbeaux!

Que les aigles, quittant leurs rochers et leurs aires,
Volent sinistrement sur tous les alentours!
Déchirez les enfants dans le ventre des mères,
Et préparez leur chair aux petits des vautours!

Guerriers, faites mourir des héros sous les verges
En les injuriant par des noms abhorrés,
Massacrez les vieillards et meurtrissez les vierges
Sur les corps palpitants des pères massacrés!

Pâles de leur dégoût, rouges de vos morsures
Qu'elles cherchent partout, sous l'éclair de vos yeux,
Des lambeaux de haillons dévorés de souillures
Pour cacher leurs corps, faits à l'image des Dieux!

Et qu'enfin dans leurs flancs sentant l'horreur vivante,
Des aïeules aussi pressent leurs pas tremblants,
Et de leur nudité promenant l'épouvante,
Pour en voiler leurs seins prennent leurs cheveux blancs!

Que dans les noirs bûchers pleins d'horribles murmures,
Flamboyants échafauds qu'un dieu foudroie en vain,
Les guerriers entassés brûlent dans leurs armures,
Ainsi que des parfums dans un vase divin!

Que le vieillard, pareil au cadavre livide,
S'enfuie avec délire, une blessure au flanc,
Et, tendant ses deux mains, cherche sa maison vide
Qui fuit devant ses yeux aveuglés par le sang!

Que tout, jusqu'au tumulte, avec le feu s'éteigne
Dans la sombre fumée, aux aboiements des chiens,
Et que le Simoïs, qui sanglote et qui saigne,
Répète seul le nom de Troie et des Troïens!

Que l'Asie, opulente et superbe naguère,
Et dont chaque palais recélait un trésor,
Ne soit plus qu'une plaine où vos coursiers de guerre
Paîtront parmi les champs avec des harnois d'or!

Emplissez de néant ces plaines criminelles !
Mais de meurtres couverts, guerriers victorieux,
Gardez le souvenir des choses éternelles,
Dans vos combats humains n'égorgez pas les Dieux !

Aux souffles des zéphyrs, que la sage Aphrodite
Vénérable aux mortels, sentant ses pleurs taris,
Puisse oublier l'effroi de la guerre maudite,
Et s'égarer pieds nus dans les chemins fleuris !

Que le troupeau charmant des Nymphes et des Grâces,
Qui cherche les flots purs et les abris secrets,
Puisse encore, écartant des mains les feuilles basses,
Mener des chœurs dansants à l'ombre des forêts !

Mais respectez surtout les Muses et les Lyres !
Que les divines sœurs, vierges aux belles voix,
Sur les monts chevelus puissent par leurs sourires
Émouvoir en chantant les rochers et les bois !

Quand les hommes, pareils aux animaux immondes,
Vivaient dans les forêts, c'est la Muse aux beaux yeux
Qui peigna de ses doigts leurs chevelures blondes
Et leur dit d'élever leurs regards vers les cieux.

Sans elle vous seriez comme des bêtes fauves,
Vous enivrant de meurtre et sans plus de remords
Que la louve affamée et que les vautours chauves
Qui guident leur femelle à l'odeur des corps morts.

Tantôt avec ses sœurs, au soleil des campagnes,
Mêlant la poésie avec les chœurs dansés,
Elle passe, pieds nus, sur le haut des montagnes,
Enchantant l'horizon de ses pas cadencés.

D'autres fois, le sein libre, elles tiennent la lyre.
Parmi les Immortels continuant leurs jeux,
On entend résonner de leur hymne en délire
Les radieux sommets de l'Olympe neigeux.

De vos guerres sans fin réparant les désastres,
Elles peuvent, enflant les clairons à grand bruit,
Élever vos exploits jusqu'au-dessus des astres,
Ou les ensevelir dans l'éternelle nuit.

Et, selon votre culte envers les chants lyriques,
Elles vous montreront à l'avenir lointain
Comme des combattants de guerres héroïques
Ou comme des brigands affamés de butin.

N'offensez pas l'Amour ailé, roi de la terre,
Soit qu'il tienne la foudre ou qu'il tresse des fleurs;
Car il dompte les loups et la noire panthère,
Et de leurs yeux pensifs il arrache des pleurs.

Et souvent laissant là ses traits, au crépuscule,
Pour braver les grands Dieux dont il a triomphé,
Il entoure ses reins, comme le jeune Hercule,
De la peau d'un lion dans ses bras étouffé.

Ah ! ne dédaignez pas la céleste harmonie !
Malheur à l'insensé qui déchire et qui mord
Le renom de Cypris, mère de tout génie :
Les Dieux lui garderont la folie et la mort ! »

Ainsi parlait Calchas, et les guerriers farouches
Attachés à sa lèvre avec des liens d'or,
Et tous les chefs laissaient échapper de leurs bouches
Des acclamations pour le fils de Thestor.

Les Ajax, le divin Achille à qui tout cède,
Les Atrides, Mégès accouru sur leurs pas,
S'écriaient tous : Louange à celui qui possède
La science de lire au-delà du trépas !

Mais seul, pendant ce temps, Diomède en silence,
Caressant le désir du carnage odieux,
Baissait les yeux à terre, et regardait sa lance
Que devait par deux fois rougir le sang des Dieux.

Mai 1848.

ARTÉMIS PARTANT POUR LA CHASSE

Artémis, ô Déesse au croissant argenté,
Les Nymphes que ravit ton sourire enchanté,
Livrent leurs fronts au vent querelleur, et sans voiles,
Accourent sur tes pas comme un troupeau d'étoiles.
Et déjà, frémissant autour de ces beaux corps,
Dans les noires forêts, pleines du bruit des cors,
Les molosses de Thrace, ivres de cent caresses,
Lèchent en se pâmant les bras des chasseresses.
O Déesse, tu pars ! Tes grands cheveux dorés
Font resplendir de feux l'horreur des bois sacrés,
Et pour chasser pieds nus parmi les herbes sèches,
Voici l'enfant Éros qui t'apporte ses flèches.
Tu pars, superbe et fière, en tête d'un essaim,
Et, tout prêt à fleurir, le bouton de ton sein
Virginal, que ton sang ambroisien colore,
Rougit comme une rose aux fraîcheurs de l'aurore.

Octobre 1849.

TRISTESSE AU JARDIN

Un jour, elle passait dans le jardin en feu
Baigné par les zéphires,
Et des bassins d'azur son petit soulier bleu
Effleurait les porphyres.

Ses pieds polis, pareils dans le bas irisé
A la neige qui tombe,
Parmi le sable d'or avaient l'éclat rosé
Des ailes de colombe.

Elle glissait au bord de ces flots murmurants
Et baignés d'harmonie,
Et portait la lumière en ses doigts transparents,
Comme une Polymnie !

Comme en un lac dormant qui roule des trésors
Sous les rayons de lune,
Cent mille diamants s'allumaient dans les ors
De sa prunelle brune.

Qu'ils étaient beaux, les yeux de cette Alaciel
Plus belle et plus complète,
Ces yeux clairs et profonds où l'océan du ciel
Tout entier se reflète !

On voyait vers leurs feux se courber les pistils
Des fleurs respectueuses,
Et cent reflets emplir les sourcils et les cils
D'ombres voluptueuses.

Et, comme les beaux seins par le flot arrosés
Des Naïades marines,
Le soir te rougissait de tons clairs et rosés,
Nacre de ses narines !

Et, superbes d'orgueil, les blancheurs de ses dents,
Sous ses lèvres hautaines,
Ruisselaient de clartés comme les lys ardents
Penchés sur les fontaines !

Ses lèvres, où luttaient l'amour et son ardeur
Et les folles paresses,
S'entr'ouvraient aux rayons, tremblantes de pudeur
Et pleines de caresses.

Ces pourpres, ces fraîcheurs, ces feux éblouissants
Confondaient leurs féeries,
Comme luttent d'éclat les boutons rougissants
Et les roses fleuries.

Et de sa bouche ardente et de sa lèvre en fleur
Mordant les belles lignes,
Folâtraient vaguement le duvet querelleur
Et les ombres des signes.

Comme dans ces jardins où la Jérusalem
De fleurs s'était parée,
Le parfum de ses pas, mieux que tout un harem,
Laissait l'âme enivrée.

Comme un oiseau s'envole, et laisse au firmament
Un bruissement d'ailes,
Sur ses pas murmurait un doux frémissement
De linge et de dentelles,

Et cherchant de son sein la neige et les brasiers
Parmi la robe close,
On sentait vaguement refleurir leurs rosiers
Sous le corsage rose !

Et, sur son col de marbre et ses bras, assouplis
Par toute cette joie,
La brise et le soleil se disputaient les plis
De sa robe de soie !

Mais tandis que les bruits épars et les accords
De l'univers physique,
Sur ses pas, entraînés au rhythme de son corps,
Se changeaient en musique,

Les ruisseaux et les fleurs, le bosquet souriant
Et toute la Nature
Trembla de jalousie et de honte en voyant
Sa beauté calme et pure.

Le chêne, et sous ses pieds les myosotis bleus,
Jouets du vent rebelle,
Dirent en inclinant leurs fronts baignés de feux :
« Mourons, elle est trop belle ! »

« Mourons ! (dirent aussi dans leurs nids querelleurs
Les colombes éprises,)
Puisque ses petits pieds, sans offenser les fleurs,
Volent comme des brises ! »

Le saule dit : « Mourez, feuilles des tristes vœux,
Le long de mes épaules,
Puisque le vent du soir aime mieux ses cheveux
Que les cheveux des saules ! »

« Fanez-vous, ô mes fleurs, (dirent les fiers rosiers,)
Puisqu'en ses lèvres closes
Sa bouche a des parfums dont sont extasiés
Les calices des roses. »

« Tombez, (dirent les lys,) ô blanches fleurs des rois !
Les pâles avalanches
Ont des taches auprès de vos pétales droits,
Mais ses dents sont plus blanches ! »

« Mourons, (dirent tout bas les filles des sculpteurs
Sous les branches des arbres,)
Puisque sa chaste épaule et ses bras enchanteurs
Sont plus blancs que nos marbres ! »

« Bois-moi, (dit au soleil en ses palais charmants
La tremblante rosée,)
Puisqu'elle a de plus clairs et de plus purs diamants
La prunelle arrosée. »

Et, dans les clairs bassins, sous les grands peupliers,
Les Naïades se dirent :
« Allons dans les palais de cristal oubliés
Où les Dieux se retirent !

Et toi, mon bien-aimé, toi, soleil triomphant,
Sèche ma vague blonde,
Puisque sa joue en fleur et sa lèvre d'enfant
Sont plus douces que l'onde. »

Le lierre dit : « Brisez mes rameaux sans retour,
Dryades familières,
Puisque sa main vaut mieux pour enchaîner l'amour
Que les cent mains des lierres ! »

Et toute la Nature, aux flancs d'herbe vêtus,
En qui tout est dictame,
Dit : « Je meurs en pleurant tous mes charmes vaincus
Par une jeune femme ! »

Mais elle répondit : « Laisse mes pieds nacrés
Courir sur ta pelouse,
Baise ta fille au front, Nature aux flancs sacrés,
Et ne sois pas jalouse !

Vous ne connaissez pas nos maux qui font mourir
Et nos peines secrètes :
Aimez-vous bien, soyez heureuses de fleurir,
O petites fleurettes !

L'aurore aux doigts rosés reviendra tous les jours
Baiser les vagues blondes,
Et rien ne peut troubler les sereines amours
Du soleil et des ondes !

Sous les grands cieux d'azur vous n'avez pas de toit,
Vous n'avez pas de chaînes :
Rien ne prive jamais la feuille qui la boit
De la sève des chênes !

Les Déesses de marbre au regard comtempteur
Plein d'amours éternelles
Chérissent à jamais l'harmonieux sculpteur
Qui les a faites belles.

Et vous, roses, et vous, reines des floraisons,
Les rayons d'or allument
Et refleurissent mieux à toutes les saisons
Vos baisers qui parfument.

O fleur, quand ton amant t'a choisie un matin,
Sans regrets tu l'accueilles
Parmi l'air parfumé de lilas et de thym,
Dans un beau lit de feuilles.

Sur ton cœur virginal, par l'amour embrasé,
Aucun regret ne pèse,
O ma sœur, et surtout jamais rien n'a baisé
La lèvre qui te baise.

Jamais, ô fleur, pas même à l'heure du trépas,
Tu n'es abandonnée!
Tu meurs près d'un amant qui ne te laisse pas
Lorsque tu t'es donnée.

Il ne te laisse pas à ce plaisir amer
Des sanglots pleins de charmes,
Seule, avec le regret, profond comme une mer,
Des baisers et des larmes.

Il ne te laisse pas au souvenir flétri
Où notre lèvre avide
Se brûle, comme au bord d'un grand fleuve tari
Dont le lit serait vide !

Il ne te laisse pas sur une couche en feu,
Soucieuse et lassée,
Le front pâle, mourir sans avoir dit adieu
Et sans être embrassée ! »

Juin 1846.

LA COLOMBE BLESSÉE

O colombe qui meurs dans le ciel azuré,
Rouvre un instant les yeux, mourante aux blanches ailes!
Le vautour qui te tue expire, déchiré
Par des flèches mortelles.

Va, tu tombes vengée, ô victime, et ta sœur
Peut voir, en traversant la forêt d'ombre pleine,
L'oiseau tout sanglant pendre au carquois d'un chasseur
Qui passe dans la plaine.

Le jeune archer, folâtre et chantant des chansons,
Passe, sa proie au dos, par les herbes fleuries,
Laissant déchiqueter par les dents des buissons
Ces dépouilles meurtries.

Octobre 1850.

LE PALAIS DE LA MODE

Il est un clair palais fait de cristal de roche,
Dans un nid de rosiers, au bord d'un fleuve bleu.
Les vases, les émaux, les verres de Lahoche
Y brillent sous l'argent des chandeliers en feu.

Dans le nuage gris qui sort des cassolettes
Folâtrent des oiseaux peints de mille couleurs,
Et, veloutés et frais comme des violettes,
Les divans parfumés se cachent dans les fleurs.

Sur leurs pâles coussins plus doux qu'une caresse,
Repose un front couvert des ornements royaux.
C est le front triste et pur d'une jeune Déesse
Qui sous ses petits pieds foule mille joyaux.

Elle brise en jouant, comme un oiseau son aile,
Tous les hochets d'hier, cent caprices dorés,
Et rêve, en chiffonnant la soie et la dentelle,
Aux caprices nouveaux qui seront adorés.

Cette reine sereine et folle, c'est la Mode.
Cent filles de seize ans, nymphes aux fiers trésors,
Le long de leurs genoux, pour éclairer mon ode,
De leurs cheveux épars laissent flotter les ors.

Leurs ongles sont armés de l'aiguille féerique,
Et dans la blonde en fleur cisèlent un bonnet,
Comme Pétrarque, fils de la Grèce lyrique,
Pour la chaude Italie ébauchait le sonnet.

Elle sort de leur main voluptueuse et douce,
La pourpre qu'eût aimée un prince lydien,
Et, nuage de feu, ce cachemire où Brousse
Nous vend toutes les fleurs du soleil indien.

Et lorsque de New-York, de Londres ou d'Asie,
Les reines des salons de tous les archipels
Disent : « Quel nouveau charme et quelle fantaisie
Rajeunira demain nos attraits éternels ? »

Mille petits Amours, cohorte aux ailes roses,
Du palais radieux s'envolent tout joufflus,
Et, traversant le ciel rempli d'apothéoses,
Portent à l'univers ces ordres absolus :

« Demain, vous porterez ces étoffes de guêpe,
Satins d'or dont le rose illumine les bouts,
Et ces chapeaux tout clairs, faits de brume ou de crêpe
Où flotte la nuée en fleur des marabouts!

Avant que le raisin des Bacchantes mûrisse,
Pour réfléter les feux et les lys de l'été,
Vous aurez ces bijoux en acier que Meurice
Fit clairs comme les flots du doux Guadalété!

Vous aurez ces peignoirs plus pâles que le marbre,
Ces bas tout découpés pour les yeux de l'Amour,
Et ces mouchoirs chinois faits d'une écorce d'arbre,
Et ces cols merveilleux bâtis de points à jour!

Et, près de ces bouquets si frêles du barége
Dont la grâce a tordu les faciles volants,
Voici les pompadours plus légers que la neige,
Fonds roses, fonds lilas, fond céleste et fonds blancs!

Voici les beaux jardins prédits par les sybilles,
Feuillaisons d'émeraude et bleuets de saphir,
Les rubis, les bouquets de lys à fleurs mobiles
Dont les gros diamants tressaillent au zéphyr.

Enfin, pour resplendir à vos tables insignes,
Nous avons les flambeaux gais comme des bijoux,
Et le linge pareil à la toison des cygnes,
Et les Eldorados entassés en surtouts!

Et le vermeil qui grimpe en mille architectures,
Soleils d'orfévrerie et fils d'argent tramés,
Et tous ces paradis terrestres des sculptures
Arrachés par Klagmann aux métaux enflammés.

Nous avons fait fleurir l'ivoire des ombrelles
Et fixé parmi l'or les flammes de l'émail,
Et, pour mieux vous distraire, apaisé les querelles
De ces dragons chinois peints sur votre éventail.

Nous avons déchiré la poitrine de l'Onde
Pour y chercher la perle agréable à vos yeux,
Et, pour faire de vous les maîtresses du monde,
La Mode a fait éclore un monde merveilleux.

C'est pour qu'il brille mieux sur votre épaule pure,
Le myrte du désir, adorable et fatal,
Qu'elle chiffonne encor la soie et la guipure
Sur les coussins rosés du palais de cristal.

Pourtant, souvenez-vous, jeunes charmeuses d'âmes,
Que c'est le seul Amour dont le flambeau changeant,
En jouant autour d'eux, remplit de vagues flammes
Le satin, le velours et la toile d'argent.

Ah ! si Paris est roi parmi toutes les villes,
C'est que c'est le pays où l'Amour, d'un regard,
A fait naître, au milieu de cent guerres civiles,
Pour le chanter en vers son poëte Ronsard.

C'est que, lorsqu'on y sent passer comme une flèche,
Au milieu d'un éclat de parure et de voix,
Un essaim de péris au bord d'une calèche,
Parmi les feuillaisons, dans un nuage, au bois,

On peut dire à coup sûr, tout bas : « Chacune d'elles,
En causant du dernier ballet ou des Bouffons,
Songe à quelque amitié belle entre les plus belles,
Et son cœur bat plus fort sous ces jolis chiffons.

C'est que là, quand la Valse autour d'une muraille
Fait bondir avec Strauss deux cents couples charmés,
Plus d'un regard sourit, plus d'une main tressaille
Dans l'humide prison de ses gants parfumés.

C'est que là, la Féerie amoureuse et le Rêve
Vivent parmi le luxe et les fleurs d'une cour,
Et c'est là seulement que les filleules d'Ève
Ont lu jusqu'à la fin le roman de l'Amour.

Janvier 1850.

Homme, tu peux faucher, par un sombre désastre,
Les arbres chevelus; tu fais obéir l'astre
Et le flot; ta pensée orageuse dans l'air
S'élance avec le vol furieux de l'éclair,
Et, nautonnier, tu prends les cieux à l'abordage.
Cependant, le plus clair de ton vaste héritage,
Ce que tu sauveras de cent débris flottants,
Le trésor qui te reste en somme, et que le Temps
Ne dispersera pas avec sa rude haleine,
O vainqueur des soleils, c'est la gloire d'Hélène,
Le divin Péléide en pleurs pour Briséis,
Et le vieux sang qui fume au bord du Simoïs !

Juin 1846.

Vous en qui je salue une nouvelle aurore,
Vous tous qui m'aimerez,
Jeunes hommes des temps qui ne sont pas encore,
O bataillons sacrés !

Et vous, poëtes, pleins comme moi de tendresse,
Qui relirez mes vers
Sur l'herbe, en regardant votre jeune maîtresse
Et les feuillages verts !

Vous les lirez, enfants à chevelure blonde,
Cœurs tout extasiés,
Quand mon cœur dormira sous la terre féconde
Au milieu des rosiers.

Mais moi, vêtu de pourpre, en d'éternelles fêtes
Dont je prendrai ma part,
Je boirai le nectar au séjour des poëtes,
A côté de Ronsard.

Là, dans ces lieux où tout a des splendeurs divines,
Ondes, lumière, accords,
Nos yeux s'enivreront de formes féminines
Plus belles que des corps ;

Et tous les deux, parmi des spectacles féeriques
Qui dureront toujours,
Nous nous raconterons nos batailles lyriques
Et nos belles amours.

Vous cependant, mes fils, nés pour la poésie
Et l'ode aux flots vainqueurs,
Vous puiserez la joie au fleuve d'ambroisie
Qui coula de nos cœurs.

Comme, aujourd'hui rêveur près de quelque fontaine,
Je redemande en vain
Le secret des amours de Marie et d'Hélène
A mon maître divin,

Vous redirez aussi les grâces d'Aurélie
Aux oiseaux de Cypris,
Au rossignol des bois, à la rose pâlie,
Au bleu myosotis !

Vous demanderez tous à mes vers de vous dire
Quelle fut la beauté
Dont mes rimes en fleur adoraient le sourire
De rose et de clarté !

Ils vous la montreront, ces vers dont s'émerveille
La chanson des hautbois,
Ruisselante de feux comme une aube vermeille,
Rose et neige à la fois ;

Et telle qu'à présent, jeune fille hautaine
Au sein délicieux,
Elle ravit d'amour l'azur de la fontaine
Et l'escarboucle aux cieux.

On dirait à la voir que, de sa main profonde,
Dieu, sur son trône assis,
A pétri de nouveau, pour en refaire un monde,
Une Ève aux noirs sourcils !

Car elle est fière, et seule, Ange mystérieuse,
Sourit et marche encor
Avec la majesté d'une victorieuse
A la cuirasse d'or,

Et, comme cette Muse à qui le temps pardonne
Sans tache et sans affront,
Elle pourrait aussi porter une couronne
D'étoiles à son front,

A ce front souriant, poli comme l'ivoire
Des lys inviolés,
Que de leurs lourds anneaux encadrent avec gloire
Ses bandeaux ondulés !

Un signe querelleur folâtre sur sa joue
Qu'un clair duvet défend,
Et sa bouche amoureuse, où la clarté se joue,
Est d'un petit enfant.

Sous l'ombre des sourcils et leur arcade noire,
Pareils à l'or du jour,
Ses grands yeux tout vermeils s'ouvrent comme pour boire
Des océans d'amour,

Et la même lumière en frémissant arrose
D'un ton timide et pur
Sur un fond mat et clair les narines de rose
Et les veines d'azur.

Son col de marbre où luit votre blancheur insigne,
O neiges de l'Ida,
S'incline mollement, comme le divin cygne
Sur le sein de Léda.

Cette tête ingénue et ce corps de Déesse,
Ensemble harmonieux,
Lui donnent l'éternelle et sereine jeunesse
Des enfants et des Dieux.

Des grands camellias défiant les calices,
Telles, orgueil d'Éros,
Les femmes de Pradier sortent calmes et lisses
Du marbre de Paros.

Dans ces temps où les Dieux de l'Hellade vivante
Fleurissaient les chemins,
L'orgueilleuse Cypris eût été sa servante
Pour lui baiser les mains ;

Et triste, agenouillée en larmes parmi l'herbe,
La Déesse, en songeant,
Elle-même eût noué sur sa jambe superbe
Le cothurne d'argent !

Ainsi vous la verrez dans les brûlants délires
De vos cœurs embrasés,
Et sachez que sa voix eut la douceur des lyres
Et des premiers baisers,

Amants qui devez naître ! et le doux nom de Laure,
Dans les vers cent fois lus,
Et l'Elvire aux beaux yeux que le poëte adore
Ne vous troubleront plus.

Et vous ferez chanter par quelque fier poëte,
Mon fils et mon rival,
Les femmes qui seront une image imparfaite
De ce type idéal.

Juin 1846.

LE TRIOMPHE DU GÉNIE

Un grand aigle aux beaux yeux vole d'une aile pleine
Vers le sommet du ciel, où sont les pieds de Dieu.
Les timides chasseurs le guettent dans la plaine,
Les doigts crispés sur l'arme, et prêts à faire feu.

Un astre éblouissant, plus haut que les orages,
Brille parmi les cieux tout semés de soleils.
On voit dans leur azur se liguer les nuages
Pour cacher ses rayons, à l'œil de Dieu pareils.

Un rocher colossal, couronné par la brume,
Élève son front chauve au-dessus de la mer.
Les vagues sur ses pieds usent leurs dents d'écume
Et tâchent de le mordre avec leur flot amer.

Un beau lys, tout rêveur auprès de l'onde bleue,
Échange des sanglots avec les flots tremblants.
Les poissons du marais, battant l'eau de leur queue,
Veulent jeter la vase à ses pétales blancs.

Une vierge aux pieds nus, triomphante et superbe,
Les cheveux dénoués, va dans les prés fleuris.
Des pâtres en haillons la renversent dans l'herbe,
Et luttent avec elle en poussant de grands cris.

Cependant quelque part, sur une haute cime,
On entend une voix dire avec un grand bruit :
« Ne visez pas, chasseurs, cet aigle au vol sublime;
Nuages, ôtez-vous de ce soleil qui luit !

Que tes vagues, ô mer, se calment sur la berge;
Poissons, ne troublez plus les flots calmes et doux;
Pâtres, ouvrez ces bras qui blessent une vierge!
Cet aigle est dans les cieux à l'abri de vos coups;

Il flamboiera toujours, ce soleil, œil du monde ;
Il brisera vos dents, ce rocher de la mer;
Ce lys restera pur près des saphirs de l'onde ;
Vous ne lasserez pas cette vierge au cœur fier. »

O Génie! ô Génie! œuvre de Dieu lui-même,
Orgueil sacré de l'homme, espoir des cœurs voilés,
Ton éclat magnifique, éternel et suprême,
Ne s'éteindra pas plus que les cieux étoilés!

Juillet 1847.

LE LIVRE D'HEURES DE LA CHATELAINE

Or la comtesse Yseult avait un livre d'Heures,
Si beau que ses enfants en étaient orgueilleux,
Et que la Reine même, en ses nobles demeures,
N'avait rien de si riche et de si merveilleux.

Un feuillage d'argent courait en frêles branches
Sur le dos du missel, et, sans plus d'ornements,
Sur son velours, couleur des premières pervenches,
On voyait resplendir un chiffre en diamants.

Le vélin des feuillets, sur qui des lettres pures
Se détachaient aussi par un art surhumain,
Prêtait ses fonds de neige à des miniatures
Toutes brillantes d'or, d'azur et de carmin.

Ici, couché sur l'herbe et sur la paille fraîche,
Le bonhomme Joseph admirait en priant
Le Roi de l'univers couché dans une crèche,
Adoré pauvre et nu par les rois d'Orient.

Là, parmi les parfums qui ruisselaient en ondes,
Magdeleine, ravie et pleine de ferveur,
Dénouait ses cheveux, et de leurs nappes blondes
Elle essuyait les pieds de son divin Sauveur.

Ailleurs, sous le berceau d'une treille fleurie,
Où se mêlaient la vigne et le pampre vermeil,
L'enfant Jésus, porté par la Vierge Marie,
Souriait aux raisins inondés de soleil.

Puis, de tendres couleurs toutes enluminées,
Parmi les fonds d'argent par le rose adoucis,
Les légendes des saints dans les lettres ornées
Déroulaient tout au long de merveilleux récits.

Mais le peintre surtout, dans de riches losanges
Encadrés de rubis par son art précieux,
Avait représenté les extases des Anges
Transportés et ravis dans les sphères des cieux.

Les uns, dans le lapis couvert de sombres voiles
De leurs profonds regards teignant l'horizon bleu,
Conduisaient en rêvant des chariots d'étoiles
Et des astres épars aux crinières de feu.

Les autres, murmurant d'harmonieux distiques
Nés de l'embrassement de deux rhythmes charmés,
Tressaient les lys sans tache et les roses mystiques,
Pour ceindre de parfums leurs cheveux enflammés.

Comme sur les étangs les vertes demoiselles,
Ceux-là, rassérénant le splendide outremer,
Faisaient parmi l'éther frissonner leurs six ailes
Et baignaient de rayons les effluvès de l'air.

Puis, d'autres s'enchantaient au délire des harpes.
Au bord du firmament penchés sur leurs genoux,
D'autres venaient tisser les suaves écharpes
Qui sont l'arc d'alliance entre le ciel et nous.

Et, parmi les lueurs les plus épanouies,
Humblement prosternés dans la pourpre des soirs,
D'autres, baignés enfin de clartés éblouies,
Jusqu'au Trône élevaient leurs fumants encensoirs.

Or souvent, l'âme prise à toutes ces féeries,
La belle Yseult suivait, les yeux remplis de pleurs,
Les tableaux plus vermeils que mille pierreries
Et le ruissellement de leurs vives couleurs.

Ensuite, regardant la fenêtre où le givre
Fleurit ses tendres lys faits d'un pâle duvet,
Debout et toute émue, elle fermait le livre,
Et pendant bien longtemps alors elle rêvait.

Ses cheveux qu'un bandeau de saphirs illumine,
S'échappant comme un fleuve en flots purs et dorés
Sur son corsage rose orné de blanche hermine,
Faisaient une auréole à ses yeux azurés.

Pensive, elle tenait toujours le livre d'Heures;
Mais alors s'enfuyant sur des ailes de feu,
Toute à ses visions, flammes intérieures,
Son âme enamourée errait dans le ciel bleu.

Alors il lui semblait, sur le pavé des salles
S'échappant des feuillets de son missel fermé,
Voir fleurir en berceaux les roses idéales
Peintes sur les blancheurs du vélin parfumé.

Près des pâles bleuets, sur qui l'insecte rôde,
Le muguet odorant croissait au pied des lys,
Et sous les gazons verts aux reflets d'émeraude
Se mêlaient la pervenche et le myosotis.

Penchés sur ses cheveux frissonnants comme un saule,
Le vol des Chérubins et les Anges aussi
Touchaient en se jouant son front et son épaule
De leur aile de neige, et lui parlaient ainsi :

« O belle et douce Yseult, toi dont la vie est sainte,
Et, toute dévouée à des actes pieux,
Comme un calme ruisseau, s'écoule dans l'enceinte
De la maison bénie où dorment tes aïeux !

Va, cesse d'envier les sereines extases
Et les félicités que nous goûtons sans fin
Dans les cieux de saphir, d'opale et de topazes
Où l'Archange sommeille aux bras du Séraphin.

Car, aux yeux du Seigneur, tes yeux remplis d'étoiles,
Que sur le crucifix tu baisses en priant,
Valent tous les soleils et les astres sans voiles
Que nous guidons en chœur dans l'azur flamboyant.

Tes lèvres sans souillure, et qu'une larme arrose
Lorsqu'on t'implore au nom de son bien-aimé Fils,
Valent mieux devant lui que la mystique rose
Rougissante et fleurie entre les divins lys.

Et l'encens de ton cœur, feu que Marie admire
Comme son plus suave et son plus cher trésor,
Monte aussi bien vers Dieu que l'encens ou la myrrhe
Qui fume à ses genoux dans nos encensoirs d'or ! »

Août 1849.

A LA FONT-GEORGES

Font-Georges, source pure ! ô claires eaux ! fontaine
Que le zéphir natal ravive à son haleine !
Naïade familière, ô mes amours anciens !
Quand pourrai-je, un moment, libre de tous liens,
Ainsi qu'à mes beaux jours de sereine ignorance,
Jouir de ta fraîcheur et de ta transparence,
De tout ce que j'aimais lorsque dans tes roseaux,
Petit enfant, courbé sur l'azur de tes eaux
Que l'ombre du noyer coupait d'or et de moire,
Mon père, soutenant mon front, me faisait boire,
Et que la folle brise agitait les flots bleus
Et faisait sur sa main voltiger mes cheveux !

Août 1849.

A MESDEMOISELLES AMÉNAÏDE, LYZIE ET EUGÉNIE DE FRIBERG

O vous, mes jeunes sœurs que je ne connais pas !
Sur l'éternel gazon que caressent vos pas
Je vous vois passer souriantes.
C'est en vain que Thétis, reine du gouffre amer,
Vous cache à mes regards, ô perles de la mer,
Dans ses Antilles verdoyantes.

Poëte extasié que ravissent leurs jeux,
Ce n'est plus dans les bois du Parnasse neigeux
Que mon cœur rêve les trois Grâces ;
Ce n'est plus, Olmios, vers tes flots argentés
Que j'égare mes yeux et mes vers enchantés,
Dans le sable d'or où tu passes !

C'est vers ce paradis désiré des marins
Où sous les bananiers et dans les tamarins
Les sylphes de l'air font la sieste,
Où cent îles en fleur, filles des Océans,
Sous les magnolias lavent leurs pieds géants
Dans une mer d'un bleu céleste.

C'est parmi les saphirs où ces riants îlots
Sortent comme Cypris de l'écume des flots
Peuplés de soudaines féeries,
Où, près de l'ananas et du pâle oranger,
Le hamac, suspendu comme un oiseau léger,
Berce les molles rêveries.

Je vous vois dans l'air pur de ces jardins si doux,
Causant et souriant, tandis qu'une de vous,
Ainsi qu'une amazone ailée,
Devance les éclairs et s'avance en rêvant
Sur un cheval fougueux, qui fustige le vent
De sa crinière échevelée.

Je vous vois, et mes vers fendent le ciel brumeux.
Puissent un jour me prendre et m'emporter comme eux
Sur le dos de la vague blonde,
Avec leurs mille pieds, pour mes désirs trop lents,
Ces navires de feu dont les baisers brûlants
Laissent une ride sur l'onde !

Juillet 1850.

A LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

O forêt adorée encor, Fontainebleau !
Dis-moi, le gardes-tu sur le tronc d'un bouleau,
Ce nom que j'appelais mon espoir et mes forces,

Et que j'avais gravé partout dans tes écorces?
Elle enfant comme moi, nous allions le matin
Respirer les odeurs de verdure et de thym,
Et voir tes rochers gris s'éveiller dans la flamme.
Puis, quand se reposait celle qui fut mon âme,
Lorsque tes horizons brûlent, que, vers midi,
Le serpent taché d'or se relève engourdi,
Je contemplais, effroi d'une âme sérieuse,
Cette heure du soleil, blanche et mystérieuse!
N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous étiez vivant,
Noir feuillage, immobile et triste sous le vent
Comme une mer qu'un dieu rend docile à ses chaînes?
Et vous, colosses fiers, arbres noueux, grands chênes,
Rien n'agitait vos fronts, par le temps centuplés!
Pourtant vos bras tordus et vos muscles gonflés,
Ces poses de lutteurs affamés de carnage
Que vous conserviez, même à cette heure où tout nage
Dans la vive lumière et l'atmosphère en feu,
Laissaient voir qu'autrefois, sous ce ciel vaste et bleu,
Vous aviez dû combattre, ô géants centenaires!
Au milieu des Titans vaincus par les tonnerres.
Et vous, rochers sans fin, suspendus et croulants,
Sur qui l'oiseau sautille, et qui, depuis mille ans,
Gardez avec douceur vos effroyables poses,
La mousse et le lichen et les bruyères roses
Ont beau vivre sur vous comme un jardin en fleur,
Ne devine-t-on pas avec quelle douleur
Un volcan souterrain, contre le jour qu'il brave,
Jadis vous a vomis avec un flot de lave!
Les sauvages buissons de mûres diaprés,
Calmes, avec orgueil montraient leurs fruits pourprés.
A peine si parfois, parmi les branches hautes,
Un léger mouvement me révélait des hôtes;
Et pourtant, si ma main, écartant leur fouillis,
Eût fait entrer le jour dans ces vivants taillis,

J'aurais vu s'y tapir dans les ombres fumeuses
L'épouvantable essaim des bêtes venimeuses !
Or, je disais devant ce spectacle divin :
« Poëte, voile-toi pour le vulgaire vain !
Qu'il ne puisse à ta Muse enlever sa ceinture,
Et souris-leur, pareil à la grande Nature !
Sous ta sérénité cache aussi ton secret ! »
Réponds, ai-je tenu ma parole, ô forêt?
Et n'ai-je pas rendu mon âme et mon visage
Silencieux et doux comme un beau paysage?

Octobre 1854.

LES ROSES

Vierges de dix-huit ans, dénouez vos ceintures !
Versez, versez à flots vos larmes encor pures,
Penchez votre cœur plein et votre front si beau,
Dépouillez les rosiers pour orner un tombeau.
La plus belle de vous est maintenant une ombre.
C'était pour ruisseler dans la demeure sombre
Que ses doux cheveux d'or, pleins de zéphirs tremblants,
Étaient devenus longs à cacher ses pieds blancs.
Quoi ! c'était pour l'oubli, quoi ! c'était pour la tombe
Qu'elle était fraîche et pure ainsi qu'une colombe !
Et c'était pour dormir, comme nous la voyons,
Qu'elle avait ses yeux noirs étoilés de rayons !
Hélas ! Dieu seul est grand, et connaît toutes choses.
Jeunes filles, pleurez ! vierges, cueillez les roses !
Chaste Lydie ! enfant qui souriais si bien,
Tu vis, mais dans le ciel, esprit aérien !
Certes, nous le savions, ô tendre fleur fanée !
Il nous fallait te perdre, et tu n'étais pas née

Pour meurtrir comme nous la plante de tes pieds
Dans cet étroit cachot de crimes expiés.
Dieu qui, pour te créer, Ange entre ses merveilles,
A pétri des parfums et des blancheurs vermeilles,
Ne pouvait pour longtemps, même dans ce beau corps,
T'exiler des rayons, te bannir des accords!
Mais si tôt! mais si vite! Et pourquoi, chère morte,
Nous a-t-il donc laissé t'aimer, puisqu'il t'emporte?
O coupe de parfums, rose nouvelle, bois
Nos larmes! Dépouillons les jardins et les bois!
Jeunes filles, cueillez les roses avant l'heure;
Mêlons nos pleurs amers à la brise qui pleure.
Votre Lydie est morte! elle est morte au printemps!
Peut-être il lui restait encor beaucoup de temps
Pour aller dans les champs, pleins de senteurs divines,
Cueillir des liserons et d'humbles églantines,
Pour s'agiter aux vents comme un jeune roseau,
Pour mêler quelque rêve à ses chansons d'oiseau,
Et pour sourire aux cieux de rubis et d'opales.
Morte! Pourtant la fièvre aux haleines fatales
N'a pas mis le trésor de ses jeunes appas
Sur un lit de douleur. Tout l'aimait. Ce n'est pas
Le fer, dernier espoir des espérances vaines,
Qui fit couler à flots la pourpre de ses veines.
Non, tout l'aimait. La vague aux regards onduleux
Ne l'a pas entraînée au fond des gouffres bleus.
Rien n'a tranché le fil d'une aussi belle vie.
Non. Seulement un jour cette sainte ravie
Aima. Son âme avait, blanche comme sa main,
Trop de fragilité pour un amour humain :
Elle a fui vers les cieux ainsi qu'une nuée.
La flèche qui nous blesse, en jouant l'a tuée.

Juin 1847.

LE VIN DE L'AMOUR

Accablé de soif, l'Amour
Se plaignait, pâle de rage,
A tous les bois d'alentour.
Alors il vit, sous l'ombrage,
Des enfants à l'œil d'azur
Lui présenter un lait pur
Et les noirs raisins des treilles.
Mais il leur dit : « Laissez-moi,
Vous qui jouez sans effroi,
Enfants aux lèvres vermeilles!
Petits enfants ingénus
Qui folâtrez demi-nus,
Ne touchez pas à mes armes.
Le lait pur et le doux vin
Pour moi ruissellent en vain :
Je bois du sang et des larmes. »

Juin 1847.

LA MUSE HÉROÏQUE

ODE RÉCITÉE A LA COMÉDIE FRANÇAISE

PAR MADEMOISELLE RACHEL

LE 6 JANVIER 1854

TAYLOR INST. OXFORD

LA MUSE.

Peuple, écoute la voix de la Muse héroïque.
Pensive et recueillie et tout émue encor,
Je viens chanter Corneille, et sur son front stoïque
Étendre cette main qui tient des sceptres d'or.

Car son esprit vivant dans ma veine circule,
Et de l'éternité montrant déjà le sceau,
Le jour où je naquis Déesse, comme Hercule
J'étouffai les serpents autour de mon berceau.

De sa tête vouée aux sublimes délires,
Calme, je m'élançai telle que tu me vois,
Et déjà, pour dompter les clairons et les lyres,
Portant les ouragans épiques dans ma voix.

O Français, devant vous, sur ce même théâtre
Où les penseurs, à qui j'enseigne ma fierté,
Chantent en vers divins leur poëme, idolâtre
De l'honneur, du devoir et de la liberté;

Sur cette même scène où, tendre et familière,
Et me tendant ses mains en m'appelant sa sœur,
La grande Comédie, amante de Molière,
A démasqué le vice et fait voir sa noirceur;

Sur ce champ de bataille où notre voix profonde,
Ressuscitant les morts dans la nuit du tombeau,
Évoque, pour servir d'enseignement au monde,
L'Histoire secouant son glaive et son flambeau;

Dans ce souverain temple ouvert à la pensée,
Nos devanciers cherchaient encor leur talisman,
Et dans leur fiction froidement insensée
Égaraient au hasard des héros de roman.

Jeux bouffons sans gaieté, drames sans épouvante,
Leur fantaisie en vain s'agitait : pas un cri
Sorti d'une poitrine émue et bien vivante!
Et celle qui nous jette un sourire attendri,

La Vérité, vers qui notre désir s'élance,
Levant ses yeux d'azur vers le ciel étoilé,
Honteuse, et s'accusant de garder le silence,
Sanglotait tristement sur son miroir voilé.

Enfin je suis venue, apportant la lumière.
Un soir... ô grande voix du peuple! ô souvenir
Toujours éblouissant de ma grandeur première,
Que se rappelleront les peuples à venir!

Regardez, c'est l'Espagne amoureuse! Quelle âme
A tant de passion oppose la vertu?
Toi qui mets tes deux mains sur ton sein plein de flamme
Pour garder avant tout l'honneur, qui donc es-tu?

Quel heureux charme a pris cette salle étonnée!
D'où venez-vous, effroi, pitié, vous, tendres pleurs,
Émotion? *Le Cid* a paru, je suis née!
Le ciel s'ouvre, battez des mains, jetez des fleurs!

Au gré de mon poëte, espagnole et romaine,
J'éveille les guerriers de leur sommeil jaloux.
Je m'appelle Camille, Émilie et Chimène :
Famille de héros, nous voici, levez-vous!

Rodrigue, ta maison veut un fils digne d'elle!
Ton cœur saigne; qu'importe, ô soldat sans effroi?
Qu'il saigne, et sers d'un cœur également fidèle
Ton père et ton pays, ta maîtresse et ton roi!

Toi, Rome te regarde, immole-lui ta race!
Va combattre ton frère! et toi, vieil empereur,
Efface pour jamais la victoire d'Horace,
Aux pieds de la clémence immole ta fureur!

Toi, Polyeucte, viens, nouveau-né du baptême !
Ne songe en t'inclinant, humble, dans le saint lieu,
Qu'à prendre ta patrie avec tout ce qui t'aime
Pour faire un holocauste à mettre aux pieds de Dieu !

Et, plus nous avancions vers les horizons vastes,
Austères, et toujours pour le bien travaillant,
Chacun, en écoutant nos voix enthousiastes,
Se sentait devenir meilleur et plus vaillant.

Oui, telle fut notre œuvre, ô mon père, ô Corneille !
Et maintenant, où sont les pâles envieux ?
Qu'importent aujourd'hui les douleurs de la veille,
Et ceux qui te mordaient, lion devenu vieux ?

Qu'importe si jadis, lorsque l'âge sinistre
Jetait sur toi son ombre et te glaçait enfin,
Toi dont César-Auguste aurait fait un ministre,
Tu t'écrias un jour : « L'auteur du *Cid* a faim ! »

Les siècles t'ont vengé, Titan rival d'Eschyle,
Et, lorsqu'ils nommeront tous les victorieux,
Se rappelleront moins la crinière d'Achille
Que tes souliers de pauvre et leurs trous glorieux.

Et moi pieusement, d'une main ferme et juste,
En disant à nos fils : « Comme lui vous vaincrez, »
J'ai caché tes haillons sous une pourpre auguste
Et couvert tes cheveux de ces rameaux sacrés !

LA GLOIRE DE MOLIÈRE

ODE RÉCITÉE AU THÉATRE DE L'ODÉON LE 15 JANVIER 1851

La Poésie. Mme Roger-Solié.
La Comédie. Mlle Sarah Félix.
Le Drame. Mme Marie Laurent.
Alceste. M. Bouchet.

I

Un rideau devant lequel sont groupées les trois Muses de la Poésie, de la Comédie et du Drame.

LA POÉSIE.

Peuple, je suis la Poésie.
Ma lyre, en horreur aux méchants,
Vibre, et ma sainte frénésie
Laisse, comme un flot d'ambroisie,
Déborder la source des chants.

En ce jour où naquit Molière,
Je viens, au doux son de mes vers,
Sur sa tête aux Dieux familière.
Au lieu de roses et de lierre,
Poser ces lauriers toujours verts.

Car, depuis le siècle d'Astrée,
Nul parmi ces audacieux
Que je redoute et que je crée,
N'a mieux su la langue sacrée
Empruntée au rhythme des cieux.

Et moi qui descends d'une cime
Et qui naquis sur un autel,
Ame du mètre et de la rime,
Je veux voir sur son front sublime
Briller le feuillage immortel.

Et sous mes pieds, sœur du poëte,
Foulant les trésors, dédaignés
Pour une plus noble conquête,
J'entrelacerai sur sa tête
Ces rameaux, de soleil baignés

LA COMÉDIE.

Peuple, je suis la Comédie,
La Muse au sourire effronté,
Que fuit la sottise, assourdie
Aux carillons de ma gaieté.

Je suis la fille prophétique
Qu'un vendangeur, sous le ciel bleu,
Promenait jadis par l'Attique,
Ivre, et taché du sang d'un dieu!

Et, comme un roi foule en sa gloire
Un pavé d'or et de lapis,
Je posais nus mes pieds d'ivoire
Sur le chariot de Thespis!

Cruelle, avec Aristophane,
Contre le vulgaire odieux,
J'ai dans mes vers que rien ne fane
Raillé les contempteurs des Dieux.

Le doux Ménandre fut mon hôte,
Et mon babillage malin
A consolé le rêveur Plaute
A la meule de son moulin.

C'est à moi de chanter Molière!
Moi, la Muse aux graves leçons,
Qu'il a trouvée aventurière,
Errante à travers les buissons!

Oh! par les bourgs et les villages,
Prodigues, rieurs, affamés,
Dans tous ces fiers vagabondages
Combien nous nous sommes aimés!

Et lorsque mon tambour de basque
Chantait de ses clochettes d'or,
Quel monde charmant et fantasque
Nous suivait, qu'on admire encor!

Fous à l'habit rayé de rose,
Pierrots, Jodelets et Scapins,
Gérontes à face morose,
Pages, laquais et galopins;

Clitandres à perruque blonde,
Agaçant d'un sonnet fleuri
Leur Angélique sans seconde,
A la barbe d'un vieux mari;

Grandes soubrettes, belles filles
Accortes sous leurs bavolets,
Sganarelles et Mascarilles
Empereurs des fourbes valets!

Le fat ivre de sa duchesse,
Le provincial de la cour,
L'avare ivre de sa richesse,
Et les enfants ivres d'amour !

Femmes coquettes et savantes,
Sots médecins, pédants fripés,
Couples épris, folles servantes,
Tuteurs jaloux, maris trompés !

Oh ! combien dans nos jeux sévères,
Avec les Amours échansons,
Nous avons puisé dans nos verres
Le vin de France et les chansons !

Je fus sa première maîtresse !
Et si pour le peuple, enchanté
Dans un souvenir d'allégresse,
Molière doit être chanté,

C'est par moi, c'est par mon délire !
Car, bohémienne du ciel,
Molière me doit son sourire,
Et ce sourire est immortel !

LE DRAME.

Pour moi, peuple, je suis le Drame.
C'est à moi, non pas à ma sœur,
De louer le hardi penseur
Qui fut aimant comme une femme.

Les grands types qu'il nous fait voir
Vivants, dans ses portraits magiques,
Sont terribles sans le savoir,
Et plus sûrs de nous émouvoir
Que tous les demi-dieux tragiques.

Le vice, qu'il est parvenu
A nous faire voir si risible,
Nous frappe d'un trouble inconnu ;
Tant le cœur humain mis à nu
Devient un spectacle terrible.

Cœur divin et supérieur
A toute haine vengeresse,
Souvent son visage rieur
N'est que le masque extérieur
D'une inconsolable tristesse.

S'il m'a fait sourire, en souffrant,
D'un amour qui, par ses alarmes,
Est si ridicule et si grand,
Arnolphe, aux pieds d'Agnès pleurant,
Me contraint de verser des larmes.

Quand l'Avare blessé grandit
Et s'en va battant les murailles,
Méprisé d'un fils qu'il maudit,
Harpagon me laisse interdit
Et fait frissonner mes entrailles.

Enfin, par un lâche avéré
Trompé sans pudeur ni scrupule,
Quand je le vois désespéré,
Georges Dandin déshonoré
Ne me paraît plus ridicule.

Tartuffe et don Juan, tortueux
Jusqu'à la basse apostasie,
M'emplissent d'horreur tous les deux,
Avec le sourire hideux
Du vice et de l'hypocrisie.

Et quand je vois le grand moqueur,
Alceste à l'âme surhumaine,
Dont un froid sourire est vainqueur,
La colère me monte au cœur
Contre la froide Célimène.

Molière, privilégié,
Plaisante d'une âme attendrie,
Et c'est au moins pour la moitié
Que la terreur et la pitié
Se mêlent à sa raillerie.

C'est à moi, chantre des douleurs,
De m'agenouiller sur la pierre,
Pour consacrer ces pâles fleurs
Et ces lauriers baignés de pleurs
Sur le front du divin Molière.

LA POÉSIE.

Oui, tous les arts humains, toutes les poésies
Qui savent nous charmer
En mêlant la sagesse aux vives fantaisies,
Le peuvent réclamer.

Il sut épanouir les brillantes peintures
Filles d'un ciel serein,
Et couler d'un seul jet d'immortelles figures
Dans un moule d'airain.

Sous les grands plafonds d'or il nous montre les rages
Des amours mensongers,
Et nous fait voir après dans de frais paysages
L'idylle des bergers.

Mes sœurs, puisqu'en son œuvre où la pensée ondoie
Comme les vastes flots,
Renaissent tour à tour l'ivresse de la joie
Et celle des sanglots,

Ne nous disputons pas sur le masque et la lyre,
Et que toutes nos fleurs
Parent son monument : il eut le don du rire
Avec le don des pleurs !

Mais, reines du théâtre, ô troupe familière,
Laissons parler celui
En qui, fils adoré des veilles de Molière,
Tout son génie a lui,

Alceste, ce sauvage à la fois rude et tendre,
Qui, les yeux éblouis
Des seules vérités, les a fait même entendre
Au siècle de Louis !

II

Un jardin. — Les comédiens sous les costumes des personnages des comédies de Molière, sont groupés autour de son buste. Un comédien, représentant Alceste, s'avance et récite les strophes suivantes :

LE COMÉDIEN.

O Molière ! homme simple et sublime génie,
Qui fis l'honnêteté maîtresse de tes vers,
Toi qui, sans les haïr en leur ignominie,
Châtias jusqu'au sang les sots et les pervers !

Tant que tu combattis selon la destinée,
La basse hypocrisie habile aux trahisons,
Avec la calomnie à ta perte acharnée,
Goutte à goutte sur toi distilla ses poisons.

Et lui-même, Louis, qui t'aima pour la France,
Conquérant comme lui calme et victorieux,
Autant que Scipion avait aimé Térence,
Ne te protégea pas contre les envieux.

C'est à peine s'il put dans la funèbre enceinte,
Lorsque enfin le trépas glaça tes yeux pâlis,
Obtenir par prière un peu de terre sainte
Où tes restes mortels fussent ensevelis !

Les mêmes ennemis qui te jetaient ces fanges
Et qui te condamnaient sur un ton solennel,
T'accablent à l'envi d'honneurs et de louanges
A présent que tu dors du sommeil éternel.

Car à moins que Molière une autre fois renaisse,
Armé du fier regard qui les a tant troublés,
Ils ne redoutent plus que nul les reconnaisse
Sous les habits d'emprunt dont ils sont affublés.

Mais comme on voit soudain frissonner d'épouvante
Les monstres de la nuit sous l'éclair d'un flambeau,
S'ils voyaient devant eux ta figure vivante
Paraître en soulevant la pierre du tombeau,

Combien de ces menteurs montrent pour ta mémoire
Une admiration de luxe et d'apparat,
Qui taxeraient tes vers d'impiété notoire
Et t'iraient dénoncer au prochain magistrat!

Car ils existent tous, ces corrupteurs serviles
Que tu marquais au front sous leur masque impudent,
Prévoyant que le vice est, dans nos grandes villes,
La lime où le génie use sa forte dent!

L'hypocrite a toujours le rubis sur la lèvre
Et sait cacher l'horreur de ses profonds desseins;
Avec ses lingots d'or, Josse est toujours orfèvre,
Et nos grands médecins sont toujours... médecins.

En morale, en science, hélas! ce qui nous mène,
Depuis Marphurius ne change pas encor.
Le cœur vous en dit-il d'épouser Dorimène?
C'est toujours comme au temps du bonhomme Alcantor.

Geronimo dira, fidèle à sa doctrine :
« Mariez-vous ou non, tous les deux sont aisés. »
Mais Alcidas reprend, en cambrant sa poitrine :
« Je vous tue à l'instant si vous ne l'épousez. »

Pour ces grimauds par qui ta verve fut émue,
L'habit seul a changé de leur esprit banal :
Mon Oronte au sonnet pleure dans la Revue,
Et Monsieur Trissotin flirte au bas d'un journal.

Thomas Diafoirus fait de l'anatomie
Dans de mauvais romans qu'il nous faut avaler ;
Le docteur Sganarelle entre à l'Académie,
Quant à Monsieur Tartuffe... il n'en faut point parler!

Ton don Juan raille encore, après Monsieur Dimanche,
Son vieux père qui parle, un pied dans le cercueil ;
Mais il porte un poignet retroussé sur la manche,
Le stick dans la main gauche et le lorgnon dans l'œil.

Si Scapin fait toujours ses fredaines antiques,
En ce temps sérieux il sait qu'il les paiera,
Joueur de trois pour cent sur les bruits politiques,
Et protecteur des arts le soir à l'Opéra.

Enfin le vieux Paris cache toujours cet antre
Où le pâle Harpagon achète à réméré.
Le père à ce comptoir est souillé dès qu'il entre,
Et le fils qu'il maudit en sort déshonoré.

Non, non, rien n'a changé ! c'est toujours le grand nombre
Pour atteindre aux sacs d'or foulant aux pieds l'amour,
La timide vertu cachée au fond de l'ombre
Et le vice insolent qui s'étale au grand jour!

Dorimène, Angélique, ô belles créatures,
Démons à l'âme froide, à l'œil suave et doux,
Combien ont de grands cœurs étouffé vos ceintures,
Que d'hommes tomberont les yeux levés vers vous!

Sortilège et folie, ô bizarre amalgame !
Cœurs sans cesse tournés vers le fruit défendu !
Combien se sont fiés à l'honneur d'une femme
Et se sont réveillés sur leur bonheur perdu !

O problème où se perd la raison révoltée !
Chaos abominable en ces riches accords !
Quand il crut vous donner une âme, Prométhée
Anima seulement le marbre de vos corps !

Mais, que dis-je ! pardonne, ô poëte, ô Molière !
Philinte et Léonor, épris du vrai bonheur,
Henriette, Eliante, Elmire noble et fière,
Gardent comme un rempart la décence et l'honneur.

Ariste est de tout point le vrai sage ; Clitandre,
Cœur sans détour, épris d'un honnête entretien,
Reste sincère et franc sans cesser d'être tendre,
Et, sans forfanterie, il est homme de bien.

Chrysale, en défendant sa guenille si chère,
Défend l'œuvre divine en ses naïfs accents :
En Dorine et Toinette, humbles docteurs sans chaire,
Veille ton redoutable et sublime bon sens.

O grand esprit qu'il faut remercier sans cesse !
Toi qui portais ton œuvre avec des bras d'Atlas,
Toi-même en la voyant tu fus pris de tristesse,
Un pleur mouilla tes yeux, tu murmuras : Hélas !

Et pour nous détourner des images fatales,
Tu créas ces fronts purs et ces types charmants,
Fantômes adorés, figures idéales
Qui nous font croire encore aux nobles sentiments !

Oui, tous les verts lauriers et toutes les couronnes,
O Molière, sont dus à ton grand souvenir,
Et tes vers inspirés, des leçons que tu donnes
Enchanteront encor les siècles à venir.

De ce ciel poétique où resplendit ta gloire,
Vois, d'un œil indulgent, épris de ta raison,
Se réunir ici pour fêter ta mémoire
Les derniers serviteurs venus dans la maison!

Couronnement du buste. — Apothéose.

LA MUSE DES VINGT ANS

PROLOGUE ÉCRIT POUR LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE SAPPHO

DRAME DE PHILOXÈNE BOYER.

LA FANTAISIE.

Mesdames et Messieurs, pardonnez-moi si j'ose,
Pauvre Muse troublée, affronter vos regards;
Je suis la Fantaisie aux doigts couleur de rose,
La Muse des vingt ans, chercheuse de hasards.

Je tremble devant vous, ô foule! hôtes illustres,
O lèvres de penseurs, ô corsages fleuris!
Moi qui vois resplendir sous l'éclat de ces lustres,
Toutes les majestés dont rayonne Paris;

Tout ce qui brille encor dans la moderne Athènes,
Toutes les mains de lys et tous les bras charmants,
Les grands fronts éblouis et les beautés hautaines
Dont les yeux font pâlir l'éclair des diamants.

Je tremble, moi qui sais dans un jardin féerique,
Mêlant aux doux ruisseaux la chanson de mes vers,
Tresser en souriant la guirlande lyrique
Et danser au soleil parmi les gazons verts.

Je sais épanouir les odes amoureuses,
Charmant avec mes sœurs les bois extasiés,
Et j'accorde ma voix, sous les forêts ombreuses,
Avec les rossignols cachés dans les rosiers.

Mais je tremble d'oser sur la scène divine
Où le maître Racine a fait parler les Dieux,
Vous montrer après lui cette double colline
Que Phœbos emplissait de chants mélodieux.

J'ai voulu, pauvre enfant, en mes jeunes délires,
Vous faire voir, parmi des rayons irisés,
La sereine Lesbos où dans la voix des lyres
Se confondait le bruit des chants et des baisers.

Mais je tremble à présent, moi compagne du pâtre,
En voyant mon idylle et mon rêve enchanteur
Fouler d'un pied craintif ces planches du théâtre
Que peut seul animer le génie, et j'ai peur.

Ah ! soyez-moi cléments, rois élus de ces fêtes,
Qui souriez déjà rien qu'en me regardant,
O fronts que le laurier couronne, ô vous, poëtes
Qui marchez d'un pied sûr dans le buisson ardent.

Et vous, reines du monde, ô femmes adorées,
Déesses de Paris, ô fiertés et douceurs,
Beaux yeux, boucles de jais, chevelures dorées,
Accueillez-moi, je tremble, ô mes divines sœurs !

Rien qu'en posant au bord des fontaines limpides,
O sœurs de Galatée, ô sœurs d'Amaryllis,
Vos pieds, vos petits pieds sur les rochers arides,
Vous y faites fleurir des roses et des lys.

O vous, troupe charmante avec amour chantée,
Si vous voulez, orgueil de mes vers ciselés,
L'outremer brillera sur ma toile enchantée
Et ma pauvre Lesbos vivra, si vous voulez.

Si vous voulez, mes sœurs, votre fière jeunesse
Fera vivre un moment dans un rêve fleuri
Ma jeunesse impuissante, et j'aurai trop d'ivresse
Si vous avez pleuré, si vous avez souri !

Odéon, 12 novembre 1850.

LA CHARITÉ

ODE ÉCRITE POUR UNE REPRÉSENTATION DONNÉE AU BÉNÉFICE DES PAUVRES.

LA COMÉDIENNE.

O cœurs toujours ouverts, dont la pitié si tendre
Va chercher le malheur pour mieux s'en souvenir,
Écoutez-moi : c'est lui que vous allez entendre,
Je suis la voix de ceux qui veulent vous bénir.

Eux à qui le Seigneur donna pour seules armes
L'humble foi du croyant qui le prie à genoux,
Pour vous remercier ils n'avaient que leurs larmes ;
Ils m'ont dit en pleurant : « Vous parlerez pour nous. »

Aussi je viens vous dire au nom des pauvres mères
Dont le calme sourire, aujourd'hui triomphant,
Hier dissimulait des angoisses amères :
« Merci, car c'est à vous que je dois mon enfant! »

Je viens vous dire, au nom de toutes les familles
Pour lesquelles demain, grâce à vous, sera beau :
« Merci pour les enfants et pour les jeunes filles,
Merci pour les vieillards courbés vers le tombeau! »

Je viens vous dire au nom de celui qui déploie
Au-dessus de nos fronts le ciel immense et bleu :
« En plaisirs, en bonheur, en délires de joie
On vous rendra cet or que vous prêtez à Dieu ! »

Car le pauvre, c'est lui. Sublime poésie
Que lui-même enseigna pour guide à la vertu !
Celui qui donne au pauvre un pain, le rassasie,
Celui qui donne au pauvre un manteau, l'a vêtu !

Mais ce pauvre, la chair de sa chair, et qu'il aime
Avant tous, l'indigent que le Christ appela
A s'asseoir dans le ciel à côté de lui-même,
N'aura besoin de rien tant que vous êtes là !

C'est l'hiver. Tout gémit dans la pauvre demeure.
Auprès de son vieux chien qu'il vient de rudoyer,
Le père tout pensif se tait, et d'heure en heure
Le pain manque à la huche et le bois au foyer !

Les petits, secouant leur chevelure blonde,
Disent : « Qui soutiendra nos pas, faibles roseaux,
Si vous nous oubliez, mon Dieu, maître du monde,
Qui donnez leur pâture aux petits des oiseaux ? »

La mère, elle, tressaille en faisant la toilette
De sa fille, et jetant, de larmes arrosé,
Un œil de désespoir sur l'enfant qu'elle allaite,
Le berce avec terreur sur son sein épuisé.

Mais vous venez, ainsi qu'une aurore vermeille,
Des rayons de vos yeux dorer ces pauvres murs,
Et, comme un serviteur qui vide sa corbeille,
Vous faites de vos mains tomber les épis mûrs !

Consolant tout ce monde avec mélancolie,
Vous leur dites avec un sourire divin :
« Celui qui songe à tous jamais ne vous oublie ;
Mangez, voici du pain ; buvez, voici du vin. »

Et tous ces malheureux, retrouvant l'espérance
Rien qu'à vous voir ainsi, pensent avec raison
Que, venus de là-haut pour calmer leur souffrance,
Des Anges de lumière entrent dans leur maison !

Car, lorsque pour six mois a fui la saison douce
Où le contentement tombe du ciel vermeil,
On dit : « Que reste-t-il à ceux que tout repousse
Et qui n'ont plus pour eux l'air pur et le soleil ?

A ceux-là qui le soir souffrent un long martyre
En voyant s'allumer les vitres des palais ?
Au marin dont la mer a brisé le navire ?
Au pêcheur dont la vague a troué les filets ? »

On dit : « Que reste-t-il à toutes les victimes
Qui, malgré cet espoir résigné du chrétien,
Sous leurs pieds frémissants ne voient que des abîmes
Enfin, que reste-t-il à ceux qui n'ont plus rien ? »

O bons cœurs, il leur reste encore un héritage
Dont aucun d'eux ne peut être déshérité,
Et qu'ils possèdent tous entier et sans partage,
Ce trésor infini, c'est votre Charité !

C'est elle, Ange penché partout où crie un gouffre,
Amour inépuisable entre tous les amours,
Qui de sa lèvre en fleur baise tout ce qui souffre :
Elle est le bien du pauvre, et ce soir et toujours !

Et maintenant, amis, vous que nous implorâmes !
(Quel que soit devant vous mon invincible émoi,
Je ne tremblerai pas, car je parle à vos âmes,)
Pour les pauvres encor merci, merci pour moi !

L'humble artiste après eux bénit votre indulgence,
Car vous avez voulu qu'en ses nobles chemins
Votre or sanctifié, qui cherchait l'indigence,
Pour arriver au but ait passé par ses mains !

Décembre 1853.

A HENRI HEINE

O poëte ! à présent que dans ta chère France,
L'Amante au froid baiser t'a pris à la souffrance,
Et que sur ton front pâle, encore endolori,
Le calme harmonieux du trépas a fleuri ;

A présent que tu fuis vers l'astre où la musique
Pure t'enivrera du rhythme hyperphysique,
Tu soulèves la pierre inerte du tombeau,
Et, redevenu jeune, enthousiaste et beau,
Loin de ce monde empli d'épouvantes frivoles,
Libre de tous liens, mon frère, tu t'envoles
Aux rayons dont fourmille et frémit l'éther bleu,
Le visage riant comme celui d'un dieu !
Vêtu du lin sans tache et de la pourpre insigne,
Couronné, rayonnant, tu joins la voix du cygne
Au concert que faisaient dans le désert des cieux
Les sphères gravitant sur leurs légers essieux ;
Glorieux, tu redis les chants qui sur la terre
N'ont fléchi que le tigre et la noire panthère,
Et tu vois accourir vers toi, ravis d'amour,
Les constellations et les lys. A l'entour,
Sous le voile meurtri d'une Aurore qui saigne,
La lumière en pleurant dans ton ode se baigne ;
Dans les jardins de feu, les roses de mille ans
Pour la boire ont ouvert des calices brûlants ;
La vigne et les raisins de l'immortelle joie,
Rougissants de désir sous la treille qui ploie,
Laissent prendre leurs fruits gonflés sur les chemins ;
Et toi, vers les rameaux tendant tes belles mains
Heureuses de cueillir les célestes vendanges,
Tu montes dans l'azur en chantant des louanges !

Février 1856.

LE JUGEMENT DE PÂRIS

I

Les Noces de Pélée

LE CHŒUR.

Sœurs du dieu de Claros, chantez en chœur. Les Dieux
Pleins de joie ont quitté l'Ouranos radieux
Pour les grands monts de Thessalie.
Tressez vos chants divins, sœurs du dieu de Claros !
Le Nysien joyeux avec le chaste Éros,
La joie avec l'amour s'allie.

ÉRIS.

Des sommets que baigne le jour
Délaissant la splendeur austère,
L'Olympe descend sur la terre ;
Astrée heureuse est de retour.
Moi seule, sans que nul me voie,
J'écoute leurs longs cris de joie,
Et de rage mon front flamboie
Comme les leurs brillent d'amour.
O mon âme, foyer de haine !
Entr'ouvre-toi sans clameur vaine,
Et contre les cœurs purs déchaîne
Quelque insatiable vautour !

LE CHŒUR.

Tous sont venus unis pour une même fête,
Depuis Hèra d'Argos, qui règne sur le faîte,
Jusqu'à la blanche Dioné.
Pallas contre la pourpre échange la cuirasse,
Et l'invincible Arès, le dur guerrier de Thrace,
Adoucit son front sillonné.

C'est qu'embrassant l'épouse à sa couche appelée,
Vaincu par le Désir, l'indomptable Pélée,
Le petit-fils du dieu des airs
Voit triompher Cypris de son dédain farouche,
Et dormira ce soir dans une même couche
Avec Thétis aux cheveux verts.

PÉLÉE, élevant sa coupe.

Je bois, sous l'ardente prunelle
De Zeus porte-sceptre, aux enfants
D'Ouranos, rois et triomphants,
A toute la troupe immortelle !

ZEUS.

Recevez mes suprêmes dons.
A toi, prince des Myrmidons,
Les combats que nous décidons ;
A toi Thétis, la mer rebelle,
Les abîmes du flot béant,
Le pouvoir de mettre au néant
Les colères du flot géant...

ÉRIS, jetant la pomme d'or.

Et cette pomme à la plus belle!

LES DÉESSES, à Zeus.

C'est à moi, c'est à moi d'avoir le fruit doré.
Sur ma tempe d'ivoire et mon bras adoré
La lumière rit et se joue.
L'or serre avec amour mes cheveux bien plantés,
Et la pourpre divine aux plis ensanglantés
N'a jamais fait pâlir ma joue.

L'archer Éros lui-même loue
Mes cheveux touffus qu'il dénoue,
Mon teint harmonieux doucement coloré
Et mes pieds blancs qui sur le sable
Font une empreinte insaisissable.
C'est à moi, c'est à moi d'avoir le fruit doré.

CYPRIS.

Dans la nuit où le sang d'Ouranos abhorré
Souilla l'Océan vaste,
Où Thétis dans ses bras, qu'en naissant j'honorai,
Me porta jeune et chaste,

Vers Cypre aux bords charmants, que baignent de grands flots,
J'abordai solitaire,
Et tu vis sous mes pas le doux printemps éclos
Quand je touchai la terre.

Tu vis dans ces beaux lieux, d'où l'épouvante fuit
Sans que tu t'en irrites,
Paraître le riant Éros, fils de la Nuit,
Et les blanches Charites.

Et tu me dis : « Leurs fronts sont semblables au tien,
Ne t'éloigne pas d'elles.
Sois Déesse ! et reçois pour guide et pour soutien
Ces trois divins modèles.

La forme est ton empire, et tu conserveras
La ligne humble et féconde,
Et tu tordras sans cesse, en élevant les bras,
Tes cheveux sur le monde !

PALLAS.

O mon père, Cypris est née au sein de l'onde
Vierge de pas humains,
Mais moi, je m'élançai de ta tête profonde,
Un glaive dans les mains,

Et je t'aidai pendant la guerre difficile
Contre les durs géants,
A les précipiter sous les monts de Sicile
Pleins de gouffres béants.

Seule, parmi mes sœurs de la guerre alarmées,
Tu sais ce que je vaux,
Et comme je contiens les phalanges armées
Et le frein des chevaux.

Quand le combat frémit, tu sais si je balance,
Ou si dans les sillons,
Les pieds sur les mourants, je verse avec ma lance
Le sang des bataillons.

Tu sais si, chérissant ma science rigide
Et ma virginité,
Je les préserve encor de mon horrible égide
Ainsi que ma beauté !

HÈRA.

De nous tous les grands Dieux, toi le plus redouté
Sur les célestes cimes,
Toi qui, sûr de la force et de l'impunité,
Accumules les crimes,

Kroniôn ! oses-tu, sans donner leur essor
Aux suprêmes injures,
Hésiter à présent, et retourner encor
Le fer dans mes blessures?

Moi, reine des humains, moi du maître des Dieux
Et la sœur et l'épouse,
Je subis des mépris qui font horreur aux cieux :
Mais, ô fureur jalouse !

Peut-être qu'à la fin mon cœur qui saigne, hélas !
Et ma rage obsédée
Trouveront le moyen de réduire Pallas
Comme Philomédée,

Celle qui le défend, et celle qui l'aida
Dans ses amours indignes,
Et qui mit dans sa voix, pour égarer Léda,
Le divin chant des cygnes !

ZEUS.

Au sommet de l'Ida, sous de pauvres habits,
Le fils d'un roi puissant fait paître ses brebis,
Et couché parmi l'herbe épaisse, au pied d'un hêtre,
Il enfle ses pipeaux ainsi qu'un dieu champêtre.

Là tantôt du regard il compte ses taureaux,
Ou, soucieux, rêvant la gloire des héros,
Il écoute gémir les eaux du fleuve Anaure
Dont les flots argentés rendent un bruit sonore.

Il gravit les sommets dès que le jour a lui.
Hermès, fils de Maïa, tu vas voler vers lui,
Rapide, et, franchissant les cieux à tire-d'ailes,
Et tu lui rediras ces paroles fidèles :

« Pasteur aimé de Pan, ô Pâris, fils de roi !
Laisse là tes brebis et calme ton effroi.
De l'Olympe neigeux trois Déesses sublimes
Ont pour ton jugement quitté les hautes cimes.

Pèse en tes mains les flots de leurs cheveux tremblants ;
Regarde leurs bras ; vois quels pieds sont les plus blancs,
Et quel sein virginal montre, par sa courbure,
Sous le riche péplos la forme la plus pure.

Compare la blancheur des dents et la façon
Dont les sourcils égaux, plantés à l'unisson,
S'arrondissent en arc, puis offre à la plus belle
Ce fruit d'or, qu'elle estime un prix bien doux pour elle.»

LE CHŒUR.

Comme le lait divin de la Mère immortelle
Sur l'univers entier tombe de sa mamelle
Et va tout féconder au loin,
Ainsi le roi des Dieux sur nous avec largesse
Répand dans ses discours sa féconde sagesse
Que nous recueillons avec soin.

La querelle à présent reste entre les trois reines.
Hèra montre aux amours des splendeurs souveraines,
Pallas, belle comme les soirs,
A des regards d'azur dont nul cœur ne se sauve,
Et Cypris, secouant sa chevelure fauve,
Met des éclairs dans ses yeux noirs.

ÉRIS.

Ainsi que les magiciennes
Composent d'amères liqueurs
En poussant des clameurs obscènes,
Ainsi j'ai des poisons vainqueurs.
C'est toujours le vieux sang rebelle
Qui gonfle ma rude mamelle,
Plein de ma haine, ardent comme elle.
Ah ! je brave les Dieux moqueurs
Quand je vois, malgré leurs outrages,
S'amasser de jalouses rages,
Et quand j'ai longtemps dans les cœurs
Épanché mon cœur plein d'orages !

LE CHŒUR.

Tressez vos chants divins, sœurs du dieu de Claros !
Le Nysien joyeux avec le chaste Éros,
La joie avec l'amour s'allie.

Thétis aux cheveux verts est épouse, et les Dieux
Ont quitté sans regrets l'Ouranos radieux
Pour les grands monts de Thessalie!

II

Les trois Déesses, précédées par Hermès, traversent les airs dans des chars rayonnants.

LE CHŒUR, sur la terre.

Quelle clarté nouvelle illumine les cieux
Fulgurants, et nous force à baisser la paupière?
Des feux épanouis éblouissent nos yeux.
Le roi Zeus est-il las de nos temples de pierre,
Et fait-il pour ses fils un temple de soleil?
Les grands Dieux ont-ils vu briller à leur réveil
Un soleil né d'hier qui veut trouver sa route,
D'un vol si furieux qu'il épouvantera
Les vieux astres épars dans l'éternelle voûte?
Est-ce un sanglant prodige? ou la belle Hèra
A-t-elle fait encore, en secouant ses voiles,
D'une goutte de lait un chœur dansant d'étoiles?

HERMÈS.

Déesses! pressez vos coursiers!
Il ne faut pas que vous laissiez
La Nuit arriver la première.
Laissez fuir vos chars de lumière!
Si le plaisir a peu d'instants,
Les heures comptent les tristesses.

Pressez vos coursiers, ô Déesses !
Les Heures ont courbé le Temps.
Laissez fuir vos chars éclatants !

CHŒUR DES HOMMES.

Ah ! ce feu n'est fatal qu'à la terre où nous sommes !
Quels que soient ces éclairs dont s'embrase le ciel,
Nous serons la victime offerte sur l'autel.
L'aube d'un jour fatal s'allume pour les hommes,
Car rien ne peut troubler l'Olympe radieux,
Et nous portons la joie et la haine des Dieux.
La race d'Ouranos frappe la race humaine.
Ainsi les cieux, par qui nous sommes éblouis,
Scintillèrent, vêtus de rayons inouïs,
Le matin de ce jour où le fils de Clymène,
Au milieu des clameurs de la terre en sanglots,
Funeste et foudroyé, s'abîma dans les flots.

HÈRA.

Aglaïa, Thalie, Euphrosyne,
Vous qui savez donner le regard qui fascine,
S'il est vrai, sur l'Olympe aux ombrages dormants,
Qu'un jour je vous conçus dans des baisers charmants,

Plus rapides cent fois que la flèche des Thraces
Qui vole avec des sifflements,
Et que le vautour fauve et les corbeaux voraces,
Venez, et volez sur mes traces !

CHŒUR DES FEMMES.

Jadis, comme aujourd'hui, les cieux que nous voyons
Scintillèrent, brillants de pourpre et de rayons,

Et montrèrent aux yeux des splendeurs inconnues.
Les hommes étonnés se demandaient entre eux
Si la foudre aux cent voix se forgeait dans les nues,
Ou si, défaits après des combats désastreux,
D'autres Titans mouraient dans les flammes célestes.
Ce fut le jour, ô jour à jamais abhorré !
Où succombant, hélas ! à des conseils funestes,
La mère de Bacchos, sur son lit vénéré
Duquel, avant le jour, on avait vu descendre
Un dieu tout rayonnant, tomba réduite en cendre.

PALLAS.

Volez, ô mes coursiers sans frein,
Habitués au bruit des boucliers d'airain,
Vous qui, lorsque la Guerre éblouissait, confuse,
Écrasiez sous vos pieds les artisans de ruse !

Brillez comme autrefois, armes que je suspends
A mon égide, et toi, Méduse,
Pour me faire plus belle emplis d'éclairs rampants
Tes cheveux qui sont des serpents !

LE CHŒUR.

Phœbos a-t-il encore à quelque téméraire
Confié pour un jour son char d'or et d'onyx ?
A-t-il promis d'avance et juré par le Styx ?
D'autres Nymphes en pleurs par un chant funéraire
Vont-elles consoler une autre ombre, et va-t-on
Voir tomber dans les flots un nouveau Phaëton ?
Pour une autre rivale aimante et préférée,
La déesse d'Argos, comme pour Sémélé,

A-t-elle empli de haine une feinte dorée ;
Et le roi Zeus, du haut de son nuage ailé,
Vient-il chercher encore, épouvantant nos âmes,
Une amante aux beaux yeux qui mourra dans les flammes?

HERMÈS.

Déesses, pressez vos coursiers !
Plus vite que les blancs ramiers
Et que notre rose courrière,
Laissez fuir vos chars de lumière!
Tandis qu'en vos cœurs palpitants
La colère met ses ivresses,
Pressez vos coursiers, ô Déesses !
Avec l'Euros et les autans
Laissez fuir vos chars éclatants !

CHŒUR DES FEMMES.

Quand Sémélé portait Bacchos dans ses entrailles,
Furieuse, et rêvant de promptes représailles,
Hèra sentit la rage emplir son cœur jaloux.
Sur son lit solitaire elle versa des larmes,
Et par ces mots amers exhala son courroux :
« Quoi! ce n'est point assez d'avoir vu tous mes charmes
Haïs et dédaignés pour des baisers mortels !
Non contente à la fin d'outrager mes autels,
Et d'attirer à soi, lorsque la nuit scintille,
L'amour de Zeus qui fuit loin de mes bras tremblants,
Ma rivale en reçoit un gage dans ses flancs!
Mais, ô Kronos, Titan rusé, je suis ta fille ! »

Elle dit. Aussitôt elle ride son front
Comme s'il eût des ans subi le rude affront.

De rares cheveux gris elle ombrage sa tempe,
Et fuit vers Sémélé dans un nuage d'or.
Sérieuse, courbée, et portant une lampe,
Parlant à mots comptés d'une voix ferme encor,
Elle avait tout l'aspect de la sage nourrice
Béroë, qui porta Sémélé dans ses bras.
« Hélas ! dit-elle, enfant, redoute un artifice.
Bientôt, le cœur gonflé de pleurs, tu gémiras,
Car souvent un mortel, le mensonge à la bouche,
Est monté comme dieu sur une chaste couche.

Si l'amant de tes nuits est le Dieu des humains,
Qu'il vienne à toi, brillant des clartés qu'il étale
Aux genoux dédaigneux de Hèra ta rivale,
Ceint d'éclairs et terrible, avec la foudre aux mains. »
Ce discours éveilla l'orgueil de la Thébaine.
En flattant de la main ses longs cheveux d'ébène,
Le roi Zeus se lia par un fatal serment.
Et quand, rouge d'éclairs, il vint, céleste amant,
Dans son triomphe heureux que l'univers acclame,
La mortelle, livrée à ses destins écrits,
Sentit son fol espoir expirer dans la flamme
Et sa vie à l'Orcos fuir avec de grands cris.

CYPRIS.

Au-dessus des mers et des syrtes,
De Cypre bien-aimée, où fleurissent les myrtes,
Venez, fendez la nue et l'air étincelant,
Colombelles de neige au plumage tremblant !

Et vous aussi, venez, mes fils aux blondes ailes,
Que le cœur cherche en se troublant !
Pour le berger qui vaut tous les amants rebelles
Rendez-moi belle entre les belles !

CHŒUR DES HOMMES.

Phaëton, outragé par le dédain moqueur
D'Épaphos, et blessé par lui dans son cher cœur,
Alla, par les conseils de Clymène sa mère,
Jusques aux palais d'or de Phœbos-Apollon.
Le dieu lui confia, malgré sa crainte amère,
Son char et ses chevaux au souffle d'aquilon.
Et, dès qu'à l'Orient s'enfuirent les étoiles,
Que dans les vastes cieux, de sa beauté surpris,
L'Aurore, rougissant de paraître sans voiles,
Montra son front semblable à des rosiers fleuris,
Le mortel, ignorant où l'entraînaient ses fraudes,
Lança le char divin constellé d'émeraudes.

Bientôt, habitués à de plus fortes mains,
Les chevaux du Soleil s'écartent de la route.
Phaëton, étranger aux célestes chemins,
Tressaille, et de terreur son âme s'emplit toute.
Il voit les monts s'ouvrir, les fleuves se sécher,
Les forêts devenir un immense bûcher,
Et comme des flambeaux se consumer les astres.
Alors la Terre énorme, en proie à ces désastres,
Supplia Zeus vengeur dans les cieux étoilés,
Déplorable, et montrant sa tête flamboyante,
Son vaste sein tari, ses grands cheveux brûlés,
Et ses os de rocher fondus en lave ardente.

Zeus irrité lança du haut du ciel vermeil
Sa foudre sur le char enflammé du Soleil.
Laissant derrière lui des sillons de lumière,
Phaëton s'abîma dans le vaste Éridan.
Telle du vaste azur tombe au fleuve Océan
Une étoile, ravie à sa splendeur première.

Sur un lit de roseaux le cadavre meurtri
Fut lavé par les mains des tristes Hélïades
Avec les eaux du ciel et les pleurs des Hyades.
Phœbos en fut ému ; de leur front tout flétri
Des rameaux verdoyants jaillirent avec force
Et leur sein virginal s'environna d'écorce.

HERMÈS.

Déesses, pressez vos coursiers !
Comme la flamme des trépieds
Que le vent torde leur crinière !
Laissez fuir vos chars de lumière !
Qu'ils soient comme les feux ardents,
Frères des foudres vengeresses !
Pressez vos coursiers, ô Déesses ;
Comme la flamme aux mille dents
Laissez fuir vos chars éclatants !

LE CHŒUR.

D'une goutte de lait un chœur dansant d'étoiles
Est-il sorti superbe et la couronne au front,
Comme lorsque Hèra, secouant ses grands voiles,
Argenta ce chemin que tous les Dieux suivront,
Et fit, en épanchant ses mamelles sacrées,
Des mers de diamant dans les mers azurées?
On dirait que les Dieux, retirés dans leurs camps,
Se sont fait un rempart avec mille volcans.
Pourtant sur leurs autels ceints de fleurs et de lierre,
Le sang versé ruisselle avec des vers pieux.
Quelle clarté nouvelle illumine les cieux
Fulgurants, et nous force à baisser la paupière?

III

Les Nymphes et les Naïades du fleuve entourent Pâris endormi sur le mont Ida.

CHŒUR DES NYMPHES ET DES NAÏADES.

Sommeille, ô bel enfant, et que le dieu voilé
Égare tes yeux bleus dans un rêve étoilé !
Vêtu d'un sombre azur, comme le ciel nocturne,
Qu'il verse autour de toi les trésors de son urne,
Et te fasse entrevoir sur ces coteaux penchants
L'Olympe, débordé de lumière et de chants.
Sommeille ! pour sourire à ta beauté fatale,
J'ai quitté les fraîcheurs de mon onde natale,
Et renoncé, tandis que le jour brille encor,
A tresser mes cheveux pareils au sable d'or.
Car la Nymphe du fleuve et des grottes profondes
T'aime avant les grands bois et la fraîcheur des ondes.

Lorsque ta mère Hécube, avec un doux espoir,
Te portait dans son sein, un songe lui fit voir
Un flambeau sortir d'elle et mettre en feu l'Asie.
Et, sitôt que du jour tu goûtas l'ambroisie,
Tu fus dans ces grands bois, par tes frères jaloux,
Exposé sans défense aux morsures des loups.
Mais moi, dans ma pitié, sur des tapis de mousse
J'ai recueilli d'abord ton enfance humble et douce;
Et, tu le sais, berger, plus tard, quand tu revins,
Heureuse, et frappant l'herbe avec mes pieds divins,
J'ai, la robe flottante et le front ceint de lierre,
Conduit sous ces grands bois ma danse régulière.

Puisque je veille ainsi, comme sur des trésors,
Sur ta calme beauté, dors, ô bel enfant! dors.
Que le vague Morphée en songe t'émerveille!
Mais sa paupière s'ouvre, ô mes sœurs, il s'éveille :
Comme au sortir d'un rêve, il pâlit, et ses yeux,
Levés languissamment vers l'abîme des cieux,
Semblent y contempler des formes inconnues...
Quels chars éblouissants sortent du sein des nues?
Quelles divinités quittent le ciel serein?
C'est la sage Hèra, Pallas au cœur d'airain,
Dont le lourd bouclier brille parmi les ombres,
Et Cypris aux yeux noirs, amante des nuits sombres.

PÂRIS.

Mes sœurs, vous qui dansez au fond des bois épais,
Ou qui cherchez dans l'ombre une amoureuse paix,
Cependant que les flots, que votre voix étonne,
Se plaignent aux rochers dans un chant monotone,
Fuyez au bois! fuyez sous les ruisseaux d'argent!
Moi, sur le bord du fleuve, en berger diligent,
J'assemble les troupeaux de brebis et de chèvres,
Charmés par les doux chants qui coulent de vos lèvres,
Parmi l'herbe des prés où je les ai conduits.
Car les Dieux n'aiment pas que nos regards, séduits
Par les rayons brûlants dont leur couronne est ceinte,
Affrontent leurs regards et leur majesté sainte!

HERMÈS.

Pasteur aimé de Pan, ô Pâris, fils de roi!
Laisse là tes brebis et calme ton effroi.
De l'Olympe neigeux trois déesses sublimes
Ont pour ton jugement quitté les hautes cimes.

Pèse en tes mains les flots de leurs cheveux tremblants;
Regarde leurs bras; vois quels pieds sont les plus blancs,
Et quel sein virginal montre, par sa courbure,
Sous le riche péplos la forme la plus pure.
Compare la blancheur des dents et la façon
Dont les sourcils égaux, plantés à l'unisson,
S'arrondissent en arc, puis offre à la plus belle
Ce fruit d'or, qu'elle estime un prix bien doux pour elle.

HÈRA.

Fils de Priam, approche et viens à mon côté.
Si tu m'offres le prix qu'on garde à la beauté,
Avec tous les trésors dont l'homme s'extasie
Je puis mettre à tes pieds les trônes de l'Asie.
Règne. Après les grands Dieux on adore les rois,
Car, affranchis comme eux de la pudeur des lois,
Ils savent le secret des plus humbles retraites,
Et trouvent pour leurs vœux toutes leurs amours prêtes.
La pourpre, sur leurs corps divins et sur leurs fronts,
Cache aux regards de tous le sang et les affronts,
Et leur désir ailé, sans limite et sans règle,
S'en va droit à son but, comme le vol de l'aigle !

. . .

PALLAS.

Fou qui, pouvant prétendre à de riches butins,
S'endormirait stupide au milieu des festins!
Mais moi, loin de t'offrir la pourpre, à tort vantée,
Qu'un ennemi mourant n'a pas ensanglantée,
Vain effroi du vulgaire et des jeunes taureaux,
Je te rendrai l'égal des plus vaillants héros.
Dans les champs de bataille, horreur des pâles veuves,
Où le sang débordé teint de rouge les fleuves,

Sur les fronts les plus hauts j'alourdirai ton bras,
J'endurcirai ton cœur, et tu t'enivreras
Des clairons pleins de cris, des poudreuses mêlées
Et du tressaillement des foules écroulées!

CYPRIS.

Tombez, voiles jaloux! Vois les trésors épars
Dont j'ose sans rougir enivrer tes regards.
Admire mes cheveux d'or pur, mon corps d'ivoire
Où parmi les blancheurs tressaille une ombre noire.
Qu'ai-je à faire du sceptre et des lourds boucliers?
Ces charmes tant chéris, si souvent suppliés,
Sont des boucliers sûrs et de paisibles armes.
En échange du prix qui cause tant d'alarmes,
La fille que Léda conçut près des flots bleus
Dans les embrassements du beau cygne onduleux,
Livrera sans colère à ton amour fidèle
Son corps charmant, semblable au mien.

Pâris laisse tomber la pomme aux pieds de Cypris.

PÂRIS.

A la plus belle!

CYPRIS.

Déesses au cœur fier, habiles au mépris,
Voyez quelles beautés ont mérité le prix!
C'est toi qui sur l'Olympe, en ses cavernes basses,
Hèra! dans des baisers charmants conçus les Grâces,
Et qui les enfantas dans de grandes douleurs.
Le sang pur de ta veine a coulé dans les leurs,
Tu leur ouvres tes bras, et tu verses sur elles
L'intarissable flot des bontés maternelles.

Tu les as fait monter au Parnasse divin
Près des Muses leurs sœurs, et pourtant, c'est en vain
Que, sur le roc sonore où les guide Euphrosyne,
Tu leur as demandé le regard qui fascine.

Et toi, qui des combats affrontes les hasards,
A quoi donc t'ont servi tes coursiers et tes dards?
Ton front que l'homme craint plus qu'il ne le révère,
N'a pas été lavé par des baisers de mère;
C'est par une blessure où brilla le sang clair
Que tu jaillis du front de Zeus, comme un éclair,
Et jamais un amant, à l'aurore naissante,
N'a tordu tes cheveux dans sa main frémissante.
Il faut que ton orgueil descende à l'avouer :
Les hommes en retour dédaignent de louer
Celles qui, leur prenant le casque et la cuirasse,
Préparent des festins pour le corbeau vorace.

Mais celle qui chérit mes mystères vantés,
Je lui donne le sens des sages voluptés.
Elle boit à ma coupe, et sur toute la terre,
Apprend comme aux bosquets de Cypre et de Cythère,
Où j'emplis de soupirs les ombrages discrets,
Tout ce que ma ceinture enferme de secrets!
Et maintenant venez, mes fils aux blondes ailes,
Et vous dont le plumage est blanc, mes colombelles!
Fuyons les cris de rage et les espoirs déçus!
Fendez le sein des airs, et volez au-dessus
Des bois profonds, des mers, des rochers et des syrtes
Vers Cypre bien-aimée, où fleurissent les myrtes!

PALLAS.

O durs affronts, tombés dans des cœurs immortels!
Qui désormais voudra, sur nos tristes autels,

Pour attirer à soi des regards plus propices,
Faire couler à flots le sang des sacrifices?
Hèra! viens! pour guérir notre cœur ulcéré,
Dépouillons la splendeur de notre front sacré.
Cherchons l'ombre et le bruit, les promptes funérailles,
Les champs tièdes encor de récentes batailles,
Où, privés pour jamais du calme des tombeaux,
Les héros mutilés râlent, où les corbeaux,
Sombres comme l'Érèbe ou comme nos pensées,
Planent sinistrement en légions pressées!

Les Déesses, précédées par Hermès, s'envolent sur leurs chars.

LE CHŒUR.

C'est moi, fils de Priam, qui parmi ces grands bois
Ai doucement, aux sons cadencés de ma voix,
Guidé tes premiers pas sur l'herbe, et quand naguères
Tu parus dans les jeux, né pour les grandes guerres,
Tu vainquis même Hector, qui de tous tes rivaux
Était le plus habile à dompter les chevaux.
Maintenant, pour juger les Déesses en larmes
Choisi par Zeus, sans peine, ô berger, tu les charmes!
Tel fut ce bel enfant que je ne verrai plus,
Ganymède, enlevé sur ces monts chevelus,
Ou tel dans Naxos vint, sur la mouvante lame,
Lysios florissant, au visage de femme.

PÂRIS.

O mon Hélène! Hélène, orgueil charmant des cieux,
Est semblable à Cypris! O flots silencieux!
O mers! O bois profonds! leurs cheveux clairs et sombres
Sont, comme vous, baignés de lumières et d'ombres.
O nuit voilée, en pleurs pour Phœbos qui s'enfuit!
Torrents échevelés qui roulez dans la nuit!

O neiges des hauteurs ! Temples au front d'ivoire !
Tels brillent leurs pieds blancs et leur prunelle noire.
Nymphes qui sur moi seul attachez vos regards,
Oh ! qui m'emportera vers Hélène ! Quels chars ?
Quelles mers ? Quels zéphyrs, amants des cieux d'étoiles ?
Quels rapides vaisseaux, ailés de blanches voiles ?

LE CHŒUR.

Que les arbres noueux, épargnés par les ans,
Tombent sous la cognée et les marteaux pesants !
Qu'avec des bruits pareils à la voix des tonnerres,
Roulent déracinés les chênes centenaires !
Que la Dryade en pleurs torde ses bras tremblants
Et saigne autour de toi la sève de ses flancs !
Quand le flot frémira sous tes légers navires,
Moi-même, abandonnant mes cheveux aux zéphyres,
Je viendrai de ta route écarter les dangers
Et pousser de mes mains tes navires légers.
Thétis en me voyant apaisera ses ondes,
Et rira de me voir sous ses grottes profondes.

En quittant le rivage aimé des matelots
Où régna Dardanos, où, roulant ses grands flots,
L'Ismare dans la mer jette une onde affligée,
Gagne la mer de Thrace, où le cap de Pangée
A l'ombre des palmiers montre, couvert de lys,
Le mausolée où dort l'amoureuse Phyllis ;
Autour de son tombeau, tu reverras l'enceinte
Où, fatiguant les airs d'une inutile plainte,
Elle appela neuf fois son jeune époux absent.
Sous les arbres en fleur, son spectre pâlissant
Le cherche encor parfois au milieu des arènes
Et revient l'appeler pendant les nuits sereines.

Tu verras l'Achaïe et ses riches cités,
Mycènes la superbe et Phtie aux champs vantés
Que la limpide mer baigne comme une amante.
Dès qu'à tes yeux fuiront les prés de l'Érymanthe,
Sparte t'apparaîtra, Sparte où tendent tes vœux,
Où les vierges, mes sœurs, dénouant leurs cheveux,
Aux bords de l'Eurotas cueillent le laurier-rose.
C'est là qu'abandonnée à des chagrins sans cause,
Hélène, les cheveux épars sur son sein nu,
Attend sans le savoir son amant inconnu,
Et, dans ses longues nuits aux souffrances sans trêves,
Étreint de ses deux bras les fantômes des rêves.

Avril 1846.

LES VOYAGEURS

Couvertes de haillons, deux vierges magnifiques,
A la démarche svelte, au regard ingénu,
Vont par les carrefours et les places publiques,
Les cheveux dénoués et le sein demi-nu.

Toutes les deux font voir à la foule profonde
Le fier sourire fait pour les éternités,
La prunelle céleste et la crinière blonde
Et le port qui convient à des divinités.

Près d'elles, et parfois leur prêtant son épaule,
Les nommant tour à tour l'une et l'autre : « ma sœur, »
Passe, le front plus pur que les neiges du pôle,
Un grave adolescent en habit de chasseur.

Il les console ainsi : « Courage, ô mes compagnes !
Bientôt dans les parfums nos pieds seront lavés.
Après tant de forêts, de champs et de campagnes,
Voici Paris sans doute, et nous sommes sauvés. »

Ils s'arrêtent d'abord au festin plein de flammes
Où l'or, que rend vivant l'âme des ciseleurs,
Reflète follement, pour enchanter nos âmes,
Le sang des noirs raisins et les lèvres des fleurs.

Là, la coupe est en feu sous les tresses fleuries,
Tout s'étale à souhait pour ravir les amants :
Le vin du Rhin y lutte avec les pierreries,
Et la blancheur vivante avec les diamants.

Les divins voyageurs sous la splendide voûte
S'avancent d'un air doux et cependant hautain
En faisant voir leurs pieds tout meurtris de la route,
Et disent : « Donnez-nous une place au festin. »

Puis ils vont au théâtre, au cher pays du rêve,
Où de deux bras de lys pour une heure enlacé,
Le sublime histrion, appuyé sur son glaive,
S'écrie : « O Juliette ! » avec un ton glacé.

Ils lui disent : « Oh ! viens, toi qui connais les charmes
De la Douleur, pareille à l'orage des flots,
Que nous te racontions la cause de nos larmes,
Et pourquoi notre cœur est gonflé de sanglots ! »

Puis ils vont au dernier sanctuaire, où l'artiste,
Pareil à la Pythie interrogeant l'autel,
Se demande quelle est la tête noble et triste
Qui mérite le marbre et le bronze immortel.

Et tous les trois, calmés alors, parce qu'ils lisent
Sur les socles épars des noms mélodieux,
Parlent au statuaire indécis et lui disent :
« Reconnais trois enfants sortis du sang des Dieux! »

Mais tous ceux qu'ils avaient implorés leur répondent :
« Enfants, évitez-moi des efforts superflus.
Nos villes cette année en orphelins abondent,
Redites-moi vos noms, car je ne les sais plus. »

Déjà, pour assouvir leur appétit vorace,
On posait devant eux le vin et le doux miel,
Mais dès qu'ils ont montré les signes de leur race
En ajoutant ces mots : « Nous arrivons du ciel,

Nous sommes la Beauté, l'Amour, la Poésie, »
On s'écrie aussitôt : « Portez ailleurs vos pas.
Enfants déguenillés, ô buveurs d'ambroisie,
Passez votre chemin, je ne vous connais pas! »

Février 1856.

Fille de la clarté, Muse aux regards vermeils,
Ouvre les yeux. Que font dans l'éther les soleils?
Ils gravitent. Que fait l'Océan vaste? Il broie
Les navires de l'homme en rugissant de joie.
Et le tonnerre? Il gronde. Et l'aigle immense? Il fond
Sur la brebis, du haut du ciel clair et profond
Et l'emporte à son aire. Et le lion? Il plante
Ses fortes dents parmi la chair vive et sanglante.
Et le doux rossignol? Blessé cruellement
Par sa fleur, il la chante avec ravissement

Et retourne au buisson d'épines. Et la rose,
Que fait-elle du flot d'ambroisie? Elle arrose
La terre de parfums et les grands cœurs d'amour.
Et le penseur? Il vient à la clarté du jour
Pour secouer devant la foule intimidée
Ton glaive de lumière, inexorable Idée!
Et le sage? Dans l'ombre il dirige ses pas
Vers l'ange Liberté, qui ne le connaît pas.
Et le poëte auguste? Il tourne son flambeau
Vers la Beauté, sa foi, qu'on a mise au tombeau,
Et se penchant sur elle avec mélancolie,
Il relève en pleurant cette image avilie.
Et l'impuissant, ô Muse? Il vit, fier de railler
Et de mentir. C'est bien, Muse, allons travailler.

Février 1856.

ROSES DE NOËL

AVANT-PROPOS

Les quelques poëmes qui suivent ne sont pas des œuvres d'art. Ces pages intimes, tant que ma si faible santé et les agitations de ma vie me l'ont permis, je les écrivais régulièrement pour mon adorée mère, lorsque revenaient le 16 février, jour anniversaire de sa naissance, et le 19 novembre, jour de sa fête, sainte Élisabeth. Parmi ces vers destinés à elle seule, j'avais choisi déjà quelques odes qui ont trouvé place dans mes recueils. Les autres ne me paraissaient pas devoir être publiés, et je sais bien ce qui leur manque. Presque jamais on ne se montre bon ouvrier, lorsqu'on écrit sous l'impression d'un sentiment vrai, au moment même où on l'éprouve. Mais, en les donnant aujourd'hui au public, j'obéis à la volonté formellement exprimée de Celle qui ne sera jamais absente de moi et dont les yeux me voient. D'ailleurs, en y réfléchis-

sant, j'ai pensé qu'elle a raison comme toujours, car le poëte qui veut souffrir, vivre avec la foule et partager avec elle les suprêmes espérances, n'a rien de caché pour elle, et doit toujours être prêt à montrer toute son âme.

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, le 19 novembre 1878.

ROSES DE NOËL

A MA MÈRE

MADAME CLAUDE-THÉODORE DE BANVILLE

NÉE ÉLISABETH-ZÉLIE HUET

LE RUISSEAU

Mère, tenant de toi l'orgueil essentiel,
Ta fille, (tu l'aurais entre toutes choisie !)
Belle enfant dont le cœur ingénu s'extasie,
N'aime rien de vulgaire et d'artificiel.

Moi, je dédaignerai tout art matériel,
Car de toi j'ai reçu l'ardente poésie
De ton esprit subtil que le beau rassasie,
Comme tu m'as donné tes yeux emplis de ciel.

Et c'est toi que tu vois en moi lutter, poursuivre
Le but, toi dont la voix charmante qui m'enivre
Murmurait comme un Ange auprès de mon berceau !

Telle, aux humides prés, la Naïade ravie,
Dont le sort incertain est celui du ruisseau,
Rêveuse, en flots d'argent voit s'écouler sa vie.

16 février 1843.

OUBLI

O ma mère, le vent chasse les feuilles rousses,
Mais je te charmerai par des paroles douces !
Voici de pauvres fleurs qui tremblaient sous les cieux :
Toi, tu les trouveras charmantes entre toutes,
Et mes chants seront beaux puisque tu les écoutes,
Et ce jour terne et gris sera délicieux.

Qui le sait mieux que toi ? C'est ainsi depuis Éve.
Notre mère toujours est folle de son rêve,
Et s'amuse au babil des enfants querelleurs.
Tu n'as pas de soucis pourvu que tu nous voies,
Et tu sais oublier pour les plus humbles joies
Des désespoirs profonds et de grandes douleurs.

19 novembre 1843.

LES COLOMBES

Puisque jusqu'à la fin et même autour des tombes,
La famille se serre et s'unit avec foi,
Aimons-nous ! Mes doux vers, ainsi que des colombes,
Ouvrent leur aile blanche et s'envolent vers toi.

Prends ces oiseaux pareils à la neige candide,
Et qui trouvent déjà l'oubli d'ombres voilé,
Après avoir brillé dans un azur splendide
Et plané dans les cieux de mon rêve étoilé.

Ma Muse, enfant craintive, et que le monde lasse,
Vient dormir à tes pieds sur un méchant coussin.
Ma mère, écoute-la te parler à voix basse
Et cache en souriant sa tête dans ton sein.

19 novembre 1844.

QUERELLE

Lorsque ma sœur et moi, dans les forêts profondes,
Nous avions déchiré nos pieds sur les cailloux,
En nous baisant au front tu nous appelais fous,
Après avoir maudit nos courses vagabondes.

Puis, comme un vent d'été confond les fraîches ondes
De deux petits ruisseaux sur un lit calme et doux,
Lorsque tu nous tenais tous deux sur tes genoux,
Tu mêlais en riant nos chevelures blondes.

Et pendant bien longtemps nous restions là blottis,
Heureux, et tu disais parfois : O chers petits !
Un jour vous serez grands, et moi je serai vieille !

Les jours se sont enfuis, d'un vol mystérieux,
Mais toujours la jeunesse éclatante et vermeille
Fleurit dans ton sourire et brille dans tes yeux.

16 février 1845.

LES BAISERS

Écartez mes cheveux, comme vous le faisiez
Lorsque ce front livide était plein de rosiers,
Ma mère, et que ma joue était encor fleurie ;
Et venez-y poser votre lèvre chérie.
Car bien qu'ils soient flétris, roses et cheveux d'or,
Nos mères sous leurs doigts les font fleurir encor,
Et toujours les baisers célestes de leurs lèvres
Savent guérir nos fronts brûlés par mille fièvres.

19 novembre 1845.

PRIMEUR

Tandis que les voix du foyer
Murmurent pour vous égayer
Et que le feu danse dans l'âtre,
Déjà, fugitif et discret,
Derrière la vitre apparaît
Le rire du Printemps folâtre.

Impatient, avec raison,
De nous donner sa floraison,
Voyez ! on dirait qu'il s'ennuie
De ne pas prendre son essor,
Et qu'il montre ses ailes d'or
Encor frissonnantes de pluie.

O douce mère ! c'est pour toi
Que cette Nature en émoi
Fait trève à sa longue paresse,
Et, complice de ton rimeur,
Elle vient t'offrir la primeur
De ce rayon qui nous caresse.

16 février 1846.

LYS SANS TACHE

Oui, quoique les soupirs, les pleurs et les sanglots
Vers tes yeux soient montés, amers comme des flots,
O mère ! ton amour céleste nous demeure,
Toujours épanoui dans ton âme qui pleure.
Sous l'orage et le vent tel le Lys glorieux,
Toujours comme un calice élevé vers les cieux,
Garde, même meurtri, sa beauté souveraine,
Et rien ne fait de tache à sa blancheur sereine.

Mardi 16 février 1847.

FLEURS D'HIVER

Oui, quelques fleurs d'hiver, et c'est tout ! Leurs corolles
Ne s'ouvriront pas ; mais leurs boutons ingénus
Te ravissent, ma mère, et mieux que des paroles
Évoquent les jardins que nous avons connus.

O notre cher Moulins ! Devant nos yeux éclate
Parmi nos souvenirs gracieux et pensifs
Un éblouissement de rose et d'écarlate ;
Et les deux pièces d'eau, la verdure, les ifs,

Nous voyons tout, les Dieux de pierre, la rocaille,
Et je te vois riante et les cheveux flottants,
Avec ton léger voile et ton chapeau de paille,
Et si belle au milieu d'un triomphal printemps !

Vendredi 19 novembre 1847.

DOUCES LARMES

Si vous ne voyez pas le front de votre fils
Se courber sous le poids de la science amère,
Et si toujours l'enfant que vous berciez jadis
Est un enfant pour vous, ma mère,

Laissez-moi m'enivrer de votre douce voix,
Qui fut ma poésie et ma première fête,
Et puis, m'agenouillant ici comme autrefois,
Sur vos genoux poser ma tête !

Oh ! je veux revenir à ces jours, je le veux !
Et revoir, oubliant mes plaintes étouffées,
Ce temps où vous passiez dans mes petits cheveux
Un peigne d'or, comme les fées !

Votre main sur mes yeux alors me consolait !
Je m'endormais, ravi par toutes vos caresses,
Faible, heureux, souriant, nourri de votre lait,
De vos chants et de vos tendresses !

Oui, je veux y penser encor, si je le puis,
Et rêver près de vous, comme j'avais coutume,
Aux bonheurs envolés, car je n'ai bu depuis
Que le dégoût et l'amertume !

Vous disiez : « O mon fils, un jour tu souffriras.
Ne foule pas aux pieds les fleurs qui vont éclore,
Laisse-moi te cacher aux méchants dans mes bras. »
Hélas ! je l'ignorais encore,

Les baisers que plus tard, hélas ! je recevrais,
Devaient toujours servir à cacher un mensonge ;
Ceux que vous me donniez étaient bien les seuls vrais :
A présent, ma mère, j'y songe !

Ma mère ! — Laissez-moi dire ce mot charmant,
Et bien oublier tout, rien que pendant cette heure !
Car, si je suis heureux encor pour un moment,
C'est quand j'oublie et quand je pleure.

16 février 1854.

TA VOIX

J'aime ta voix, jamais je ne m'en rassasie.
Ma mère, ton regard, plus doux que l'Orient,
Tout enfant, me faisait rêver la poésie,
Et tu m'as entr'ouvert les cieux, en souriant !

Si la forêt m'accueille en ses gorges hautaines,
Je te l'ai dû ; c'est toi, mère, qui m'as appris
A m'enivrer du chant rhythmique des fontaines,
Songeur de la nature et des âmes épris !

Je savais les doux mots que notre esprit savoure ;
Mais pour charmer ce peuple attentif près de nous,
C'est toi qui m'as donné ton âme et ta bravoure !
Embrasse encor ton fils qui pleure à tes genoux.

19 novembre 1856.

SILENCE

Pour baiser la prairie et le ruisseau dormant
Qui déroule ses moires,
Un beau rayon frileux glisse furtivement
Parmi les branches noires.

Les fleurs veulent fêter le jour qui nous est cher.
Parmi les vertes mousses
Leur corolle s'entr'ouvre au milieu de l'hiver
Sous des haleines douces.

Oh ! que la terre en deuil retrouve son trésor
Et tienne sa promesse,
Pour que tes vieux enfants s'éblouissent encor
De ta chère jeunesse !

Tant que tu nous souris, ô regard adoré
Où le nôtre se plonge,
Nous n'avons pas vécu, nous n'avons pas pleuré,
Le reste n'est que songe.

Tant que nous te pressons dans nos bras tour à tour,
Notre âme au loin s'élance,
Et nous oublions tout le reste, ivres d'amour,
De joie et de silence !

16 février 1857.

TON SOURIRE

Ma mère, ton sourire enthousiaste et fier
Brille de clairs rayons, comme un soleil d'hiver.
En vain l'âge est venu ; le temps qui nous assiège
A touché ton front pur, mais ne l'a pas blessé,
Et triste de blanchir ta tête, il a laissé
Mille roses de juin fleurir sous cette neige !

Oh ! dis-moi, le sais-tu, pourquoi tes soixante ans
Ont la grâce charmante et vive d'un printemps ?
Chaque heure sans repos nous pousse de son aile,
Chaque instant nous trahit ; mais les nobles amours
Sont pour notre visage un dictame, et toujours
Y mettent doucement la jeunesse éternelle.

La brise qui charma les fleurs, le seul zéphyr
Froisse la blonde mer de flamme et de saphir
Dont le chant retentit près des belles Florides ;
Mère, tes yeux aussi réfléchissent l'azur,
C'est pourquoi tu seras pareille à ce flot pur
Qui reflète le ciel et qui n'a pas de rides !

19 novembre 1858.

AURORE

Jusqu'à toi, jusqu'à toi, ma mère, en ce moment
Nos vœux s'envoleront dans un rêve charmant.
Ma mère, tes enfants silencieux t'adorent.
Que les bois dépouillés et les cieux qui se dorent

Veillent sur ta demeure avec un soin jaloux !
Que les soirs, que les jours et l'ombre te soient doux!
Car tu fis ton trésor le plus cher de nos âmes.
Grâce à toi, depuis l'heure obscure où nous pensâmes,
Notre matin riant, splendide et couronné
Était comme une aurore, et tu nous as donné
L'amour du Beau, par qui tout s'éclaire et flamboie,
Et ta bonté fidèle, et ta force et ta joie.

19 novembre 1859.

EXIL

En cette courte vie, hélas ! où rien ne dure,
Que le voyage est triste et que l'absence est dure!
Ma mère, je ne puis, en baisant tes cheveux,
Te donner mon amour, mes chants, mes pleurs, mes vœux,
Et t'offrir un bouquet de pâles violettes!
Ah! du moins le chanteur des fraîches odelettes,
Qui te voyait sourire autour de son berceau,
Le courtisan du lys en fleur et du ruisseau
T'enverra son baiser dans un vers où respire
Son amour, comme un souffle harmonieux de lyre,
Et sa caresse tendre, et son âme et sa voix.
Mais, ne me vois-tu pas ? Si, mère, tu me vois !
Quand la neige tombant sur le coteau qui penche,
Avec ses doux flocons a fait la route blanche,
Oui, tu me vois, donnant la volée à des vers
Frémissants, qui malgré le souffle des hivers,
Avec des cris joyeux s'enfuiront tout à l'heure
Dans la blanche lumière et dans le vent qui pleure ;

Calme et pensif, auprès du clair foyer rêvant,
Et caressant toujours les strophes, mais souvent
M'interrompant de suivre au hasard ma chimère,
Pour me dire en fermant les yeux : Que fait ma mère ?

19 novembre 1860.

LES OISEAUX

O mère, mon trésor, ô mère, mon orgueil !
Ma pensée en rêvant s'envole jusqu'au seuil
De ta chère maison, riante et familière.
Là je te vois, devant le mur vêtu de lierre,
Ou dans le bois de pins toujours verts, où le vent
Pleure, et dans le matin frissonnant et vivant
Tu vas, animant tout de ta grâce infinie.
Ma mère, ma nourrice au beau front, sois bénie !
Ce n'est qu'un songe, hélas ! Entre nous, ô tourment !
Sont les villes sans nombre et leur bourdonnement,
Le temps, les nuits, les jours, le silence, l'espace,
Les collines, les bois, les cieux, le vent qui passe.
Mais les oiseaux légers, voyant que je suis loin
De mon nid, les oiseaux rapides auront soin
De saluer pour moi, dans la lumière, celle
Dont la fierté dans l'or de mes yeux étincelle.
Ils diront : « Comme nous, l'humble poëte obscur
Est un esprit ailé qui s'en va dans l'azur.
Prêtons à ce rimeur nos chansons fraternelles.
Il nous en apprendra l'an prochain de plus belles,
Car les abeilles d'or voltigent sur son front
Et sur sa bouche. » Puis, mère, ils regarderont
L'aurore qui se lève et le jour qui va naître,
Et, joyeux, ils viendront voler sur ta fenêtre.

18 novembre 1862.

FEUILLES MORTES

Eh bien ! si dans mes jours arides
Tout fut mensonge et vanité,
Tends-moi ton calme front sans rides
Où reste la sérénité.

Mère toujours jeune et chérie,
Qui m'as donné l'espoir, la foi,
L'amour, ma voix souvent flétrie
Est jeune pour parler de toi !

Parmi les roses et la neige
Les jours peuvent fuir pas à pas
Avec leur éternel cortège ;
Les ans ne te vieillissent pas.

Et laisse-moi que je t'admire !
Sur ton visage qui sourit
D'un imperceptible sourire,
Brille la flamme de l'esprit.

O mère, par qui fut bercée
Mon enfance, (le temps moqueur
Hélas ! l'a bien vite froissée,)
Mère adorable de mon cœur !

Ton regard où le mien se noie,
Après tant de jours égrenés,
Est toujours la meilleure joie
De ces yeux que tu m'as donnés.

Mère, le mot qui nous console
De nos trésors anéantis,
C'est toujours la même parole
Qui nous endormait tout petits.

A mon matin, riant mensonge !
J'avais des désirs insensés.
Que me reste-t-il, quand j'y songe ?
Tu m'aimes ! c'est bien. C'est assez.

Je suivais l'ombre insaisissable ;
J'ai vécu, j'ai chanté mes vers,
J'ai fait des escaliers de sable
Pour atteindre aux grands rameaux verts !

Mes mains n'étaient pas assez fortes,
Et mon bras, vers le ciel tendu,
N'a trouvé que des feuilles mortes
Au lieu du laurier attendu.

Ici-bas, où rien ne s'achève,
Où chaque espoir tombe et s'enfuit,
Toutes les roses de mon rêve
S'effeuillent au vent de la nuit;

Mais ce bien charmant et suprême,
Ce talisman qui me défend,
Ton amour est resté le même
Pour moi, ton fils, non, ton enfant

16 février 1863.

TAYLOR INST. - OXFORD -

TOUTE MON AME

Depuis le jour où je suis né,
Songeur que Dieu voulut élire
Pour unir son chant obstiné
A la mystérieuse Lyre,

Tu m'as aimé, tu m'as guéri,
Tu m'as donné, dans tes alarmes,
Avec ton lait qui m'a nourri,
Tant de baisers et tant de larmes!

Pour toi j'ai pu vivre et penser,
Tu fus ma nourrice et mon Ange,
Et moi, pour te récompenser,
Qu'ai-je à te donner en échange?

Pour toi, source de tout mon bien,
Pour toi, ma mère bien-aimée,
Je n'ai rien, pas même ce rien
Que l'on appelle renommée.

Je n'ai rien, lorsque c'est mon tour!
Je n'ai rien, cœur brûlé de flamme,
Que ma tendresse et mon amour;
Je n'ai rien que toute mon âme.

17 février 1864.

POUR NOUS DEUX

Pour un jour seulement fais trêve à ton martyre !
Sois comme je te vis, o sourire et douceur,
Lorsque ta chère voix qui me berce et m'attire
Enchantait le réveil de ma petite sœur.

L'absence, la douleur, le mal ne sont qu'un rêve,
Les cœurs n'ont pas aimé, n'ont pas souffert en vain :
Oh ! crois-le, Dieu nous rend tout ce qu'il nous enlève,
Et c'est là son miracle éternel et divin !

Celle qui nous charma comme une aube naissante,
Celle que tant de fois tu nommes à genoux,
Et qui pour nos regards voilés semblait absente,
Pendant que nous pleurons est ici près de nous !

Je l'entends à cette heure, aussi douce qu'amère,
Où nos Anges pensifs nous voient occupés d'eux,
Me dire tout bas : « Prends dans tes bras notre mère,
Mon frère, et donne-lui des baisers pour nous deux. »

16 février 1868.

ILS NOUS VOIENT

Les cieux semblent déjà vivants et rajeunis.
Je sens venir, du fond de l'ombre enchanteresse,
Le souffle d'une brise amie et charmeresse,
Dans le triste silence où nos cœurs sont unis.

Pareils à des oiseaux frissonnants dans leurs nids,
En nous des souvenirs de joie et de tendresse
Pleurent; le vent d'une aile errante nous caresse,
Ma mère, et ce n'est pas moi seul qui te bénis !

Car du séjour divin caché sous tant de voiles,
Sitôt que sur nos fronts s'allument les étoiles,
Ceux qui sont dans les cieux nous regardent pleurer.

Ils nous voient dans l'attente et dans la solitude,
Et leurs lointaines voix tentent de murmurer,
Comme pour mettre un terme à notre inquiétude.

16 février 1869.

ZÉLIE ENFANT

Si j'étais le savant ouvrier dont la main
Crée à nouveau notre âme et le sourire humain
Sur sa toile vivante et de rayons fleurie,
Je peindrais pour nous deux, ô ma mère chérie,
Le portrait de ma sœur enfant, et j'y mettrais
Sa grâce, et la beauté divine de ses traits,
Si charmants et si purs qu'une clarté sur elle
Flottait et dans ses jeux semblait surnaturelle.
Car je la vois, si douce et le regard si prompt!
Elle avait la pensé écrite sur son front,
Et tu disais : « Voilà mon rêve et ma folie !
C'est elle, mon enfant ! ma petite Zélie ! »
Butinant au hasard dans l'herbe et dans le thym,
Elle était rayonnante à l'aube du matin ;

Elle courait, dans l'herbe épaisse, vers les saules
Du ruisseau, les cheveux flottants sur ses épaules,
Grave, heureuse, portant des fleurs et les bras nus,
Levant sans embarras ses grands yeux ingénus,
Distraite, et cependant regardant quelque chose,
Et sa bouche avait l'air d'une petite rose.

18 novembre 1869.

LEURS LÈVRES

Quand vient le jour pareil au jour
De bonheur et d'orgueil en fête,
Où ta mère pleurait d'amour
En contemplant ta chère tête;

Quand renaît le jour où tu vins,
Comme Dieu l'exige, ô mystère!
De la clarté des cieux divins
Aimer et pleurer sur la terre;

Alors, pareil à l'exilé
Qui, lorsqu'il revoit sa patrie,
Marche tranquille et consolé,
Ce jour-là, ma mère chérie,

Je vois ma sœur au front charmant
Et les doux yeux bleus de mon père,
Et ce n'est pas moi seulement
Qui dis à ton oreille : Espère!

Ah! de nos fronts endoloris
Que les vaines craintes s'envolent!
Tous ceux que nous avons chéris
A la même heure nous consolent.

Pour nous rendre forts et joyeux,
Leur cœur, leur esprit, leur bravoure
Et leur souffle silencieux
Sont là dans l'air qui nous entoure.

Dans le parfum léger des fleurs
Une vague haleine soupire;
C'est leur voix. A travers nos pleurs
Glisse un rayon : c'est leur sourire,

Et pour que leur calme baiser
Nous réchauffe à ses douces flammes,
Je sens leurs lèvres se poser
Sur les blessures de nos âmes.

16 février 1870.

LES ABSENTS

Mère, puisque le Temps, ce farouche oiseleur,
A dévasté les nids de notre joie en fleur,
Et puisque nous gardons toujours dans nos mémoires
Ce qui fut emporté par les Jours dérisoires,
Eh bien! songeons encore à nos bonheurs si courts!
L'absente que nos yeux pensifs cherchent toujours,
Et mon père endormi, tous ces deuils, la patrie
Saignante encore et dont la voix sanglote et crie,
Pleurant en nous, pareils à la plainte des mers,
Font que même nos jours de fête sont amers!

Pourtant le gai Printemps aux lèvres corallines
Vient, et pose déjà son pied sur les collines ;
Bientôt, demain, chassant la neige et le verglas,
Il épanouira les grappes des lilas.
Une brise, déjà folle et pleine d'ivresse,
Flotte ; je ne sais quelle invisible caresse
Nous effleure ; voici que les airs attiédis
Ont un souffle embaumé qui vient du paradis ;
Dans les cieux frissonnants, vois, une joie immense
Emplit l'azur, et tout nous parle de clémence.

16 février 1871.

COMME UN JOUR

Ma mère, agenouillé sous tes chères prunelles,
Je dis à Dieu : « Seigneur des clartés éternelles,
Ma mère a tant pleuré ! Mon Dieu ! bénissez-la !
Puisque sa chère fille à vos pieds s'envola,
Lui laissant, en fuyant, tant d'heures douloureuses,
Accordez-lui par moi des minutes heureuses ! »
Ainsi je prie ayant, comme un bon ouvrier,
Le désir de gagner quelque brin de laurier
Pour parer de renom ta vieillesse sacrée ;
Je voudrais, conquérant l'immortelle durée,
Que, mes chants fleurissant malgré les noirs hivers,
Ta mémoire pût vivre à jamais dans mes vers.
Et pour moi, qui te dus cette grâce de naître
Poëte, quand ton souffle a pénétré mon être,
Alors que je te tiens serrée entre mes bras,
J'oublie en un moment la haine des ingrats,
Les peines, les soucis de cette courte vie,
Et la gloire d'un jour vainement poursuivie,

Et je me trouve heureux, puisque je me souviens,
Ma mère, qu'au milieu de tes maux et des miens,
Nous avons conservé dans notre vie obscure
Notre affection vraie, indestructible et pure,
Et que nous la gardons comme un clair diamant;
Et que tu répandis infatigablement,
Ainsi que d'une coupe inépuisable et douce,
Sur mon cœur déchiré, mais que rien ne courrouce,
Tes consolations, ton adorable amour,
Et que ce demi-siècle a passé comme un jour!

19 novembre 1871.

VERS LE CIEL

Ma mère, tournons-nous vers le ciel adouci.
C'est dans un tiède jour, pareil à celui-ci,
Que ta mère éperdue, en ses ferveurs étranges,
Pour la première fois te voyait rire aux Anges!
Ah! pour ces premiers jours de printemps clairs et doux,
Le souffle de nos morts chéris est avec nous.
Il caresse nos fronts et nous dit à l'oreille :
« Voici que tout renaît et que tout se réveille;
Qu'après l'hiver jaloux qui dépouillait leur front
Les bois luxuriants bientôt reverdiront,
Et que renouvelant sa riche broderie
Cette terre au flanc noir sera toute fleurie! »
Ils nous parlent ainsi, car ils suivent nos pas.
Ils ne nous laissent pas, ils ne nous quittent pas,
Mais attentifs, voyant nos peines amassées,
A suivre dans nos yeux l'ombre de nos pensées,
Ils ne sont malheureux que de notre douleur,
Puisqu'ils ont déjà pu sentir leur vie en fleur
Renaître de l'hiver, comme un printemps splendide.

La vérité n'est pas notre front qui se ride :
C'est la bonté de Dieu qui nous laisse entrevoir
Au lointain la lueur sereine de l'espoir,
Et qui nous versera le bonheur sans mesure
Dans les cieux frémissants que sa prunelle azure.
Il nous rendra mon père et sa grave douceur
Et le rire ingénu de ma petite sœur;
Car le Seigneur n'emplit d'ombre la forêt verte
Et ne sème des fleurs sur la plaine déserte
Et ne fait rayonner sur nous le soleil d'or
Que pour nous dire : « Enfants, patientez encor;
Vos ennuis sont amers et vos jours difficiles,
Mais je vous vois, je songe à vous. Soyez tranquilles. »

16 février 1872.

POURQUOI SEULS?

O ma mère, prenons nos souvenirs si doux,
Le temps où tes enfants jouaient sur tes genoux,
Ta mère, qui savait encor comme on espère,
La grandeur, la bonté charmante de ton père,
Et le mien tout amour, comme je le revois,
La Font-Georges riante où se mêlaient nos voix,
Et ma petite sœur qui courait dans les herbes,
Avec sa bouche rose et ses grands yeux superbes,
Et ses cheveux si fins dans la brise envolés,
Le triomphe éclatant des bleuets dans les blés,
La vigne, et tes enfants qui, lassés de leur course,
S'agenouillaient ensemble et buvaient à la source!
O mère! plongeons-nous dans ce flot! Revoyons
Les peupliers, les eaux tremblantes, les rayons,

Vos projets merveilleux, tout ce temps où la vie
De pourpre et d'or, était comme une aube ravie
Jetant ses feux rosés dans l'azur empli d'yeux ;
Prenons ces souvenirs, ce passé radieux,
Qui devant nous encor comme un matin flamboie
Et renouvelons-nous dans ce trésor de joie !
  Même quand le printemps fait fleurir les tilleuls
Et resplendit, pourquoi nous sentirions-nous seuls,
Puisque, gardant toujours aux nôtres nos tendresses,
Nos baisers, notre amour, nos meilleures caresses,
Nous n'avons pas des cœurs lâches ni paresseux,
Et puisque, pleins encor du cher esprit de ceux
Qui revivent baignés par les clartés divines,
Nous les sentons vivants aussi dans nos poitrines?

19 novembre 1872.

EXTASE

Ma mère, à pareil jour, tu naissais ! Du ciel bleu
Une Ame libre, ouvrant ses ailes, ô mystère !
Pour venir lutter, vivre et souffrir sur la terre
Descend, quittant l'azur et les astres de feu.

C'est qu'ayant le bonheur immense, elle a trop peu ;
C'est qu'elle ne veut pas le goûter, solitaire,
Et qu'une voix d'enfant qui ne peut pas se taire
Déjà parle à cette Ame, heureuse aux pieds de Dieu !

Tu naissais, et ta mère et ton père en délire
Penchés sur toi, pleuraient, essayaient de sourire
Et, moment ineffable et que rien ne corrompt !

Tous les deux, pleins d'amour, d'orgueil et de folie,
En leur naïve extase ils admiraient ton front,
Et couvraient de baisers leur petite Zélie.

16 février 1873.

LES JARDINS

Mère, qu'il soit béni, le grand jardin de fleurs
Qui vit, petite enfant, ton sourire et tes pleurs!
Là, ta mère aux beaux yeux, jeune et pleine de grâce
Te chantait des chansons de nourrice à voix basse;
Ton père, sérieux, te prenait dans ses bras,
Et t'écoutant, ravi, dès que tu murmuras,
Disait: « O frêle enfant! il faut veiller sur elle. »
Et c'était entre eux deux une folle querelle
De lutter pour donner une joie à tes yeux
Et de savoir lequel t'obéirait le mieux.
O Dieu! le temps s'envole ainsi que des fumées,
Emportant loin de nous les âmes bien aimées,
Nos rêves, nos désirs, tout ce qui nous fut cher.
Le froid du soir qui tombe entre dans notre chair,
Et cependant toujours les voix qui nons émurent
Comme en un vague songe autour de nous murmurent;
Elles ont la douceur sereine de l'espoir
Et nous les entendons qui disent: « Au revoir! »
Nos Anges, dans cette ombre où notre pas vacille
Nous regardent souffrir d'un œil doux et tranquille,
Et tandis que leur vol mystérieux nous suit,
Au dessus de nos fronts envahis par la nuit
Nous voyons l'avenir sortir d'un sombre voile
Et la bonté de Dieu grandir comme une étoile.

Oh ! sois heureuse ! et quand frémit l'aile du soir,
Songe aux chers cœurs avec le plus tranquille espoir,
Car un pressentiment céleste nous enivre
Dans cette solitude où nous les sentons vivre.

16 février 1874.

NOUS VOILA TOUS

Mère, nous voilà tous, moi ton fils, qui te fête,
Et celle que pour moi Dieu lui-même avait faite,
Et l'enfant adoré qui porte dans ses yeux
Un monde qui s'agite, encor mystérieux,
Et toi, tu nous bénis, ô ma chère nourrice !
O mère, que toujours l'espoir en toi fleurisse !
Nous ne sommes pas seuls à baiser doucement
Ta tête calme où luit comme un éclair charmant.
Car lorsque dans le ciel grandit l'aube vermeille,
Le murmure étouffé de tout ce qui s'éveille
Court sur les arbres nus et sur les claires eaux.
L'air est plein du frisson des ailes des oiseaux
Et des âmes des morts et du souffle des Anges ;
Celui vers qui toujours monte un flot de louanges
Et qui de nos douleurs a fait des voluptés,
Nous dit alors tout bas : « Voici l'heure. Écoutez. »
Et plus faibles qu'un vol d'abeilles sur les mousses,
Nous entendons les voix qui nous semblaient si douces
Jadis ; car rien ne meurt, la tombe n'a rien pris
De la clarté sereine et pure des esprits,
Et Dieu, qui les créa dans leur splendeur première,
N'a pas fait du néant avec de la lumière.

19 novembre 1875.

NOS PROIES

O ma mère, emportant nos pleurs et nos dangers,
Les ans s'en vont, pareils à des oiseaux légers,
Et dans la nue en deuil que les soleils essuient,
Nous voyons frissonner leurs ailes qui nous fuient.
Cependant rien n'est faux et rien n'est décevant :
Tout ce qui nous fit vivre en nos cœurs est vivant,
Et, malgré la tempête affreuse et les tourmentes,
Le passé, tout rempli de visions charmantes,
Comme un rêve indécis berce notre sommeil,
Et nous laisse dans l'âme un rayon de soleil.
Ah ! gardons bien, gardons comme de saintes proies
Tout ce qui fut à nous, les douleurs et les joies,
Les mots qui nous charmaient, les cris mélodieux,
Les chagrins étouffants, les retours, les adieux,
Les gais soleils riant dans la campagne verte,
Le souvenir saignant comme une plaie ouverte,
Et l'aile de la brise et le parfum des bois,
Les chants, les pas, les jeux, les sourires, les voix,
Et quand l'ombre nous gagne, emplissons-nous d'aurore.
Mais Hier, c'est Demain riant qui veut éclore ;
Vois ta fille et ton fils à tes genoux, et vois
Notre Georges qui t'offre avec ses petits doigts
Ces fleurs, et parle-nous, tendrement caressée
Par ses grands yeux de flamme où brille la pensée !

16 février 1876.

A CELLE QUI ME VOIT

Tu le voulais, hélas! j'ai relu ces feuillets.
Comme si tout à coup, tremblant je m'éveillais,
Tous nos chers souvenirs dont la douceur m'attire
Ont ravivé ma foi tranquille et mon martyre,
Et comme un combattant déchiré, mais vainqueur,
J'apporte ces lambeaux tout saignants de mon cœur.
O ma mère, prions! malgré toute barrière,
Nous sommes réunis déjà par la Prière
Qui franchit mille cieux d'un vol aérien.
Non! le sang de Jésus n'a pas coulé pour rien!
Oh! dis-le, que parmi les éthers emplis d'ailes
C'est toi qui me prendras entre tes bras fidèles,
Qu'alors nous sentirons tous nos maux s'apaiser,
Qu'heureuse, tu mettras sur mon front ton baiser,
Et qu'enfin délivrés de toute angoisse amère,
Nous vivrons, ô mon Ange, ô mon espoir, ma mère!

19 novembre 1878.

TABLE

LES CARIATIDES

LIVRE PREMIER

Pages.

AVANT-PROPOS 3
A ma Mère, madame Élisabeth-Zélie de Banville. 5
Les Cariatides.. 6
Dernière Angoisse 8
La Voie lactée, *à Victor Perrot*. 12
Les Baisers de Pierre, *à Armand du Mesnil*. 43

LIVRE DEUXIÈME

Amours d'Élise, feuillets détachés.
I. C'est là qu'elle priait... 73
II. D'où vient-il, ce lointain frisson... 73
III. Oui, mon cœur et ma vie ! 74
IV. O mon âme, ma voix pensive... 76
V. Le zéphyr à la douce haleine... 79
VI. Tout vous adore, ô mon Élise... 79
VII. Le soleil souriait... 83
Phyllis, églogue 84
Songe d'hiver 90
Clymène 109
La Nuit de printemps. 111
Ceux qui meurent et ceux qui combattent, épisodes et fragments.
I. La Lyre morte. 117

Pages

II. La Mort du poëte 122
III. Les deux Frères. 127
IV. Une Nuit blanche. 132
V. La Vie et la Mort 135
VI. Nostalgie. 139
La Renaissance 141
Trois femmes à la tête blonde... 142
La Déesse 142
Sachons adorer! Sachons lire! 143
Idolâtrie 144
Même en deuil pour cent trahisons... 145
Amour angélique. 145
Loys 147
Bien souvent je revois... 149
Leïla. 150
Vénus couchée. 152
Pourquoi, courtisane... 153
Le Stigmate 155
Prosopopée d'une Vénus 157
L'Auréole 158
Les Imprécations d'une Cariatide. 160

LIVRE TROISIÈME

Erato 162
A Vénus de Milo. 166
A Victor Hugo. 166
A ma Mère, madame Élisabeth-Zélie de Banville 169
Conseil 172
Le Pressoir, *à Auguste Vitu*. 173
A Auguste Supersac 173
Les Caprices, en dixains à la manière de Clément Marot.
I. Congé 179
II. Le Vallon. 179
III. Fête galante. 180
IV. L'Étang. 180
V, Les Bergers. 181
VI. Pierrot 181
VII. Sérénade 182
VIII. La Comédie 182
IX. Bal masqué 183

Pages.

X. Parade 183
XI. Enfin Malherbe vint... 184
XII. Heine. 184
XIII. Les Parias 185
XIV. Trumeau. 185
XV. Les Roses. 186
XVI. Impéria 186
XVII. Le Lilas. 187
XVIII. Hamlet 187
XIX. La Forêt 188
XX. Chérubin 188
XXI. Aveu 189
XXII. Palinodie 189
XXIII. Le Divan 190
XXIV. Sagesse. 190
A madame Caroline Angebert. 191
Aux Amis de Paul 193
Sieste 196
Sous bois 197
O jeune Florentine... 198
En habit zinzolin.
I. Rondeau, *à Églé* 199
II. Triolet, *à Philis* 200
III. Rondeau, *à Ismène* 200
IV. Triolet, *à Amararte*. 201
V. Rondeau redoublé, *à Silvie* 201
VI. Madrigal, *à Clymène* 202
VII. Rondeau redoublé, *à Iris* 203
VIII. Madrigal, *à Glycère*. 204
A une Muse folle. 204

LES STALACTITES

AMO PÈRE. 211
PRÉFACE 213
Décor 217
Carmen 219
Nous n'irons plus au bois... 220

Pages.
La Muse. 221
Oh ! quand la mort que rien ne saurait apaiser... 222
Chanson à boire 222
Viens. Sur tes cheveux noirs... 224
La Chanson de ma mie 225
es Tourterelles 226
ronde sentimentale. 227
La Femme aux roses 228
La Chanson du vin 229
A Charles Baudelaire. 232
Chère, voici le mois de mai... 233
Le Démêloir 237
A la Font-Georges 238
La Fontaine de Jouvence. 241
Chanson d'amour. 244
Camille, quand la Nuit t'endort... 245
Chanson de bateau. 246
Pour Mademoiselle *** 248
A une petite Chanteuse des rues 249
Idylle. 252
Toute cette nuit... 255
L'Arbre de Judée. 256
Élégie 258
La Symphonie de la neige 260
Dans le vieux cimetière... 263
L'Étang Mâlo 265
Sonnet sur une dame blonde 266
Le Triomphe de Bacchos à son retour des Indes. 267
La dernière pensée de Weber 269
L'Ame de la Lyre. 271
A mon Père. 272
A Olympio 272
Sculpteur, cherche avec soin... 275

LE SANG DE LA COUPE

PRÉFACE 279
L'Invincible 285
Malédiction de Cypris. 287

Pages.
Les Souffrances de l'Artiste. 307
Louanges d'Aurélie. 311
La Toison d'or 315
Amazone nue. 317
La Thessalie, *à Auguste Préault*. 318
La Lyre 319
Les Affres de l'Amour 320
La Nuit 320
La Prophétie de Calchas 321
Artémis partant pour la chasse 329
Tristesse au jardin 330
La Colombe blessée. 336
Le Palais de la Mode 336
Homme, tu peux faucher, par un sombre désastre... 340
Vous en qui je salue une nouvelle aurore... 340
Le Triomphe du Génie 344
Le Livre d'Heures de la Châtelaine 346
A la Font-Georges 350
A mesdemoiselles Aménaïde, Lyzie et Eugénie de Friberg. . . 350
A la forêt de Fontainebleau. 351
Les Roses 353
Le Vin de l'Amour 355
La Muse héroïque. 355
La Gloire de Molière. 359
La Muse des vingt ans. 370
La Charité 372
A Henri Heine 375
Le Jugement de Pâris. 377
Les Voyageurs. 398
Fille de la clarté, Muse aux regards vermeils... 400

ROSES DE NOËL

AVANT-PROPOS 405
A ma Mère, madame Claude-Théodore de Banville, née Élisabeth-Zélie Huet.
Le Ruisseau 407
Oubli. 408

	Pages
Les Colombes	408
Querelle	409
Les Baisers	410
Primeur	410
Lys sans tache	411
Fleurs d'hiver	411
Douces larmes	412
Ta voix	413
Silence	414
Ton sourire	415
Aurore	415
Exil	416
Les Oiseaux	417
Feuilles mortes	418
Toute mon âme	420
Pour nous deux	421
Ils nous voient	421
Zélie enfant	422
Leurs lèvres	423
Les Absents	424
Comme un jour	425
Vers le ciel	426
Pourquoi seuls ?	427
Extase	428
Les Jardins	429
Nous voilà tous	430
Nos Proies	431
A celle qui me voit	432

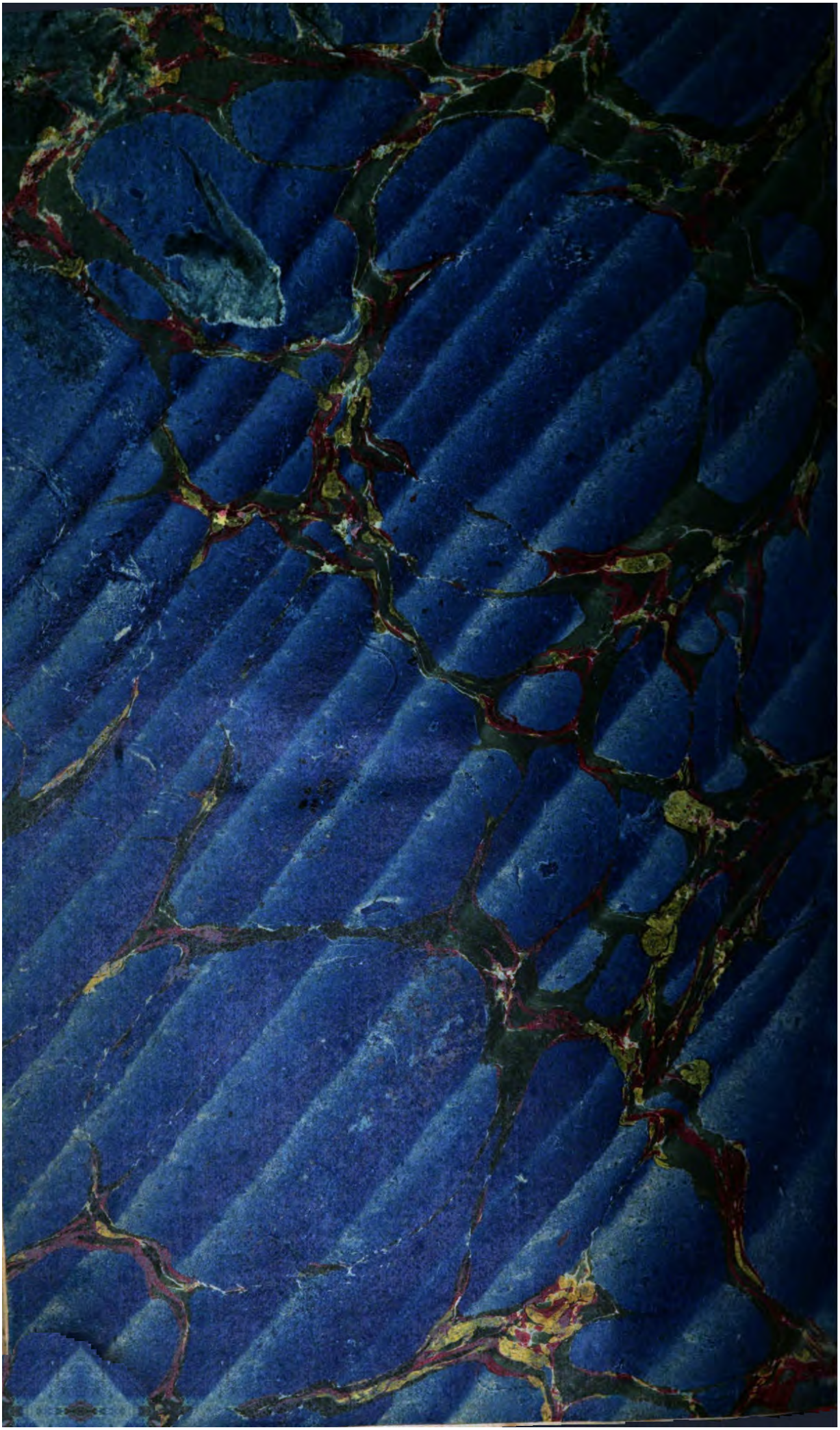
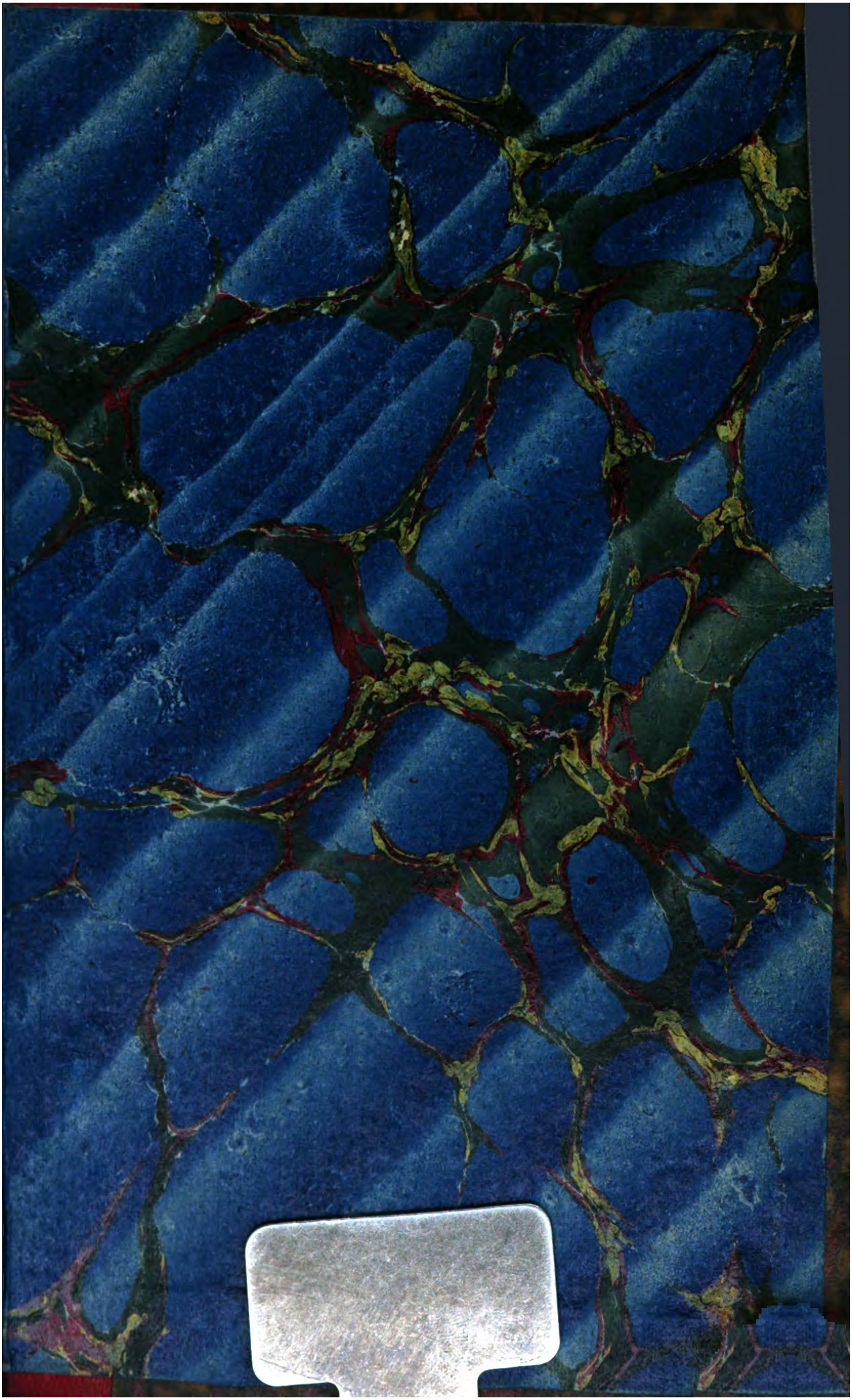
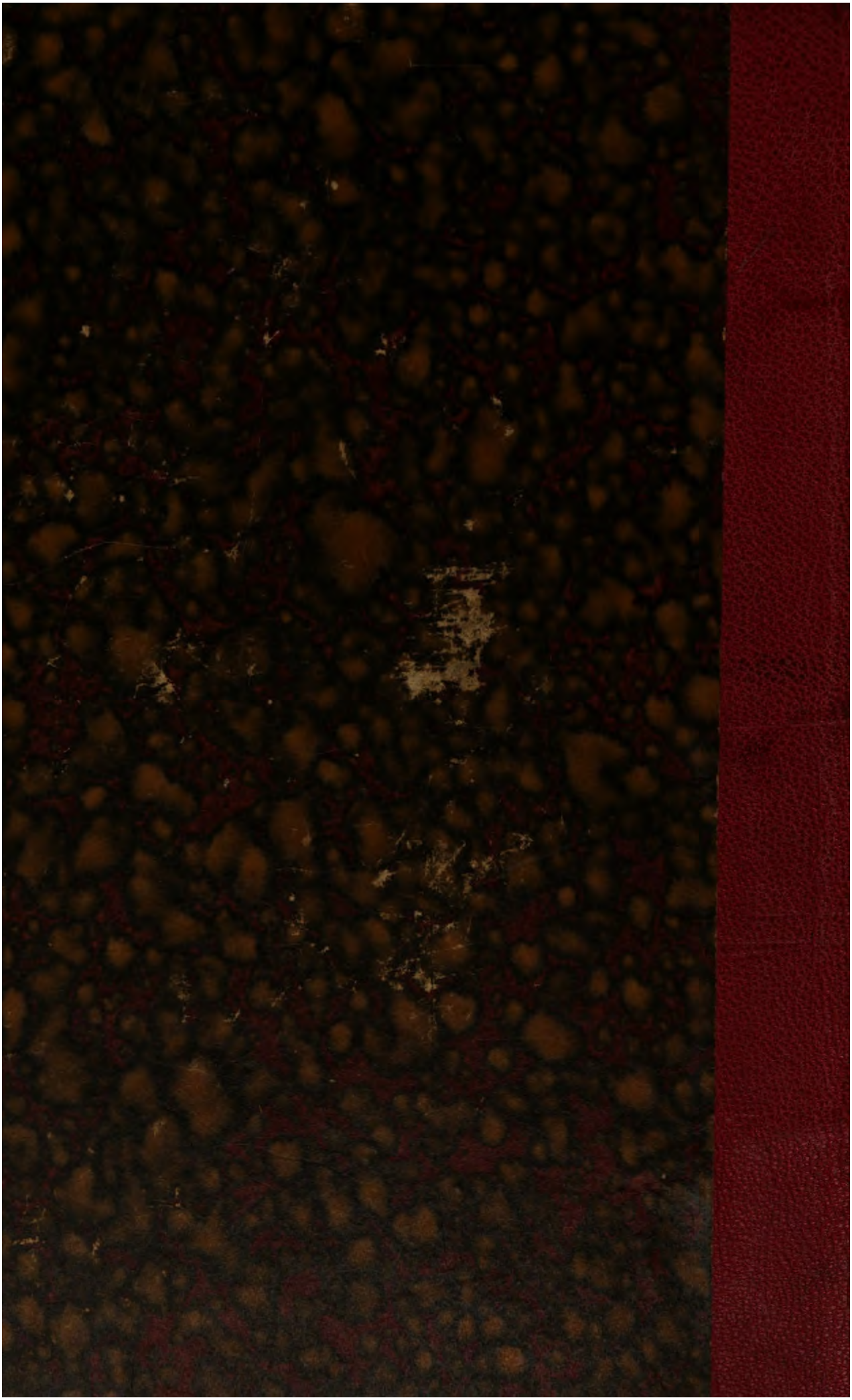
Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 7388.

ERRATUM

Dans le volume des *Poésies complètes de Théodore de Banville* intitulé LES EXILÉS, page 28, vers 12, *au lieu de :*

Mais seul Thersite, louche boiteux et tortu

Il faut lire :

Mais seul Thersite, louche et boîteux et tortu

71723250